

CORRESPONDANCE

*S E C R E T E,*

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME TROISIEME.

LONDRES.

JOHN ADAMS.



CORRESPONDANCE

SECRET

POLITIQUE & LITTÉRAIRE

TOME TROISIÈME

Gal 4 BB a  
CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

M É M O I R E S

*Pour servir à l'Histoire des Cours, des  
Sociétés & de la Littérature en  
France, depuis la mort de Louis XV.*

T O M E T R O I S I E M E .

\* \* \*

\* \*

\*

A L O N D R E S ,

C H E Z J O H N A D A M S O N .

---

1787.

CORRESPONDANCE

SECRET

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Cours, des  
Sociétés & de la Littérature en  
France, depuis la mort de Louis XV.

TOME TROISIÈME.

\*\*\*

\*\*\*

\*

A LONDRES,

CHEZ JOHN ADAMSON,

1787.

# CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des  
Cours , des Sociétés & de la Litté-  
rature en France , depuis la mort de  
Louis XV.

---

De Paris , le 19 Mars 1776.

**D**EUX de nos Belles, de la première classe, avoient projeté pour le commencement du Carême, un bal auquel M. le Comte d'A\*\*\*\*\* avoit promis de se trouver. Tout-à-coup il est survenu une défense du Roi qui a fait évanouir ces idées de plaisir. Avant le bal, on auroit joué la comédie; ce devoit être une fête très-brillante, & Mademoiselle Guinard, qui est d'une maigreur extraordinaire, en auroit partagé les honneurs avec Mademoiselle Duthé. Soixante-cinq souscripteurs avoient donné chacun cinq louis pour cette fête, dont les apprêts devenus inutiles ont été distribués aux pauvres.

Tome III.

A

On a fait à ce sujet la chanson suivante :

Sur l'Air : *Lucas se plaint que sa femme , &c.*

La déesse du carême  
Préparoit un grand repas ;

Par une rigueur extrême ,

La police ne veut pas

Qu'un teint si blême ,

Dans Paris , du mardi gras

Soit l'emblème.

Avec raison on regrette

Des plaisirs évanouis.

La dépense toute faite ,

Ne montoit qu'à cinq louis ,

Sous chaque assiette :

L'on auroit eu tout compris

Chère complete.

Le spectacle sans licence

Devoit être exécuté ;

Les ris , la table & la danse

Auroient mis la gaieté

A l'abstinence ,

Et l'on auroit pris Duthé

Par continence.

Vénus prétend qu'à Cithère

On fait gras dans tous les temps ;

Elle voit avec colère

Qu'on impose à ses enfans



Un joug austere,  
Et voudroit les rendre exempts  
De l'ordinaire.

Regle-t-on comme au college  
Les prêtresses de l'amour ?  
Elles ont le privilege  
De s'amuser nuit & jour :

La friandise,  
Pour fucer les gens de Cour,  
Leur est permise.

La raison, de cette fête  
Avait réglé les apprêts ;  
Le souper étoit honnête  
L'on pouvoit aller après  
En tête à tête,  
Et renoncer aux poulers  
Pour une arête.

Dans ces abondantes fources  
L'indigence puisera ;  
L'amour a plus de ressources  
Que la charité n'en a.  
Sans grandes courses,  
Nos quêteuses d'opéra  
Trouvent des bourses.

Voici un double fruit de l'effervescence de  
l'imagination des convives distingués & beaux  
esprits, qui s'efforcent d'amuser Mlle. Guimard  
dans les soupers gais que donne cette triste fille.  
Ce sont d'assez plates polissonneries, mais elles

( 4 )

font connoître le train de vie , & le ton de ces  
sociétés tant célébrées.

## ÉLOGE DU FRERE BONAVENTURE ,

*Sur l'Air de Joconde.*

Ne disputons pas des couleurs  
Des goûts ni de l'usage :  
Pour blâmer ce qu'on aime ailleurs  
On n'en est pas plus sage ;  
Florence a certaine façon  
Dont la France murmure ;  
Pour moi, je n'aime que le Confrere Bonaventure.

D'abord je l'ai connu petit ,  
Qu'alors il étoit drôle !  
On jugeoit à son appétit  
Qu'il joueroit un grand rôle ;  
On vous le bourroit de bonbons ,  
Sans regle ni mesure ;  
Cela fit souvent mal au Confrere Bonaventure.

Il est ami du genre humain ,  
Nul n'est plus charitable ;  
On dit qu'il s'est fait Capucin  
Pour être secourable ;  
Si le flambeau de Cupidon  
Vous fait quelque blessure ,  
Chacun vous dira ; vite au Confrere Bonaventure.

Je ne fais pourquoi bien des gens  
Blâment son ordinaire ;  
Il a pour la chair en tout temps  
Dispense du saint Pere ;

Par délicatesse ou par ton;  
 Mainte triste figure  
 Demeure à la porte du Confrere Bonaventure.

Félicitons, petits & grands,  
 Cent fois ce vénérable;  
 Jamais il n'aura mal aux dents  
 C'est chose indubitable;  
 Par une assez bonne raison,  
 L'auteur de la nature  
 A refusé des dents au Confrere Bonaventure.

Il a quelques défauts pourtant  
 Je n'en fais point mystere;  
 Il tette encore & fait l'enfant,  
 Grand comme pere & mere,  
 Et quoiqu'il soit sans dents, dit-on;  
 Bien des gens, je vous jure,  
 Ont été mordus par le Confrere Bonaventure.

Il est plus profond qu'on ne croit,  
 Malgré les apparences;  
 Nul ne possède mieux le droit,  
 C'est un puits de science;  
 Il m'inspire cette chanson,  
 D'où l'on peut bien conclure  
 Que je raisonne comme un Confrere Bonaventure.

## LE VICE ROI DE L'AMÉRIQUE,

*Sur le même Air.*

Les Espagnols donnent des loix  
 A la moitié du monde;  
 En gouverneurs, en Vice-Rois  
 Cette puissance abonde;

Chacun d'eux s'occupe à l'envi  
De la chose publique,  
Mais rien n'est comparable au Vice-Roi de l'Amérique.

On lui connut dès le berceau  
Des signes de courage;  
En croissant, il devenoit beau,  
Au Collège il fut sage;  
Un vieux Professeur qui le vit,  
Dit d'un ton parétique:  
Oui, tu feras, un maître Vice-Roi de l'Amérique.

Pour acquérir à ses dépens  
Une voix plus jolie;  
On proposoit à ses parens  
Un secret d'Italie;  
Si par malheur il eut chéri  
D'exceller en musique,  
Hélas, que diroit-on du Vice-Roi de l'Amérique?

Il ne se montre point au jour  
Sans une double escorte,  
S'il entre dans quelque séjour,  
Elle assiege la porte;  
Jamais Roi ne fut mieux servi;  
Cette garde est unique,  
Sans cesse elle assiege le Vice-Roi de l'Amérique.

Il est le vrai consolateur  
Des veuves éplorées;  
Il est le tendre bienfaiteur  
Des filles ignorées;  
C'est dans cet état, loin du bruit  
Que sa bonté s'explique:  
Rien n'est humain comme le Vice-Roi de l'Amérique.

Pour conserver à l'indigent  
 Le secours de sa bourse,  
 Il en ménage prudemment  
 Les moyens & la source ;  
 C'est cet arrangement suivi,  
 Avec l'air magnifique,  
 Qui soutient le brillant du Vice-Roi de l'Amérique ;  
 On dit qu'un jour à son aspect  
 La jeune & tendre Aminte  
 Se sentit saisie de respect,  
 De plaisir & de crainte.  
 Ma mere, éclairez mon esprit,  
 J'ai si peu de pratique ;  
 Dites-moi donc, si c'est le Vice-Roi de l'Amérique.  
 Oui, mon enfant, tu l'as nommé,  
 Voilà le véritable,  
 Ai-je tort de l'avoir aimé,  
 Me trouves-tu coupable ?  
 Un jour tu l'aimeras aussi  
 Va, malgré la critique  
 Faisons Chorus, chantons le Vice-Roi de l'Amérique.

*De Paris, le 22 Mars 1779.*

Nous avons perdu notre Zoile françois,  
 M. Freron : il est mort le 10 de ce mois, en  
 partie d'une fluxion de poitrine & en partie  
 de chagrin. Pendant sa maladie M. le Garde  
 des Sceaux avoit arrêté ses feuilles jusqu'à ce  
 que les pensions qui étoient hypothéquées des-  
 sus, fussent payées, parce qu'elles étoient la  
 plupart fort arriérées. Dans le temps qu'il est  
 mort, sa femme étoit allée solliciter M. Al-



bert , Directeur général de la Librairie , de lui procurer la révocation de cet ordre. L'abbé l'Estrées , fils d'un cardeur de laine de Rheims , qui pour s'illustrer , a changé en D. la première lettre de son nom , & se fait appeller d'Estrées , a été le rival de Freron , après la mort de l'abbé des Fontaines ; le mauvais succès d'un cahier qu'il donna alors , le força de renoncer à la concurrence , ainsi l'on ne présume pas qu'il songe aujourd'hui à le remplacer. Madame Adélaïde , tante du Roi , vient d'obtenir le privilège de l'*Année Littéraire* pour Freron le fils , on ignore qui tiendra la plume sous son nom.

Une de ces dupes qui paient cher les faveurs de nos beautés complaisantes vient d'éprouver un tour assez plaisant , de la part du bien-aimé de sa fidèle maîtresse. Le Chevalier de\*\*\*\* étoit à souper avec la Demoiselle , qu'on appelle *Théophile* ; ils parloient de leurs doux plaisirs & s'occupaient de l'espoir de les goûter bientôt ; la Demoiselle au milieu de son ivresse amoureuse laissa échapper quelques témoignages de tristesse : — qu'avez-vous , bel ange ? — Mon ami , je t'avouerai que j'ai un besoin , mais un besoin extrême de douze louis : — Ma divine , je suis au désespoir , mais je n'ai pas le sou , pas la moindre obole , quel plaisir j'aurois eu à te donner cette bagatelle ! — donner ; ah , mon ami , je connois ta situation , c'étoit un simple prêt que je te demandois & pour peu de jours , je ne vends point mes faveurs à mon bon ami ; là-dessus une effusion des sentimens les plus délicats : on

alloit se mettre à table & bientôt se jeter dans les bras de l'amour, pour se dédommager des rigueurs de cette maudite fortune. On entend heurter à la porte : le Chevalier ne fait trop quel parti prendre ; ah , c'est Monsieur , dit la Demoiselle effrayée ; ce Monsieur étoit un riche financier qui fournissoit amplement à la dépense , tandis que le Chevalier étoit aimé pour lui. Celui-ci enfin se réfugie dans un cabinet. Notre financier avec ses deux jambes cagneuses accourt pour embrasser sa charmante : — enfin , ma reine , me voilà débarassé de ce malheureux tapis vert où j'étois cloué , morbleu , nos affaires ne vont point du tout..... Les fermes sont à tous les diables , elles ne rendent que trente pour cent , & il n'y a pas de l'eau à boire : — Ah , Monsieur , je vous prie , laissez-moi avec vos fermes , vous augmentez ma migraine : Eh , bon Dieu ! ce sont des étonnemens , des coups dans la tête ; aie , aie , aie ! — mais , mon amour , voilà un vilain mal de tête , bien hors de saison , maugrebleu de la migraine..... Je venois.... — Oh , Monsieur , allez-vous-en , allez-vous-en : — Comment , je ne souperai pas avec toi , & voilà un couvert tout prêt ? — Il est vrai que je me préparois à manger un morceau quand ce malheureux mal de tête m'a surpris ; au nom de Dieu , laissez-moi , laissez-moi , ce sont des souffrances inouïes ; je me flatte que le repos me raccommodera. — Le repos ? mais , pour mon argent..... — pour votre argent ?.... A propos , n'auriez-vous pas douze louis à me donner , je suis d'une humeur de chien , c'est pour

une marchande de modes qui ne me laisse pas respirer. — Que veux-tu dire avec ta marchande de modes ? entre nous , ma bonne amie , fais-tu combien tu me coûtes ? Oh , moi , je fais compter. — si donc , Monsieur , est-ce que l'on compte ses plaisirs ? il me faut ces douze louis & tout à l'heure , sinon je vous saute aux yeux... — pattes de velours , mon chat , pattes de velours , je te dis que je n'ai pas un écu , demain. — Ce seroit dans la minute qu'il me les faudroit ; voilà ce que c'est que de se prendre de goût pour ces Messieurs des fermes , ils sont d'une ladrerie ! — tu ne veux donc pas me donner un baiser ? — vous baiser , moi ! j'aimerois mieux..... Monsieur plaisante..... Pendant que le financier embrasse la Demoiselle , il met adroitement douze louis sur la cheminée & prend enfin le parti d'abandonner sa Lucrèce à la migraine qui l'afflige. Elle accompagne jusqu'à la porte son Crépus , sans s'être apperçue de son bienfait. Le Chevalier sort du cabinet , voit les douze louis , les met dans sa poche. La Demoiselle revient en se plaignant de l'inflexible avarice de ces gens à argent. Ma chère , lui dit le Chevalier , je cede au desir de vous obliger , je ne vous dissimulerai pas que j'ai hésité , mais l'amour l'emporte ; tenez , voici ces douze louis , c'est , ma foi , toute ma fortune. La maîtresse est enchantée & promet bien de rendre cette somme ; ils soupent gaiement & la nuit est encore plus agréable. Le lendemain le financier revole auprès de sa fidele , il meurt d'envie de savoir quel sentiment aura produit sa galanterie ; il s'attend à des remerciemens , à

des caresses ; on le reçoit maussadement , on l'accable d'épithètes mal sonnantes , on lui déclare même qu'il faut prendre son parti. Mais, s'écrit le financier , ma petite , vous êtes une ingrate : comment , je vous ai donné hier ces douze louis que vous m'avez demandés avec tant d'humeur. — Vous m'avez donné hier douze louis ! Vous ? — Eh oui , moi-même , je les ai posés sur votre cheminée. . . . contestations , reproches , refus de croire Monsieur ; enfin il a fait tous les sermens , il a juré par Plutus. On vient à être persuadé , il faut donc , dit la Demoiselle que j'aie été volée : la douceur renaît dans le commerce , mais l'infante , à peine a-t-elle aperçu le Chevalier qu'elle lui dit en riant ; oh , je le crois bien , Monsieur le fripon , que je ne vous rendrai pas ces douze louis : allez , on pardonne tout à l'amour , nous mangerons ensemble cette libéralité de Monsieur. Le Chevalier avoua tout , en rit lui-même , & les deux amans n'en furent que plus empressés à duper le financier à la première occasion.

Il va y avoir un fameux procès de deux millions , fondé sur des virgules. M. le Marquis de Gouverney a fait un testament codicile écrit de sa main , lequel est sans virgule aucune , & offre un sens louche qui sert de prétexte à la chicane. Les jurisconsultes en ont donné autant de versions différentes qu'ils ont été d'interprètes. On fait courir des copies gravées du testament , & chacun prend parti pour ou contre. Vous vous rappelez , Monsieur , qu'une virgule transposée enfanta jadis



les Manichéens : grande leçon pour faire apprendre à ponctuer à la jeunesse.

# LA SUPERSTITION OU LE ST. ANTOINE DE PADOUE.

Conte , par M. de Famel.

*Ce Conte qui est le fidele portrai des mœurs portugaises , montre combien des passions auxquelles la vraie piété est si contraire sympathisent merveilleusement avec la superstition.*

En Portugal chaque fillette ,  
Pour être heureuse au jeu d'amour ,  
Conserve dans une cachette ,  
Un petit saint que tour à tour  
On caresse , on maudit , on bénit , on maltraite ;  
Suivant que bien ou mal un galant fait sa cour :

Ce saint patron dans l'amoureux mystère  
Se nomme Antoine , & quand les filles vont se voir ,  
Au-lieu de bon jour ou bon soir ,  
Comment te portes-tu ? leur formule ordinaire  
Est celle-ci : ton saint , comment se porte-t-il ?

Est-il boudeur ? est-il gentil ?  
Agnès aimoit , comme à quinze ans l'on aime ,  
De bonne foi , de tout son cœur ,  
Et sur le soir , devoit avoir le bien suprême  
De parler tête à tête à Pedro son vainqueur.  
Vite on pare le saint d'une robe dorée ,  
De roses , de jasmin , sa tête est décorée  
Sandale de velours chauffe son pied mignon ,  
De fleurs une guirlande entoure sa ceinture ,  
Et pend dessus sa robe , en guise de cordon ,  
Le vermillon d'amour anime sa figure ;



Bref, on l'eût volontiers nommé saint Cupidon;  
 Mon amant va venir, Antoine, je t'adore;  
 Et le saint est couvert du feu qui la dévore;  
 Aux pieds, aux mains, au front, par-tout il est baissé,  
 Des plus doux noms en foule il est favorisé,  
 Enfin le jour finit, Agnès impatiente,  
 Va, vient, rêve, s'affied, se leve & meurt d'ennui.  
 A tout ce qu'elle entend : c'est lui, ce n'est pas lui;  
 Fais que Dom Pedro vole auprès de son amante,  
 Mon bon ami, mon petit saint,  
 Lui passant au menton une main caressante,  
 Pedro ne paroît point : on murmure, on se plaint  
 D'Antoine; il est bien tard, mon Dieu que le temps  
 dure!  
 De la plainte, l'on passe au reproche, à l'injure,  
 Ingrat, si je te traitois mal :  
 Est-il de saint Antoine dans tout le Portugal  
 Plus recherché dans sa parure ?  
 Tiens, lui dit-elle, vois, lui montrant le miroir,  
 Eh bien !... & tu me mets au désespoir !  
 A ces mots l'heure sonne;  
 On compte, il est minuit : ah ! Pedro m'abandonne,  
 Maudit saint, tu mourras ; on vous le découronne;  
 Piece à piece bientôt il est déshabillé,  
 Et par la belle en pleurs il étoit étrillé,  
 Quand une main très-délicate  
 Tout doux à la porte a gratté ;  
 Au cœur tremblant d'Agnès, le bruit s'est répété  
 Ah le voilà ! notre belle s'en flatte,  
 Elle court, en jettant sur le saint maltraité  
 Un regard repentant & des yeux de bonté :  
 Elle ouvre : est-ce Pedro ? non, c'est une béate  
 Courrière de Cypris qui servoit son prochain  
 Pour l'amour de Jesus, de Marie & du gain,

Eh bien ! Pedro vient-il ?... dans un lieu clandestin.  
Il va passer la nuit avec la jeune Agathe :

J'ai pourtant dit pour vous cinq *Ave* ce matin.

Oh ! pour le coup n'en pouvant plus de rage,

Elle empoigne le saint qui mordu, souffleté ;

Foulé, meurtri, décapité,

Vole par la fenêtre, & tombant dans le Tage.

Au loin, & pour toujours, soudain fut emporté.

*De Versailles, le 26 Mars 1776.*

LA Reine sortant ces jours-ci de son appartement, rencontra M. de Maurepas, & lui dit : Vous cesserez de me gronder, mon cher Comte, voyez à quelle simplicité je réduis ma parure, me voilà vouée à l'uni, voyez jusqu'à mes souliers tout bonnement de satin verd uni.

Madame, répondit le Ministre, je ne saurois m'étonner de voir l'univers à vos pieds. Ce cas- lembour très-heureux a fait grand plaisir.

M. de St. Germain, M. Turgot & M. de Malesherbes causent avec leurs projets de réforme une fermentation extraordinaire. C'est précisément lorsqu'il s'agit de faire le bien que nos Rois éprouvent les bornes de leur pouvoir. Richelieu a cru détruire celui des grands ; il leur est resté l'intrigue, & l'intrigue à notre Cour ne manque jamais de l'emporter tôt ou tard. Nos Ministres donnent à notre jeune Monarque des exemples de fermeté dont il est douteux qu'il profite. Les sollicitations, les manœuvres clandestines & les calomnies n'ont point d'influence sur leurs résolutions. Un trait prouvera combien ils sont sur leurs gardes à

cet égard. M. M\*\*\* avoit été employé  
 par M. le Duc de Choiseul, en 1768, pour  
 une commission politique dans l'étranger. Il  
 avoit réussi & n'ayant sollicité aucune récom-  
 pense pécuniaire, pas même le remboursement  
 de ses frais, il reçut du Ministre la promesse  
 de l'agrément de la Cour, pour une place de  
 Fermier-Général. Alors M. de Cramayel cher-  
 choit à traiter de la sienne. La négociation  
 traîna; sur ces entrefaites, M. de Choiseul  
 fut disgracié, & M. M\*\*\*\*\* fut oublié jus-  
 qu'en 1771, où le Duc d'Aiguillon, Ministre  
 des affaires étrangères, jeta les yeux sur lui  
 pour une commission de même nature, & dont  
 l'issue fut absolument semblable. Des amis  
 communs ayant recommandé à M. Turgot cet  
 homme qui avoit été deux fois la victime de  
 l'instabilité des chefs de l'administration (\*),  
 ses services furent vérifiés & le nouveau Con-  
 trôleur des finances se chargea d'acquitter la  
 dette & les promesses des deux autres Minis-  
 tres. Il plaça M. M\* de manière à exciter  
 contre cet intrus, l'envie d'anciens suppôts de  
 la Finance. Un mémoire anonyme & rempli  
 des plus noires calomnies fut mis en œuvre  
 pour détacher M. Turgot d'un protégé qu'il  
 ne connoissoit que par ses revers & par ses  
 droits aux faveurs du gouvernement. M. Tur-  
 got fit faire trois copies du mémoire, les en-  
 voya à trois hommes intègres que leur étar-

---

(\*) M. M\*\*\*\*\* le fut une troisième fois à la retraite  
 de M. Turgot.

& leur demeure mettoient à portée de se procurer des informations exactes sur M. M\*. Leur rapport s'étant trouvé unanime en faveur de celui-ci, il joignit de nouvelles graces à celles qu'on avoit voulu lui faire révoquer. Cette anecdote peint l'ame honnête & bienfaisante de M. Turgot. C'est sans doute pour avoir éprouvé que la calomnie est un des moyens les plus familiers aux intrigans qui obsèdent les gens en place, qu'il s'est attiré le reproche d'une prévention aveugle & d'un entêtement condamnable en faveur de ceux à qui il a une fois accordé sa confiance. On vient de voir cependant qu'il cherche la vérité.

*De Paris, le 29 Mars 1776.*

L'AFFAIRE du Maréchal de Richelieu sur laquelle on attendoit hier un jugement définitif, a tenu les Princes, les Pairs & les Chambres assemblées jusqu'à ce matin deux heures, & n'a été réglé encore que provisoirement comme il suit.

» La Cour, avant faire droit, ordonne  
 » qu'il sera fait un nouveau procès verbal  
 » de vérification des pieces arguées de faux,  
 » par d'autres experts que ceux employés,  
 » tant sur les anciennes pieces de compa-  
 » raison que sur une lettre du Maréchal,  
 » produite par Madame de St. Vincent; qu'il  
 » fera fait nouvelle information & audition  
 » de la femme de chambre de Madame de  
 » St. Vincent, de l'Intendant du Maréchal,



» & que Madame de St. Vincent & le Sr. Caran  
 » seront mis provisoirement en liberté à charge  
 » de se représenter, &c. »

Il faut que le Maréchal ait bien du bonheur, car les quarante-cinq premières voix étoient pour le condamner entièrement au paiement des billets, aux frais, dommages, &c. Trois voix ont ramené à ne pas juger encore & à ordonner auparavant ce qui est marqué ci-dessus. Les conclusions des gens du Roi étoient toutes en faveur du Maréchal.

Les successeurs de Freron, dont le fils de ce célèbre écrivain est le prête-nom, promettent au public beaucoup plus d'exactitude que le paresseux défunt n'en avoit. On doit douter que ces feuilles aient le même succès qu'elles avoient, à différens titres, du temps du pere. Indépendamment des gens de goût qui, trouvant par-ci par-là des articles de sa main, se dédommageoient de l'ennui d'un grand nombre d'extraits fabriqués à 15 ou 20 sous la page, deux causes attiroient à Freron un grand nombre de souscripteurs. Les femmes & les gens du monde aiment ici prodigieusement les méchancetés, & avoient de quoi se satisfaire amplement à cet égard dans l'année littéraire. Les prêtres & les moines trouvent peu d'apologistes en ce siècle; tout le Clergé lisoit cette feuille, & l'encourageoit par des abonnemens multipliés, parce que Freron pour faire sa cour à feu M. le Dauphin, avoit pris, depuis quelques années, le ton capucin & s'étoit déclaré le Don Quichotte de la religion, de ses ministres & de leurs suppôts. Je ne sais si les ré-



dacteurs actuels auront les mêmes vues & la même adresse, mais à coup sûr, ils n'auront pas autant d'esprit, & il faut de l'esprit infiniment pour assaisonner les méchancetés; il en faut autant pour n'être pas un capucin dégoûtant, ennuyeux & ridicule. Le temps est passé où l'on baisoit la robe des moines; on conduit maintenant assez militairement la sainte mere église; cela est vrai à la lettre comme au figuré; une escouade de guet vient de faire porter les sacremens à un mourant que le curé refusoit d'administrer.

On a beaucoup écrit sur la maladie épizootique qui ravage encore plusieurs de nos provinces méridionales; des médecins, des patriotes, ont publié, conseillé des moyens, des remèdes de toutes especes, mais ce fléau fatal n'a pas été vaincu. Comme il pourroit se manifester chez vous, je crois devoir, Monsieur, vous communiquer ce que je trouve sur cet objet si intéressant dans un mémoire de M. Pautlet médecin vraiment célèbre, que je viens de lire.

» La maladie épizootique est une hydre. Il ne suffit pas d'en couper les têtes, il faut l'étouffer; & il y a des moyens certains pour en venir à bout : ces moyens ont été indiqués; & il est surprenant qu'on n'en ait pas fait généralement usage. Les peuples ont été si souvent trompés par des systèmes & des théories, les hommes, même les plus justes & les plus éclairés, sont si peu à l'abri de la prévention, si souvent dupes d'une confiance aveugle que, dans des calamités semblables, on ne fait quel

parti prendre , sur quoi compter , à qui confier le soin de l'administration des secours qu'on indique de toute part , ni quels sont ceux auxquels on doit donner la préférence. Mais quand par une suite de recherches pénibles , d'observations , de faits raisonnés & bien établis , un homme arrive à la démonstration d'une vérité qui peut être extrêmement utile dans la circonstance présente qui forme la cause commune ; alors cet homme , quel qu'il soit , acquiert des droits à la confiance publique , il doit être écouté ou jugé : & lorsqu'après bien des efforts , il ne peut obtenir ni l'un ni l'autre , il lui reste une ressource ; c'est celle de dire aux peuples affligés du fléau : si vos bestiaux périssent encore , ce n'est point sa faute : si vous employez toujours des drogues , des parfums inutiles , très-dangereux , très-dispendieux ; vous l'avez voulu : non-seulement on vous a dit qu'il n'en falloit point , mais on vous l'a démontré. Au-lieu de systèmes & de théorie , on vous a présenté des faits ; vous les avez méprisés. On vous a prouvé qu'avec les méthodes , prescrites jadis , très-embarrassantes , vous auriez la douleur de renouveler plusieurs fois vos bœufs ; cela est arrivé. A la place du sublime , du merveilleux qu'on vous offroit , des hommes sages ont cherché à vous ramener à des principes naturels & vrais ; à des moyens simples , point coûteux ; vous les avez négligés. S'il est encore temps , tâchez de profiter de l'avis , très-désintéressé , qu'on va vous donner. Regardez comme un trompeteur , tout homme qui vous dira que la maladie vient de l'air ;

parce qu'outre qu'il est dans l'impossibilité de le prouver , toutes les mesures prises par le Gouvernement pour concentrer la maladie & la renfermer dans une enceinte , ce dont on est venu à bout , & tous les faits , toutes les expériences prouvent le contraire. Regardez comme un autre trompeur & comme votre plus cruel ennemi quiconque vous dira que la maladie n'est point contagieuse , c'est-à-dire , communicative. Rappelez-vous ce qui est arrivé dans toutes les provinces , sur-tout dans le Condomois ; elle ne s'y est répandue & maintenue que par l'effet de la communication. Rappelez-vous tous les accidens qui ont prouvé tant de fois cette communication , l'histoire des fosses , des pâturages infectés qui l'ont communiquée ; celle des hommes qui ont porté la contagion à plus de trente lieues , avec des habits de laine sur-tout , & souvenez-vous qu'on a eu raison de dire : *Pesti enim in lana molliter cubare volupe est*. N'oubliez pas qu'on peut infecter une étable , la litière , &c. avec des souliers , après avoir foulé le sang ou les autres humeurs sorties du corps d'une bête malade ; qu'un bœuf , avec sa bave , infecte un pâturage ; qu'un prétendu guérisseur qui vient de fouiller un bœuf malade , s'il ne prend des précautions , porte la contagion ailleurs ; que tous ces faits ont été observés mille & mille fois & prouvés. Rappelez-vous enfin que , si l'on fait avaler la bave , la morve ou la bile d'un bœuf malade à celui qui ne l'est pas , ou si on l'inocule avec une de ces humeurs , on lui communique la maladie. Pouvez-vous douter , après cela ,

qu'elle soit communicative, & que si un bœuf sain, en se léchant, comme il fait sans cesse, en broutant le fourage, avale une portion du venin, il ne puisse prendre la maladie ? Pour ne pas vous tromper, ne vous écarterez jamais de ce que les faits vous démontrent. Regardez encore comme le plus grand des imposteurs celui qui vous dira que c'est un sort jetté sur vos animaux. Soyez persuadé qu'on ne peut pas avoir une idée ni plus grossière, ni plus fautive, ni plus absurde, ni plus capable de faire périr tout votre bétail. Voulez-vous purifier à coup sûr vos étables, & par un moyen bien simple & point coûteux ? ne cessez d'y répandre de l'eau en abondance : imitez la nature, qui lave ainsi les pâturages infectés par une pluie abondante, & purifie tout. Faites pleuvoir de même dans vos étables ; lavez vos animaux ; lavez tout, & ayez plus de confiance en ce moyen qu'à tous les parfums, qu'à toutes les drogues, qui ne servent qu'à empoisonner vos étables. Evitez de vous servir de cinabre, d'antimoine, d'arsenic en fumigation & sur-tout de soufre, ce seroit un moyen certain d'étouffer tous vos animaux. Voulez-vous éloigner les insectes, les mouches, &c. ? tâchez de les noyer, ou brûlez du tabac. Vous est-il permis de tenter des remèdes sur vos animaux ? souvenez-vous que les drogues les plus chères & les plus composées sont celles qui ont le moins de vertu. Présentez à vos bêtes quelques feuilles de mauve, d'oseille, de pariétaire, de laitue, de bourrache, de poirée, une salade même toute assaisonnée, un mélange d'eau & de vinaigre, elles ne pren-



dront que ce qui leur convient , mais faites-leur boire toujours quelque breuvage aigrelet ; tourmentez leur cuir de mille manieres , tâchez de le ramollir & de l'ouvrir même en plusieurs endroits. Ont-elles le frisson , les cornes froides ? donnez-leur un peu de vin ; ajoutez-y de la thériaque : c'est tout ce qu'il faut. Toutes les recherches sur cette maladie , toutes les épreuves , toutes les expériences , tout se réduit à ce peu de principes. Ils sont bien simples ; mais plus une chose est simple , plus elle mérite de confiance. Il n'y a point de vérité bien démontrée qui ne soit une chose très-simple. Méfiez-vous du merveilleux , des charlatans & des hommes à remèdes extraordinaires , vous vous repentirez toujours de les avoir écoutés. Il n'y a que la nature un peu aidée , & sur-tout point contrariée , qui puisse opérer une guérison , lorsqu'elle est possible , dans cette maladie. »

## R O M A N C E.

O souvenir plein de douceurs  
Du beau jour où je vis Aglore,  
Pendant le lever de l'aurore,  
Conduit par des routes de fleurs.  
La jeune Aglore est à mon cœur  
Ce qu'aux troupeaux est l'herbe fraîche,  
La rosée à la plante sèche,  
L'eau d'une source au moissonneur,  
A son penchant tout doit céder,  
L'agneau cherche l'herbe fleurie,  
Les Dieux favourent l'ambrosie,  
Moi, mon plaisir est de l'aimer.



*De Paris , le 6 Avril 1775.*

LE Parlement a rendu , le 30 du mois dernier , un arrêt qui a fait plus de sensation qu'on ne pouvoit s'y attendre. L'affaire qui y a donné lieu , ou qui lui a servi de prétexte , est de la même nature que celle dont je vous ai rendu compte précédemment. Un parent du Duc de Mortemart , chassant sur ses terres , fut attaqué par des paysans qui voulurent l'en empêcher ; ils le traitèrent avec beaucoup de brutalité , & tirèrent même sur lui & sur ses gens , prétendant être libres maîtres de leurs terres. Le Duc de Mortemart accourut sur le champ à Versailles & porta ses plaintes aux Ministres , attribuant cet événement au système de M. Turgot , & aux ouvrages qu'il a fait éclore. Leur lecture & les opinions qu'elle répand dans le peuple , peuvent en effet échauffer quelques esprits turbulens. L'affaire a été portée devant le Parlement , & l'arrêt qui est intervenu , porte indirectement sur le Ministre & ses principes , ainsi que sur la brochure des *Inconvéniens des Droits féodaux*. M. Turgot a demandé au Roi la cassation de cet arrêt ; mais le Roi s'y est refusé , dans la crainte d'allumer le feu de la discorde. Il a seulement été fait défense au Sr. Simon , Imprimeur du Parlement , d'en imprimer & d'en débiter désormais aucun exemplaire. La fermentation est telle & devient si générale contre M. Turgot , qu'il ne peut manquer de succomber bientôt , à moins que son crédit près

du Monarque ne prenne encore de l'accroissement.

L'établissement de la *Caisse d'Escompte* pour les lettres de change, dont M. Panchaud avoit présenté le projet, sous le Ministère même de l'Abbé Terrai, est décidé. On dit que la première condition imposée à la Compagnie qui fait cette entreprise, est de prêter au Roi dix millions à quatre pour cent. On destine cette somme à la réalisation des réformes annoncées dans la Maison communale du Roi, mais tant de gens puissans sont intéressés à empêcher cette opération salutaire, qu'il est permis de douter encore qu'elle se fasse jamais.

Un autre réformateur, le Comte de St. Germain, est sans cesse occupé à se roidir contre les obstacles & les difficultés. Il cède sur les points moins importans, pour assurer le succès de ses vues sur les autres. La destruction de l'Hôtel des Invalides entroit dans son plan, ainsi que celle de l'Ecole Militaire : le premier sera conservé; Mesdames Tantes du Roi ayant représenté que ce seroit offenser la gloire de Louis XIV, que de toucher à ce superbe monument.

M. de St. Germain a été singulièrement contrarié pour l'ordonnance qui concerne la Gendarmerie. Le crédit du Marquis de Castries l'a emporté en cette occasion. Les plaisans ont dit que c'étoit une *Ordonnance du Jubilé* qui mettoit tous les Gendarmes aux pieds de la Croix. Il faut savoir que le nom de famille de M. de Castries est la Croix.

Il vient de se passer dans un village de Provence nommé *Canne*, une scène dont l'atrocité révolte. Un aubergiste assez misérable, de cet endroit, n'avoit point eu depuis quinze ans, de nouvelles d'un de ses fils qui étoit allé chercher fortune en Amérique. Son voyage & ses travaux avoient fructifié; & se rappelant, il y a quelques mois, l'indigence de ses parens, ce fils digne d'un meilleur sort revint en France, avec le seul dessein de leur apporter des secours & de jouir quelque temps du spectacle de son bienfait. Arrivé à *Canne*, l'Américain débarque à l'auberge qui l'avoit vu naître, & pour ménager les plaisirs d'une reconnoissance qui devoit être touchante, il remet au lendemain à quitter l'incognito. Il avoit apporté avec lui une cassette qui contenoit mille louis d'or & dont le poids annonçoit assez la valeur. Cette malheureuse cassette excita la cupidité du pere & de la mere de l'inconnu auquel elle appartenoit. Ils se concertent pour chercher à se l'approprier, & vers le milieu de la nuit entrent dans la chambre de leur fils à qui la joie de la bonne action qu'il méditoit, la tranquillité qui suit toujours une ame honnête & la fatigue du voyage avoient procuré un sommeil doux, mais profond. Les monstres l'égorgent & s'emparent du trésor qui leur étoit destiné, à un titre bien différent. Si ces scélérats ont conservé dans leur ame criminelle quelque accès au sentiment que la nature n'a pas refusé aux bêtes les plus féroces, ils auront subi sans doute en reconnoissant leur fils, dans la vic-

time de leur forfait , un supplice plus terrible encore que celui qui leur est destiné. Ils sont maintenant dans les prisons. L'horreur dont me pénètre cette aventure suspend toutes les réflexions qu'elle pourroit m'inspirer.

*De Paris , le 9 Avril 1776.*

Si les partisans des opérations du ministère ont opposé au Parlement , des armes qu'il avoit forgées lui-même , ceux-ci n'ont pas eu moins d'adresse pour riposter. Vous savez , Monsieur , que sous le ministère de Colbert , le Parlement avoit fait les remontrances les plus vives contre l'établissement des corporations qui , en ce temps , pouvoient être utiles au progrès des arts. On n'a pas manqué de répandre dans ces derniers temps où cette cour plaidoit avec chaleur & dans des circonstances toutes différentes , la cause contraire , des copies de ses anciennes remontrances. Nos parlementaires , pour prendre leur revanche , ont fouillé dans les registres de la Sorbonne & en ont extrait ce passage d'un discours que M. Turgot a prononcé lorsqu'il en étoit prieur. « Mal-  
 » heur aux nations dont l'esprit de système  
 » a conduit les législateurs ; ceux qui s'y livrent  
 » ne font que resserrer leur objet pour l'em-  
 » brasser. Les hommes en tout , sont faits pour  
 » le tâtonnement de l'expérience ; les plus  
 » grands génies sont eux-mêmes entraînés  
 » par leur siècle , & les législateurs systéma-  
 » tiques n'ont souvent fait qu'en fixer les  
 » erreurs , en voulant fixer leur loi. Or il est



» presque impossible qu'un génie qui regarde  
 » ses loix comme son ouvrage , en qui l'amour-  
 » propre & l'amour du public confondus , se  
 » fortifient l'un l'autre , ne veuille pas assurer  
 » à ses établissemens une immortalité sur la-  
 » quelle il fonde la sienne. Il enchaîne toutes  
 » les parties du gouvernement ; la religion , la  
 » constitution de l'Etat , la vie civile seront  
 » mêlées , entrelacées par mille nœuds qu'il  
 » sera impossible de délier & qu'il faudra né-  
 » cessairement couper , c'est-à-dire , détruire  
 » l'Etat dont toutes les forces sont les sou-  
 » tiens de chaque loi particuliere. »

Gardel, maître de danse de la Reine , & l'é-  
 mule de Vestris à l'opéra , a fait ou fait faire  
 en son nom, un livre sur son art où le ballet  
 de Médée est cité comme un ouvrage de No-  
 verre. Il est hors de doute que les change-  
 mens par lesquels Vestris s'est permis de le  
 gâter , n'empêchent pas que cette production  
 n'appartienne au danseur germanisé. Notre *grand*  
*homme*, comme il s'appelle lui-même , s'est tou-  
 tefois formalisé de ce que son confrère ne lui  
 avoit pas fait tous les honneurs du ballet. Il  
 l'a apostrophé vivement ces jours-ci dans les  
 coulisses. « Dis-moi un peu , a-t-il demandé  
 » à Gardel , où as-tu pris que mon ballet de  
 » Médée a été donné à Manheim par Noverre,  
 » l'as-tu vu ? & ton livre même , l'as-tu lu ? ... »  
 La nouvelle administration de l'opéra débute-  
 ra à la rentrée , par *Alceste* tragédie mise en mu-  
 sique par M. Gluck.

Nos courses de chevaux ne finissent plus. Il  
 y en a eu de très-brillantes la semaine der-



niere & un pari de cabriolet entre le Marquis de Fénelon & M. de Fontenille. Il s'agissoit de savoir qui arriveroit le plus vite à Versailles & reviendrait le plutôt à Paris; les chevaux des parieurs ont un peu pâti de l'aventure : ils sont crevés l'un & l'autre, celui du premier à mi-course, celui du second en touchant au but : la gageure étoit de soixante louis & les chevaux en valoient cent. Cela s'appelle jouer à *qui gagne perd*. Dernièrement les chevaux de M. le Comte d'Artois & de M. le Duc de Chartres ont couru : le dernier a gagné. Le Prince de Nassau a donné la revanche à M. de Fénelon, mais les coureurs étoient montés par les Jocheis, c'est-à-dire, leurs postillons; M. de Fénelon a encore perdu. On dit que M. de Polignac est allé en Angleterre acheter, pour le compte de M. le Comte d'Artois, deux chevaux dont l'un coûtera 42000 liv. & l'autre 32000 liv. Il ne peut rien arriver de plus heureux aux Parisiens que de voir se perpétuer ce genre d'amusement qui offre un spectacle superbe par l'affluence du monde, qui se porte en voiture, à cheval, à pied, dans la plaine des sablons qui est devenue notre Newmarket. Hier une troupe de jeunes officiers au régiment des gardes ont voulu faire voir que la légèreté de leurs jambes pouvoit aussi avoir quelques droits à l'admiration des spectateurs. Ils se sont rassemblés en uniforme de course, à la promenade que nous nommons *les champs élysées*, & y ont joué aux barres à ravier.

Voici une petite gaillardise de M. Collé;

elle se chante sur l'ancien air de *Rameau* que vous vous rappellerez sans doute : *de l'amour tout subit les loix, &c.*

## LE COUP DE TONNERRE.

### DIALOGUE.

Quel orage enflamme les airs!

Ma tête en est toute à l'envers,

Chevalier, ce maudit tonnerre

Agace horriblement mes nerfs.

Quels éclairs! je tremble à les voir

Sillonner ce nuage noir.

Que ne suis-je cent pieds sous terre!.

Passons dans mon boudoir,

Je vais succomber aux vapeurs;

Chevalier à moi!.. Je me meurs...

Desserrez vite mon corset!

Qu'il est gauche! Ah rompez-en le laces!

Un Sopha commode & galant

Est tout prêt pour le dénouement;

La Comtesse y tombe en foiblesse:

Plus de poulx, plus de mouvement;

L'amour indique au chevalier

Son spécifique familial,

Il ranime enfin la Comtesse,

Qui se met à crier. —

Qu'avez-vous? — Craignez mon courroux;

Téméraire ôte-toi — Madame,

Comme il tonne, entendez-vous?

Oui... J'entends... J'entends... Je rends l'ame..

Dieux... Ah! Dieux... quel coup...

De tonnerre! en fera-t-il beaucoup?

— Comtesse, il faut vous mettre au lit;

Je vous veillerai cette nuit;

Je vais renvoyer ma voiture —

Oui, mon chevalier, c'est bien dit...

Ce tonnerre-là va d'un train —

Comtesse, il n'est pas à la fin,

Il grondera, soyez-en sûre,

Jusqu'à demain matin.

*De Paris, le 13 Avril 1776.*

Vous remarquez, Monsieur, que notre littérature est aujourd'hui bien stérile & sur-tout en bonnes choses, mais que peut-on attendre d'une République déchirée par mille petites factions? Un parti semble cependant aujourd'hui avoir pris le dessus, celui des Encyclopédistes qui ont engendré les Economistes, par l'honneur qu'ont ces Messieurs de compter parmi leurs membres, des premières têtes de l'Etat. Je vais vous faire connoître ces Encyclopédistes qui tiennent le haut bout. Le Prince de cette secte est le Patriarche de notre littérature, M. de Voltaire, à qui ils ont donné le sceptre de l'empire littéraire. Il exige en despote l'obéissance & le respect de tous les sujets de cet empire libre, & frappe de la foudre du ridicule ceux qui refusent de courber la tête devant ses œuvres & de faire fumer l'encens de leurs éloges dans les écrits qu'ils publient... Mais ce Prince, accablé de son âge, ne fait plus que rhailler en mille manières différentes ses anciennes idées; ceux qui percent l'écorce légère de l'agrément de son style retrouvent toujours le même fond

de pensées ; il a cependant la manie de rire sur tous les objets intéressans qui occupent l'Europe, parce qu'il a la vanité de croire que son suffrage est d'un poids immense dans les affaires. Son heureuse étoile vient de précipiter dans la tombe Freron son antagoniste le plus cruel, ayant vingt ans de moins que lui, & qui avoit donné le signal de destruction d'une partie des autels élevés par la flatterie à M. de Voltaire. Le premier lieutenant du Prince est M. Dalember dont, entre nous, le mérite est encore un problème. On l'a beaucoup loué sur parole ; les Littérateurs disent que c'est un grand géometre, les Géometres que c'est un grand Littérateur. Ces éloges exclusifs prouveroient que ni les uns ni les autres ne le regardent pas comme primant dans leur partie. M. Diderot son ancien associé semble avoir perdu avec sa jeunesse sa réputation, elle étoit fondée sur une fougue d'imagination dont on attendoit les produits les plus précieux, lorsqu'elle seroit mûrie par l'âge ; l'âge est venu, l'imagination est restée boursofflée au point qu'on a dit que c'étoit une outre pleine de vent. Le reste des faiseurs de cette bande, Mrs. de Marmontel, l'abbé Arnaud, Suard, St. Lambert, De Lisle, &c. &c. sont des gens qui portent la livrée du papa grand-homme, sont très-agréablement de jolies choses, mais n'ont pu s'élever encore à un certain vol.... Il faut l'avouer, les sciences sont foiblement cultivées en France ; nous avons répandu des fleurs sur les études abstraites, mais c'étoit une charlatanerie pour



cacher notre peu de profondeur; les Allemands & les Anglois sont plus habiles géometres, plus profonds mathématiciens, plus savans physiciens que nous.

Vous ayant parlé des maîtres, je dois vous parler aussi des élèves.

M. la Harpe & quelques autres petits poëtereaux sont les candidats qui demandent à être initiés dans la secte régnante; comme Chevaliers aspirans, ils se signalent par des excursions contre les ennemis du nom & de la doctrine; anciennement les premieres armes devoient être faites contre Freron, & comme de raison, on lui disoit toujours une pacotille d'injures atroces, selon l'usage des disputes polémiques. M. la Harpe ayant reçu le département du Mercure a été nommé un des aboyeurs qui s'arrogent le droit d'appeler dans le temple de la gloire & de la renommée ceux qui y prétendent. M. Dorat a un genre d'esprit à lui, consacré chez nos jolies femmes; ses ouvrages seront conservés comme un modele de la légèreté de nos mœurs, de nos goûts & de nos agrémens. M. d'Arnaud est une ame honnête, un génie triste; il s'est adapté une maniere lugubre qui peut plaire d'abord aux ames sensibles, mais qui fatigue à la longue. M. le Miere est un de nos poëtes qui a le feu de l'inspiration nécessaire pour l'être, mais il est inculte sur sa personne comme dans ses écrits, ne tient à aucun parti, est toujours désigné par le public pour l'académie & n'y a jamais un suffrage. J. J. Rousseau a posé sa plume, & les exploits de cet athlete fin-



gulier font regretter qu'il ait quitté sitôt des armes victorieuses.

M. de Buffon se repose sur ses lauriers ; & a fait un petit tour de passe-passe au public pour escamoter son suffrage en faveur de son successeur....

M. Freron fils a conservé, Monsieur, le privilège des feuilles de son père, la plume du défunt auroit pu être dans la main le cimetière de Scanderberg ; Mrs. le Bret, Clément & l'abbé Grosier, doivent être les aides de camp & opposer leurs efforts aux usurpations de la secte encyclopédique. M. Linguet a voulu prétendre aux honneurs de la littérature, mais on trouve qu'il a le goût peu sûr & un génie qui ne s'exalte que quand le démon de la chicane l'inspire. Il est encore problématique, si ce talent n'est pas plus nuisible qu'utile & agréable à la société. Nos autres faiseurs sans livrée n'ont ni assez de réputation ni de crédit pour que je vous en parle. Faute de mieux, je vais vous transcrire deux chansons dont on s'amuse ici, où l'on veut toujours s'amuser. Il faut parler ce que vous verrez souligné.

Sur l'Air : *Toujours, toujours, il est toujours le même, de Beaumarchais, (noté Tom. I. p. 181.)*

J'ai des vapeurs quand un galant soupire,

De déplaisir

L'amour me fait mourir.

Ne pouvez-vous languir,

Messieurs, sans me le dire ?

Epargnez la fadeur,

Trêve de vive ardeur ;  
 Et quoi ! mourez : mais ne m'ennuyez pas au moins  
 un amant donne la migraine. Ah !

J'ai des vapeurs quand un galant soupire,

A ma toilette un Abbé me fait rire ;

Mon perroquet

Contrefait son caquet ;

Mon signe est plus coquet ;

Depuis qu'il veut l'instruire,

Mais s'il m'offre son cœur

Perçé d'un trait vainqueur,

Finissez donc M. l'Abbé, vous m'affadissez le cœur ;

J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Un Président accourt tout bas me dire :

Dieux que d'appas !

On n'y résiste pas,

Et puis d'un ton plus bas,

Aimez, Belle Thémire,

Un peu de volupté

Sied bien à la beauté.

Là Président, vous faites le langoureux ;

J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Un beau Marquis que tout Paris admire

Me divertit,

Il chante, il danse, il rit,

Il conte avec esprit,

Il folâtre, il se mire,

Il veut dans le moment

Devenir mon amant.

Tout beau, Marquis ! vous n'êtes point ici à l'opéra,  
 finissez, ou je sonne.

J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Un financier ( n'allez pas en médire )

Me traite aux mieux ,  
Ses soupirs sont joyeux ,  
Son champagne mouffoux  
En pétillant m'inspire ;  
Mais lorsqu'il s'attendrit ,  
Tout son feu me tranfit.

*Allons donc , un Fermier général faire l'enfant ! D'honneur je ne viendrai plus à votre petite maison.*

J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Il est charmant , par-tout on le desire ,

Mon médecin  
Est un homme divin ;  
Ses doigts d'un blanc satin  
S'écartent sur ma lyre ;  
Un jour en me tâtant

C'est qu'il me ferra tant.

*Je ne pus m'empêcher de crier , ah ! Docteur , Docteur , ma tête , mes nerfs , mais moins fort , ménagez-moi.*

J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Certain rimeur qui veut toujours écrire ,

Vient à son tour ,  
Pour me faire la Cour :  
Qu'il est gauche en amour !  
Dans son plaissant délire ,  
Il se mit en courroux  
Et me prit les genoux ,

*Monsieur le bel esprit , je vous permets des écarts poétiques , mais non pas de cette sorte.*

J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Le croirez-vous ? Ah je n'ose le dire ,

Un capucin ,

Avec son air benin,  
 Vint me voir un matin :  
 Je l'entends qui soupire ,  
 Je veux savoir pourquoi ,  
 C'est qu'il brûloit pour moi.

*Le petit fripon ! un capucin, vite mon flacon.*  
 J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Quoi , des vapeurs ? Je les guéris , ma chere ,  
 C'est mon devoir  
 Et j'en ai le pouvoir.  
 Si vous pouviez savoir....  
 (Mais non , c'est un mystere)  
 Pour guérir ce mal-là  
 Quel baume il employa....  
 Plus de vapeurs quand je vois le bon pere.

*Sur l'Air : La bonne aventure , oh gué.*

Enfin j'ons vu les édits  
 Du Roi Louis Seize ,  
 En les lisant à Paris ,  
 J'ons cru mourir d'aise ,  
 Nos malheurs ont eu leur fin ,  
 Chantons , le verre à la main :  
 Vive Louis Seize ,  
 Oh gué ,  
 Vive Louis Seize ,

Je n'irons plus au chemin ,  
 Comme à la galere ,  
 Travailler soir & matin ,  
 Sans aucun salaire :  
 Le Roi , je ne vous mens pas ,  
 A mis la corvée à bas ,

Oh ! la bonne affaire ;

Oh gué,

Oh ! la bonne affaire.

On dit que le Parlement ,

D'un avis contraire ,

Aux vœux du Roi bienfaisant ;

Etoit réfractaire :

Du peuple pauvre & souffrant ,

Le pere il se dit pourtant ,

Le beau fichu pere ,

Oh gué,

Le beau fichu pere !

Qu'à son âge notre Roi

Paroit déjà brave !

Il veut que chacun chez soi ,

Vive sans entrave ,

Et que j'ayons tous bientôt ,

Lard & poule à mettre au pot

Et du vin en cave ,

Oh gué,

Et du vin en cave.

Il ne tient qu'à nous demain ,

Avecque franchise

D'aller vendre bierre & vin ,

Tout à notre guise ,

Chacun peut de son métier ,

Vivre aujourd'hui sans payer

Juré ni maîtrise ,

Oh gué ,

Juré ni maîtrise.

Je suis tout émerveillé

De ceci, compere,...



C'est un double jubilé

Que nous allons faire.

Mais, celui que notre Roi

Nous donne, vaut bien, ma foi,

Celui du Saint Pere

Oh gué,

Celui du Saint Pere.

Cette dernière chanson est un éloge à la *Grivoise*, des opérations du Contrôleur général, & en voici un autre dont la manière indique le faiseur.

### COMMENCEMENT DU St. EVANGILE

*Selon St. Prospere.*

» EN ce temps-là, tout étoit dans le bouleversement, on vouloit faire le bien & on ne le pouvoit pas, parce qu'il y avoit trop de méchans sur la terre qui s'opposoient au bien. Les grands avoient intérêt à ce que le bien ne se fit pas, les petits étoient dans les ténèbres, dans la poussière & dans la pauvreté. On vouloit les en tirer, les grands vouloient qu'ils y restassent, parce que les petits étoient leurs serfs. Le Souverain de la terre ne vouloit point de serfs; & les grands en vouloient. Les grands se croyoient d'une autre constitution que les petits, & le Souverain ne le croyoit pas; il vouloit ramener les hommes à l'ordre naturel; le maître ne connoissoit de grands, que ceux qui le sont par un vrai mérite, & il s'en trouvoit peu parmi les grands, & le maître étoit grand; & alors les grands

crioient par-tout, où sera la subordination, où seront nos esclaves? Nos vassaux? & il n'y avoit plus ni vassaux ni esclaves. Les petits étoient soufflés par les grands; & toute la canaille à la solde des grands crioit *tolle, tolle, crucifige Turgot*. Mais Turgot étoit lui-même grand & faisoit de grandes choses; & on ne le regardoit pas comme grand, parce qu'il étoit l'ennemi des grands; les grands le haïssoient, parce qu'il étoit l'ami du maître & cherchoit à être celui du Peuple. Le maître & lui aimoient le Peuple; mais le Peuple ne les aimoit pas encore; parce qu'il ne savoit pas le bien qu'ils vouloient opérer en sa faveur. Alors, dit Turgot au maître, faisons toujours le bien du Peuple sans l'aveu du peuple; & ses yeux se défilieront & il ne sera plus dans les ténèbres, & il verra la lumière; & il nous bénira & notre gloire sera immortelle. Il y avoit de certaines coutumes établies sur la terre & ces coutumes étoient mauvaises; & elles étoient mauvaises parce qu'elles gênoient l'industrie des hommes; & l'industrie gênée faisoit beaucoup de malheureux: & Turgot dit au maître: ôtons la gêne à l'industrie & que chacun puisse faire valoir le talent qu'il a reçu du Ciel; & qu'il n'y ait plus de malheureux sur la terre, & que le nombre des heureux soit multiplié comme les étoiles du firmament; & Turgot voyoit bien, & le maître travailloit à ce que le bien s'opérât sur les hommes, mais jusqu'aux marchands des six corps & aux fruitières crioient tout haut: que signifie cette égalité parmi les hommes? & que deviennent

nos titres? Quoi! ma fille & mon garçon de boutique pourront vendre des rubans, ma servante vendra des pommes & des œufs? & cette égalité les humilioit; & elle étoit contraire au monopole des marchands, & elle étoit juste, en ce qu'elle rétablissoit l'ordre naturel. C'est pourquoi un petit nombre d'honnêtes gens crioient dans le désert : *réjouissez-vous, réjouissez-vous*, vos temps de tribulations & de misères sont passés; Jérusalem n'est plus captive, vous avez la liberté de gagner votre vie à la sueur de votre front, & vous ne mourrez plus de faim avec des talens & de l'industrie; celui qui se levera matin trouvera la manne fraîche & en abondance, & l'émulation fera des hommes, & le maître a dit : il me faut des hommes : & la liberté lui donnera des hommes, parce que la liberté procurera l'aisance & que l'aisance est la source de la population. Mais les voix qui annonçoient cet évangile ne crioient que dans le désert, & il y avoit peu de monde dans le désert, & toutes les places de la ville & tous les carrefours étoient remplis de femmes, d'enfans, de canaille, qui crioient tumultueusement *tolle, tolle, crucifige Turgot*; & ils ne savoient ce qu'ils crioient; & ils crioient, parce qu'on les faisoit crier. Ils étoient encore dans les ténèbres, & on leur faisoit appercevoir des dangers à sortir des ténèbres, on ne leur présentait que des dangers où il n'y en avoit pas, & ils ne voyoient que des dangers, & ils ne regardoient que le moment présent, & l'avenir leur étoit inconnu, & c'étoit dans l'avenir

que le bien devoit s'opérer , & ils ne vou-  
loient pas voir dans l'avenir. Les grands , les  
scribes, les riches & les pharisiens leur disoient:  
les autres plus riches que nous ne pourrons  
plus manger la chair & vous donner les os ,  
& vous ne rongerez plus d'os , & vous mour-  
rez de faim , faute d'avoir des os à ronger ;  
& la canaille ne voyoit pas que c'étoit lui ren-  
dre commun avec les riches , le partage de  
la viande & des os. Que celui qui a des oreilles  
entende ! les grands & les riches travailloient  
ainsi à persuader aux petits & aux pauvres ,  
qu'on vouloit leur ôter le bien d'avoir les os  
à ronger sur la terre ; afin de se conserver  
la faculté d'ôter jusqu'à la substance des pe-  
tits & des pauvres & de pouvoir les ronger  
jusqu'aux os. C'est ce qu'ils attendoient de  
leurs insensées criailleries & ces criailleries  
n'ont rien fait : & les scribes & les pharisiens  
ont remontré ; & leurs remontrances ont été  
vaines ; & l'industrie s'est trouvée libre ; & de  
cette liberté naîtra le bonheur , & le bonheur  
sera stable ; parce que la liberté sera stable.  
Et il y avoit encore alors bien des choses at-  
tentatoires à la liberté , & on cherchoit des  
moyens pour les détruire , mais les moyens  
étoient difficiles à trouver. Et Turgot dit à  
tous les gens honnêtes qui avoient crié dans  
le désert : *venez les bien-aimés de mon maître*  
& *les miens*, venez nous aider à faire le bon-  
heur du monde , & ils sont venus & on les a  
comptés , & il ne s'en est trouvé qu'un ou deux  
de chaque *Tribu* , qui avoit la science du bien ,  
& on se récria sur l'ignorance des habitans



de la terre & on prit le parti de changer la forme de leur institution. Amen. »

Vous nous connoissez trop bien, Monsieur, pour être étonné quand je vous dirai qu'on pousse ici l'esprit de réforme jusqu'à l'opéra. Les nouveaux Entrepreneurs ne conservent que seize premières figurantes & huit surnuméraires. Il y a une grande désolation au théâtre des enchantemens. Les spéculateurs libertins calculent cependant, qu'il y aura cent pour cent à gagner avec les filles, par cette suppression & le départ des militaires. Ce sera vraiment une chose économique que de prendre maîtresse le mois prochain. Au demeurant, le jubilé *va ici comme un ange*, c'est l'expression. M. l'Archevêque a lieu de s'édifier de la ferveur des fideles, mais l'immense population de la capitale, le grand nombre d'étrangers mécréans font que les plaisirs & leurs desservans & desservantes ne chôment point, malgré l'année sainte.

*De Versailles, le 16 Avril 1776.*

L'AFFAIRE du Maréchal de Richelieu sera poussée jusqu'à jugement définitif. Ce Seigneur n'approuve pas du tout, malgré sa détresse, le mariage de son fils avec Mlle. de Gallifet, mais le Duc de Fronzac a su intéresser la Reine qui, en présence du Roi a dit : *Duc de Fronzac, je veux vous marier. — Madame, vos intentions feront toujours ma loi. — Et bien, vous épouserez Mlle. de Gallifet.* Ce mariage se fera incessamment. Les futures époux sont depuis



long-temps fort amoureux l'un de l'autre. Rappelez-vous, Monsieur, que je vous ai raconté l'année passée qu'à un des bals de Versailles, un Seigneur ramassa un billet écrit en rouge, & contenant ces mots : *Je signe de mon sang que je vous aimerai toute ma vie.* Ce billet étoit de M. de Fronzac à Mlle. de Gallifet, & l'aventure du bal obligea ces amans de se découvrir à S. M. qui a bien voulu leur être favorable. Ce qu'il y a de plaisant & que je n'ai pas su dans le moment, c'est que l'indiscret qui avoit ramassé le billet ne l'avoit pas détruit comme on l'avoit dit pour son honneur. Il l'avoit renvoyé à l'amoureuse avec cette apostille maligne : *La suite à l'ordinaire prochain.*

M. Turgot demandoit dernièrement à M. le Duc de Nivernois, en présence du Roi, ce qu'il pensoit de l'auteur des *inconveniens des droits féodaux*. Cet aimable Seigneur lui répondit : « — Monsieur, c'est un fou, mais non pas un fou sieffé. » Ce calembour amusa infiniment le Roi qui cependant ne les aime pas.

## CH A N S O N

Sur l'Air : *La bonne aventure oh gué.*

Vivent tous nos beaux esprits

Encyclopédistes !

Du bonheur françois épris,

Grands Economistes !

Par leurs soins, au temps d'Adam

Nous reviendrons, c'est leur plan :

Momus les assiste !

Oh gué,

Momus les assiste !

On verra tous les états

Entr'eux se confondre ;

Les pauvres sur leurs grabats

Ne plus se morfondre :

Des biens on fera des lots

Qui rendront les gens égaux ;

Le bel œuf à pondre !

Oh gué,

Le bel œuf à pondre !

Puis devenus vertueux

Par philosophie,

Les François auront des Dieux

A leur fantaisie :

Nous reverrons un oignon

A Jesus damer le pion,

Ah ! quelle harmonie !

Oh gué,

Ah ! quelle harmonie !

Ce n'est pas de nos bouquins

Que vient leur science ;

En eux ces fiers paladins

Ont la sapience :

Les Colbert & les Sulli

Nous paroissent grands, mais si !

Ce n'est qu'ignorance,

Oh gué,

Ce n'est qu'ignorance.

Du même pas marcheront

Noblesse & Roture,

Les François retourneront

Au droit de nature :

Adieu Parlemens & Loix,

Les Princes, les Ducs, les Rois

La bonne aventure!

Oh gué,

La bonne aventure.

Alors d'amour sûreté

Entre sœurs & freres,

Sacremens & Parenté

Seront des chimeres :

Chaque pere imitera

Noé quand il s'enivra;

Liberté plénier?

Oh gué,

Liberté plénier.

Plus de moines langoureux,

De plaintives nones,

Au-lieu d'adresser aux cieux

Matines & nones,

On verra ces malheureux

Danser, abjurant leurs vœux,

Galante chaconne,

Oh! gué,

Galante chaconne.

Puissent des novations

La fiere sequelle

Nous rendre des nations

Le parfait modele!

Et cet honneur nous devons

A Turgot & Compagnons,

Faveur immortelle,

Oh gué,

Faveur immortelle.

A qui devons-nous le plus ?

C'est à notre maître,

Qui se croyant un abus

Ne voudra plus l'être.

Ah! qu'il faut aimer le bien

Pour de Roi n'être plus rien!

J'enverrois tout paître,

Oh gué,

J'enverrois tout paître.

*De Paris , le 20 Avril 1776.*

Nous avons une nouvelle traduction du *Paradis perdu* de Milton. Elle est d'un nommé *Herman* curé de Rouen, qui l'a rimée de son mieux. Ce versificateur à rabat qui auroit mieux fait de se borner à barbouiller des prônes pour l'éducation des fideles, a trouvé le secret de dégoûter les gens qui auront la force de le lire, de l'Homere anglois qu'il a défiguré. Il commence par des vers ampoulés & plus ronflans qu'harmonieux, continue par des vers plats & vuides de sens & finit sans démentir sa premiere marche. On diroit & avec raison, je pense, que c'est une traduction françoise qu'il a traduite & non le poëme anglois en original. Ses rimes sont la plupart inexactes & forcent la phrase. Cependant on pourroit nous donner de beaux vers, & les pensées sublimes de Milton, quand elles ne sont point gigantesques, prêtent beaucoup à une versifi-

cation grande, énergique, pittoresque & harmonieuse, mais il faut de grands hommes pour de grandes choses, & un grand homme ne nous donnera jamais une traduction littérale d'un ouvrage de longue haleine, plein de défauts, & sur-tout ne s'avisera pas de le traduire en entier.

M. le Comte d'Albon, l'un des prosélites de la doctrine économique, a projeté il y a quelque temps un voyage d'Italie. Un de ses principaux objets étoit le progrès de *la science*. Il a reçu des mains des gros bonnets de l'ordre, un compagnon de voyage, que vous comparerez, si vous voulez, aux bons croyans que les fideles donnoient aux missionnaires encore novices, pour soutenir leur courage & affermir leur foi, ou que vous prendrez si vous le préférez, pour le Sancho-Pança de ce nouveau Dom-Quichotte. L'écuyer de M. le Comte a été choisi à la source la plus pure de la doctrine, parmi les plus proches de l'abbé Roubaud, c'étoit enfin le frere de ce célèbre & éloquent auteur de la *gazette d'agriculture*. Le jeune abbé Roubaud a perdu la tête, de cet excès de confiance; il s'est livré à un enthousiasme indiscipliné, il a eu plusieurs disputes dans le voyage avec M. d'Albon qui est beaucoup plus raisonnable & conséquemment plus modéré que lui; enfin, après avoir fait avec peu de succès & même avec beaucoup de désagréments, le métier de Prédicant dans plusieurs villes d'Italie, il a été mis en prison à Milan où le gouvernement a souffert plus impatiemment qu'ailleurs les déclamations qu'il se permettoit con-



tre sa constitution. On infere de là que les succès de la doctrine économique ne seront pas éternels puisqu'ils n'iront jamais à Milan (*mille ans.*)

Il se mêle toujours du plaisant dans les affaires françoises, d'après la liberté accordée à chacun de faire le métier ou le commerce qu'il lui plaît. Un garçon chapelier promene depuis quelques jours dans Paris une petite charrette au milieu de laquelle s'élève une espece de mâture avec un grand écriteau qui présente ces mots au public amateur de la propreté & de la prompte jouissance : *Ici on repasse les chapeaux sur le champ.* J'ai vu en effet dans la petite charrette la chaudiere, la table pour fouler & les autres ustenciles de la chapellerie.

Je me suis enfoncé tous ces jours-ci dans le fatras des nouveautés qui abondent toujours ici, mais je n'en ai recueilli que de l'ennui & du dégoût. Un ouvrage très-sérieux & très-profond de M. l'abbé de Condillac sur le commerce, présente le système de M. Turgot dans toute son étendue; j'y ai trouvé des principes clairs, des conséquences justes, mais on ne sauroit apprécier un système de cette importance, qu'après en avoir pesé mûrement tous les avantages & les inconvéniens, car il s'en trouve dans tout projet, dans tout système, & trop souvent le meilleur n'est que le moins mauvais. *Point de financiers, point de régies*, est un autre ouvrage économique. Il m'a paru que c'étoit le délire d'une tête échauffée sur nos questions de finances, qui, à force de vouloir abonder dans le sens de M. Turgot, a passé le but & donné tout à côté. Je place dans la même classe

classe le *Monopoleur converti*, ou l'*ami de la France*. Une lettre qui sert de préface est un *meâ culpâ* que se donne le monopoleur, d'avoir excité les troubles du mois de mai 1775. Il finit par dire qu'il s'est fait justice, qu'il a cherché à réparer le mal qu'il a occasionné, en donnant son bien à ceux qu'il a induits en erreur. Enfin, pour faire pénitence, il s'est fait laboureur, auteur & économiste. Il y a des gens qui veulent que le Parlement ne se contentera pas des *meâ culpâ* & poursuivra le fauteur des troubles, malgré sa contrition parfaite. Un autre livre très-respectable pour l'intention, mais très-extravagant pour l'exécution, est celui des *femmes sans dot*. L'auteur se propose de prévenir le libertinage en donnant à la beauté soutenue de la vertu, l'espoir d'un établissement honnête. Il suppose d'abord que les hommes seront infiniment touchés d'avoir sacramentalement une jolie femme. Il propose d'établir dans notre Colisée des assemblées générales de filles vertueuses, nubiles, de tout état, de toutes conditions. La Reine qui honore son sexe par ses grâces & ses vertus assise sur un trône, présideroit à ces assemblées; les garçons verroient les filles & chacun choisiroit celle qui lui plairoit; en cas de concurrence la fille décideroit par son choix.... Vous voyez, Monsieur, tout le romanesque de ce projet, quoique soutenu par le pathos que les âmes honnêtes ont coutume de mettre dans les productions du délire de leur imagination. C'est une parodie des mariages Samnites, mais il est trop tard de vouloir introduire les chastes mœurs

de Sparte dans les murs corrompus de Paris & dans le Colisée qui est le rendez-vous des courisannes & de ceux qui les aiment.. Dieu vous garde de lire *Valmore* anecdote tragique, par un garde du corps. L'auteur voulant imiter le genre de M. d'Arnaud, a donné comme lui dans le ténébreux, mais on ne rachete pas le désagrément de lire des faits d'une horreur révoltante, par la pureté & l'agrément du style: il y a en tête de ce livre une assez belle gravure. J'ai vu des Estampes & des Vignettes également bien soignées dans les *Victimes de l'Amour*, je voudrois pouvoir dire autant de bien de l'invention & du style.

L'histoire des Inaugurations des Rois, Empereurs & autres Souverains de l'univers, depuis leur origine jusqu'à présent, suivie d'un précis de l'état des arts & des sciences sous chaque regne, des principaux faits, des mœurs, coutumes & usages les plus remarquables des François, depuis Pepin jusqu'à Louis XVI est un ouvrage orné d'estampes, utilement trouvé, sagement composé & qui mérite d'être acheté. Ne vous abonnez pas, Monsieur, pour le *Journal des spectacles*, ni pour celui de *l'Education*. L'un & l'autre sont de fades éloges platement écrits; le premier contient quelques épigrammes sans sel contre des gens & des ouvrages qui n'intéressent pas assez, pour qu'on s'en amuse.

Madame la Comtesse du Bary a été volée à sa terre. Trois quidams assez bien vêtus se sont présentés chez elle; un d'eux qui étoit décoré d'une croix de St. Louis, demanda

à parler à Madame; introduit & seul avec elle dans son cabinet, il lui présenta un pistolet, & lui dit qu'elle eut à lui donner à l'instant, tout ce qu'elle avoit d'argent & de bijoux, & que le moindre mouvement qu'elle feroit pour appeller du secours lui coûteroit la vie. Madame du Bary a cédé à la nécessité, elle a donné ce qu'elle n'a pu sauver, & les trois fripons se sont évadés.

Voici une chanson attribuée à M. le Duc de Nivernois, sur une de nos très-jolies personnes, Mlle. Rivière, & une lettre toute récente & fort recherchée du Patriarche des beaux esprits.

Sur l'Air : *Lou lan la, &c.*

Le Dieu de Cythere

A quitté les cieux;

Il vient sur la terre

Se loger bien mieux :

C'est auprès de la rivière,

Laire lou la,

Ah ! qu'il se plaît là.

*Bis.*

L'air qu'il y respire

A su le charmer,

Les cœurs qu'il attire

Sont forcés d'aimer.

L'amour dit : c'est la rivière,

Lou la

*Bis.*

Qui cause cela.

Les grâces fideles

Viennent s'y loger;



Soutenu par elles

On le voit plonger

Dans le sein de la rivière, } *Bis.*

Lon la

Oh! qu'il se plaît là.

L'onde se partage

En deux jolis bras,

Et lorsqu'à la nage

L'amour est au bas,

Il remonte la rivière, } *Bis.*

Lon la

Sans être plus las.

Ainsi que sa mere

Qui de l'eau naquit,

Le Dieu de Cythere

N'a pas d'autre lit

Que le lit de la rivière, } *Bis.*

Lon la

Mais il n'y dort pas.

### LETTRE au Roi de Prusse.

SIRE,

» Si votre camarade l'Empereur de la Chine  
 » Kien-long est mort comme on vous l'a dit,  
 » j'en suis très-fâché. Votre Majesté sait assez  
 » combien j'aime & révere les Rois qui font  
 » des vers; j'en connois un qui en fait assu-  
 » rément de bien meilleurs que Kien-long, &  
 » à qui je serai bien attaché jusqu'à ce que  
 » j'aie fait ma cour là-bas à feu l'Empereur  
 » Chinois. »



» Nous avons actuellement en France un  
 » jeune Roi qui à la vérité ne fait point de  
 » vers, mais qui fait d'excellente prose. Il a  
 » donné en dernier lieu sept beaux ouvrages  
 » qui sont tous en faveur du peuple. Les  
 » préambules de ces Edits sont des chef-d'œu-  
 » vres d'éloquence, car ce sont des chef-  
 » d'œuvres de raison & de bonté; le Parle-  
 » ment de Paris lui a fait des remontrances  
 » séduisantes; c'étoit un combat d'esprit, s'il  
 » avoit fallu donner un prix au meilleur dis-  
 » cours, les connoisseurs l'auroient donné au  
 » Roi, sans difficulté. »

» Ce droit d'enregistrer & de remontrer que  
 » vous ne connoissez pas dans votre royaume,  
 » est fondé sur l'ancien exemple d'un Prévôt  
 » de Paris du temps de St. Louis, & de vo-  
 » tre Coard Hohenzollern II, lequel Prévôt  
 » s'avisa de tenir un registre de toutes les  
 » ordonnances royales, en quoi il fut imité  
 » par un greffier du Parlement nommé *Jean*  
 » *Montluc* en 1313. Les Rois trouverent cette  
 » invention fort utile. Philippe de Valois fit  
 » enregistrer au Parlement ses droits de régale.  
 » Charles VI prit la même précaution pour  
 » le fameux édit de la majorité des Rois à  
 » quatorze ans; des traités de paix furent sou-  
 » vent enregistrés; on ne savoit pas dans ce  
 » temps-là ce que c'étoit que des remontran-  
 » ces. Les premières remontrances sur les  
 » finances furent sous François premier, pour  
 » une grille d'argent massif qui entouroit le  
 » tombeau de St. Martin. Ce saint n'ayant nul  
 » besoin de sa grille, & François premier ayant

» grand besoin d'argent comptant, il prit la  
 » grille qui lui fut cédée par les chanoines  
 » de Tours, & dont le prix devoit être rem-  
 » boursé sur les domaines de la Couronne.  
 » Le Parlement représenta au Roi l'irrégula-  
 » rité de ce marché. Voilà l'origine de tou-  
 » tes les remontrances qui ont depuis tant  
 » embarrassé nos Rois, & qui ont enfin pro-  
 » duit la guerre de la fronde dans la mino-  
 » rité de Louis XIV. Nous n'avons point de  
 » fronde à craindre sous Louis XVI, nous  
 » avons encore moins à craindre les horreurs  
 » ridicules des Jésuites, des Jansénistes & des  
 » Convulsionnaires. Il est vrai que nos dettes  
 » sont aussi immenses que celles des Anglois,  
 » mais nous goûtons tous les biens de la paix,  
 » d'un bon gouvernement, & de l'espérance.  
 » Votre Majesté a bien raison de me dire que  
 » les Anglois ne sont pas si heureux que nous,  
 » ils se sont lassés de leur félicité; je ne crois  
 » pas que mes chers Quakers se battent, mais  
 » ils donneront de l'argent & on se battra  
 » pour eux. Je ne suis pas grand politique.  
 » Votre Majesté le fait bien, mais je doute  
 » beaucoup que le ministère de Londres vaille  
 » le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglois  
 » se ruinent aujourd'hui, chacun son tour.  
 » Pour vous, Sire, vous bâtissez des villes  
 » & des villages, vous encouragez tous les  
 » arts, & vous n'avez plus pour ennemi que  
 » la goutte, j'espère quelle fera la paix avec  
 » Votre Majesté, comme ont fait tant d'au-  
 » tres puissances. Quant aux Jésuites que vous  
 » aimez tant, la protection que vous leur

„ donnez est bien noble dans un excommunié  
 „ tel que vous avez l'honneur de l'être, j'ai  
 „ quelque droit, en cette qualité, de me  
 „ flatter aussi de la même protection. Je ne  
 „ crois point comme M. Paw, que l'Empe-  
 „ reur Kien-long ait traité cruellement les  
 „ Jésuites qui étoient dans son Empire. Le  
 „ P. Amiot avoit traduit son poëme, on aime  
 „ toujours son traducteur, & je maintiens  
 „ qu'un Monarque qui fait des vers ne peut  
 „ être cruel. »

„ J'oserois demander une grâce à Votre Ma-  
 „ jesté, c'est de daigner me dire lequel est  
 „ le plus vieux de Milord Maréchal ou de  
 „ moi. Je suis dans ma quatre-vingt-troisième  
 „ année, & je pense qu'il n'en a que quatre-  
 „ vingt-deux. Je souhaite que vous soyez un  
 „ jour dans votre cent-douzième. »

A propos du Papa Grand-Homme, on m'apprend qu'un Président Desbrosses vient de lui faire une belle peur. Ce Magistrat qui n'aime apparemment les muses qu'en habit de nonnes, a dénoncé à son Parlement une nouvelle édition complète des *Œuvres de Voltaire*, & l'auteur qui n'aime à avoir que de loin, des affaires avec la justice, est allé se réfugier à Lausanne, d'où il désavoue comme un beau diable l'édition que publie Cramer.

De Versailles, le 25 Avril 1778.

Je ne vous ai pas détaillé, Monsieur, les ordonnances successives du Ministre de la guerre, parce qu'elles sont tout au long couchées

dans les gazettes. Ces ordonnances sont en général pour le fond & la forme, plus critiquées qu'applaudies.

Les dernières remontrances du Parlement rouloient particulièrement sur une défense que le Roi lui a faite, à propos de la brochure sur les *inconveniens des Droits féodaux*, de prendre connoissance d'aucuns livres qui auroient été approuvés par la Police.

Le Parlement qui ne laisse échapper aucune occasion de mortifier M. Turgot, a évoqué une affaire d'Angoulême, arrivée dans le temps que ce Ministre étoit Intendant de Limoges. Il s'agissoit d'usure, & M. Turgot avoit, dit-on, dans son rapport à la Cour, tellement favorisé les usuriers qu'ils ont obtenu un arrêt du Conseil. Le Parlement a voulu faire le procès à l'opinion favorable à l'usure; la Sorbonne s'y est jointe pour la condamner canoniquement. Le Roi a dit en colere : *Je vous défends de délibérer & je déclare votre procédure attentatoire à l'autorité de mon Conseil.* Pourtant on délibère encore.

On a célébré hier aux fraix du Roi un service pour le repos de l'ame de feu le Maréchal du Muy. M. de St. Germain en faisoit les honneurs, & M. l'Evêque de Senes a fait l'Oraison funebre; l'orateur a jugé à propos de tomber à bras raccourcis sur les opérations nouvelles, financières & militaires, & n'a pas plus ménagé M. Turgot que M. de St. Germain. Au reste, ces deux Ministres se disputent à qui aura sous son autorité la nouvelle loterie royale.



Une parente de M. Turgot demandoit à un de nos Evêques, si l'on ne pouvoit pas faire ses Pâques & le Jubilé en même temps : — Madame, a-t-il répondu, nous sommes dans un temps d'économie, je crois qu'on peut encore faire celle-là.

## LE MARAUDEUR.

### C O N T E.

Pris en flagrant délit, un pauvre maraudeur,  
Sur l'arbre le plus près alloit perdre la vie.  
Un Capucin chargé de l'ame du pécheur,  
Dans un sermon plein d'énergie,  
A la componction exhortoit le voleur,  
Et lui peignoit avec chaleur  
Les agrémens de l'autre vie.  
Celui-ci d'en goûter ayant fort peu d'envie,  
A tous les beaux discours de son consolateur;  
Répondoit en pleurant — pour un chou pendre un  
homme!

Mon fils, reprit le Confesseur,  
Ton Dieu le fût pour une pomme.

*De Paris, le 2 Mai 1776.*

L'ÉPIDÉMIE qui regne parmi nous, a gagné l'opéra, Monsieur, les nouveaux directeurs réforment & ont obtenu deux arrêts du Conseil, l'un portant des réglemens pour le public & l'autre pour les acteurs & danseurs. Il y a de la fermentation dans cette petite République, les nouveaux chefs entrepreneurs ne plaisent point aux différens membres. Ils ont fait une



caricature assez plaisante sur leur compte. On voit ces directeurs dans une estampe, assemblés & faisant comparoître leurs nouveaux sujets à leur tribunal. M. de la Ferté tient la canne levée pour battre ceux qui lui manqueront de respect; son neveu comme le plus jeune, lit les nouveaux réglemens; M. Hebert (Trésorier des menus plaisirs du Roi) s'occupe à ferrer les sacs d'argent dans ses poches, Monsieur Buffaut, ci-devant marchand de soieries, mesure avec une aune la voix d'un grand flandrin de chanteur placé devant lui, la bouche béante & fendue jusqu'aux oreilles; M. Bourboulon, financier, chiffre les pieces de deux sols qu'on pourra donner par pas à chaque représentation, à un danseur qui bat devant l'assemblée des entrechats. Tout cela n'est que plaisant ou ridicule, mais ce qui ne l'est pas, c'est que d'Auberval qui, quoique tout Paris l'ait dit, n'est pas encore mort, laissera dans ce spectacle une place bien difficile à remplir.

Vous vous rappelez, Monsieur, la dispute de M. de Montalembert avec M. de Rouffignac, & la suite fâcheuse qu'elle a eue pour le premier. ( Voy. Tom. I. p. 305. ) Il a pris le parti d'appeller son adversaire à outrance & ils se sont trouvés à Genève. M. de Montalembert avoit envoyé son neveu avec cent louis & une chaise de poste, prendre son adversaire à la citadelle où il étoit détenu, le jour même que son année de captivité expiroit. Le combat a été funeste. Tous deux ont été dangereusement blessés.

On a trouvé le 2 Septembre 1774, sur le grand chemin de Péronne par Compiègne, près

de Sechelles, un enfant sourd & muet, Agé d'environ douze à treize ans. Il a été conduit à Paris, & mis à l'Hopital général. Ensuite étant tombé malade, il a été mené à l'Hôtel-Dieu, & il y est resté, pour servir selon ses forces, dans une des salles. Parvenu maintenant à l'âge d'environ quinze ans, il s'exprime par des signes d'une manière assez sensible, pour faire entendre : « 1°. Qu'il est d'une famille honnête & aisée; 2°. que son pere, qui étoit boiteux, est mort; 3°. que sa mere est restée veuve avec quatre enfans : savoir, trois filles & lui; 4°. que sadite mere portoit des rubans, avoit une montre, de beaux habits, une maison vaste, des domestiques pour la servir, & que lui-même y a toujours été servi; 5°. qu'il y avoit un grand jardin, un jardinier pour le cultiver, & qu'il rapportoit beaucoup de fruits : il explique même ce qu'on faisoit pour le conserver pendant l'hiver; 6°. enfin qu'un certain jour on l'a fait monter à cheval avec un cavalier, qu'on lui a mis un masque, afin qu'il ne vit pas où on le menoit, & qu'après l'avoir conduit bien loin, le cavalier l'a abandonné. » Il s'agit de faire rendre à cet enfant malheureux son nom, son état & ses biens. M. le Comte de S. Germain, Ministre de la guerre, a ordonné à toutes les brigades de Maréchaussée du royaume, de faire les plus exactes recherches, pour découvrir, s'il est possible, le lieu de la naissance du jeune homme, les noms & qualités de ses parens, & de lui en donner aussi-tôt avis. La brigade qui pourra faire cette

découverte intéressante , sera récompensée par une gratification.

Les Comédiens établis à Nantes ont donné un drame en trois actes & en prose sous le nom de *Stanislas-Auguste* , ouvrage de quelque jeune homme de la ville , dont le sujet est la conspiration formée contre le Roi de Pologne régnant & exécutée le 3 Novembre 1771.

Les affaires d'Etat cèdent le pas aujourd'hui , Monsieur , dans les conversations , à celles de l'opéra , & l'*Alceste* de M. Gluck donné tout récemment , occasionne des dissertations à l'infini. Il y a long-temps qu'on a dit que nous étions des enfans qu'une mouche pouvoit distraire , & cela est trop souvent vrai. Ce nouvel opéra tant attendu n'a pas eu de succès , mais il faut s'en prendre , je crois , aux *Anti-Gluck* & à ce que les oreilles du gros des spectateurs ne sont point faites encore à une musique sublime , touchante & neuve pour nous. Il faut s'y accoutumer par degrés. Le drame est très-beau , les deux scènes principales fortes de sentimens & de poésie , la musique touchante , expressive ; le spectacle simple , dans le goût des Grecs , mais attachant. Mlle. Arnoult avoit cabalé ouvertement contre cet opéra ; un enthousiaste lui a adressé à ce sujet une satire très-amère , qu'elle a eu l'esprit de rendre publique. Il est mal-adroit de soutenir une bonne chose par des injures adressées à ceux qui sont d'un avis contraire ; les fanatiques nuisent toujours aux bonnes causes , & cette vérité se manifeste dans nos événemens politiques comme dans ceux de moine

dre importance. Quoi qu'il en soit, la Reine a honoré le spectacle de sa présence & la piece de ses applaudissemens. On a déjà fait beaucoup d'épigrammes contre l'opéra nouveau, suivant l'usage, mais pas une bonne, suivant l'usage aussi. Tel est l'esprit françois, & en voici un bon échantillon sur des personnes qu'on devoit respecter à plusieurs titres & au moins à cause de leurs bonnes intentions.

## COUPLETS

### *Sur l'air des étonnemens.*

Que notre Roi consulte Maurepas;  
Qu'il soit son Mentor & son guide,  
Qu'à tous ses conseils il préside,  
Cela ne nous surprend pas.

Mais qu'à Turgot le Mentor s'abandonne,  
Qu'il laisse ce ministre fou.  
A tout l'Etat casser le cou,  
Quand il peut lui river son clou,  
C'est là ce qui nous étonne.

Dans tout Paris au milieu du fracas,  
Que personne ne s'entretienne  
Du gobe-mouche Vergennes,  
Cela ne nous surprend pas.

Mais qu'avec lui notre pauvre couronne  
Dont l'honneur est un peu déchu,  
Dans l'Europe n'ait pas reçu  
Quelques coups de pied dans le cu;  
C'est là ce qui nous étonne.



Que Lamoignon trouve aussi peu d'appas  
 Au ministère qu'il occupe,  
 Qu'aux amusemens d'une jupe,  
 Cela ne nous surprend pas.  
 Mais qu'un mortel qui pense & qui raisonne,  
 Qui n'est ni bête ni cagor,  
 Se laisse traiter d'Ostrogor,  
 C'est là ce qui nous étonne.

Que St. Germain connoisse les soldats,  
 Qu'il soit un brave homme de guerre,  
 Et qu'on l'éleve au ministère,  
 Cela ne nous surprend pas.  
 Mais qu'il admette auprès de sa personne  
 Un petit Guibert, un pied-plat,  
 Qui se croit un homme d'Etat,  
 Et qui dans le fond n'est qu'un fat;  
 C'est là ce qui nous étonne.

Que de Sartine on ait fait quelques cas,  
 Quand il n'exerçoit que l'office  
 De simple Lieutenant de Police,  
 Cela ne nous surprend pas.  
 Mais qu'on lui trouve une tête assez bonne  
 Pour une place où le chrétien  
 En conscience n'entend rien,  
 Et qu'il ne fera jamais bien :  
 C'est là ce qui nous étonne.

Qu'avec des gens, sur l'honneur délicats  
 St. Germain traite, & leur confie  
 Des vivres l'utile régie,  
 Cela ne nous surprend pas;  
 Mais qu'il s'obstine à vouloir qu'on la donne  
 Pour enrichir ses favoris,



A des fripons qui dans Paris,

Sont déshonorés & flétris ;

C'est là ce qui nous étonne.

Qu'un Montbarrey dont on ne fait nul cas

Qui ne fut qu'un Comte pour rire,

Devienne un Prince de l'Empire,

Cela ne nous surprend pas.

Mais pour adjoind, qu'au Ministre on le donne,

Et que ce grand Réformateur

Prenne un intrus pour successeur,

Parce qu'il fut son bienfaiteur ;

C'est là ce qui nous étonne.

*De Versailles, le 6 Mai 1776.*

LA retraite de M. de Malesherbes est décidée, & le Roi s'est vu enfin forcé de céder à ses instances. C'est réellement une perte.

M. Turgot paroît n'être alarmé que de la guerre dans laquelle ses collègues veulent nous entraîner. Où trouveroit-il les fonds qui deviendroient nécessaires ? on lui suppose, sans doute en plaisantant, la ressource de rétablir les choses dans leur premier état, & particulièrement de créer de nouveau les corps de métiers, & de faire payer de nouvelles maîtrises. L'Etat alors auroit en bénéfice net les sommes considérables qui se sont trouvées dans les caisses de communautés.

Mais il paroît que ce Ministre doit avoir d'autres motifs de crainte. La privation d'une place où il espère encore d'opérer de grands biens, sera douloureuse pour lui, & il est à la veille de succomber à une ligue formida-

ble. Les grands & les Cours souveraines ont conspiré sa chute, & M. de Maurepas l'abandonne. Il faut mettre au nombre des causes de la disgrâce dont il est menacé, l'affaire du spectacle de Lyon qui fournit ici un nouveau chapitre à l'Histoire des grands événemens par les petites causes. M. Turgot a voulu en retirer le privilège à la Dame Lobreau, qui est venue jeter les hauts cris & en faire retentir le château de Versailles où elle a des protecteurs puissans. La Reine, les Princes & les Princesses ont daigné s'intéresser à cette directrice.

Au reste, on peut bien penser que cette opération n'étoit point émanée du cabinet du Ministre. C'est l'ouvrage de son secrétaire la Croix, homme faux & hypocrite auquel M. Turgot donne une confiance aveugle, qui résiste à l'évidence même. On a fait une plaisanterie assez piquante à cette occasion. Au moment du triomphe de la Dame Lobreau, un ennemi du secrétaire des finances a fait distribuer avec profusion dans Paris, par les *jurés-crieurs* même qui s'y sont certainement prêtés de la meilleure foi du monde, le *billet d'enterrement* du Sr. la Croix, rédigé dans la forme ordinaire. On lisoit au bas : *de la part de madame Lobreau, &c.*

On attribue cette plaisanterie au Sr. de Marcenay auquel M. Turgot avoit donné une des quatre places de Directeur-général de la régie des messageries. Cet homme avoit ensuite été renvoyé, & s'est cru la victime des intrigues du Sr. la Croix. Celui-ci a en effet

l'habitude de s'approprier toutes les places des affaires qui se trouvent dans son département ; il les fait donner à des prête-noms auxquels il n'abandonne qu'une petite portion du produit. On raconte que , lorsque M. Riquet quitta la régie des messageries où il occupoit une des places d'Administrateur-général , on proposa à M. Turgot de choisir , pour se remplacer , un des Directeurs-généraux , qui se distingue par son travail. Le Ministre alloit donner sa parole , lorsque le Sr. la Croix entra dans son Cabinet. — *Eh, Monseigneur, qu'allez-vous faire ! qui conduira la partie , si vous mettez au tapis vert l'instrument le plus essentiel de la manutention ? attendez que l'usage ait pris plus de consistance & que les subalternes soient mieux instruits.* Ainsi le Sr. la Croix , en faisant l'éloge du Directeur qu'il vouloit desservir , a réussi à empêcher qu'il n'obtînt une place où les talens & la connoissance de la chose auroient dû paroître le plus nécessaires. Il la fit donner à un avocat nommé *Racine* , homme étranger à toute affaire d'administration , mais qui consentoit à lui laisser la meilleure part de ses émolumens.

*De Paris, le 10 Mai 1776.*

Je viens de lire une tragédie nouvelle qui n'est pas destinée au théâtre , mais qui m'a plu infiniment. C'est la *Révolution de Portugal* , par un gentilhomme nommé M. de Marguerittes. La fameuse révolution de 1640 , qui fit secouer au Portugal le joug de la domination Espagnole ,

& rendit cet Etat à ses Souverains naturels, à la maison de Bragance : cet événement si bien peint & avec tant d'intérêt par l'Abbé de Vertot, est le sujet représenté sous cette forme dramatique, si propre à réunir les grands mouvemens qui remuent l'ame ou l'attachent. Car c'est sur l'ame, à ce qu'il me semble, que doit presque uniquement s'exercer toute l'action de la tragédie, comme l'action comique doit avoir pour objet d'amuser l'esprit. Si nos dramatiques modernes ont interverti ce partage, c'est un abus contre lequel on ne peut trop réclamer. Ce sujet est si connu qu'il me dispense de détailler ici la fable, parce que les principaux acteurs sont les mêmes à peu près que ceux de l'histoire : si ce n'est que pour amener l'intrigue amoureuse, sans laquelle toute piece est dénuée d'intérêt, au moins pour les femmes, l'auteur donne à Vafconcellos une fille aimable, dont un Seigneur Portugais, attaché à la maison de Bragance, est fortement épris. L'exposition de la piece, & la cinquieme scene entre Junie, fille de Vafconcellos, & le jeune Almada, son amant, dans le premier acte; la premiere scene du second acte, où Dona Almada, sa mere, déploie un caractere héroïque qui déconcerte le tyran Espagnol; le troisieme acte presque entier, dont les scenes toutes politiques m'ont paru bien ménagées; la deuxieme scene du quatrieme, & tout le cinquieme acte, renferment de ces beautés simples, mais vraiment dramatiques, que nous préfererons toujours à tout l'esprit déplacé des plus pompeux dif-



l'abbé de Saint-Pierre, l'auteur du genre. Un pareil sujet n'avoit pas besoin d'être chargé d'épisodes ou d'incidens ; mais il y a des morceaux où l'auteur fait visiblement allusion à la dernière révolution de Suède, au démembrement de la Pologne, à la guerre que les Colonies Angloises soutiennent pour leur indépendance, &c.

La traduction du Sophocle Anglois fait beaucoup d'honneur à M. le Tourneur. Les Anglois versés dans les deux langues prétendent que le traducteur a quelquefois boursoufflé & délayé les idées de Shakespear, mais ce n'en est pas moins un beau présent fait à notre littérature. Je ne vous dirai rien, parce que je ne l'ai pas lue, de la traduction du *Traité des bienfaits*, de Sénèque. J'ai vu en tête un discours sur la traduction, & je suis un peu en garde contre ces especes de poétiques clouées en préface, où l'auteur donne pour principes avoués par le savoir & le goût, ceux qu'il a créés de sa minerve & qui sont souvent frognés par le bon goût.

On a arrêté à Lyon un homme qui sans être prêtre s'étoit avisé de dire la messe ; ce sacrilège ayant été interrogé pourquoi il s'étoit permis un tel crime, a répondu « qu'ayant » lu l'édit du Roi qui permettoit la liberté » du commerce & de s'adonner à la profession ou au métier qui conviendrait le mieux, » il avoit choisi par goût celui de dire des » messes à douze sous, comme le plus facile, » & celui auquel il étoit le plus propre. » On l'a enfermé comme fou, & je trouve cela bien sage.



229 M. Adam danseur, va établir un spectacle  
 sacré qui ne représentera que des choses saintes,  
 les jours où les autres spectacles profanes  
 sont interdits : il seroit plaisant que nous  
 retombassions dans l'enfance de notre théâtre,  
 & que nous vissions représenter les piéces de  
 son premier âge qui étoient nos mysteres &  
 la bible.  
 Les reproches que vous me faites, sur la  
 licence de quelques-unes de mes lettres, font  
 honneur à votre délicatesse & même à votre  
 goût, mais il ne m'est pas difficile de vous  
 fournir des excuses. Vous avez voulu être in-  
 formé de tout ce qui s'écrit, se fait, se dit  
 ici ; le ton de nos sociétés est, on ne peut  
 pas plus libre ; peu s'en faut qu'on ne nomme  
 sans rougir chaque chose par son nom ; le  
 moindre voile, la gaze la plus légère suffi-  
 sent pour que la pudeur de nos femmes ne  
 soit point alarmée, & elle ne leur défend  
 point de rire sans éventail. Vous pouvez ja-  
 ger delà que l'innocence renait parmi nous ;  
 la candeur de l'âge d'or nous annonce le re-  
 tour des mœurs pures & simples de nos an-  
 cêtres. Il ne tient qu'à vous de penser au  
 contraire, que la dissolution est à son com-  
 ble, mais gardez-vous de le dire, car si vous  
 veniez à le persuader & à nous faire changer  
 de manieres, nous tomberions dans la mélan-  
 colie la plus noire, & un silence morne suc-  
 céderoit au caquetage assez agréable de nos  
 compagnies. Retranchez des conversations des  
 gens à la mode, les satyres & les obscénités,  
 ils ne sauront plus que dire & ce seront des

termes inanimés. C'est, par exemple, dans un cercle de nos plus honnêtes femmes (il est constant qu'elles sont les moins begueules) que j'ai entendu dire que Mlle. Conpain danseuse de notre opéra, avoit *vendu la moitié de son nom pour avoir l'autre*. Cette courtisane qui, sans être jolie, est assez courue, à cause de certaines qualités peu communes parmi ses pareilles, est douée, à ce que j'ai appris dans la même société, d'un appétit effréné & insatiable pour un mets dont on est en général assez chiche ici. La belle ne se trouvant pas assez bien servie chez elle, dans le genre qu'elle aime, est friande des endroits où on traite les amateurs & où on fait commerce de ce mets dont Mlle. Conpain est folle. Elle y va faire de fréquentes stations & y éprouva ces jours derniers un désagrement bien sensible. Notre danseuse attendoit avec impatience dans le salon où devoit se donner le repas, un convive qui lui étoit annoncé; elle repaissoit d'avance son imagination sensuelle des plaisirs qui étoient réservés à sa gourmandise, lorsque la porte s'ouvre & elle reconnoît dans le convive qui devoit les partager, celui même qui s'étoit engagé à la traiter chez elle & auquel elle avoit promis exclusivement sa pratique. Cette reconnaissance ne fut pas tendre, mais bien touchante, car Mlle. Conpain reçut une demi-douzaine de soufflets bien appliqués. On dit que cela fit passer pour le moment sa faim canine, mais que le lendemain, elle lui reprit de plus belle. A propos de soufflets, on vient de me faire un petit conte que je

vous donne pour tel , car , tout persuadé que je sois de sa possibilité , j'ai de la peine à y donner foi. Un homme racontoit dans un repas , qu'il avoit eu , peu de temps avant , une dispute assez vive & qu'elle s'étoit terminée par un maître soufflet qu'il avoit reçu. — Un soufflet , reprit vivement quelqu'un ! mais , Monsieur , cela dut avoir des suites ? . . . — Comment des suites , dit le narrateur ? Cette aventure a eu en effet des suites terribles , j'ai eu la joue enflée pendant huit jours & je m'en ressens encore. . . . J'ai vu un gascon se tirer assez adroitement d'une histoire dans laquelle il s'étoit embarqué & qui en étoit à un soufflet qu'il avouoit avoir reçu ; Eh bien , lui disoit l'un , eh bien , lui disoit l'autre ! tout le monde attendoit le dénouement : eh bien , Cadedis , reprit le gascon , l'homme fut entermé le lendemain.

Je n'ai rien aujourd'hui , Monsieur , de curieux à vous communiquer : votre pudeur qui m'a gagné raccourcit ma lettre de trois pages. Elle ne s'alarmera pourtant point , je crois , de cette jolie chanson , ni même de cette énigme quand le mot en sera trouvé.

*Air de la Romance du Barbier de Séville.*

D'aimer un jour si je fais la folie  
Et que je sois le maître de mon choix,  
Connois , amour , celle qui sous ses loix  
Pourroit fixer le bonheur de ma vie.  
Je la voudrois moins belle que gentille ;  
Trop de fadeur suit de près la beauté ,

Tendres regards peignent la volupté,  
Joli minois du feu d'amour pétille.

Je la voudrois au printemps de son âge,  
Etre l'auteur de ses premiers desirs,  
Sans les chercher se livrant aux plaisirs  
Et de son cœur avoir le premier gage.

Je la voudrois modeste en sa parure,  
Du négligé recherchant les appas;  
Quelque peu d'art que l'on n'apperçoit pas  
Ajoute encore un peu à la nature.

Je la voudrois n'ayant pas d'autre envie,  
D'autre bonheur que celui de m'aimer.  
Si cet objet, amour, se peut trouver,  
De le servir, je ferai la folie.

### É N I G M E.

Je porte un joli petit trou,  
Mais notre langue un peu trop sage,  
Ne me permet pas de dire où.

Pour que je serve à quelque usage,  
Il faut que ce trou soit rempli.

La Bourgeoise dans son ménage,

Se sert de moi pour son mari,

Et par fois pour d'autres aussi;

Il n'est presque aucun mariage

Où pour avoir de mon ouvrage,

On ne passe en ma fente un trait plus ou moins grand,

Pour qui l'on ne me tire, & dont la nuit souvent,

Je ne fasse tout l'ornement.

En voulez-vous encore apprendre davantage?

Du sexe je suis l'apanage



Et tache quelquefois son linge de sang.

Il n'est, à ce que l'on prétend,  
De mon métier femme ou fille apprentisse  
Qui n'éprouve au début ce petit accident.

Quelle que soit cette bizarre esquisse,

Beau lecteur ou belle lectrice,

Mon nom n'a rien que de décent.

*De Versailles, le 13 Mai 1770*

M. Turgot vient d'être remercié & remplacé  
par M. de Clugny, Intendant de Bordeaux.  
M. Amelot succède à M. de Malesherbes.

Le Parlement a fait brûler un ouvrage en  
trois volumes, fait en l'honneur de l'Empereur,  
par un Pédant Suisse, qui l'a intitulé  
*Le Monarque accompli*. Vous le savez sans doute;  
la main du bourreau donne de la réputation  
à l'ouvrage qui en est le moins digne;  
mais vous ne savez pas, & vous ferez étonner  
d'apprendre que le Roi a été lui-même le dénonciateur  
de cette grosse brochure. S. M. en avoit  
entendu parler au Marquis de Montesquieu  
qui venoit de le lire; curieuse Elle lui  
demanda, & en le lisant Elle fut si frappée  
de la hardiesse & du fanatisme qu'il renfermoit,  
que de son propre mouvement Elle manda  
le premier Président du Parlement, lui remit  
le livre & le chargea d'en faire faire justice.  
M. Seguier, dans son réquisitoire n'a pas  
oublié de lancer des Epigrammes contre  
M. Turgot.

Cet ouvrage, au reste, n'a d'autre mérite  
que la brûlure. C'est un rabâchage perpé-

rue;



quel ; l'auteur est un froid enthousiaste , qui débite avec emphase des lieux communs d'éloges & de vœux pour la prospérité publique. On voit que cet ouvrage est le fruit indigeste d'une cervelle échauffée par la lecture de l'*Histoire philosophique des Indes*. Ce qui a sur-tout excité l'animadversion de *Messieurs*, c'est que l'auteur , malgré son objet, *desire & espere* qu'un jour il n'y aura plus de Rois. Il me semble que tous les sceptres possibles ont jetté d'assez profondes racines pour qu'on n'ait pas à craindre une pareille révolution , & pour que le Prophete qui l'a prédite soit regardé plutôt comme un fou que comme un novateur dangereux. L'intention est , à ce qu'on prétend , de donner à entendre que, dans ces momens de licence , enfantés par le système de liberté qu'on veut accréditer , il n'est sorte d'idées monstrueuses qu'on n'ose mettre au jour. Je n'y vois pas si loin , mais aussi je suis seul & *Messieurs* parlent ses Chambres assemblées.

*De Versailles , le 20 Mai 1776.*

DANS le même temps que M. de Clugny a été nommé Contrôleur-général , le Roi a déclaré M. de Maurepas ; Président du Conseil des finances , place qui oblige tous les Ministres à aller travailler chez lui. Il n'est au surplus pas d'humeur à se mêler des détails d'aucune partie de l'administration. M. de Clugny qui en est bien persuadé lui voit sans aucune

*Tome III.*

D

peine remplir une place qui semble rabaisier la sienne d'un cran.

Le jour que M. de Malesherbes nous a quittés, M. de la Martiniere, premier Chirurgien du Roi, qui fait souvent le facétieux & se croit un personnage d'importance, dit à ce Ministre qui est d'une très-forte corpulence, en lui frappant sur l'épaule : *Eh bien, Pater, vous nous quittez donc ! — oui, Frater*, lui répondit M. de Malesherbes. Cette maligne répartie a plus amusé les spectateurs que le vieux Gascon, auquel elle rappelloit son entrée dans le monde en qualité de *Frater*. On appelle ainsi les jeunes étudiants en Chirurgie, qui viennent par nombreux essaims à Paris, des Provinces méridionales sur-tout, pour suivre les écoles.

On a fait ce Rondeau sur la disgrâce des deux Ministres qui viennent de succomber :

Deux gens de bien habitoient à Versailles ;  
Deux à la Cour ! c'étoit grande trouvaille,  
Aussi chacun étoit émerveillé.

Mais tout fripon craint d'être surveillé.

Des Parlemens la vénale canaille,

Des financiers la vile valetaille,

D'Ogny, Sivrac & l'indigne Prêtraille,

Ont si bien fait que l'on a renvoyé

Deux gens de biens.

Sots & fripons, ça faites bien ripaille ;

La Cour fera votre champ de bataille ;

Pour vous exprès, tout y sera trié,

Ministres, Ducs, tout est appareillé,

Et grace à vous, il n'est plus à Versailles

Deux gens de bien,

*De Versailles, le 24 Mai 1776.*

IL est d'expérience que le moment où l'on attend quelqu'un, est employé à parler de lui, & communément à en dire du mal. On n'a pas manqué à l'usage à l'égard de M. de Clugny, car tandis qu'il voloit de Bordeaux ici, on s'est rappelé ses querelles dans les emplois qu'il a occupés, son renvoi de St. Domingue, son adjonction passagere au ministériat de la marine sous le Duc de Praslin; on se demandoit comment on avoit pu choisir pour les finances un homme qui n'a jamais connu que la marine, & qui d'ailleurs sans de grands talens, a un caractère dur & altier, capable d'aliéner les esprits déjà aigris par les brusqueries de M. Turgot & les sottises de ses subalternes. Enfin le Contrôleur nouveau est venu, on s'est tû pour le voir opérer sous les yeux de M. de Maurepas. Ce dernier n'a pas accepté les honoraires de 60,000 liv. affectés à la place de Chef du Conseil des Finances, & M. Turgot voulant marquer jusqu'à la fin son désintéressement, a refusé la pension ordinaire de retraite. M. Turgot est occupé à mettre son successeur au courant des affaires. On assure qu'il fait tous ses efforts pour persuader à M. de Clugny d'embrasser son système & d'achever ses projets; mais je doute que celui-ci soit curieux d'ensiler l'ornière où M. Turgot a versé.

On raconte sur M. de Clugny une anecdote assez plaisante & qui semble prouver qu'il étoit prédestiné à mettre un jour de l'ordre ou à

augmenter le désordre dans l'administration des finances.

En revenant d'Amérique, il se trouva fort incommodé; le médecin du vaisseau l'examina, & à quelques taches jaunes qu'il lui vit sur la peau, décida que le malade étoit attaqué de la peste. Le Conseil assemblé, on condamna en conséquence M. de Clugny à être sacrifié au salut de tous & à périr comme un nouveau rédempteur. L'Aumônier du vaisseau alla annoncer au malade qu'il devoit se préparer à être jetté à la mer. M. de Clugny demanda par grace deux heures pour mettre ordre à ses affaires; au bout de ce temps qui lui fut accordé, l'Aumônier & l'Esculape entrèrent dans la chambre, mais quel fut leur étonnement de trouver le prétendu pestiféré ivre mort, étendu à terre à côté d'un pot d'eau de vie qu'il avoit vuidé. Le mystère de la maladie se développa alors aux yeux de l'ignorant médecin, qui en savoit pourtant assez pour distinguer une immense quantité de pustules d'un genre bien différent de celui qu'il avoit annoncé d'abord. La potion violente qu'avoit prise M. de Clugny, avoit chassé avec forces au travers de la peau le virus de la petite vérole, dont il se tira fort heureusement.

Madame la Marquise de Fleury faisoit, l'un des jours derniers, son compliment de condoléance à un économiste, ami intime de M. Turgot. Celui-ci ne manqua pas de s'exhaler en regrets sur la perte qu'avoit faite la nation d'un Ministre vertueux & uniquement occupé du bien du peuple. *Nous devons*



ajouta-t-il , trouver quelque consolation à voir qu'il est resté en place assez de temps pour élaguer beaucoup la forêt des préjugés. — Ah , Monsieur , repliqua la Marquise , je ne m'en souviens pas sur ce pied-là , que depuis quelque temps vous nous ayez débité tant de sagots.

De Paris , le 26 Mai 1776.

IL y avoit cinq prétendans pour le fauteuil académique : Mrs. la Harpe, Chabanon, Millot, Sedaine & Laujeon. Le premier porté par la faction encyclopédique a été préféré & grossit la liste des griefs du public contre l'académie. On parle d'en créer une sacrée , composée exclusivement de gens qui auront voué leurs talens à la défense de la religion ; le clergé feroit les fonds de cet établissement. Ce seroit un caustere pour notre Académie Françoisse , qui la purgeroit de tous ces Evêques qui l'obsèdent au point qu'elle a plus l'air d'un concile que d'une assemblée de gens de lettres.

Le succès d'*Alceste* va toujours *crescendo*. M. Gluck est inconsolable de la mort d'une charmante niece dont le public partage bien la perte , parce que cette jeune personne réunissoit aux agrémens de son sexe le talent le plus décidé pour la musique & le goût le plus exquis pour le chant.

Nos théâtres ne brillent guere : le *Mai* donné aux Italiens le premier de ce mois , n'a pu vivre jusqu'à la fin du mois dont il porte le nom. *L'Ecole des mœurs* aux François

a eu le même sort. Cette piece a duré si peu que je n'ai pu la voir , mais on dit que le jeune homme héros de la piece commet cinq à six crimes qui font horreur ; voilà une belle école !

Nous sommes pauvres en livres nouveaux. J'ai vu une traduction de *la Vie d'Agricola & des mœurs des Germains de Tacite*, par... oh ! devinez , je vous prie , par qui ? par un Procureur. Vous ne vous seriez pas attendu , Monsieur , qu'une plume taillée pour le style prolix , diffus & barbare de la chicane , pût essayer de rendre le style net , précis & nerveux de *Tacite*. Cependant les morceaux que j'ai lus ne m'ont point paru mal , & cela vaut bien M. l'Abbé de la Bletterie que vous connoissez. En parlant de lui , on vient de réimprimer sa vie de l'Empereur Jovien , qui lui avoit acquis une sorte de réputation , mal soutenue depuis. Connoissez-vous un saint Florent qui vivoit solitaire au mont Glonné en Anjou ? Un homme de ce pays s'est amusé à faire des recherches critiques & historiques sur le temps où ce Saint vivoit ; il faut être Tourangeau jusqu'aux oreilles pour prendre intérêt à ces savantes dissertations. J'en dirai autant d'une *Vie du bienheureux Pere Fourier*, fondateur de deux nouvelles congrégations. Encore un *Eloge historique de Henri IV* ! j'adore le Monarque qui en est l'objet , mais j'ai le cœur si affadi d'éloges que je n'ai pas lu celui-ci. Je ne me suis pas trouvé plus de force pour lire le panégyrique de Mrs. les Membres de l'Académie François , décriés dans

la satire du dix-huitième siècle. Un M. Vigée s'est imposé la tâche difficile de venger ces Messieurs & l'a fait en vers; son zèle apostolique est bien digne d'éloge; on a dit qu'il avoit un jetton académique devant les yeux pendant qu'il composoit, & que cette vue émouvoit sa puissance poétique. Je souhaite que Messieurs les vengés récompensent leur défenseur; ils ont fait preuve de reconnaissance pour leurs prôneurs, en la personne de M. la Harpe.

Jamais Paris n'a été infesté d'une aussi grande quantité de voleurs qu'il l'est maintenant. Il n'y a pas de jour que l'on n'en arrête crochetant des portes, & s'introduisant dans les maisons particulières sous divers prétextes. Je ne sais quelle réputation ont les voleurs vos compatriotes, car il y en a aussi chez vous, je crois, mais les nôtres me paroissent en général plus téméraires & grossiers qu'adroits & spirituels. Ce métier est pourtant celui où l'esprit & l'adresse seroient le plus nécessaires: mille moyens ingénieux peuvent être employés pour découvrir les bonnes captures à faire, pour en éloigner les risques & pour échapper à la potence. Les Anglois paroissent seuls avoir hérité des talens des Spartiates, en ce genre. Il y a en Angleterre des voleurs dignes par leur esprit d'être Membres d'une Académie. Vous aurez peut-être entendu parler de celui qui, à Londres, au café de la Bourse, suivit pendant un mois entier un Lord agio-teur, fut gagner sa confiance & son amitié, puis un beau jour feignit d'avoir un voyage

à faire. Milord vient à tirer sa montre. — Oh ! le charmant bijou , s'écrie le fripon , combien vous a-t-il coûté ? — Cinquante guinées ; — j'en donnerois cent pour posséder un bijou pareil. — L'horloger qui l'a fait est mort. — Je n'ose , Milord , vous faire une proposition , voici un billet de banque de soixante livres sterling , je vous supplie de me confier votre montre pour une demi-heure , je vais la faire voir à un habile ouvrier qui en prendra le dessein & auquel j'en commanderai une pareille. — Gardez le billet & la montre , je vous attends dans une heure à la Bourse.... L'escroc insista , le Lord prit le billet en nantissement , donna la montre & prêta même son carrosse au rusé coquin qui devoit aller chercher son horloger de confiance , à l'extrémité de la ville. Le voleur n'a garde de courir si loin ; monté dans l'équipage du Lord , suivi de ses trois laquais , il se fait conduire à son hôtel & demande à parler à Milady. — Je viens , Milady , de la part de Milord , dont vous voyez que le carrosse & les gens m'ont conduit ici ; il est au point de conclure à la bourse une opération conséquente & que des avis sûrs lui font regarder comme excellente : il n'a pu sans craindre de la manquer , venir ici lui-même ; s'il tardoit un moment , les nouvelles qu'il a reçues , en se divulguant , changeroient le cours des effets & il perdrait une occasion rare ; il m'a donc chargé de vous demander tous les billets de banque qu'il a laissés entre vos mains : pour vous inspirer plus de confiance , Milady,



comme Milord ne pouvoit écrire, il m'a remis sa montre que je vous présente comme lettre de créance..... Milady donne dans le panneau & remet à l'escroc, 4000 livres sterling en effets; vous pensez sans doute qu'il s'évade avec cette somme: vous vous trompez, un homme de génie ne sacrifie rien dans une grande affaire, il tire parti de tout; le nôtre retourne à la Bourse, remet au Lord sa montre avec mille excuses & mille remerciemens, reprend son billet de soixante livres & pour lors prend congé. Et que direz-vous de celui que l'Archevêque de Cantorbery rencontre dans une forêt assis par terre devant un échiquier? Le Prélat voyant un homme jouer seul aux échecs descend de voiture, pour rire de sa folie. — Que fais-tu là, mon ami? — Je joue aux échecs. — Comment, tu joues seul aux échecs? — Non pas, Monseigneur, je joue avec le bon Dieu. — Il t'en doit coûter fort peu quand tu perds. — Si fait, parbleu, je paie très-exactement & nous jouons gros jeu, attendez un moment, vous me porterez peut-être bonheur; je suis aujourd'hui d'un guignon affreux.... Aïe! me voilà mat.... L'Archevêque de rire tout son soul; le joueur, du plus grand sens froid, tire trente guinées de sa poche & les lui donne. — Monseigneur, quand je perds, le bon Dieu envoie toujours quelqu'un, pour recevoir ce qui lui revient, les pauvres sont ses trésoriers, ne balancez pas à recevoir cet argent & à le leur distribuer; c'étoit le prix de cette partie. — L'archevêque eut beau ré-

sister , il fut obligé d'emporter les trente guinées. Un mois après le Prélat repasse par la même forêt & revoit encore son joueur.... Celui-ci , dès qu'il l'aperçoit , l'engage à s'approcher. — Monseigneur , j'ai cruellement perdu depuis que nous ne nous sommes vus , mais je tiens une bonne revanche ; ma foi , voilà le bon Dieu échec & mat..... Eh bien , dit l'archevêque , qui te paiera ? — Vous , Monseigneur , je jouais 1000 guinées , & le bon Dieu m'envoie toujours quand je gagne , quelqu'un qui me paie aussi exactement que je le fais quand je perds ; j'ai même dans ce bois quelques amis qui vous l'attesteront si vous refusez de le croire.... Il fallut bien que le Prélat se résolut à payer tout ce qu'il avoit sur lui ; il n'attendit même pas que les invitations se multipliaissent par l'arrivée des bons amis de la forêt.

Le mot de l'énigme de ma lettre du 10 Mai , est *aiguille*.

*De Paris , le 29 Mai 1776.*

Je ne suis pas trop content de tout ce que m'a apporté mon libraire ; j'ai mis la main d'abord sur les *Anecdotes du Regne de Louis XVI.* depuis 1774 jusqu'en 1776. Vous entendez bien que c'est un panégyrique perpétuel ; certainement notre jeune Monarque a des intentions bien louables , mais les chants parasites de ces oiseaux élevés à répéter sans cesse , *Psaphon est un Dieu* , fatiguent l'oreille & affadissent le cœur. Je n'ai jamais regretté la perte des ma-

manuscrits de l'histoire de Louis XIV par Boileau & Racine, pour cette raison ; ils écrivoient en fades courtisans ; nous aurions eu une déclamation très-fleurie sur le regne de ce Monarque, mais une très-mauvaise histoire.

Je vous fais grace de tous ces livres de médecine qui abondent de nos jours, je les crois très-profonds, très-érudits, mais j'ai la sagesse de n'en lire aucun & je m'en porte mieux ; M. Tissot est le seul auteur médecin que j'aie pu lire sans effroi & sans ennui. *Les jeux de Calliope* sont une traduction de plusieurs poèmes, Anglois, Italiens, Allemands, qui m'ont fait d'autant plus de plaisir que la réunion m'a donné une idée du *faire* de chaque nation, avec l'avantage de la comparaison ; cette brochure m'a paru digne d'être acquise & distinguée, parmi les productions éphémères dont je vous rends compte. J'en dis autant des œuvres morales & badines de M. Cazotte, en 3 volumes. L'auteur paroît un homme de mœurs aimables, son style est facile & agréable ; quelquefois ses fictions sont trop alambiquées, & dans ses anecdotes romanesques, le vraisemblable n'est pas assez respecté : le poème d'Olivier en prose avoit eu du succès ; l'auteur l'a fait reparoître dans cette nouvelle édition avec des corrections que le public goûtera probablement. Achetez, Monsieur, le *Recueil des mémoires* concernant le mariage des *Protestans* de France, c'est la cause de l'humanité plaidée avec la force de la raison, & l'énergie de l'éloquence, contre les sophismes du préjugé.

M. Dorat si connu par la tournure agréable

de son esprit, a donné un nouveau volume de poésies intitulé : *Mes nouveaux torts*. Le public les lui pardonnera avec plaisir, ce M. Dorat est sans contredit le coriphée des sociétés aimables dont il imite si bien dans son style les agrémens, les contrastes piquans, & même les ridicules; s'il n'obtient pas le laurier du génie, il mérite d'être couronné de roses par les graces. Il faut ajouter à cet éloge, que l'enjouement de son esprit influe jusques sur ses mœurs, & que jamais il n'a souillé sa plume par aucune de ces satyres scandaleuses & ameres qu'on pourroit reprocher à juste titre à des écrivains, qui ont plus de talens & de génie que lui, mais à coup sûr, moins d'honnêteté.

Je n'ai pas eu le courage de lire en entier *l'Ami du siècle* drame en trois actes; c'est une amplification de ce passage, *O tempora! O mores!* l'auteur veut persuader qu'il n'y a plus d'amis fideles dans ce siècle de fer; tant pis pour lui; son drame ne corrigera personne, & ne lui en fera pas plus des admirateurs, malgré sa louable intention. Si vous êtes curieux des lettres de Madame la Comtesse de la Riviere à Madame la Comtesse de Neupont, & des anecdotes qui y sont répandues sur le regne de Louis XIV depuis 1686 jusqu'en 1712, vous n'avez qu'à en acheter 3 volumes qui viennent de paroître. Vous n'apprendrez rien de nouveau, ces lettres feroient beaucoup plus de plaisir, si on n'avoit sans cesse présentes à l'esprit celles de Madame de Sévigné, qui sont un objet de comparaison bien dangereux pour tous les styles



épistolaires de femmes possibles ; cependant vous éprouveriez une sorte de plaisir en lisant ces lettres-ci , comme on en trouve au théâtre en voyant jouer à des *Doubles* qui ne sont pas absolument mauvais , des rôles connus & intéressans.

Madame le Prince de Beaumont , auteur du *Magasin des Enfans & des Adoléfcentes* , a osé courir la même carrière que notre illustre J. J. Rousseau ; elle vient de donner le *Mentor moderne* , ou *instructions pour les garçons & ceux qui les gouvernent*.

Je vous ai gardé pour la bonne bouche J. K. L. *Essai dramatique* , ouvrage posthume de Léonard Gobemouche , publié par Marc-Roch-Luc-Pic-Loup , citoyen de Nanterre , des académies de Chaillot , Passy , Vanvres , &c. &c. — Cette facétie peut servir de pendant à la Brochure *ah ! que c'est bête !* & ne mérite pas si complètement que l'autre ce titre. Voici des méchancetés nouvelles.

## EPIGRAMME

*Contre M. de la Harpe , de l'Académie Française.*

Enfant trouvé de la Philosophie ,  
Dont il feint d'être possédé ,  
Fantoccini fongueux , bravement secondé  
Par les brigands de l'Encyclopédie ,  
Lâche rimeur , par *Blin* intimidé ,  
De médailles chargé , mais couvert d'infamie ,  
A Bicêtre il a préludé  
Aux honneurs de l'académie.

## LE POLITIQUE,

Sur l'Air : *J'aime mieux ma mie oh gué.*

Maurepas est le Nestor

Qui gouverne en France ;

On dit que c'est un trésor,

Un puits de science,

Les Pitt, les Alberoni

Ne sont rien auprès de lui,

C'est là mon système moi,

C'est là mon système.

Parlez-moi du temps présent,

Pour la politique,

Vergenne est assurément

Un homme à rubrique.

Querelleur ne fut jamais,

Toujours il aime la paix,

Vive un tel Ministre

Oh gué,

Vive un tel Ministre.

Chacun choisit ses héros

A sa fantaisie,

Pour moi j'aime le repos

Autant que la vie :

Nous allons être à présent

Battus, & jamais battans,

Grace à de Vergenne

Oh gué,

Grace à de Vergenne.

Choiseul étoit autrefois

L'honneur de la France :

Il fit trembler les Anglois ;  
 Mais pour moi je pense  
 Que Vergenne en pareil cas  
 Dans ses chausses eût fait caca ;  
 C'est la différence,  
 Oh gué,  
 C'est la différence.

Le pamphlet le plus piquant & le plus ingénieux de tous ceux qui ont circulé depuis quelque temps est intitulé : *Les Mannequins*. Comme il est très-rare & n'est encore que manuscrit , j'en joins ici une copie.

## LES MANNEQUINS.

*Conte ou Histoire , comme l'on voudra.*

LA Perse venoit de perdre un bon Roi ; c'étoit la meilleure pâte humaine que la nature eût pris plaisir à composer , mais elle ne s'étoit pas entendue avec les destinées qui , par une étrange méprise , en avoient fait un Roi. Sous son regne les dissensions domestiques avoient été fréquentes & les guerres étrangères malheureuses ; on avoit beaucoup disputé sur la nature & la force des loix fondamentales de l'Etat , que personne n'entendoit , parce que les annales de la Perse offroient peu d'uniformité dans sa constitution ; ce combat avoit échauffé tous les esprits , une grippe politique s'étoit établie dans toutes les têtes ; l'autorité étoit devenue violente & la soumission chagrine. Le bon Roi au mi-

lieu de toutes ces convulsions alloit toujours son train , promenoit ses ennuis , vége-toit dans son ferrail , s'abandonnoit aux savantes complaisances d'une sultane qui créoit les desirs & nuançoit les voluptés , payoit l'oisiveté de ses courtisans , l'insolence de ses Ministres & la bassesse de ses favoris ; enfin il étoit mort.

Son successeur étoit dans cet âge heureux où le cœur est si vivement porté vers la gloire , si doucement ému par la sensibilité , où les intentions sont si bienfaisantes & la confiance si facile. On espéroit tout du jeune Sophi & il promettoit tout : mais les promesses ne suffisoient pas ; il falloit des remèdes. Le premier mouvement du Monarque fut de se défier de lui-même , & d'appeller auprès de lui , la droiture & l'expérience ; il rapprocha du trône un vieillard célèbre qui , dans ses jours brillans n'avoit pas eu le courage d'occuper sa place , & qui malheureusement ne fut pas la reprendre ; cependant ce choix fut applaudi.

Toute la terre avoit les yeux fixés sur ce génie tutélaire qui tenoit dans sa main le fort de l'Empire ; jamais une plus belle carrière ne fut ouverte à l'amour du bien public , seule passion qui devoit rester dans le cœur d'Alibey : fermer les plaies d'une grande nation , calmer son effervescence , la faire rougir de sa frivolité , lui rendre des mœurs , la ramener à la vraie gloire , telle étoit sa tâche ; l'heureuse prévention qui l'avoit suivi , le concours de tous les ordres de l'Etat , dont le vœu secret alloit au devant des réformes ,



l'autorité naturelle du Sophi qui vouloit sans réserve tout le bien qu'il pouvoit , tels étoient ses moyens.

Il s'agissoit d'abord de résoudre un grand problème. L'autorité s'étoit appesantie sur l'antique Sénat de la Perse qui s'étant cru dés-honoré parce qu'on lui avoit dit qu'il n'étoit pas Roi, avoit montré un peu d'humeur; plusieurs de ses membres étoient dispersés dans les déserts de l'Empire; on leur avoit substitué un petit sénat, enfant de la nécessité, par conséquent informe & débile. Etoit-il avantageux ou nuisible de conserver le nouvel ordre, ou de rétablir l'ancien? Ce fut là le premier objet des délibérations d'Alibey.

Le préjugé, peut être un juste respect pour de vieux titres, quoique contestés, décida son opinion; ses vues étoient droites; mais le choix des moyens ne fut pas heureux, & l'exécution en fut barbare. Un *sous-réprésentaire*, aux reins souples, maniéré, ductile, tortueux, déplaça tout, confondit tout, arrangea tout, pour l'honneur des Sophis passés & futurs. On brillanta le simulacre du pouvoir, on fit grace d'un côté, on la reçut de l'autre. A titre de justice l'on se trompa réciproquement, cependant l'alégresse fut générale & tout Isphahan fut illuminé.

Ce premier pas fait, Alibey s'occupa de l'économie intérieure de l'Etat. On sait qu'elle est toute entière dans la main du grand trésorier de l'Empire; c'est le Roi de tous les momens, sa pensée est souveraine, elle frappe sur tous les citoyens, & s'il pense à contre-

sens, la machine politique n'a plus que de mouvemens faux ou irréguliers.

Le grand Trésorier du regne dernier ne convenoit pas aux mœurs du nouveau, il avoit le tort d'avoir sacrifié l'honneur à l'ambition, d'avoir oublié que le crédit passe & que la réputation reste; en un mot, d'avoir prostitué de vrais talens à la corruption & à l'infamie. Alibey se hâta de le proscrire, c'étoit une victime qu'on devoit au gémissement public, mais il étoit plus aisé de le proscrire que de le remplacer. Agité de l'importance de ce choix, Alibey s'endormit un jour, & la plus étrange vision marqua ce sommeil funeste. Le génie d'une nation voisine ennemie de la Perse s'étoit cantonné depuis quelque temps à Isphahan, persuadé que la manière la plus sûre de dégrader un peuple, étoit d'altérer son caractère & de changer ses mœurs constitutives; il s'étoit emparé de quelques têtes persannes qui travailloient sous sa dictée, à détourner le courant des idées primitives & à dénaturer la nation. Ce mauvais génie observant les agitations d'Alibey, crut que, s'il venoit à bout de l'égarer dans le choix d'un grand Trésorier, cette méprise précipiteroit la révolution & mettant la Perse aux prises avec elle-même, assureroit sans retour la supériorité à sa rivale. Plein de cet espoir, il s'enveloppe de l'artifice d'un songe, prend la ressemblance chérie de la femme d'Alibey, & s'appuie du fantôme imposant d'un Mollah qui la gouvernoit; ainsi transformé, le génie se saisit de l'imagination du dormeur, donne à

ses esprits une secousse politique & lui présente de concert avec le perfide Mollah, une machine à ressorts dont les détails étoient analogues à la pensée d'Alibey. Cette machine dans son vaste contour étoit toute bordée d'ordonnances & d'édits ; au centre de sa patrie supérieure qui tenoit lieu de tête, on voyoit fumer un volcan dont la matiere mise en fusion faisoit effort pour se répandre ; par toutes les rimcs s'échappoient de l'or, du bled, des denrées de toutes especes qui dans un air libre & raréfié se précipitoient du centre à la circonférence, & se replioient de la circonférence au centre ; à la place des oreilles, on appercevoit deux larges canaux, d'où s'élançoient deux gerbes folliculaires qui répandoient au loin une rosée gluante & visqueuse ; cette rosée achevoit de se condenser, & retomboit en globule épais dont se formoit la Phislocratie, *l'avis au peuple, les petites lettres d'un géometre, & le long Catéchisme analitique d'un métaphysicien* : à l'embouchure de ces canaux étoit fixée une demi-douzaine de figures toujours en action, qui ravitaillioient le volcan, en nourrissoient l'effervescence & préparoient ses explosions ; enfin, de son énorme base taillée en buffet d'orgues, s'élevoit une multitude de voix qui ne cessoient de répéter sur le ton le plus aigu & le plus grêle, *Egalité, liberté, produit net.*

La composition de cette machine étoit d'un airain brut, recouvert par intervalle, de bourre colorée ; toutes ses attitudes étoient fermes & prononcées, tous ces mouvemens durs & vio-

lens ; le principe qui la faisoit mouvoir ne pouvoit être modifié , si elle se portoit vers quelque point donné , elle s'y portoit de toute sa masse , écrasoit tout ce qu'elle rencontroit dans sa direction & son adhérence devenoit invincible.

Alibey étonné , parcourt , mesure des yeux cette fatale machine , & de ce ton facile & léger , avec lequel il régit un Empire , comme il amuse un cercle , il dit à sa femme : « dans quel atelier avez-vous donc trouvé ce bloc ridicule ? que prétendez-vous faire de ce Manequin ? — Manequin vous-même , répond la femme d'Alibey , savez-vous que ce prétendu bon mot est une sottise ? vous ignorez donc encore que tout le monde est Manequin à sa manière , vous êtes le mien , je suis celui de ce divin Mollah qui l'est à son tour de quelqu'autre individu qui le contourne & le dirige , il n'existe dans l'univers , soit au moral soit au physique , qu'une certaine dose de mouvement , tout s'emprunte , se communique & se rend , tout est Manequin ; le.... lui-même n'a d'autre avantage , que d'être le premier Manequin de son royaume.... »

Cette idée très-philosophiquement gaie , étoit bien plus du département d'Alibey que toutes les spéculations politiques ; on étoit sûr de le mener par la plaisanterie aux résolutions les plus sérieuses. « La pensée est piquante , si elle n'est pas vraie , dit-il en souriant , mais qu'en concluez-vous ? » — Considérez bien cette machine , étudiez-la , saisissez-en la conformation , les rapports & les dépendances , & cherchez dans



toute la Perse l'homme qui lui ressemble. C'est sur cet homme que votre choix doit s'arrêter, il sera le restaurateur de l'Empire. — Le trait est leste, quoi ! cette machine lourde, opaque ? mais si j'allois me méprendre ? — Ne craignez rien, l'Asie, le monde entier ne peut vous offrir deux hommes de cette composition, il est unique, la nature épuisée par cet effort se reposera pendant des siècles. — Ma foi, je ne l'aurois pas deviné. — Ecoutez, les Persans, nation légère & mobile, ont besoin d'être conduits par des principes roides & fixes : le Sophi lui-même, dont la volonté pourroit s'affoupir par l'intrigue, a besoin d'être contenu par un ressort stable & uniforme, le Manequin que je vous désigne, réunit tous ces avantages : jusqu'ici le gouvernement a été flottant & incertain, les opérations ont été trop graduées, trop disparates & sur-tout trop partielles : il faut mener l'état tout d'une pièce, le refondre, pour ainsi dire, d'un seul jet. Le dernier Manequin Roi avoit, tout comme un autre, de bonnes intentions, mais avec ces bonnes intentions vous avez été exilé, on a vu paroître ensuite sur la scène une multitude de Manequins, dont les formes indécises, mal articulées, mal dessinées, n'ont offert qu'un squelette d'administration ; nulle vigueur dans les ressorts, nulle hardiesse, nulle tenue dans les développemens ; tout cela n'avoit que de frêles articulations que le plus léger frottement altéroit ou détruisoit ; l'un craignoit l'ordre des Mollah, l'autre celui des grands seigneurs, d'autres encore se trainoient avec la nation aux pieds des Sulta-

nes, ils étoient tous ou lâches ou fripons ou mal-adroits, on tâtoit, on essayoit de tout, & on n'exécutoit rien. — Fort bien, répond Alibey, mais une pareille machine introduite dans le système politique rompra tout équilibre, elle donnera aux affaires une impulsion si violente qu'il en résultera peut-être la dissolution des premiers principes, & le Sophi est bien jeune pour s'abandonner à cette convulsion, & moi bien vieux pour la soutenir.... Tenez, ma chere Alibey, j'aimerois beaucoup mieux me laisser aller tout bonnement au courant paisible des usages & des abus établis : cette méthode n'est pas brillante, mais on dort, on digere, cela est fort sain, & à mon âge ce qui coûte le plus, c'est la vie & l'argent comptant ; il faut être jeune pour croire à la gloire. — Vous n'y entendez rien ; croyez-vous qu'on veuille vous jeter dans le tourment de la pensée & les épines des délibérations ? au contraire, on veut par ce moyen vous laisser votre apathie, votre gaité, votre digestion, votre athéisme politique ; franc, dites-moi, mon cher Alibey, votre tête a-t-elle beaucoup travaillé dans la restauration du Sénat Persan, ce grand coup d'Etat a-t-il pris quelque chose sur votre sommeil ? non assurément, vous avez abandonné cette opération à un manœuvre qui n'a pas fait de plus grands frais que vous en prévoyance & en sagacité ; hé bien, tout s'est arrangé, ici tout s'arrangera de même, les Persans sont de si bonnes gens.... encore une fois, considérez cette machine, ce n'est pas un Manequin rouillé, solitaire, isolé que je vous propose, celui-

ci est tout neuf, tous les fils en sont tendus, les attitudes essayées, les mouvemens décidés, point d'incertitudes, point de fausses positions, il arrivera tout dressé, tout façonné, voyez que de fourneaux allumés, que de matieres préparées, que de garçons politiques occupés à l'ombre de sa masse, du grand œuvre du *produit net*. Dans ce moment, le mauvais génie, par la force de son art découvre aux yeux d'Alibey tous les ateliers économiques : ici s'élève un vaste alembic d'où l'on extrait à froid un sel neutre, qu'on nomme *Gazette d'agriculture*, tout ce qui entre dans cette composition est altéré, travesti, dénaturé, mais comme personne ne prend la peine d'en faire l'analyse, la drogue se débite & circule. Là s'elébore un orviétan périodique appelé les *Ephémérides du citoyen*, cet orviétan pris à forte dose entête, enivre, passionne, fait des enthousiastes & des énergumènes. Plus loin Alibey apperçoit un laboratoire obscur où s'ébauchent & se perfectionnent les grandes manipulations patriotiques ; c'est le magasin des idées élémentaires & substantielles ; le mystère & le silence regnent dans ce lieu privilégié, c'est là qu'on prépare au pauvre peuple des ressources inépuisables, là on travaille à dissoudre les chaînes sociales formées par l'inégalité des fortunes & des conditions, on y voit des rameaux brisés, confusément épars, détachés du tronc antique de la propriété. La Perse entiere jetée dans un moule nouveau n'y paroît plus qu'une table rase, sur laquelle on dessine à grands traits un plan sentimental d'où résul-

tera le plus grand bonheur possible de tous les individus ; ce laboratoire tient par un conduit souterrain au foyer encyclopédique , & le Manequin placé au point de communication reçoit de l'un & de l'autre une direction combinée , & un mouvement simultané. »

Frappé de ce spectacle , Alibey s'éveille en sursaut , il n'étoit pas superstitieux , c'étoit même une espece d'esprit-fort ; mais comme il faut toujours croire à quelque chose , il croit à sa femme. L'impression du Manequin qu'il avoit vu en rêve le suit par-tout ; il la prend pour une inspiration des Dieux ; il ne voit plus dans sa chere Alibey que l'organe de leur décret , & l'artificieux Mollah qui avoit figuré dans le songe , partage l'honneur du préjugé.

Ce Mollah étoit un ambitieux subalterne , despote bas & insolent , travaillant sous terre comme ces vils animaux à qui la lumiere est importune , ne tenant ni à son ordre par les vertus , ni à la Cour par les titres , ni aux affaires par les talens , mais remplaçant tout par l'audace & par l'intrigue : ce misérable Mollah décida du sort de l'Empire. Il y avoit en Perse un homme gauche , lourd , épais , né avec plus de rudesse que de caractère , plus d'entêtement que de fermeté , plus d'impétuosité que de tact , plus d'inquiétude que de vue ; charlatan d'administration ainsi que de vertu , fait pour décrier l'une & dégoûter de l'autre : du reste , sauvage par amour-propre , timide par orgueil , aussi étranger aux hommes qu'il n'avoit jamais connus , qu'à la chose publique qu'il avoit toujours mal devinée , il s'appelloit Togur , c'étoit

une

une d  
servoi  
les ma  
si bien  
on le  
mais f  
au mo  
faites p  
losoph  
délirés  
préten  
bré , p  
l'opini  
pied du  
avoit f  
Alibe  
ces de f  
crut vo  
la Perse  
ne l'eû  
volution  
étoit pe  
ter ? vo  
nier !...  
es se m  
omique  
les plum  
han en r  
on s'em  
un , la  
du trône  
re , d'a  
qui vous  
lez , mé  
Tome



une de ces rêtes demi-pensantes , dont les réservoirs tenoient à toutes les visions & à toutes les manies gigantesques , elles s'y établissoient si bien qu'elles s'y incrustoient en quelque sorte ; on le croyoit profond , il n'étoit que creux , mais ses manies adaptées aux circonstances & au mouvement dominant des esprits , étoient faites pour séduire ; il rêvoit nuit & jour , Philosophie , liberté , produit net , c'étoient les délires à la mode , le cri de ralliement des prétendus penseurs , Togur étoit prôné , célébré , par cette tourbe audacieuse qui maîtrise l'opinion des fots , & son nom porté jusqu'au pied du trône par une échelle de petits échos , avoit fait une espee de fortune.

Alibey , en appliquant toutes les circonstances de son rêve au caractère de Togur , vit ou crut voir le véritable type du réformateur de la Perse , & ne douta pas un instant que le ciel ne l'eût désigné pour opérer cette grande révolution. Sa femme modifiée par le Mollah en étoit persuadée , comment auroit-il osé en douter ? voilà donc Togur proclamé grand trésorier ! . . . . Aussi-tôt toutes ses troupes auxiliaires se mettent en action , tous les foyers économiques travaillent ; l'éloge coule de toutes les plumes du parti , tous les carrefours d'Ispahan en retentissent , on court , on se félicite , on s'embrasse . . . . L'âge d'or va renaître , dit l'un , la probité , la vérité vont être la garde du trône ; ô trop heureux Sophi , s'écrie un autre , d'avoir trouvé un Togur qui vous dirige , qui vous inspire , qui vous éclaire ! . . . Tremblez , méchants , dit un troisième , le jour de la

justice est venu ; & Togur au bruit flatteur de ces doux présages commence sa bienfaisante carrière.

Le premier usage qu'il fait de son crédit est de se rendre tellement le maître des ressorts encore souples du Sophi, qu'il l'entraîne à l'imitation exclusive de ses mouvemens, & que sous le prétexte de prévenir dans un jeune Monarque l'abus d'une trop grande flexibilité, il en détruit absolument le principe ; en un mot, il en fait un Manequin tronqué à qui il ne reste qu'un geste & qu'une attitude. Affermi par cette précaution, Togur déploie le grand étendard de la liberté, le peuple qui se croit assez libre pourvu qu'il ait du pain, ne comprend rien à ce signal ; mais malheureusement ce signal devient celui d'une disette, & ce même peuple alors prenant la liberté au pied de la lettre se mutine & se soulève. Togur toujours passionné pour son système, mais un peu embarrassé des conséquences, prend le parti d'appuyer ses raisonnemens par des soldats, espèce de démonstration abrégée, qui laisse peu de ressource aux incrédules : il prêche d'abord très-militairement *ce pauvre peuple, son bien-aimé* ; il emprisonne & fait prendre ; se méprend un peu sur les coupables, mais n'importe, à ce léger mécompte près, il gagne la bataille ; celui qui est pendu est pendu, & le calme se rétablit.

Cette espèce de victoire juroit un peu avec ses affiches de tolérance & d'humanité ; mais peut-on être toujours conséquent ? Il est plus aisé de pendre que de convaincre ; d'ailleurs

elle étoit nécessaire à son mécanisme économique : *oportet unum mori pro populo*. Il se souvient à propos, de cet axiome judaïque, & il faut convenir que jamais on n'en fit une application plus heureuse : deux pendus élevés perpendiculairement de vingt pieds sur le plan de l'horizon, démontroient en effet de bien haut l'excellence de la liberté ; aussi, tout le monde y crut ; on sentit qu'il falloit bien que le bled fut libre, puisque Togur étoit forcé d'épuiser le trésor royal pour le garder ; cette vérité sautoit aux yeux à trente lieues à la ronde d'Ispahan, & les plus opiniâtres furent obligés de s'y rendre.

Rassuré à cet égard Togur imagine que le moyen le plus efficace pour abrégér les chicanes & faire triompher la cause de cette précieuse liberté, étoit de se jeter lui-même brusquement dans l'arbitraire ; ce moyen pouvoit paroître périlleux ; mais il étoit digne de Togur qui voyoit toujours la vérité face à face, & dont les combinaisons n'avoient jamais donné pour produit net que l'évidence & l'infailibilité. Il étoit doué du rare privilège qu'il ne faisoit pas même l'honneur au reste des hommes de les plaindre, lorsqu'ils ne pensoient pas comme lui ; il les méprisoit, plein de ce sentiment modeste, il regardoit les Persans comme un vil troupeau dont il falloit rompre violemment les habitudes : il eût rougi, à ses propres yeux, s'il se fût abaissé jusqu'à l'art de les captiver, de les séduire ; s'il eût essayé d'affaiblir imperceptiblement l'empire de l'opinion ; il étoit trop supérieur à ces petites adres-

ses ; il se croyoit né pour étonner & pour asservir , & il est certain qu'il étonnoit.

On remarquoit dans Ispahan une demi-douzaine d'honnêtes citoyens qui dormoient sur la foi des traités , dans une aisance héréditaire , & cette aisance n'étoit ni le prix de l'oppression ni le scandale des mœurs ; l'intérêt de la liberté publique , l'accroissement du fisc devint subitement le prétexte de leur ruine ; ces pauvres Persans indéfendus , ne pouvant opposer à l'invasion de l'autorité , que la raison & la justice , s'agitèrent long-temps sous la main patriotique qui les poursuivoit : il fallut céder ; on leur promit tout , ainsi qu'au Sophi dont on prétendoit enfler le trésor , & au public qu'on vouloit rendre libre ; mais on trompa tout le monde : Togur obtint seul ce qu'il s'étoit proposé , la satisfaction de remuer les esprits , de braver les murmures , de calculer ses forces , & de mesurer l'intervalle qu'il pouvoit parcourir au nom de la liberté dans la carrière du despotisme. Cette petite espièglerie fut en effet le prélude du grand développement de ses ressorts ; le voile se déchira tout à-coup , il dit aux Persans : vous avez depuis mille ans des loix , des privileges , des propriétés , des distinctions , des usages ; chimère ou barbarie que tout cela : soyez un peuple nouveau , que la raison du premier âge du monde vous éclaire , que tout soit abandonné à l'instinct & au génie , que toutes les entraves soient brisées , que toutes les barrières disparaissent. ... Il dit , & voilà qu'il présente au jeune Sophi six diplômes bien volumineux

bien  
& qu  
révol  
positi  
fort e  
le jeu  
impos  
elle se  
cilité  
aujour  
tomate  
avait  
signoit  
à tout  
vertue  
empâte  
mique  
pores  
bon Al  
triser P  
férend  
siance  
tes mét  
devant  
dessahe  
midi ;  
leur pe  
sacrées  
Ce n'  
prême d  
ou corr  
manequi  
par cons  
toit touj



bien abstraits, tous épurés au feu de la liberté & qui renfermoient les élémens précieux de la révolution générale. Togur, pour assurer ses propositions, s'étoit associé un manequin d'un genre fort extraordinaire, il s'appelloit *Zerbelames*; le jeu de cette machine étoit brillant, rapide, imposant, mais trop inégal, trop disparate: elle se plioit à toutes les formes, avec une facilité singulière, & n'en conservoit aucune; aujourd'hui manequin populaire, demain automate servile; du même mouvement dont elle avoit tracé des formules républicaines, elle signoit une cédula despotique, elle étoit bonne à tout. Togur en avoit fixé la direction, le vertueux Sophi, plus manequin que jamais, empâté de la tête aux pieds d'une glu économique qui fermoit hermétiquement tous ses pores, s'extasie à la lecture des diplômes. Le bon Alibey un peu gobe-mouche, se laisse électriser par le bouillant *Zerbelames*; le sous-référendaire seul, avec une demi-teinte de confiance, propose respectueusement quelques doutes méthodiques, mais ces doutes s'évanouissent devant l'infailible Togur, comme la rosée se dessèche sous l'haleine brûlante du vent du midi; voilà donc & les profonds diplômes & leur pesantes préfaces adoptées, exaltées, consacrées par le conseil secret.

Ce n'étoit pas assez: restoit le conseil suprême de la nation, qu'il falloit enchaîner, ou corrompre; ce conseil étoit composé de manequins noirs couverts de la rouille du temps, par conséquent peu souples; que le respect mettoit toujours aux pieds des Sophis & que la

raison plaçoit quelquefois sur leurs têtes. Togur avoit fait tâter cette collection de machines organisées à l'antique, & il les avoit trouvées dures & repoussantes, l'esprit national dont elles conservoient le reste, comme la précieuse étincelle du feu sacré, l'amour plus éclairé du Sophi, le zèle mieux ordonné du bien public, une sage méfiance des nouveautés, tout avoit contribué à leur faire envisager Togur comme le plus faux de tous les prophètes, & son nouvel alcoran comme le plus pernicious de tous les délires. Les six diplômes furent donc envoyés à ce conseil auguste pour recevoir de son aveu la sanction & l'autorité légales; on s'assemble : un lecteur intrépide se jete à perte d'haleine dans les immenses prologues qui préparent si populairement la substance de la loi; à cette lecture tout le conseil bâille, s'appesantit, tous les manequins se détendent, l'assoupissement gagne jusqu'au lecteur; mais la raison d'état qui préside à ces comités sacrés, réveille l'assemblée par un coup de tonnerre, sa voix puissante fait retentir ces mots solennels qui appartiennent à toutes les nations, **TU DORS, BRUTUS, ET ROME EST DANS LES FERS** : à ce cri tous les manequins se rétablissent, la lecture s'achève, & la discussion commence. Un des plus accrédités dit : je ne connois point ce Togur, ce que je fais, c'est que le fanatisme est son état naturel, le grand Hali semble l'avoir prédestiné à une folie sombre, & personne ne fut jamais plus fidele à sa vocation, il a rêvé toute sa vie, prétendant toujours à l'honneur de raisonner, il rêve en-

core  
cniv  
birud  
son à  
geme  
là-de  
gur f  
tion  
en sec  
lui re  
rité,  
de l'E  
cahos  
le fan  
phi es  
n'y ex  
guérir  
lui dé  
traîne  
lui pr  
clamat  
les Ma  
traire a  
dans le  
donner  
quiétue  
vais su  
instituti  
faut re  
bâton,  
durcit l  
génie d  
d'Alibey  
rec : «

core; il est fâcheux que le jeune Sophi se laisse enivrer de la vapeur de ses songes bleus; l'habitude de rêver ainsi, peut être dangereuse à son âge, elle trouble la raison & fausse le jugement; mais croyez-moi, il y a quelque chose là-dessous, je ne puis me persuader que ce Togur se soit mis dans la tête de mener la nation par le nez; je soupçonne qu'il travaille en secret pour cette même nation, & qu'il veut lui rendre de l'énergie; par l'abus de l'autorité, il ébranlera si bien tous les fondemens de l'Empire qu'il faudra le refondre, & de ce cahos naîtra un peuple roi. Cependant, comme le sang des Cha Abas nous est cher, que le Sophi est de la meilleure foi du monde, & qu'il n'y entend rien, il faut, s'il est possible, le guérir de sa belle passion pour le Togur, en lui découvrant le précipice vers lequel il l'entraîne & la petite trahison philosophique qu'il lui prépare.... Ce discours est suivi d'une acclamation générale; en conséquence, voilà tous les Manequins noirs dirigés dans un sens contraire aux vues de Togur, & les diplômes jetés dans le creuset de l'ordre & du bon sens ne donnent en dernière analyse que trouble, inquiétude & vexation. Togur apprend ce mauvais succès; mais persuadé que les meilleures institutions sont toujours contredites, & qu'il faut rendre les hommes heureux à coups de bâton, il s'affermit, & par contre-coup endurecit le crédule Sophi. Dans cette crise, le génie de la Perse se présente aux regards d'Alibey sous la forme de l'immortelle Blotrec : « Que fais-tu au pied du trône ? lui

dit le génie , pourquoi souffres-tu que l'antique héritage de cha abbas embelli par mes travaux , soit déchiré sous tes yeux par des mains aussi imprudentes que téméraires ? est-ce pour végéter dans la vaine ostentation d'un stérile crédit que tu quittas la retraite ? quoi ! dans une si longue vie tu ne trouveras pas un moment pour la gloire ! le regne des madrigaux est fini , tu reposes sur un volcan en travail ; éveille-toi , vois ta sagesse trompée & ta vieillesse avilie , vois le déshonneur attaché à tes derniers instans , ta faiblesse est un crime , & ton silence une lâcheté , fuis dans ta solitude pour échapper à une complicité honteuse , ou détourne ce torrent qui te menace toi-même , & en éclairant le Prince , justifie l'attente de la nation. » Alibey un peu étourdi de la harangue prend conseil de sa femme , suivant l'usage , & de l'impérieux Mollah qui la dirige ; celui-ci , comme on l'a dit étoit vendu à Togur , & l'ambitieuse Alibey attachoit une grande valeur à un petit pouvoir..... » Que prétendez-vous , dit-elle à son mari ? voulez-vous lutter seul contre la phalange économique & encyclopédique réunie sous les drapeaux de Togur ? avez-vous apprécié ce que peuvent sur l'opinion un Pot Nud , un Varubod , un Bavaude , un Temlore , un Corcot Ned ? ils disent tous que Togur a raison , sont-ils payés pour le dire ? Mon Mollah , Togur le dit lui-même ; ce Togur qui n'a rien hasardé , dont la pensée originale s'est mûrie pendant quarante ans dans le silence ; peut-on douter que son explosion ne soit celle de la

vérité  
Soph  
dans  
& cr  
vous  
mes  
Alibe  
ame  
bien  
diplô  
vre  
plus  
nequ  
irrési  
là s'o  
tion  
point  
tes c  
simple  
négar  
peu  
d'indi  
Sophi  
Pantin  
une f  
ment  
suppo  
préfer  
& de  
tout  
confu  
désave  
vent  
forbar



vérité même ! enfin , le Sophi le croit , & le Sophi doit être compté pour quelque chose dans cette affaire ; allez , digérez , persiflez & croyez encore une fois votre femme , que vous avez toujours cru , restons où nous sommes , & laissons faire l'invincible Togur... Alibey , à ces mots , sentit le reste de son ame se dissoudre & s'éteindre ; bien catéchisé , bien *Togurisé* , il se voue au triomphe des diplômes , & pour l'accélérer , le grand œuvre du Manequin suprême est résolu. C'est-là plus qu'en tout autre lieu que tout est Manequin ; là les volontés sont réglées par un fil irrésistible & tous les mouvemens subordonnés ; là s'offre dans le plus bel ordre une collection de têtes qu'on consulte & qu'on ne croit point , qui opinent & ne délibèrent pas ; toutes ces têtes sont asservies à deux mouvemens simples & précis , le négatif & l'affirmatif ; le négatif est compté pour rien & l'affirmatif pour peu de chose ; la pensée de vingt millions d'individus réside alors exclusivement dans le Sophi qui la communique à une espece de Pantin à courbette qui lui sert d'organe ; par une filtration sourde & subite , le consentement de l'assemblée qui ne consent pas , est supposé , ou interprété par le Sophi dont la présence suspend l'action de toutes les roues & de tous les contrepoids ; l'opération finie , tout se restitue ; mais les pauvres Manequins consultants sont restés chargés d'un dépôt qu'ils désavouent & d'une exécution qu'ils reprouvent , c'est le jeu le plus fort & le plus absorbant du grand Manequin : on l'appelle com-

munément *Presse légale*, & les Toguristes nomment celui-ci *Presse de Bienfaisance*, parce qu'après cette heureuse impulsion, tous les Persans de quelque état & condition qu'ils fussent doivent dormir sur le duvet. Dans cette compression générale des volontés, deux seules têtes se refuserent à l'unisson, & déconcertèrent l'harmonie mécanique; une sur-tout exaltée par une ame brûlante & sensible porta courageusement aux pieds du trône le cri de la vérité, émut le consistoire, étonna le Sophi lui-même, c'en étoit fait de Togur, si la raison eût pu triompher publiquement de l'autorité; mais ce triomphe est sans exemple. On dit que dans cet appareil un mouvement versatile ou rétrograde, ne convient pas au grand Manequin; si la direction est gauche, il faut pour l'honneur de sa suprématie qu'elle reste gauche, sauf à la corriger par des modifications insensibles. Quel malheur d'être Sophi si le désaveu généreux d'une erreur peut offenser sa gloire! Les diplômes furent donc proclamés; en conséquence tout fut libre dans Ispahan, la carrière de tous les métiers & de tous les arts fut ouverte à qui voulut y courir... Que de prodiges on vit éclore! que d'heureuses témérités, quelle utile confusion; on se réveilloit tailleur, boulanger, ferrurier, tout ce qu'on vouloit être, on étoit cru sur sa parole, rien de si commode... Quelques esprits étroits qui ne voient rien en grand, trouverent cependant ce système monstrueux, ils prétendirent que tout est classé dans la nature, & tout est corporation, qu'on

ne co  
Peup  
le Ba  
voleu  
teur,  
être  
ment  
que  
le co  
harmoni  
deran  
la Per  
hibiti  
avoit  
il n'e  
dier  
& qu  
toujou  
grand  
merve  
voit p  
hasard  
le pri  
des se  
sauve  
Le  
Togur  
reuser  
falloit  
aussi c  
lies a  
les ar  
semen  
oracle

ne connoissoit dans l'univers policé que deux Peuples à qui cette discipline fut étrangère , le Batave & le Tartare : le Tartare Peuple voleur , le Batave , Peuple courtier ou facteur , & que , comme les Persans ne pouvoient être courtiers , ils deviendroient nécessairement fripons ; que la cupidité brouilleroit tout , que l'avidité ne perfectionneroit rien , que le commerce intérieur n'auroit ni sûreté ni harmonie , l'extérieur ni dignité ni prépondérance , que les jours les plus brillans de la Perse s'étoient écoulés sous le régime prohibitif.... Que ne dirent-ils pas ? Mais Togur avoit tout prévu ( ce qu'on contestoit ) & quand il n'eût rien prévu , il se chargeoit de remédier à tout ( ce que personne n'espéroit ) , & quand il n'eût remédié à rien , il avoit toujours la gloire d'agiter , de balloter une grande nation , sauf , après beaucoup d'essais merveilleux , à la replacer au point où il l'avoit prise ; les fausses vues , les expériences hasardées , laissent toujours cette ressource , le privilege des grands hommes est de donner des secousses à leur siecle , la secousse donnée , *saute qui peut*.

Le grand homme une fois démontré dans Togur , & cette démonstration étoit rigoureusement faite par les diplômes mêmes , il falloit tout espérer de lui ou tout souffrir ; aussi ces rares productions furent-elles accueillies avec un respect mêlé de terreur ; on se les arrachoit , ou les lisoit avec un frémissement qui accompagne toujours l'attente d'un oracle funeste. Le teste écrit en langue vul-

gaire , par une singularité piquante , avoit une tournure polémique ; le tic de Togur étoit de vouloir rendre raison de tout , & sa destinée de ne rendre raison de rien ; ce texte d'ailleurs étoit diffus , la touche embarrassée , soit pour en imposer aux sots qui respectent toujours ce qu'ils n'entendent pas , soit pour les initier imperceptiblement aux mystères de la haute science & les rendre économistes , sans qu'ils s'en doutassent. Jusqu'à cette époque , les Sophis avoient bonnement cru n'avoir à gouverner qu'un seul Peuple , auquel , selon la proportion des fortunes & des conditions , ils devoient la sagesse des mêmes loix & la tendresse des mêmes soins : Togur avoit vu mieux & plus loin ; en décomposant l'Etat , il avoit finement distingué deux Peuples dans un seul : l'un qu'il étoit injuste de fatiguer , de contrarier , de dépouiller , l'autre qu'il falloit caresser , rendre libre & insolent ; c'étoit d'après ce plan lumineux que ces bienfaisans diplômés étoient dessinés. On y remarquoit , que la liberté devenoit le privilège exclusif de la portion chérie de ce Peuple , tandis que le pouvoir arbitraire se déployoit sans ménagement contre la portion prosaite ; contradiction qui auroit dû embarrasser le fondateur de la liberté , mais il étoit évident que le pouvoir de se contredire étoit une dépendance de la liberté même. On observoit que la pauvre agriculture protégée , célébrée avec tant d'affection , étoit réellement sacrifiée au commerce & à l'industrie qu'on affranchissoit ; toutes inconvénances qui auroient pu déconcer-

ter un  
que  
thode  
l'exag  
vieux  
ration  
nouve  
semen  
pouvo  
établi  
sés d  
que  
l'opin  
les p  
de to  
par  
c'étoit  
hiéra  
soupi  
d'adm  
en c  
on ét  
que  
& elle  
blent  
toit q  
le lux  
res ;  
on ap  
les fa  
roit  
immé  
venoi  
fixé



ter un logicien scrupuleux ; mais il étoit prouvé  
 que la logique d'un économiste avoit des mé-  
 thodes & des regles supérieures. On découvroit  
 l'exagération des inconvéniens résultans des  
 vieux principes , habilement unie à l'exagé-  
 ration des avantages résultans de la doctrine  
 nouvelle , la balance des motifs ou insidieu-  
 sement ou infidèlement présentés , subtilité qui  
 pouvoit intéresser la bonne-foi ; mais il étoit  
 établi que les faiseurs de systèmes sont dispen-  
 sés d'en avoir. On ne pouvoit se dissimuler ,  
 que toute société est régie par l'opinion , que  
 l'opinion est le contrepoids de la force , que  
 les possessions , les prérogatives , l'existence  
 de tous citoyens est sous la garde de l'opinion ,  
 par conséquent qu'affoiblir le contrepoids ,  
 c'étoit rompre l'équilibre , c'étoit détruire la  
 hiérarchie civile ; c'étoit réveiller le lion as-  
 soupé , & lui marquer sa proie : Phénomene  
 d'administration qui sembloit mettre la raison  
 en contradiction avec la philosophie ; mais  
 on étoit bien averti que la mission économi-  
 que de Togur n'étoit que pour le Peuple ,  
 & elle avoit ces grands caracteres qui acca-  
 blent & font taire la raison. Enfin , on sen-  
 toit que ce Peuple même ne subsistant que par  
 le luxe & le superflu des grands proprié-  
 taires ; plus on frappoit sur la propriété , plus  
 on appauvriroit les arts , plus on resserreroit  
 les fantaisies , plus par contre-coup , on ôte-  
 roit des ressources à l'indigent ; conséquence  
 immédiate qui sautoit aux yeux ; mais on con-  
 venoit que l'œil sublime de Togur toujours  
 fixé sur les principes , n'étoit pas fait pour

descendre & s'égarer dans les détails minutieux des conséquences ; ainsi toutes les objections se dissipoient comme de légères ombres devant le torrent de la lumière.

Cependant le vieux Sénat gromeloit sous ses voûtes antiques : malgré l'évidence , une inquiétude secrète s'étoit glissée dans les esprits , le bienfait de Togur ressembloit de si près à un écart de l'autorité , qu'on avoit donné des gardes à *la félicité publique* , parodie cruelle d'un acte de bienfaisance. On s'agitoit , on murmuroit , tout Ispahan avoit les yeux ouverts sur les Provinces ; chaque capitale a ses Manequins noirs , moins souples encore & moins flexibles que ceux d'Ispahan ; on espéroit un choc général , on se flattoit qu'on porteroit la franchise jusqu'à démontrer à Togur qu'il abusoit des vertus du Sophi , crime irrémissible dans un philosophe , & qu'une probité ignorante est un plus grand fléau en politique , que la perversité même , lorsqu'elle est éclairée ; les spéculatifs se partageoient ; les uns prétendoient que l'événement le replongeroit avec sa secte dans l'obscurité , d'où il n'auroit pas dû sortir ; les autres soutenoient , qu'il renverseroit tout , & qu'après avoir tout renversé , il resteroit debout au milieu des ruines.... *La suite lorsque ce grand problème sera résolu.*

*De Paris , le 1 Juin 1776.*

Mlle. Raucourt , cette belle plus célèbre comme courtisanne que comme actrice , la première

peut-  
de re  
marie  
à la  
Paris  
sur f  
rusé  
les,  
mort  
ploys  
lui r  
autre  
qui d  
voir  
neur  
de lu  
tion  
est un  
aura  
n'en p  
rallèle  
& il  
nieres  
" qui  
" ver  
" plu  
" se l  
" le  
" tite  
" fans  
" un  
" vaf  
" nér  
" jet,

peut-être qui ait porté à un aussi haut degré, l'art de rendre les françoises tributaires, comme leurs maris, des attraits féminins que le théâtre offre à la débauche, vient de disparoître & laisse à Paris 200 mille livres de dettes. On a envoyé sur ses traces le fameux Marais, notre plus rusé inspecteur de Police, la terreur des filles, qui a bien promis de ramener celle-ci morte ou vive. Pendant que la Raucourt employoit le dernier moyen de déshonneur qui lui restoit à mettre en usage, sa rivale d'un autre genre, la Duthé a reçu un hommage qui doit infiniment flatter sa vanité & qui fait voir qu'il peut y avoir une portion d'honneur pour tout le monde. On lui a fait celui de lui dédier un livre : c'est la sixieme édition des *Mémoires Turcs*. L'Épître dédicatoire est un persiflage assez plaisant que Mlle. Duthé aura pris à la lettre. Je la connois assez pour n'en pas douter. L'Auteur de l'Épître fait un parallèle des honnêtes femmes avec les *Phrines* & il le fait tourner à l'avantage de ces dernières : « Nos presque-inutiles virtuoses, dit-il, » qui font sonner si haut leur mérite, ne servent qu'au plaisir du seul homme dont il a plu à l'hymen de les gratifier ; c'est là que se borne leur existence ; il est leur univers, le centre de tous leurs mouvemens, la petite sphere autour de laquelle elles tournent sans cesse. Modernes Laïs, vous embrassez un plan plus étendu : montant sur un plus vaste théâtre, vous prenez le plaisir en général pour but, tous les hommes pour objet, & le bonheur public pour fin de vos

» sublimes spéculations. Eternelles victimes &  
 » toujours sur l'autel, vous faites plus d'heu-  
 » reux en un jour, que les autres dans toute  
 » leur vie. Oui, Mademoiselle, vous êtes le  
 » véritable luxe essentiel à un grand éclat;  
 » l'appât puissant qui lui attire les étrangers  
 » & leurs guinées : vingt modestes citoyen-  
 » nes valent moins au trésor royal qu'une  
 » seule d'entre vous ; aussi êtes-vous hors de  
 » tous les rangs, à côté de tous les états, &  
 » les femmes par excellence de tous les hom-  
 » mes. » Notre écrivain n'a pas tort, & sans  
 contredit, le Fisc est le plus zélé protecteur  
 de ces sortes d'êtres singuliers qui savent voi-  
 ler le mépris qu'elles s'attirent, de toutes les  
 apparences de la considération. On fait ici le  
 buste de Mlle. Duthé qui a désiré d'être repré-  
 sentée en vestale. On propose ces vers pour  
 inscription.

Je voulois, beauté sans égale,  
 Faire de vous une Vénus en pié,  
 Mais il vous plaît d'être en vestale :  
 De votre corps, je n'ai pris que moitié.

Je viens d'être témoin d'une aventure assez  
 plaisante ; vous apprendrez par les gazettes  
 soigneuses de rassembler les faits qui peuvent  
 couvrir leur stérilité, que Paris aujourd'hui a  
 été le théâtre d'un orage violent avec une  
 forte pluie mêlée de grêle. J'étois à l'abri sous  
 l'un des guichets du Louvre, & j'attendois  
 avec patience que le temps devint un peu  
 plus serein. Un jeune homme en bas blancs

étoit  
 étoit  
 arrive  
 mais  
 auprè  
 vre d  
 meur  
 aux h  
 coupa  
 main  
 maltra  
 dire  
 » pet  
 » pat  
 » bla  
 » lou  
 » tué  
 belle  
 que c

L A

Ma fo

I

L

Et j'ai

Chang

Des t

Je fer

J

C



étoit à l'autre extrémité du guichet. La pluie étoit déjà beaucoup diminuée ; nous voyons arriver tout courant un homme assez mal mis, mais affublé d'une longue épée. En passant auprès de l'élégant, il l'éclabouffe & le couvre de boue. Celui-ci témoigne un peu d'humeur, & l'autre d'en rire ; le jeune homme aux bas blancs court sus, la canne levée ; le coupable s'étoit arrêté & comptoit dans sa main quelques piéces de monnoie : quand le maltraité l'eut atteint, j'entendis le premier lui dire ces mots, en lui retenant le bras. « Mon » petit ami, tout doux, prenez votre mal en » patience, j'ai bien cinq sols pour payer le » blanchissage de vos bas, mais je n'ai pas cent » louis pour m'enfuir quand je vous aurai » tué. » Après ce discours, il part de plus belle, & jamais je n'ai vu d'homme plus sot que celui qui resta près de moi.

## LA RÉFORME DE L'AMOUR

### *Épître à Zirphé.*

Ma foi, jeune Zirphé, puisqu'on réforme tout,

Il faut aussi que je m'en avise ;

Les nouveautés sont assez de mon goût,

Et j'ai quitté Psyché, comme je l'avois prise.

Changeons, bouleversons & culbutons sur-tout,

Culbuter, c'est ma devise.

Des têtes & les cœurs me jouant tour à tour,

Je ferai, s'il me plaît, cent mille extravagances ;

Je ne crains point les remontrances

Car on n'en fait point à l'amour.

C'est le bien public qui m'inspire,  
 Ce mot fait passer tout; prenons garde pourtant,  
 Que faut-il rejeter, & que faut-il détruire?  
 Comme Seigneur d'un grand Empire  
 Je dois agir très-prudemment,  
 Mes sujettes assez souvent  
 Se sont plaintes avec justice  
 De l'ennui qu'on éprouve à n'avoir qu'un amant,  
 Il faut donc qu'on y réfléchisse.  
 J'en passe deux, pour le caprice,  
 J'en permets trois au sentiment.  
 Zéphirs, enrégistrez, & que cela finisse.  
 Je ne prétends innover rien  
 Dans l'attelage de ma mere,  
 Ses pigeons la menent très-bien,  
 Et l'on fait que la Dame a fort souvent affaire.  
 Ils devancent le vol des plus légers amours,  
 Et d'ailleurs sur la route ils se baissent toujours;  
 C'est d'un très-bon exemple, & bien fait pour me plaire,  
 Je laisse à Mons Plutus, qui me les revaudra,  
 Les petites maisons, son faste & *catera*.  
 Je fais ce que je fais, & sens les conséquences,  
 Je n'ai garde de toucher là,  
 Car Dieu fait quelles doléances  
 Si je m'entêtois à cela,  
 Et que j'allasse écorner les finances;  
 Je dérouterois l'A-mi-la,  
 Les cabriolets, les cadences  
 Et les vertus de l'opéra.  
 Comme dans tous les temps, j'aimai les militaires  
 Que la victoire a couronnés,  
 Les cœurs ardents, les bras déterminés,  
 Je rétablis mes mousquetaires;  
 Ils sont aimables & vaillans,

Mars q  
 En  
 Je  
 A  
 R  
 E  
 Je n'ô  
 E  
 Il faut  
 Afin q  
 Reven  
 C  
 Nouve  
 D  
 Le co  
 Je raj  
 Dans  
 A  
 Je cas  
 J  
 Les r  
 J  
 A  
 J  
 C  
 A  
 J  
 I  
 I  
 Je rel  
 S  
 C  
 Enlev  
 Qui f

Mars qui n'est pas flatteur, leur a rendu justice,

Et moi dans les combats galans

Je fais grand cas de leur service.

Allons, Messieurs, tambours battans,

Recommencez votre exercice,

Et signalez tous vos talens.

Je n'ôte pas un pouce aux panaches des Dames,

Encore moins à ceux de leurs maris;

Il faut qu'ils soient de loin apperçus par leurs femmes,

Afin que les amans ne soient jamais surpris.

Revenons maintenant à la métamorphose,

Car c'est un point très-important.

Nouveau Législateur je veux qu'en un instant,

D'après ce que je me propose,

Le code universel soit le sçu d'un enfant.

Je rajeunis la palme, & j'ouvre une autre lice.

Dans ma toute-sciencce & pleine autorité,

Après m'être bien consulté,

Je casse les vieux corps & la vieille milice,

Je licencie, & pour jamais,

Les respects, les soupirs, la timide tendresse,

Je recrute les indiscrets,

Afin d'en conserver l'espece;

Je proscriis toute passion

Qui pourra survivre aux absences;

Aux femmes, comme de raison

J'interdis les longues défenses,

Et veux qu'on songe à la moisson

Le lendemain des espérances.

Je réforme sur-tout ces profanes beautés

Si bizarres dans leurs allures,

Que d'imparfaites voluptés

Enlèvent à l'amour, ainsi qu'à la nature,

Qui fuit de leurs hodoirs, à pas précipités;

Ces femmes, soi-disant, qui par indépendance,  
De leur sexe isolé concentrant les desirs,  
De la réalité faussaient l'apparence,  
Et laissent le bonheur pour l'ombre du plaisir.  
Je veux des francs ébats & des ardeurs solides.

Loin de ma cour, tous ces petits pédans

Aux sens éteints, aux cœurs arides,

Ces Narcisses de cinquante ans,

Idolâtrant jusqu'à leurs rides,

Les rigoristes désolans,

Les duegnes, les surveillans;

Les tuteurs, les invalides;

J'abolis les Brevets, j'anis les exacteurs,

Plus de maîtrises à Cythere,

Plus d'inconstans jurés, plus de jurés trompeurs;

Tout ce que je fais, moi, chacun pourra le faire,

Sans gêne, sans contradicteurs

Trompera qui voudra; liberté toute entière,

Et ce sera je crois, un profit pour les mœurs.

J'exige encor pour réforme authentique....

Que dis-je? à quoi pensé-je? & quel aveuglement?

Belle Zirphé, l'amour est mauvais politique,

Et vous avez pitié de mon gouvernement?

D'ailleurs on exécute alors que je projette:

J'annonce une réforme, elle étoit déjà faite;

Car pour me deviner, le françois est charmant.

Eh bien! je vous remets les rênes de l'Empire,

J'abdique, vous réglez & le monde est soumis.

Les changemens vous seront tous permis:

Pour les faire adopter, vous n'aurez qu'à sourire.

Gouvernez mes Etats, afin qu'ils soient heureux,

Vous aurez, s'il survient quelques guerres nouvelles,

Les jeux pour combattans, les ris pour sentinelles,

Et mille amans sur pied, prompts à servir vos vœux.

Plein  
Vos gr  
Votre  
Et vou

UN  
taphy  
ou pre  
monde  
ce qu  
dictio  
supéri  
vrage  
& c'e  
M.

à prop  
de ri  
librai  
On n  
charn  
& fa  
des f  
sur l  
le bu  
fait i  
heure  
tre  
broc  
plom  
avoir  
ducti  
l'offr



Pleins de langueur, ou brillans d'étincelles;  
 Vos grands yeux noirs les rendront amoureux;  
 Votre esprit fin & juste entretiendra leurs feux;  
 Et vous aurez un cœur qui les rendra fideles.

*De Paris, le 4 Juin 1776.*

Un ouvrage intéressant, mais un peu métaphysique, c'est *l'histoire naturelle de la parole* ou *précis de la grammaire universelle*, extrait du monde primitif. Vous connoissez, Monsieur, ce qui a été dit de bon à ce sujet dans le dictionnaire encyclopédique où cet article est supérieurement traité; pourtant ce nouvel ouvrage de M. de Gebelin se lit avec plaisir, & c'est, je crois, une preuve de sa bonté.

M. Laujeon a donné en trois volumes ses *à propos de Sociétés* ou *Recueil de chansons*, avec de riches ornemens typographiques, dont les libraires abusent jusqu'au ridicule aujourd'hui. On ne peut refuser à M. Laujeon d'être un charmant chansonnier, de composer avec grace & facilité ces petits riens qui font les délices des sociétés. Il avoit mis ces trois volumes sur l'autel de l'immortalité, c'est-à-dire, sur le bureau de l'académie françoise, & s'étoit fait inscrire pour y obtenir un fauteuil; malheureusement le Suisse avoit laissé une fenêtre ouverte & le vent a emporté les trois brochures. M. la Harpe plus fin avoit mis du plomb sous les couvertures de ses œuvres, & avoit placé par-dessus ses opuscules, sa traduction de *Suetone* dont le poids a préservé l'offrande de la catastrophe arrivée au léger

chanfonnier. Je vous invite pourtant , Mon-  
fieur , à acheter de préférence , le recueil de  
M. Laujeon.

## LA REMOULEUSE.

### C O N T E.

Certain Gagne-Perit, jeune & taillé, ma foi !  
Pour gagner gros fur un cœur de fillette,  
S'en alloit dans un bourg, chantant la chanfonnette,  
On m'a dit qu'il étoit auffi content qu'un Roi;  
Je dis qu'il l'étoit plus; car rouler la brouette  
Et conduire un Etat ne font pas même emploi.

On fe laffe à force d'ouvrage.

Mon gars bâilla, puis dans un coin

S'en fut dormir vingt pas plus loin.

Dos contre mur, poing fous vifage,  
Life vient à paffer; Life eut toujours l'esprit  
Vif, enjoué, folâtre & rufé. Life rit,

Voit la brouette, s'en approche,

Prend des cifeaux dans le fond de fa poche.

Met un pied où l'on fait, range fon cotillon,  
Et du fabot percé tire le goupillon.

L'eau tombe goutte à goutte, & les cifeaux de Life,

Rafant la meule en feu s'aiguifent à fa guife,

C'est-à-dire affez mal; pour furcroit de malheur

Le cri du grais qui s'ufe éveille le dormeur.

Il fe leve, il accourt: elle veut fuir & tombe.

Quand on a le pied pris, force eft que l'on fuccombe,

Life s'agite, hélas! fans fe débarrasser.

Telle on voit une pauvre grive

Que par la patte un fil vient d'enlâcer,

Se débattre & fe trémouffer,

Sur-tout quand le chasseur arrive.

Le Rémouleur demanda de l'argent.

» Je n'en ai point, lui dit la Belle,

» Et mon affaire en est plus criminelle;

» Mais pour te payer autrement,

» Prends-moi vite un baiser comptant. »

Soit par timidité, soit plutôt par malice,

Il lui jura, d'un air novice,

Qu'il n'en prendroit qu'un seulement.

Un serment si nouveau déplut à la Bergère,

Qui dit, en lui donnant ce baiser de franc jeu:

» Fripon, puisque tu prends si peu,

» Je vais chercher encor les ciseaux de ma mere. »

*De Versailles, le 8 Juin 1776.*

Nos Princes ont été attaqués successivement d'une maladie que l'on appelle la *rougeole*. Les personnes qui les approchent & qui ne voient point avec les lunettes des inoculateurs, prétendent qu'ils ont eu la petite vérole de la manière la plus caractérisée. Pour moi qui ne tiens à aucun parti, je me borne à me réjouir du retour de leur santé.

Les spéculateurs ont cru voir dans l'élévation de M. de Clugny, un premier succès du parti qui cherche à faire rentrer M. de Choiseul dans le Ministère. Il paroît cependant que ses efforts seront inutiles. M. de Maurepas, instruit de tout ce qui se passoit, a concerté avec le Roi un moyen de lui faire découvrir le fil de l'intrigue qui se tramoit pour le subjuguer. Il est parti pour Pontchartrain, en prévenant le Monarque de toutes les démar-

ches qui auroient lieu, dans ce point de vue pendant son absence. Deux fois par jour Mentor a reçu un courier de son maître qui l'instruisoit de tout ce qui se faisoit & se disoit à cette intention. Le Roi lui marqua même un jour qu'on lui avoit apporté une gazette angloise, où il se trouvoit que, si le Duc de Choiseul étoit nommé premier Ministre, comme il y avoit apparence, la France deviendrait plus puissante à elle seule que toutes les Puissances de l'Europe. Le jour du retour de M. de Maurepas le Roi dit en pleine Cour : *J'apprends que M. de Choiseul est à Paris ; que n'est-il à Chanteloup ? quand on a le bonheur d'avoir une terre c'est la saison d'y être.* Tous les amis sont restés muets, & le lendemain le Duc a quitté Paris.

Le Roi témoigne au reste les plus grands égards à son auguste épouse. M. de Maurepas a voulu profiter d'une espèce de redoublement de faveur près du Monarque pour obtenir le rappel du Duc d'Aiguillon à la Cour. S. M. a répondu qu'elle y consentoit, mais que son consentement seroit nul sans celui de la Reine. Le vieux Comte a eu la bonne mine de solliciter celui-ci, mais un non très-sec a été la réponse de la souveraine.

Dès que la Reine eut su que l'ordonnance pour les divisions d'armées étoit sortie, & que le Ministre de la guerre n'avoit point eu d'égard à ses recommandés, dans le choix des officiers-généraux, cette Princesse l'a fait appeler & lui a fait des reproches fort vifs. M. de St. Germain s'est excusé du mieux qu'il lui a été possible, mais en concluant que tout étoit

étoit r  
voit co  
lut tr  
rudem  
ent, i  
ni rép  
eux po  
ous de

M. d  
ésagré  
ar son  
u'on r  
général  
ouvel  
our su  
és, ma  
difficult  
les ville  
corps.  
ans les  
monob  
notifiée  
ent d'e  
ni conf  
écher,  
exiger  
chal d  
ent. «  
de ré  
croier  
prosc  
Tome



étoit réglé & arrêté avec le Roi & ne pouvoit conséquemment se changer, ce qui déplut très-fort à la Reine. Le Ministre crut prudent d'aller informer le Roi de cet incident, mais il fut fort étonné d'entendre S. M. lui répondre : *Tout cela est fort bon, mais je ne veux point mécontenter mon épouse. Ainsi arrangez-vous de façon à la satisfaire & prenez ses ordres.*

*De Versailles, le 15 Juin 1776.*

M. de St. Germain éprouve un effet bien désagréable de ses opérations Ministérielles; car son audience est déserte & on le fuit plus qu'on ne le cherche. Toutefois les officiers-généraux nommés pour les divisions que sa nouvelle ordonnance a établies, sont partis pour suivre les ordres qui leur ont été donnés, mais on craint qu'ils ne rencontrent des difficultés & des oppositions très-fortes dans les villes de garnison, de la part de certains corps. Les maréchaux de France persistent dans leur opposition contre M. de Maillebois. Nonobstant les intentions que le Roi leur a notifiées en faveur de ce Général, ils viennent d'écrire à S. M. que, si elle persiste à lui confier une division, ils ne peuvent l'empêcher, mais qu'ils attendent de sa justice qu'elle exigera jamais qu'ils l'admettent comme Maréchal de France. Ils s'appuient sur cet argument. « Tous les corps en France ont le droit de récuser ou de rejeter un membre qu'ils croient taché, M. de Maillebois l'est, sa proscription a été publique & confirmée par

» le feu Roi, & certainement le premier  
 » corps de la noblesse militaire du royaume,  
 » est dans le cas plus que tout autre d'user  
 » de ce droit à la rigueur. » M. de Maille-  
 bois se propose de rétorquer cet argument par  
 celui-ci, qu'il proposera à Messieurs de l'Or-  
 dre du St. Esprit : « Je suis décoré comme  
 » vous des ordres du Roi, & vous ne vous  
 » en plaignez pas, voici un corps qui me pré-  
 » tend indigne, c'est vous offenser en général,  
 » comme moi en particulier, ainsi qu'il soit  
 » prononcé entre les deux corps ; ou je dois  
 » être chassé de l'un ou admis dans l'autre.... »

Il étoit naturel que M. de Clugny placât  
 au contrôle son ancien Secrétaire le Sr. Bou-  
 carel ; & en effet, il succéda au Sr. La Croix  
 renvoyé avec mille écus de pension. Ce Bou-  
 carel passe pour être fort honnête homme, mais  
 par un malheur fort singulier, je vois toujours  
 ici que celui qui entre dans une place de finance  
 honnête homme, en sort riche & frippon.

Un voyageur Anglois a donné, il n'y a pas  
 long-temps, au *Pont-de-Beauvoisin*, une scène  
 assez singulière pour un homme de sa nation,  
 qui devoit être accoutumé aux visites des  
 commis de douane, puisque son pays en est  
 hérissé. Cet Anglois arrivé sur la frontière  
 fut conduit à la douane pour être présent à la  
 visite que les employés devoient faire de ses  
 bagages : il avoit dans sa malle environ trente  
 paires de bas de soie pour son usage ; on le  
 pressa d'en acquitter les droits, à raison de  
 trois livres par chaque paire ; l'Anglois de-  
 manda aux commis si ces bas n'étoient pas à

lui &  
 son g  
 se pro  
 voya  
 après  
 les je  
 avec  
 froid.  
 ne n'é  
 lois c  
 mieux  
 droit d  
 d'ise. S  
 caractè  
 Europé  
 voyage  
 Z  
 près d'u  
 On rit,  
 Si voix  
 Et d'un  
 En est-o  
 En moin  
 C'est une  
 Mais tou  
 RIEN  
 sfaire l  
 au cour  
 re pouv

lui & s'il n'étoit pas le maître d'en disposer à son gré ; la Personne ne vous conteste cette propriété, lui répondit-on ; à ces mots le voyageur étala ses bas, & les prenant les uns après les autres, il les coupe par le milieu, les jete dans la boue & les foule aux pieds avec toutes les apparences du plus grand sang froid. Les employés eurent beau crier que ce n'étoit pas là ce qu'ils demandoient ; l'Anglois continua son opération singuliere, aimant mieux de se priver de ses bas que d'acheter le droit de traverser la France avec sa marchandise. Si cet homme soutient constamment son caractere ou son humeur dans son tour de l'Europe, il pourra bien avant la fin de son voyage se trouver avec ses malles vuides.

**L'AMOUR DU SIECLE.**

Près d'une belle on affecte un air tendre,  
On rit, on pleure, on feint le sentiment ;  
Si voix est fausse, on se plaît à l'entendre ;  
De d'un défaut on fait un agrément ;  
En est-on las, on quitte brusquement ;  
En moins de rien l'affaire est terminée ;  
C'est une énigme, elle amuse un moment ;  
Mais tout est dit quand on l'a devinée.

*De Paris, le 22 Juin 1776.*

RIEN n'est plus aisé, Monsieur, que de satisfaire le desir que vous me témoignez d'être au courant de l'histoire de Calembours. Vous ne pouviez me faire de plus grand plaisir que

dé me fournir ce moyen d'animer notre correspondance ; puisse ce goût prendre faveur chez vous comme il a subjugué toutes nos têtes françoises, vous n'aurez plus tant à vous plaindre de ma stérilité. C'est m'ouvrir d'eux le champ de la gloire, mes lettres pourront servir à l'histoire des Calambours, qui fait une partie essentielle de celle du dix-huitième siècle, & je marcherai à la postérité plus sûrement que le grand chasseur de Laponie & celui qui a pensé manquer l'heure du coche. Le premier étoit Turenne (tue renne) & l'autre Brutus qui vouloit perdre César (s'arrhes) : Pour entrer en matière, je vais vous extraire ce que j'ai trouvé de mieux ou de moins pitoyable dans les ouvrages merveilleux que cette année sur-tout a produits en ce genre. M. le comte de St. Cham.... auteur de la brochure intitulée : *Ah, que c'est bête*, la dédiée aux journalistes. « Je vois de mon bureau, leur dit-il, l'année littéraire qui précipitera la foudre..... arrêtez : je vous jure sur ma part du Paradis, car j'irai comme un autre, si vous ne me faites donner au diable ; oui, je vous jure que je ne suis ni Voltaire, ni la Harpe, ni Marmontel, & que je ne me troquerois pas pour eux, puisqu'ils vous persécutent ; épargnez-moi donc. Je vous implore aussi, divin Mercure, vous qui ornez l'esprit, formez le goût & rendez-moi la santé. J'ose me frotter à vous ; rendez-moi la pareille & prônez-moi ».

Voici le portrait d'une jeune personne à marier. « Elle a un très-beau chef d'accusation



tion ; des yeux piquant des deux , un nez  
muet , une bouche à feu , une gorge dé-  
ployée , des mains levées , une chair de  
commiffaire , une taille douce , un ventre  
saint-gris , un cul de sac , une ame sensible  
à l'éperon , un cœur franc de port , & pour  
toute société , un compatriote. Elle se coëffe  
fort haut , de peur qu'on ne l'accuse d'avoir  
la tête près du bonnet ; elle ne met point  
de rouge afin de parler sans fard ; elle a  
toujours les mains nues , pour que per-  
sonne n'en ait les gants ; elle n'habite que  
des lieux fermés , ce qui fait qu'elle n'a  
point d'airs ; elle ne mange point de poule ,  
de peur d'être ampoulée , ni de radis , pour  
ne jamais mettre d'aigreur dans la société ,  
& elle ne porte que des souliers plats afin  
que l'on ne dise pas qu'elle se donne des  
talons dans le cul ,.

„ Rencontre qui a eu des suites de couche :  
un soir je fus arrêté par une Demoiselle  
qui avoit à peine trois lustres de crystal ,  
elle m'aborda d'un air de Sarabande....—  
Mon ami *fa sol la si ut* , me dit-elle ; en-  
trez chez moi ; je loge au premier venu ,  
j'ai deux pieces de crédit , l'une sur le de-  
vant , l'autre sur le derrière : vous y trou-  
verez le feu de la concupiscence tout allu-  
mé , qui vous apprendra de quel bois je me  
chauffe ; je vous donnerai mon blanc sein  
& un concert d'amateurs. Ce détail me plut  
à verse , je pris la main de la belle de nuit ,  
qui m'introduisit dans sa chambre aux de-  
niers , qu'elle avoit eu soin d'éclairer en

„ bougie de Noël. Le mémoire de ses char  
 „ mes étoit exact, je mis ma quittance au ba  
 „ percé; je pris langue & je conversai, selon  
 „ la coutume de Paris. Elle nous fit servir une  
 „ poularde, étendue sur un lit de creffon  
 „ piquée de lard militaire, dont la mine éven  
 „ tée étoit des plus appétissantes : nous la  
 „ mangeâmes jusqu'aux os de l'Avent : pour  
 „ faciliter la digestion, je fis un tour de gorge  
 „ & entre la poire & le fromage, la Prin  
 „ cesse chanta avec une voix de pays admi  
 „ rable, un air de famille qui me transporta  
 „ au troisieme ciel (de lit). Quatre heures  
 „ sonnerent; comme j'allois quitter cette grace  
 „ suffisante, elle me dit : je change de vie  
 „ tous les jours; je veux me fixer entre les  
 „ deux yeux; donnez-moi un conseil de finan  
 „ ce; que feriez-vous à ma place publique?  
 „ J'en changerois une bonne fois pour toutes  
 „ vous me paroissez une femme essentielle  
 „ je veux vous attacher à moi & vous don  
 „ ner mon cœur banal — la Demoiselle Ma  
 „ juscule accepta mon offre réelle, je baissai  
 „ sa main d'œuvre & l'emmenai dans mon ap  
 „ parte...ment comme un laquais. J'ai vécu  
 „ ainsi plus d'un an de grace sans inquiétude  
 „ dans les jambes, & sans crainte de perdre  
 „ mon trésor inépuisable, lorsqu'un soir d  
 „ matin, en rentrant chez moi, je trouvai  
 „ dans les bras de mer de la perfide, un  
 „ gaillard d'avant, échappé de la Cour de  
 „ Aides qui faisoit l'enfant. Je frémis d'hor  
 „ reur à ce spectacle national, je fis un bruit  
 „ confus qui mit l'a...larme à l'œil dans tout

, le quartier d'hiver ; après un pareil éclat  
 , de bombe , il fallut bien se séparer. „.....!  
 Ma foi, Monsieur, je crois qu'en voilà assez,  
 & je suis obligé de vous demander grace. Il  
 faut un courage supérieur au mien pour trans-  
 crire de pareilles fadaïses ; j'avoue cependant  
 qu'il faut être d'une gravité stoïque & attaqué  
 d'une forte mélancolie pour n'en pas rire quel-  
 quefois. *Dulce est desipere in loco.*

L'un des nouveaux correspondans vrais ou  
 supposés des auteurs de l'année littéraire, leur  
 annonce un ouvrage rare intitulé : *la Peau de  
 bœuf, Comédie.* Le roman de ce drame est assez  
 singulier. Un gentilhomme Allemand a le cou-  
 rage d'épouser une Demoiselle dont l'humeur  
 revêche & acariâtre avoit éloigné tous ceux  
 que ses attraits avoient disposés à prétendre à  
 sa main. Les nouveaux mariés se querellèrent  
 d'abord à outrance, & la femme finit par de-  
 venir d'une douceur d'ange. Voilà le moyen  
 qu'a employé le mari pour réduire ce carac-  
 tère qui sembloit indomptable. « Un beau jour  
 il fait dépouiller sa femme ; par son ordre  
 elle est fustigée jusqu'au sang ; après quoi  
 elle est mise dans la peau d'un bœuf nou-  
 vellement écorché, où l'on avoit jeté une  
 grande quantité de sel & de poivre. Dans  
 cet état, elle est emmaillottée dans un ber-  
 ceau où des valets l'agitèrent fortement,  
 jusqu'à ce qu'elle promît avec serment d'a-  
 voir, par la suite, une aveugle déférence  
 pour toutes les volontés de son mari. » Je  
 connois des Françoises auxquelles le remède  
 n'auroit pas réussi & qui auroient mieux aimé

périr que de n'être pas toujours les maîtresses. Il est vrai que chez nous c'est un privilège du beau sexe que le plaisir de dominer ; une femme soumise est un être fort rare , & les maris accoutumés dès l'enfance à cette façon de voir , n'en sont pas pour cela plus malheureux. Tout en ce monde est affaire d'habitude. Parfois cependant , il se rencontre ici des hommes singuliers qui veulent être maîtres chez eux. Un nouveau marié de cette trempe s'aperçut dès le jour de ses nœces , qu'il auroit de la peine à dompter le caractère dominant & entier de la femme qu'il venoit de prendre ; il prit pour la corriger une voie analogue à celle qui a réussi à l'allemand de la peau de bœuf. Le lendemain du mariage , il mena sa femme à la chasse ; un chien perd la trace de la bête ; le nouveau marié affectant un grand sang-froid , lui lâche un coup de fusil ; un autre chien part trop tôt , autant de mort : la femme de regarder son mari avec beaucoup de surprise. — Mais , Monsieur , ces pauvres bêtes , qu'ont-elles fait ? — Madame , je ne puis souffrir qu'on contredise mes volontés. . . . . Le chasseur étoit descendu de cheval , il veut y remonter , le cheval se cabre , un coup de pistolet le jete à bas. . . . Monsieur reprend la femme en tremblant , mais Monsieur. . . . — Madame , encore un coup , vous ne me ferez point changer de manière & mon premier mouvement sera toujours de détruire tout ce qui me contredira. . . . La femme se tut , & , au moyen de quelques leçons de cette nature , répétées de temps en temps , elle eut

deve  
sante  
l'hab  
que  
elle  
autre

O  
qu'av  
contr  
fin fu  
ont  
diffé  
qui a  
singul  
trefa  
ils pa  
Mora  
par b

M.  
Maur  
» tre  
que  
par M  
point  
sa pa  
» Ou  
» l'O  
congr  
porte  
a dit  
à cau



devenue la plus soumise & la plus complaisante des épouses. Elle en a pris tellement l'habitude que , quoiqu'elle sache maintenant que cette conduite de son mari étoit une ruse , elle est encore pour sa docilité l'exemple des autres femmes.

On remarque que la plupart des témoins qu'avoit employés Dujonquai dans son affaire contre le Comte de Morangiés , ont eu une fin funeste. Il y en a déjà dix ou douze qui ont subi diverses punitions judiciaires pour différens crimes. Le célèbre cocher Gilbert qui a joué un si grand rôle dans ce procès singulier , vient d'être mis en prison pour contrefaçon de signatures. Ces événemens ne sont-ils pas une probabilité en faveur du Comte de Morangiés qui est néanmoins encore soupçonné par bien des gens ?

*De Paris, le 27 Juin 1776.*

M. de Voltaire avoit écrit à Madame de Maurepas : « Si jamais M. Turgot cesse d'être Ministre , je me ferai moine. » Depuis que ce Ministre a été remercié & remplacé par M. de Clugny , Madame de Maurepas n'a point manqué de sommer M. de Voltaire de sa parole & il s'en est tiré par ce bon mot. « Oui, Madame , je me fais moine , & de l'Ordre de Clugny. » Il y a en France une congrégation de Bénédictins sous ce nom que porte notre nouveau Contrôleur général. On a dit que M. de Guines a été fait Duc à tort , à cause de Tort son ex-Secrétaire.

A propos de M. de Clugny, je dois vous dire que les Anglois le craignent parce qu'ils lui adjugent de grands talens pour régir la marine, & savent qu'il ne les aime point; ils n'ont point oublié la chaleur qu'il a montrée, étant Intendant de la marine à Brest, contre le chevalier Gordon condamné à mort, comme espion. On a dit qu'en mourant, cet infortuné avoit déploré la facilité qu'il avoit eue de se laisser aller aux suggestions d'un oncle qui lui avoit tracé ce chemin pour parvenir à la fortune. Aussi, je me rappelle cette épitaphe qu'on lui fit.

Un perfide vieillard séduisit ma jeunesse;  
Un sage Magistrat confondit mes projets;  
Une mort héroïque expia ma foiblesse;  
Un peuple généreux me donna des regrets.

A peine M. la Harpe avoit-il approché de la table autour de laquelle on lui a permis de prendre place, la semaine dernière, qu'on a lancé contre lui cette épigramme.

Funeste & glorieux fauteuil  
Toi, du talent, le trône & le cercueil;  
De ta vertu soporifique  
Sur le pauvre Bébé répands l'heureux effet!  
Endors-le-moi d'un sommeil léthargique.  
Pour être plus sûr de ton fait,  
Avec Timoleon, Gustave, Mélanie,  
Et des Conseils la froide rapsodie  
Il faut rembourrer ton coussin.  
Apprête-toi, voici le petit nain,

Il est niché. Gloire à l'académie!  
 Jà du fauteuil l'affoupissant génie  
 Vient d'opérer, il saisit le bambin.  
 Ah ! n'allez pas troubler sa paix profonde :  
 N'est-il pas juste, amis, qu'il dorme enfin !  
 Après avoir endormi tant de monde !

Consolez-vous, Monsieur, de n'avoir point assisté à la réception de ce grand homme ; vous en auriez rapporté comme moi un grand mal de tête & fort peu de plaisir ; la séance a été longue, l'assemblée nombreuse, la chaleur excessive & le plaisir médiocre. M. la Harpe a ouvert la séance par son discours de remerciement que j'ai trouvé terre à terre, il a parlé de la maniere dont les gens de lettres doivent vivre, il a parlé de lui, de son desir d'être académicien, des espérances que les bontés de *Messieurs* avoient fait naître. Suivant le systême reçu, il a parlé de Racine & de Fenelon, & pas un mot de Corneille ni de Crébillon ; on a applaudi une comparaison qu'il a faite, des vers qu'il a composés pour les prix académiques, dans lesquels il a célébré ses maîtres & ses modeles, aux chansons que répètent les soldats en marchant au combat, dans lesquelles ils célèbrent les hauts faits de leurs Généraux ; il a fait une transition assez heureuse des trois regnes de Louis XIV, Louis XV, & Louis XVI, qu'il a loués brièvement & adroitement, bien entendu que la palme des éloges est demeurée au dernier vivant qui représente *La Vertu sur le trône assise à côté des Graces* ; il a brûlé un grain d'en-

cens pour Messieurs de Nivernois, de Beauveau, de Duras, de Montazet, qui tous étoient présens, & a fini par se répandre en éloges sur le Papa grand-homme, l'homme universel, le dictateur de la littérature; il a fait des vœux pour qu'il revînt en France, qu'il parût comme Sophocle sur la scene enrichie de ses productions, courbé sous les lauriers.... Ce morceau a été fort applaudi. Il a dit un mot de M. le Duc du St. Aignan, dont il a loué les lumieres, la facilité des mœurs & cette douce sérénité qui l'a accompagné jusques au tombeau, & qui étoit le gage de sa belle ame; M. Colardeau moissonné à la fleur de son âge, expirant sur le seuil du temple de la gloire, n'ayant jamais eu d'ennemis, & ayant mieux connu qu'un autre l'art de fléchir notre langue au rythme des vers, sans lui faire perdre de son harmonie, a obtenu le tribut des louanges que lui devoit son successeur.

M. Marmontel a répondu à ce discours; il a dit qu'il ne falloit pas pleurer M. de Saint-Aignan qui avoit rempli une des carrieres les plus heureuses dont on ait connoissance, il l'a peint comblé de gloire, d'honneurs, de richesses & d'années; il a rappelé une anecdote bien extraordinaire: que le pere de ce Seigneur avoit vécu sous le regne de Henri IV, ayant eu ce fils à l'âge de septante-six ans, ce qui fait qu'entr'eux deux, ils ont vu huit générations de nos Monarques, Louis XVI étant éloigné de huit degrés de Henri IV. Mais M. Marmontel s'est fort appuyé sur le

fort  
descri  
teur  
la pl  
roit  
bien  
fût a  
publi  
larde  
rat,  
volun  
a-t-el  
sion  
le cr  
dans  
l'élog  
sans  
ces. I  
qui s  
quell  
la pe  
torité  
usage  
envel  
flage  
ses c  
tout  
blic t  
pre l  
rectif  
acadé  
pece  
faite  
l'avoit



sort de M. Colardeau : il a fait une longue description des derniers momens de cet auteur, il a dit que l'académie s'étoit flattée que la place qu'elle venoit de lui accorder pourroit le rappeler à la vie.... Il seroit sans doute bien intéressant pour les gens de lettres qu'on fût assuré de la certitude de ce spécifique. Le public a cru remarquer, qu'en louant M. Colardeau, on avoit beaucoup tiré sur M. Dorat, dont on avoit méprisé les productions volumineuses, faciles mais futiles. L'académie a-t-elle voulu se justifier d'avoir donné l'exclusion à cet aimable littérateur? je serois tenté de le croire. La seule phrase qui a été remarquée dans le long discours de M. Marmontel, a été l'éloge du Roi, *devant qui l'on pouvoit louer sans crainte toutes les vertus & blâmer tous les vices.* Il a observé aussi l'heureuse révolution qui s'étoit opérée dans l'administration, laquelle s'occupe à manifester son pouvoir par la persuasion & non par le despotisme de l'autorité.... Mais quand il a fallu, selon l'antique usage, louer M. la Harpe, M. Marmontel a enveloppé le miel de ses éloges d'un perfiffage si amer, sur son orgueil, son ambition; ses critiques, que le récipiendaire en a été tout décontenancé, d'autant plus que le public toujours malin applaudissoit à tout rompre les Sarcasmes, & restoit muet au correctif de louanges. Les ennemis du nouvel académicien ont prétendu que c'étoit une espèce d'amende honorable que l'académie avoit faite au public, en recevant ce jeune adepte, de l'avoir fait fesser publiquement par son directeur.

M. Dalember a terminé la séance par l'éloge de M. de Saci ; il a dit d'abord que ce savant avoit été excepté de l'espece d'anathême qui semble avoir été prononcé contre les grands-hommes , en leur disant : *Sois grand-homme & fois malheureux*. Mais on s'est apperçu que l'orateur , qui vient de faire une perte très-cruelle en la personne de Mlle. de l'Espinafle , avoit fait choix exprès de ce sujet , pour répandre des fleurs en public sur sa tombe. Il a profité de la circonstance de la liaison de la Marquise de Lambert avec M. de Saci , pour peindre la douleur qu'eut la première lorsqu'elle perdit ce respectable ami ; alors , comme échauffé par ce souvenir & cette ressemblance , il a peint avec les couleurs les plus énergiques les regrets d'une telle privation , il a dit combien elle faisoit desirer de quitter cette vie , où l'on éprouvoit tant de malheurs , pour se rejoindre à l'objet de ses affections , & il a établi la nécessité pour les cœurs frappés de tels sentimens , de la croyance de l'immortalité de l'ame , dont il a assuré que le systême avoit moins été un effort de génie qu'une émanation du cœur. Le ton dont il a prononcé cette espece de panégyrique , les larmes qui lui couloient des yeux , ont fait partager son attendrissement à tous les spectateurs. C'est sans doute une des plus belles prérogatives du génie , de pouvoir intéresser l'univers à ses plaisirs & à ses peines.

S

Con

Les

Sa

O t

Aux

Qu'

Tu

De

Où

En s

Son

Et d

Plan

Mai

C'est

Du

Que

Qui

A d

Tu

Tu

Qua

Sur

Et d

Un

Ah !

Peu

S'y

Par

Qu'

## SATYRE AU COMTE D\*\*\*

*Par M. Robbé de Beauveset.*

Comte, dans qui l'Etre propice a mis  
 Les rares dons qu'à ses plus chers amis  
 Sa main encor dispense avec réserve,  
 O toi qui joins une facile verve,  
 Aux profondeurs d'un immense savoir,  
 Qu'en tes écrits tu fais si bien valoir :  
 Tu fus aussi cultiver chaque branche  
 De ce grand art par Loke approfondi,  
 Où le génie ose d'un vol hardi,  
 En s'élevant jusqu'aux sources de l'être,  
 Sonder Dieu même, apprendre à se connoître,  
 Et discernant l'esprit de ses ressorts,  
 Planter ta borne entre l'ame & le corps.  
 Mais ce qu'en toi bien autrement je prise,  
 C'est ce cœur droit, cette noble franchise  
 Du bon vieux temps, cette rare bonté  
 Que pare encor la douce urbanité,  
 Qui t'élevant au-dessus d'une offense.  
 A des bienfaits fait borner ta vengeance.  
 Tu t'en souviens : à quel fâcheux remords,  
 Tu fus livrer mon Pégase sans mords,  
 Quand dans l'accès d'un coupable délire,  
 Sur toi j'osois aiguïser la satire,  
 Et décocher de mon arc forcené,  
 Un trait malin contre moi retourné.  
 Ah ! si mes vers au temple de mémoire  
 Peuvent s'inscrire, & ma honte & ta gloire  
 Sy graveront, oui, cher Comte, je veux  
 Par ton exemple instruire nos neveux.  
 Qu'en ta vengeance il est de grandeur d'ame !

Oui : j'ai trouvé fort bonne l'épigramme,  
 Me disois-tu, mais, cher Robbé, pourquoi  
 Ne pas la faire en dinant avec moi ?  
 Depuis ce temps, ta bonté soutenue,  
 A mon secours est sans cesse venue,  
 Et du précepte, au code du Chrétien  
 Recommandé, tu t'acquittas si bien,  
 Qu'il ne se vit jamais ami fidele,  
 Pour son ami s'armer de plus de zele,  
 Et que pour moi ton crédit déployé,  
 Dans tous les cas m'a toujours étayé.  
 Dès ce moment je dégorgeai ma plume  
 De tout son fiel, & je brisai l'enclume  
 Où je forgeois ces traits que Juvenal  
 Faisoit pleuvoir sur chaque original.  
 Je gourmandai mon esprit satyrique,  
 Et grace à toi, maint auteur empirique,  
 Repose en paix sous le laurier fané,  
 Dont je le laisse à son gré couronné,  
 Sans redouter la dent de mes couleuvres,  
 Le beau Champfort a publié ses œuvres.  
 L'abbé le Blanc grate sans crainte au seuil  
 De votre Louvre, en briguant le fauteuil;  
 Et vieux lion, l'âne à la Dunciade, (\*)  
 Impunément m'a lâché sa ruade.  
 Je me suis fait une sévère loi,  
 De trouver bons les vers de Du Belloi,  
 Quand dans ton corps, on admit deux mazettes,  
 Qui pour moulture y portoient des gazettes,  
 Damon, Licas, n'ont point oui ma voix,

---

(\*) On fait, ou pour mieux dire, on ne fait pas, que  
 l'auteur de la Dunciade a jugé à propos de parler de moi  
 dans ce poëme si méchant, & pourtant si ennuyeux.



Se récrier sur ce burlesque choix;  
 Si sur le Pinde un enroué se glisse;  
 Je lui présente un bâton de réglisse;  
 Et volontiers mortifiant mes sens,  
 J'applaudis même à ses sons glapissants.  
 Bref : pour jamais j'appris à m'interdire  
 L'art si facile à mon sens de médire,  
 L'art de fixer, redoutable inspecteur,  
 A son vrai taux la taille d'un auteur,  
 Qui s'échassant sur sa trop haute idée,  
 Croit s'ajouter encore une coudée.  
 Si pour Duclos c'est un si grand régal,  
 De se juger à Théophraste égal,  
 Je le veux bien. Que Palissot, de Pope  
 Soit le rival, qu'Aubert surpasse Esope,  
 Que cet Abbé, fabuliste affronteur,  
 En s'accollant avec Jean le conteur,  
 Pense avec lui se partager la pomme,  
 Et faire prendre un singe pour un homme, (\*)  
 J'y consens, moi. L'écuménique Arrouet,  
 Peut sur sa tête entasser à souhait,  
 Enfant gâté de la belle nature,  
 Tous les lauriers de la littérature.  
 Qu'au tribunal où se trouvent proscrits  
 Les contempteurs de ses derniers écrits,  
 Je sois cité; tant mieux! Qu'on s'évertue  
 A mettre au tronc pour sa vieille statue,  
 Et que chacun, chez ce Pigal vanté,  
 Aille encenser son squelette sculpté,  
 Je ne l'empêche. Ai-je exhalé ma bile;  
 Quand des Saisons le chantre mal habile;

---

(\*) On voit dans un joli médaillon l'abbé Aubert en  
 regard avec La Fontaine. Spectatum admissi risum teneatis.

Fit repentir un auteur médifant,  
 D'avoir osé bâiller en le lifant,  
 Et dans la geôle, en gauche politique,  
 Eût fait cloîtrer l'audacieux critique ?  
 Le bon Clément n'avoit pourtant pas tort,  
 Tout iefteur a droit de vie & de mort  
 Sur nos écrits, dès que du porte-feuille  
 Nous les tirons : tant mieux s'il les accueille,  
 Mais fi, chantant en l'honneur des faifons,  
 Vous n'offrez même en été que glaçons,  
 Si vos vers plats font fans goût, fans génie,  
 Si fatiguans par leur monotonie,  
 Ils rampent tous fur un plan mal fondu,  
 Dans un cahos où tout eft confondu,  
 Quel droit auroient vos mufes meurtrières,  
 Nouveaux Denis, d'envoyer aux carrières  
 Un Philoxène affez déjà puni  
 Par l'ennui feul dont l'ouvrage eft muni ?  
 Penfez-vous donc que le cachot corrige  
 Un jugement que le bon fens dirige ?  
 Et, pour avoir encagé le railleur,  
 Votre poëme en devient-il meilleur ?  
 „ Ainfi jadis, par le grand Gallilée,  
 „ Vit-on la terre au repos rappellée,  
 „ Bien qu'un décret eût à l'afire du jour  
 „ Signifié de rouler à l'entour ?  
 Me fuis-je plaint, quand l'auteur dont émane  
 Le drame altier qui peint le Métromane,  
 L'ami Piron, dont l'arc toujours tendu,  
 Toujours vous lâche un trait inattendu,  
 Humble & contrit, dans certaine préface, (\*)

---

(\*) La préface de la Métromanie ; qu'on prenne la peine de la lire.

Se souffleta rudement sur ma face ?  
 Quand desirant d'expier certains vers  
 Bien scandaleux qu'avoit faits le pervers,  
 Il eût jugé pour cela nécessaire,  
 De me choisir pour son bouc émissaire ?  
 En parallele, ayant donc mis les siens,  
 De noir, si fort il barbouilla les miens,  
 Qu'on nous eût pris, à nous voir l'un & l'autre,  
 Moi pour un diable & lui pour un apôtre.  
 En bon chrétien, j'oubliai ce délit,  
 Qu'offre sa prose où personne ne lit.  
 Pour m'en venger, a-t-il vu mes iambes,  
 Donner la chasse à ses froids dityrambes ?  
 Quand le parterre occit ses *filz ingrats*,  
 Fût-ce donc moi qui lui pouffai le bras ? (\*)  
 Seroit-ce enfin, si Montézume (\*\*) tombe,  
 Sous mon sifflet que le héros succombe ?  
 Son vrai talent fut par moi respecté,  
 Et je l'ai vu toujours du beau côté.  
 Mon Apollon n'a pas mis en lumière,  
 La vanité de ce pauvre Le Miere  
 Qui fit glapir des vers à la Clairon,  
 Si mal menés du correcteur Fréron.  
 Toutes les fois que l'affligé parterre,  
 Porta quelqu'un de ses morts-nés en terre,  
 En long manteau, crêpe au chef, larme à l'œil,  
 N'ai-je donc pas toujours suivi le deuil ?  
 Quand il conçût dans ses projets si vastes,  
 Cet Almanach, qu'il appelle ses fastes,  
 Où sont rimés dans son style Liégeois,

---

(\*) Peut-être le parterre eut tort.

(\*\*) *Montézume* ou *Fernand-Cortès*, Tragédie médiocre tout au plus.

De petits faits pour chaque jour du mois;  
 N'ai-je donc pas canonisé la piece  
 De ce Lansberg de rétrograde (\*) espece?  
 Lorsqu'il peignit l'art où le Titien,  
 Et Raphaël triompherent si bien,  
 Ma voix hélas! jusqu'aux célestes voutes,  
 Fit retentir l'éloge de ses croutes.

„ Aussi, depuis ces chef-d'œuvres divers,  
 „ Il n'aperçut au stérile univers,  
 „ Aucun mortel dont le rare génie  
 „ Pût s'élever à sa gloire infinie.  
 „ Il croit que Dieu dans un beau moule à part  
 „ Fond tout exprès l'ame qu'il lui départ. „  
 Qu'est à l'ouir notre étonnant Racine?  
 Un écrivain dont le style fascine,  
 Mais qui d'ailleurs, n'a ni ses sentimens,  
 Ni sa hauteur, ni ses grands mouvemens;  
 Et ce n'est pas si petite merveille,  
 Qu'il veuille bien s'affocier Corneille.  
 Hors ses écrits, tout diffille l'ennui.  
 Tous les talens, il les concentre en lui;  
 C'est le beau type, & la cause premiere  
 N'a rien produit d'aussi grand que Le Miere.  
 Il pense, enfin, que le ciel l'a traité,  
 En fait d'esprit, ainsi qu'en probité.  
 Et son génie, au toisé de sa tête,  
 Est aussi haut que son ame est honnête.  
 Le bon Le Miere ainsi parlant de foi,  
 S'enthousiasme, & de si bonne foi,  
 Que volontiers l'auditeur lui pardonne

---

(\*) Mathieu Lansberg ne lit que dans l'avenir; Lansberg le M.... ne lit que dans le passé; j'ai donc raison d'appeller ce dernier un Lansberg d'espece retrograde.

Les  
 Et q  
 Lui  
 Mai  
 C'est  
 D'av  
 Sans  
 Trè  
 Tou  
 En  
 Tro  
 Hé,  
 Le  
 Don  
 Son  
 Qui  
 Les  
 Déc  
 L'él  
 Qui  
 Des  
 Si  
 Tou  
 Au  
 Le  
 Il n  
 Des  
 Où  
 Pui  
 N'e

(\*)  
 style d  
 tance



Les violons qu'à tout heure il se donne,  
 Et que chacun, pour entrer dans son sens,  
 Lui fait humer le petit grain d'encens.  
 Mais devant moi, quel vil écrivain passe?  
 C'est Sabathier, ah! qu'il te rende grace,  
 D'avoir tari tout mon fiel cher.....  
 Sans quoi le traître expireroit ici.  
 Très-volontiers, je consens qu'il dénigre  
 Tous mes écrits, mais la griffe du tigre,  
 En me rangeant parmi les froids rimeurs,  
 Trop lâchement s'acharna sur mes mœurs.  
 Hé, que m'importe à quel bas coin me marque  
 Le faux poinçon de ce faux Aristarque,  
 Dont la censure & dont le jugement,  
 Sont sans justesse & sans discernement;  
 Qui préférant aux Paschal, aux Nicole,  
 Les noirs Docteurs de la proscrire école,  
 Décrie Arnaud & nous fait essuyer  
 L'éloge crud d'un frere Berruyer. (\*)  
 Qui va, plaçant parmi les hommes rares,  
 Des noms de l'ordre inconnus & barbares;  
 Si que Paschal diroit encor fort bien,  
 Tout effrayé, l'ordre étoit-il Chrétien?  
 Aussi voit-on dans les portraits qu'il trace,  
 Le faux s'unir à l'ignorance crasse...  
 Il n'a rien lu : des faiseurs de journaux,  
 Des gazetiers, voilà les arsenaux  
 Où ce Pigmée aux géans qu'il relance,  
 Puise les traits que par derriere il lance.  
 N'en parlons plus : le vouer au mépris,

---

(\*) On voit bien que je ne fais pas ici le procès au  
 style de Berruyer; je parle d'objets de plus grande impor-  
 tance : sa Doctrine.

C'est le porter encore à trop haut prix. (\*)  
 De cet Abbé l'ame rebarbative,  
 A rembruni mon imaginative.  
 De ma gaité pour faire ici les frais,  
 L'ami Linguet arrive tout exprès.  
 Vous avez vu sans façon ce grand homme  
 Aux orateurs d'Athenes & de Rome,  
 Se mesurant, s'asseoir entre les deux,  
 Ceint du laurier qu'il vole à chacun d'eux.  
 Gerbier tonnant dans notre aréopage,  
 Baïssait le ton devant lui, quel dommage,  
 Que du barreau le patron éconduit  
 Par bel arrêt se trouve enfin réduit,  
 En piochant (\*\*) aux champs de Panaliste,  
 A manger sec le pain du journaliste !  
 C'est bien sa faute ; aussi, que le galant  
 N'exerce-t-il au Pinde son talent ?  
 Le Ciel donnant dans tout ce qu'il souhaite,  
 L'a fait d'un coup orateur & poète.  
 Du bon Socrate avez-vous lu la mort ? (\*\*\*)

(\*) Je crois avoir fait trop d'honneur à l'Auteur des *Trois Siècles*, en parlant de lui ; mais comme rien n'est plus ordinaire, chez ces gens-là, que la sottise vanité ; j'ai bien voulu qu'il fût ce que je pense de son Ouvrage, afin qu'il n'aille pas s'imaginer que je le redoute.

(\*\*) Allusion au reproche de piocher au Palais, fait par M. L..... à un de ses confreres.

(\*\*\*) En commençant cette Tragédie *Anitus* dit, en parlant de Socrate :

*Il va noyer enfin dans son sang odieux  
 De la témérité l'exemple dangereux.*

Noyer dans un sang l'exemple de la témérité ! C'est bien autre chose que la fièvre de la Princesse Uranie dans les femmes savantes, noyée aux bains des propres mains de la Princesse !

C'est de génie un assez bel effort.  
 Quand on s'annonce ainsi dans la barrière ;  
 On doit pousser assez loin sa carrière.  
 Mais son chef-d'œuvre est un recueil de vers, (\*)  
 Qu'il fabriqua sur maints sujets divers.  
 Voulez-vous voir esquisser la manière,  
 Dont s'escrimoit sa muse printannière ?  
 Figurez-vous dans celle des saisons  
 Où ces Messieurs des petites maisons,  
 Plus exaltés, se trouvent plus en verve ;  
 Que chacun veuille exercer sa Minerve,  
 Et faire entr'eux des ouvrages conçus,  
 A frais communs sur leur métier tissus.  
 Momus bientôt désopilant leur rate,  
 Chaque pensée éclose disparate,  
 De leur cerveau jaillit sans liaison,  
 Et contrarie en tout sens la raison.  
 Dans leurs concerts, c'est la cacophonie ;  
 Qui de leurs chants dirige l'harmonie,  
 Leurs violons, par leur sons discordans ;

---

(\*) On lit dans une certaine Epître de ce recueil, ces  
 vers singuliers :

*J'ai senti dessécher & périr mon génie  
 Sous le poids de l'ignominie  
 Dont mon nom doit être couvert.*

C'est M. L. . . qui parle de lui.

*Credo, quia fit divinitus illi  
 Ingenium, aut rerum fato prudentia major.*

*Virg. GEORG. I. Lib.*

Qu pour la commodité de ceux qui n'entendent pas le latin :  
 Vive Jésus ! il est forcier, ma mere.

*Gresset; VERTY, ch. 2.*

Crispent l'oreille en agaçant les dents.  
 Bref, vous avez la chimere que trace,  
 Dans le début de son Poëme, Horace.  
 C'est le tableau des vers que le Rémois  
 Dictoit avant de rêver sur les loix;  
 Dont, par malheur, la discrète beurriere,  
 A consommé l'édition entiere.  
 Je ne serois d'avis qu'on adorât,  
 L'esprit Pithon qui tourmente Dorat.  
 Si ne faut-il pourtant qu'on le méprise.  
 Léger Poëte, il est fort à ma guise.  
 Trop foiblement maniant le burin,  
 Son Apollon n'est pas double de rein,  
 Mais dans ces vers Dorat rient captives  
 En ce temps-ci les Graces fugitives.  
 Souple, badin, délicat dans ses traits,  
 D'une toilette il fait bien les apprêts,  
 Et le mignon, d'une main assez sûre,  
 Sait à Vénus attacher la ceinture.  
 C'est, si l'on veut, un joli papillon,  
 Bariolé d'azur, de vermillon,  
 Batifolant autour d'une ruelle,  
 Et qui voltige au gré de chaque belle.  
 A l'oeil du sexe il est tout plein d'appas.  
 Mais mon ami, pour Dieu, ne chauffez pas  
 Le brodequin; la chaussure comique  
 Grimaceroit sur votre jambe érique.  
 Jamais *Thalie* inspirant vos écrits,  
 Ne vous admit entre ses favoris.  
 Votre talent au sien n'est analogue.  
 Vous ignorez les loix du dialogue,  
 Il vous faudroit plus d'art & plus d'élan,  
 Pour concevoir & digérer un plan.  
 Et votre intrigue ou nulle, ou mal nouée,

Du  
 Te  
 Que  
 Par  
 Sa  
 Un  
 C'est  
 Il s'é  
 Du  
 Passa  
 Cray  
 Il cr  
 Mett  
 Et le  
 Bien  
 Hé!  
 Un  
 L'am  
 Crut  
 Le v  
 Uniy  
 Philo  
 Factu  
 Com  
 Va  
 Satyr  
 De p  
 Sur  
 C'est  
 Du g  
 A d'  
 Du g  
 Et ce  
 Rend  
 Tom



Du connoisseur ne peut être avouée,  
 Tel est le tic de tout jeune écrivain,  
 Que le trépied livre au souffle divin,  
 Par un succès dans un genre animée,  
 Sa Muse vent hausser sa renommée.  
 Un madrigal sort de lui bien tourné,  
 C'est un garant que pour l'Ode il est né,  
 Il s'émancipe, & tranchant du Pindare,  
 Du nez en terre il donne comme Icare,  
 Passablement quelqu'un de nos rimeurs,  
 Crayonna-t-il un portrait de nos mœurs,  
 Il croit pouvoir, génie à la Voltaire,  
 Mettre au théâtre un nouveau caractère,  
 Et le public, d'un concert de sifflets,  
 Bien discordans, fera pour lui les frais;  
 Hé! mes amis, restons ce que nous sommes;  
 Un homme en lui n'eut jamais tous les hommes.  
 L'ambitieux du château de Ferné,  
 Crut que pour tout Dieu l'avoit façonné,  
 Le voilà donc qui vous leve bourique  
 Universelle : ode, drame, critique,  
 Philosophie, histoire, beaux romans,  
 Factum, discours, opéra, vers charmans,  
 Complot théâtre, où la muse riante  
 Va contrastant avec la larmoyante,  
 Satyre, épître, ouvrages mélangés  
 De prose & vers se trouvent arrangés  
 Sur son comptoir, à tout genre il se guide;  
 C'est le mercier le mieux fourni du Pinde.  
 Du géometre il emprunte le ton  
 A d'Alembert, calcule avec Newton,  
 Du grand Homere, en épique s'acoste,  
 Et court en fou les champs de l'Arioste.  
 Rendons-lui gloire : en traitant chaque objet,

Il n'est jamais au-dessous du sujet,  
 Mais il n'est pas ce qu'il imagine être ;  
 Original , par-tout il a son maître.  
 C'est pour Pégase un assez doux fardeau ;  
 Que de porter aux deux monts Colardeau.  
 Qu'en lui l'on vante & lyre harmonieuse,  
 Et de beaux vers tournure ingénieuse,  
 Et style pur, de bon cœur j'en conviens.  
 Mais ce n'est pas à cela que j'en viens.  
 Aux qualités qui lui sont accordées,  
 S'il pouvoit joindre un plus grand fond d'idées,  
 Si de soi-même inflexible censeur,  
 Il se rendoit un plus profond penseur,  
 Que chaque mot que l'harmonie honore,  
 Mit plus de sens dans sa bouche sonore,  
 J'applaudirois : pour lui je suis honteux,  
 De voir souvent des riens en vers pompeux.  
 Ce sont enfans de naissance assez mince,  
 Qu'il a parés de la pourpre d'un Prince,  
 Et qui d'emprunts richement habillés,  
 Vous font pitié quand vous les dépouillez,  
 Tout rabattu : mieux me vaut que je lise  
 Dans son latin la brûlante Héloïse,  
 Que de la voir rafraîchie à l'excès,  
 Dans le rimé du traducteur Français.  
 J'aime bien mieux me promener en prose,  
 Dans ces lieux frais que l'Eurotas arrose,  
 Où Montesquieu, cet Albane charmant,  
 En traits naïfs peint ce beau couple amant,  
 Qui, couronné d'une simple guirlande,  
 Court à Vénus présenter son offrande,  
 Et la prier qu'au même noeud ferrés,  
 Leurs cœurs lui soient à jamais consacrés,  
 Que d'y marcher gêné par le contexte

D'un vers oïseux ; affoiblissant le texte.  
 Messieurs du Pinde, apprêtez vos archets,  
 Accordez-vous, voici le Beaumarchais,  
 Qui triomphant, aux filles de mémoire  
 Vient présenter son quadruple mémoire.  
 On va sans doute à ce grand tribunal,  
 Le proclamer auteur original.  
 Sur sa *Goesman* quel sel attique il verse,  
 Quand au palais avec elle il converse !  
 Qu'il fut gentil, quand il représenta  
 Marin, touchant l'orgue à la *Clota*,  
 Quand consommé dans notre art héraldique,  
 Du nouveau noble il fut l'Ecu critique,  
 Et qu'au milieu des sarcasmes, des ris,  
 Il le rendit la fable de Paris !  
 Qui mieux que lui mania l'ironie ?  
 En lui Kerlon croyoit voir le génie  
 De ce Pascal, contre Ignace trouvé  
 Du ton plaisant le modèle achevé.  
 Mais, je ne fais si ma plume civile  
 Dois l'avouer au barbier de Seville.  
 Dans sa préface on le voit plaisanter  
 Si lourdement, qu'on a lieu de douter,  
 Tant du contraste on a l'ame faisie,  
 Si le Mercure est aussi le Sosie.  
 De Rome ici quel est cet autre espoir,  
 Qu'au microscope on peut à peine voir (\*)  
 Qu'il est content ! & comme il se rengorge !  
 A froid battu quelqu'écrivain de sa forge  
 Est donc sorti ? ... bon, il charme Paris,

(\*) Voilà tout juste le petit *Ascanie* de l'*Entide*...

.... *Ascanius*, *magnæ spes altera Romæ*.

*Æneid.* l. 12.

Il a tourné le plus grand des Henri  
 En Vaudeville, & le petit comique,  
 Jouit enfin de son triomphe unique.  
 Laissons-le vivre : un trépas trop subit,  
 Peut dès demain lui fonder un obit.  
 J'aimerois moi, d'Arnaud à la folie;  
 Si Dieu m'eût fait à la mélancolie  
 Enclin un peu, notre cher Baculart  
 Est né sensible, il conte avec tout l'art  
 Et tout le goût qu'en ses écrits peut mettre  
 Un romancier qui cherche à se soumettre  
 Tous ses lecteurs; mais le sombre manoir  
 De son cerveau toujours rendu de noir,  
 Est le repaire où chaque oiseau nocturne,  
 Trainant le char de la mort taciturne,  
 Se réfugie : aux lueurs des flambeaux,  
 Sa muse en deuil descend dans les tombeaux;  
 Et ne se plaît qu'avec les pâles ombres.  
 Il n'a jamais que des images sombres  
 A présenter, & chez lui les Amours,  
 En chappe noire officiant toujours,  
 Sont renfrognés. Sous son crayon austère,  
 Les voluptés perdent leur caractère.  
 Je ne fais cas, moi qui suis né rieur,  
 Des billets doux de ce juré crieur.  
 Et plus qu'Yong se montra-t-il sublime,  
 Il me fait peur; quand il ouvre l'abîme  
 Que sous mes pieds me creuse le trépas;  
 On l'attend mieux tout en n'y songeant pas.  
 Je sors contrit de sa triste lecture;  
 Si me faut-il courir à la pâture  
 De Rabelais, chez qui bien fêtoyé,  
 Je perds le noir que d'Arnaud m'a broyé.  
 Quoi qu'il en soit de sa lugubre prose,



J'aime bien mieux en prendre à grande dose,  
 Que de risquer la vapeur des pavots,  
 Que Palissot verse sur ses travaux,  
 Lorsque de Pope il essaya le rôle,  
 Convenons-en, il tint mal sa parole,  
 Nous devons tous rire des plaisans traits  
 Dont il alloit égayer nos portraits,  
 Mais quand on lut les vers du camarade,  
 On ne vit plus qu'un plaisant de parade,  
 Qui vainement invoquant la gaîté,  
 Ne rit jamais que d'un rire apreté,  
 Trainant dans goût, sans imaginative  
 Sur le papier une plume massive,  
 Vouant toujours ses lecteurs à l'ennui,  
 Et par ses traits ne flétrissant que lui,  
 Je voudrois bien qu'il nous dit à quel titre,  
 De nos renoms s'établissant l'arbitre,  
 En souverain il lance ses arrêts,  
 Est-on si fier quand on a fait Zares,  
 Quand tant de fois à l'a clameur publique  
 On est exclu de la scène comique,  
 Quand l'auditeur, qu'il a su rebûter,  
 Recligne même à vouloir l'écouter,  
 Quelle sottise ! à qui fera-t-il croire  
 Que ce Fréron qui dispensa la gloire  
 Si justement, qu'il du vrai seul épris,  
 A leur valeur taxa tous nos écrits,  
 Fut, pour avoir au Lorrain insipide  
 Rendu justice, un écrivain stupide,  
 En sentinelle au double mont posé,  
 C'étoit sur lui que s'étoit reposé  
 Le Dieu des vers. Du haut de sa guérite  
 Il foudroyoit les gens qui sans mérite,  
 Et qui sans verve au travail obstinés

Venoient soniller ses parvis profanés.  
 Las ! il n'est plus & l'inflexible Parque  
 Trancha trop tôt les jours de l'Aristarque ;  
 Le Dieu du goût en perdant ce censeur,  
 S'est vu ravir son plus fier défenseur,  
 Quel écrivain que ce fameux Cinique,  
 Auquel toujours l'implacable critique,  
 En vain tenta de livrer ses assauts !  
 Que devant lui l'on porte les faisceaux  
 De l'éloquence ; oui : dans l'illustre Athènes,  
 Son seul rival eût été Démosthènes,  
 Vous entendez que c'est le Gènevois,  
 Qui fièrement me fait hausser la voix,  
 Quel feu sorti de sa plume électrique,  
 Brille & s'attache à sa dialectique !  
 Avec quel art il orne la raison !  
 Qu'est notre Arrouet, mis en comparaison,  
 Dont les flatteurs nous vantent tant la prose !  
 Le mot l'occupe & Jean-Jacques la chose,  
 Son mâle style est un feu dévorant,  
 De son cerveau quel rapide torrent  
 De sentimens & de hautes idées,  
 Répand par-tout ses ondes débordées !  
 Comme est musclé ce raisonneur profond,  
 Quand il combat, & pour jamais confond,  
 Cet insensé qui veut que l'ame altière  
 Soit le produit d'une vile matière !  
 Que n'eût-il pas des humains mérité,  
 Si ne s'armant que pour la vérité,  
 Il n'employoit son nerf hétérodoxe,  
 A renforcer par fois le paradoxe !  
 D'autant plus même en ce cas, dangereux,  
 Que des mortels né le plus vigoureux,  
 Il n'est athlète, allant à sa rencontre,

Fort de jarret, qui puisse tenir contre;  
 Et que par lui le vulgaire enchainé,  
 Marche à son char en esclave traîné.  
 Avec regret je quitte ce grand homme;  
 Mais en courroux, le Dieu des vers me somme,  
 D'expédier un certain avorton,  
 Qui sur le Pinde osant donner le ton,  
 Veut à chacun voir porter son écharpe.  
 La rime assez vous conduit à la Harpe.  
 Par le public à sa valeur prisé,  
 Le nez ençor de cinq chûtes brisé,  
 Chargé de vers que sa muse anodine  
 Si pesamment fait quand elle badine,  
 Quand elle vîse à la légèreté  
 Du petit chien par maitre Jean vanté,  
 Mais qui toujours a le verbe emphatique,  
 Et boursofflé s'il se monte au tragique.  
 Fier des lauriers qu'au Louvre il a reçus  
 Des mains des Pairs sur son compte déçus;  
 Tenant, enfin, le sceptre du Mercure,  
 Ce petit homme exerce sa censure  
 En vrai sultan. Du Pinde il fait bacha  
 A triple queue un sot qu'il s'attacha;  
 Et prédestine à la fatale tresse,  
 Tous les gosiers qui choquent sa hauteesse.  
 Du philosophe en qui tout préjugé  
 S'aneantit, protecteur, protégé,  
 Il s'est rendu la trompette bruyante,  
 Aussi poussé par la secte régnante,  
 Nous le verrons, jettonnier radieux,  
 Briller au cercle où differtent nos Dieux.  
 Quel démon vient de m'agiter encore?  
 De mon cerveau, cher Comte, il vient d'éclorre  
 Des vers frappés au coin le plus mordant.

Et la satire aiguise encor ma dent.  
 Ma foi Collins qui rompant l'équilibre;  
 A soutenu que l'homme n'est pas libre,  
 Avoit raison. Nous sommes emportés  
 Par le torrent où nous sommes jetés,  
 Bon gré, malgré. Mais à quoi donc s'amuse;  
 Me diras-tu, ton indocile muse?  
 Laisse en repos nos auteurs indigens.  
 Pourquoi heurter l'amour-propre des gens?  
 En renversant l'idole favorite,  
 Qu'ils se font tous de leur petit mérite?  
 Ah! laisse-les, se croyant possesseurs  
 De tous les dons qu'épanchent les neuf Sœurs,  
 Planer gaîment jusques à l'empirée.  
 Tels que ce fou, qui du port de Pirée  
 Dans le lointain observant les vaisseaux  
 Qui sillonnoient la surface des eaux,  
 Iru de fait, mais Crésus en idée,  
 Croyoit à lui chaque nef abordée.  
 Quel est l'auteur ennuyeux à périr,  
 Que ta recette ait jamais pu guérir?  
 Je n'en fais qu'un que ton bras énergique  
 Ait désarmé de son poignard tragique;  
 Et dont tu fis par ton vers correcteur,  
 D'un froid poète, un joli prosateur;  
 Si fallût-il encor que ton tonnerre,  
 Fût secondé des sifflets du parterre.  
 Crois-moi; renonce au lot de Juvénal;  
 Laisse le soin aux scribes de journal,  
 D'apprécier chaque écrit subalterne,  
 De nos intrus au Parnasse moderne;  
 Et t'élevant à de plus hauts objets,  
 Poursuis le cours de tes premiers projets.  
 Quand verrons-nous s'élancer de la presse,



Certain poëme où ta plume s'empresse  
A défrayer, par de mâles efforts,  
De leurs erreurs, Messieurs, nos esprits forts,  
Qui partisans d'une raison trop fière,  
Ont de la foi rejeté la lumière  
Dans cette lice où tu fus appelé,  
Resteras-tu court d'haleine, essoufflé,  
Laisseras-tu de ta main rebutée,  
Tomber la palme à ta gloire apprêtée ?  
Crois-moi : seconce, utile au mécréant,  
A ton génie un repos meslé.  
Fais éclater à son ame frappée,  
La vérité pour toi développée.  
Ce noble emploi ne te va-t-il pas mieux,  
Que d'exercer le talent odieux  
De la satire, & que d'user ta poudre,  
A tirailler sur gens qui, sans ta foudre,  
Au sein des airs prenant un vol trop haut,  
Par leur poids seul retomberont bientôt ?  
D'ailleurs, ami, ta plume doctorale,  
Qui de tout temps se piqua de morale,  
Doit malgré toi te forcer d'enrayer,  
Dans ce chemin que tu fus te frayer.  
Est-il licite en plein christianisme,  
D'aller donner sur le charlatanisme  
D'auteurs adroits, avides de renom,  
On ne fait comme, ayant acquis un nom ?  
En conscience un malheureux critique,  
Qui d'un seul trait de sa plume caustique,  
Ravit aux gens leur gloire & leur état,  
Peut-il dormir sur un tel attentat ?  
Aimer la gloire & l'estime des hommes,  
Est naturel à tous tant que nous sommes.  
On peut si bien de ce lot idéal

Grossir son être, écrivoit Saint Réal,  
 Qu'on devroit même accorder en échange  
 D'un mauvais livre, un tribut de louange,  
 A l'écrivain qui sans y réussir,  
 A pour nous plaire employé son loisir;  
 L'équité stricte, adjoignant récompense  
 A qui pour nous fut se mettre en dépense.  
 Or qu'un auteur ou par brigue, ou par art,  
 Soit festoyé de même que Ronsart,  
 Qu'un D. . . t à son siècle en impose,  
 Pourquoi troubler sa vaine apothéose ?  
 Hé ! de quel droit le dessaisir d'un bien,  
 Que l'on consent à lui donner pour rien ?  
 A fonds perdus, à rente viagère,  
 Qu'il place au moins sa gloire passagère ?  
 Et qu'il descende au tombeau convaincu,  
 Qu'en sa personne un grand homme a vécu,  
 Est-ce un forfait que de s'en faire accroire ?  
 Quel si grand tort a Raynal de se croire  
 Un écrivain comparable à Vextor ?  
 Ah qu'il jouisse : & laissons-le plutôt  
 Complaisamment embrassant sa chimère,  
 Que détrompé par la satire amère,  
 Songeons qu'il n'est que la postérité,  
 Qui puisse aux morts dire la vérité,  
 Qu'à la bonne heure, un satyrique tombe,  
 Sur un auteur dont le froid de la tombe  
 Met à couvert l'orgueil enseveli;  
 Dès qu'il a bu les ondes de l'oubli,  
 Que son scalpel s'exerce sur l'ouvrage,  
 L'utilité faire pardonner l'outrage.  
 Mais disséquer un auteur tout vivant !  
 Dans son cerveau faire entrer bien avant  
 L'acier perfide & fouillant dans son ame,

Déchiqueter cette mesquine trame,  
 Où sont ourdis ses vers fastidieux;  
 A l'œil du sage est un trait odieux!  
 Vous aurez beau nous citer Perse, Horace,  
 Et Juvenal, & ceux de notre race  
 Qui s'en aidoient, Regnier & Despreaux,  
 Des sots auteurs ces rigides fléaux,  
 L'erreur fût-elle encor plus générale,  
 Ne prescrit point contr'une loi morale,  
 Or cette loi qui défend d'usurper  
 Les droits d'autrui, doit-elle moins frapper  
 Sur le renom que de fausses merveilles  
 Leur ont acquis au prix de tant de veilles?  
 Cet aliment de tout être bien né,  
 Qu'au plus grand jour le ciel a destiné,  
 Qui le fait croître, & qui seul dans son ame  
 Des grands talens peut allumer la flamme,  
 La gloire, est-elle un bien moins précieux,  
 Que l'or qui flatte un traitant orgueilleux?  
 N'en doit-on pas excuser la manie,  
 Quand on a vu marchander le génie  
 Du grand Corneille, au jaloux Richelieu,  
 Comme jadis Simon l'esprit de Dieu;  
 Fort bien, dira quelque fâcheux Saumaise;  
 Par beau sophisme appuyez bien la thèse,  
 Vous les verrez intrus chez Apollon,  
 Bouleverfer tout le sacré vallon,  
 Changer ses loix, ses maximes, son code,  
 Par leurs écrits plus passans que la mode,  
 Gâter le tact aux jeunes aspirans,  
 Prescrire, enfin, s'érigeant en tyrans,  
 Au Dieu du goût des rites dans son temple,  
 Effrontément se citant pour exemple,  
 Les plus chérifs, tous jusques à Mercier,

De l'hélicon prendront le sceptre altier ;  
 Et nous verrons bientôt notre patrie  
 Se replonger dans cette barbarie ,  
 Que prêcha tant l'Orateur Genevois ,  
 Si nul patron ne prend en main ses droits.  
 Ne faut-il pas opposer une digne  
 De main de maître , à la veine prodigue  
 De ces grimauds de versificateurs ,  
 Encouragés par leurs adulateurs ?  
 Quoi ! préférant à l'intérêt des lettres  
 Leur vanité , j'admirerois leurs maîtres ?  
 Plus patient que le mordant Gilbert ,  
 J'accorderois au mielleux St. Lambert  
 Le naturel & la délicatesse  
 Qu'Anacréon fit sentir à la Grece ?  
 Et pour complaire au trop gentil Bernard ,  
 Du doux *Nafon* je lui verrois tout l'art ?  
 Non ne ferai ; je veux que ma satire ,  
 De léthargie à la fin vous les tire ,  
 Et qu'elle soit le magique miroir ,  
 Où tel qu'il est obligé de se voir ,  
 Tout écrivain qui ternira la glace ,  
 Brisant son luth , se remette à sa place ;  
 Si qu'à Vulcain livrant ses vers rampans ,  
 On n'ait plus lieu de rire à ses dépens.

*De Paris , le 2 Juillet 1776.*

ON vient de publier une traduction en vers libres du *Parapilla* du Chevalier Marini. Elle est d'un M. de la Borde, Lyonnais, homme d'esprit. Sa tournure est gaie & originale. Le traducteur, plus décent que l'auteur, a évité de nommer les choses par leur nom, &



cette polissonnerie n'en est devenue que plus piquante.

Une brochure qui fait bien plus de sensation que des plaisanteries sur une matière connue & rebattue depuis la création du monde, c'est celle-ci : *Mémoires de l'Abbé Terrai, Contrôleur général, contenant sa vie, son administration, ses intrigues & sa chute; avec une relation de l'éméute arrivée à Paris en 1775 avec cette épigraphe. Illi robur & æs triplex circa pectus erat. ....* Ce pamphlet, assez médiocre quant au style, offre une infinité de traits curieux & méchans, que vous n'avez peut-être jamais lus, ou qui ont été défigurés en parvenant jusqu'à vous.

» L'Abbé Terrai est fils d'un Tabellion ou Notaire de Bomis en Forez, petit village situé près de Lyon. Il appartient à une famille obscure & doit sa fortune à un oncle médecin qui lui acheta une charge de Conseiller au Parlement. Il s'y acquit quelque réputation & parvint par son dévouement aux volontés de la Cour, à fonder les espérances que son ambition lui suggéroit. Il s'étoit flatté de remplacer M. de l'Averdy. Le Duc de Choiseul ayant fait nommer M. Maynon d'Invau au Contrôle général, l'Abbé Terrai tourna le dos au parti de la Cour & chercha à se raccommoder avec sa compagnie. La finesse de sa conduite n'échappa pas au Chancelier Maupeou qui, croyant voir en lui l'homme qu'il lui falloit pour seconder ses projets, saisit la première occasion de culbuter M. Maynon & obtint sur le champ, du Roi, la nomination

de l'Abbé. Ce nouveau Ministre avoit par sa conduite passée, fait assez connoître son caractère, pour que les gens sensés prévissent les maux qu'il feroit à la France. On disoit plaisamment qu'il falloit que les finances fussent bien mal, puisqu'on leur donnoit un prêtre pour les administrer; qu'il falloit une foi bien vive pour croire à la résurrection du crédit qui étoit enterré ( en Terrai ). »

» L'Abbé Ministre ne tarda pas à faire des siennes. Les suspensions & réductions allèrent leur train. M. le Président Hocquart se trouvant à dîner avec lui chez M. le premier Président, sur ce que le Contrôleur, pour justifier ses opérations forcées, prétendoit qu'on ne pouvoit tirer de crise la France, qu'en la saignant, lui répondit vivement : *Cela se peut ; mais malheur à celui qui se résout d'en être le bourreau.* Au reste on rioit, on plaisantoit à la manière françoise. Le jour de l'ouverture de la nouvelle salle d'opéra, on étouffoit dans le parterre, quelqu'un s'écria : *Ah ! où est notre cher Abbé Terrai ? que n'est-il ici pour nous réduire de moitié !* C'étoit le temps où Billard venoit de faire sa banqueroute. On trouva une nuit à la porte du Contrôle général, cette inscription : *Ici l'on joue au noble jeu de billard.* On prit dans la suite, & l'on renferma à la Bastille l'auteur de ce placard : l'Abbé ordonna qu'il y resteroit jusqu'à ce que la partie fût finie. Voilà comme il se vengeoit des sarcasmes & des bons mots dont on l'accabloit. On en étoit rarement puni, mais il railloit de son côté. Un des principaux corri-

phées de l'opéra pour le chant, Pensionnaire du Roi, étant venu solliciter auprès de l'Abbé son paiement, il lui répondit, *qu'il falloit attendre, qu'il étoit juste de payer ceux qui pleuroient avant ceux qui chantoient.* L'Abbé Ministre appelloit *ses Mercuriales*, les arrêts du Conseil dont il avoit une fabrique si féconde qu'on en publioit tous les mercredis. »

Voici comme l'auteur des mémoires explique le mystère inique de la suspension du remboursement des rescriptions & billets des Fermes, qui succéda immédiatement aux assurances formelles que l'abbé Terrai avoit données par écrit contre le bruit qui s'étoit répandu du projet de cette opération. « M. de Choiseul sentoit dès ce moment ce qu'il avoit à craindre de deux hommes tels que Maupeou & Terrai. Il vouloit les faire sauter & commencer par le Contrôleur qui étoit l'un des plus fermes soutiens du parti du Chancelier. M. de la Borde, banquier de la Cour, est l'homme que le Duc de Choiseul prend pour l'agent de cette révolution. Il avoit alors le département de la guerre, & il engagea le Banquier à refuser son crédit ou à le mettre à un trop haut prix, dans un moment d'embarras pour faire face à la solde des troupes. Le Contrôleur général sentit d'où partoit le coup : plus fin que son ennemi, il fut trouver le Roi, il lui rendit compte de la position où il se trouvoit & lui dit, qu'il n'y voyoit d'autre remède, que de renvoyer ceux qui sacrifioient le bien de l'Etat à l'envie qu'ils lui portoient, ou de suspendre le paiement des billets des

fermes & des rescissions. Ce dernier parti fut agréé par le Roi, & l'arrêt du conseil fut minuté en silence & signé probablement hors du Conseil. L'abbé Terrai, pour faire tourner entièrement contre le Ministre de la guerre, le moyen même par lequel celui-ci avoit voulu le perdre, & pour s'en venger en le mortifiant, ne manqua pas d'insérer dans l'arrêt du Conseil, que le motif de la suspension étoit la nécessité de pourvoir au paiement de la solde des troupes. Sitôt que M. de Choiseul eut appris la résolution prise par le Roi à cet égard, il envoya le banquier la Borde à l'abbé Terrai, pour lui offrir de faire face à tout. Le Banquier fut mal reçu & disgracié entièrement. Le public chercha encore cette fois quelque consolation dans les plaisanteries & les jeux de mots ; on dit que l'abbé Terrai étoit sans foi, qu'il nous ôtoit l'espérance & nous réduisoit à la charité. Il y a dans Paris une rue qu'on appelle *Vuide-Gouffet* : un beau matin, on en trouva le nom effacé & l'on avoit écrit *Rue Terrai*. »

Je ne r'ouvrirai pas, en m'appesantissant sur les suites de cette funeste opération & sur les circonstances qui l'ont accompagnée, une plaie qui saigne encore, & dont la crise a produit une révolution entière dans le système financier. Je glisserai aussi légèrement sur l'aventure des Parlemens dont vous êtes sans doute fort ennuyé. Je vous parlerai seulement d'une estampe faite à l'occasion de certain arrêté dans lequel le Parlement assurant le Roi, de son dévouement le plus absolu, lui offroit



les fortunes, les charges & les vies des Magistrats. Cette caricature représentoit le Roi entouré du Chancelier, du Contrôleur-général & de Madame du Bary. Le premier Président arrivoit avec un petit panier chargé des bourses, des robes, des mortiers & autres ornemens de la Magistrature, & des attributs physiques de la virilité des membres de la compagnie.... L'abbé Terrai se jettoit sur les bourses, le Chancelier sur les robes & Madame du Bary sur le reste. Le Roi paroissoit étonné de ce qu'il ne lui revenoit rien.

» C'est à-peu-près dans ces circonstances que le Comte de Clermont vint à mourir. L'extinction de 300 mille livres de rente viagères que ce Prince avoit sur le Roi devoit enrichir d'autant la Couronne. L'Abbé, Ministre trouva le moyen de s'enrichir lui-même en cette occasion, en faisant sa cour à la maîtresse & à un favori du Monarque. Cette somme n'entroit pour rien dans les arrangemens qu'on avoit pris, on pouvoit donc en disposer sans risques : elle fut partagée entre la Comtesse du Bary, l'Abbé, & le Comte de la Marche qui demanderent réciproquement les uns pour les autres. »

Les anecdotes sur Madame du Bary, le journal historique de Maupeou, la lettre de l'abbé Terrai & tant d'autres brochures qui vous ont passé sous les yeux, vous ont suffisamment instruit, Monsieur, de l'histoire des amours de ce Ministre, de ses liaisons avec Destouches & même des opérations de finances qui l'ont fait détester. Vous connoîtrez encore le

génie & les vues d'ambition qui l'animoient par deux ou trois anecdotes qui manifestent son adresse & son habileté en ruses de Cour.

La famille du Bary voyant le frere d'une ancienne maîtresse du Roi , en possession de la place d'Intendant général des bâtimens , se complaisoit dans l'idée que cette Présidence des arts étoit due à ceux qui avoient fait leurs preuves dans le plus précieux de tous , celui d'amuser le Monarque. Le Contrôleur leur offrit un moyen de supplanter le Marquis de Marigni. « Le Roi , leur dit-il , est trop foible » pour ôter de sang-froid & sans mécontentement cette place au Poisson ; cela dépend de moi, puisque je puis, s'il me plaît, y répandre l'argent, sans lequel elle est en mauvais ordre, & la faire languir encore plus, en le refusant. Je vais tenir de plus en plus rigueur au Marquis sur cet article, profitez de cela pour me faire nommer son successeur. Au bout de quelque temps, mes grandes occupations me serviront de prétexte pour demander que cette place passe à quelqu'un d'entre vous. » Les choses se passèrent ainsi, mais l'Abbé garda la place dont il déclara qu'il ne se dessaisiroit que contre celle des Sceaux dont il vouloit dépouiller M. de Maupeou. On fit à ce sujet & sur ses prétentions au cardinalat, l'épigramme suivante.

Certain Abbé vivant aux Sceaux

Ainsi qu'aux dignités du plus haut Ministère,

S'adresse, dit-on, au Saint Pere,

Pour être colloqué parmi les Cardinaux.

Quoi, S. Pere, dit-il, seroit-ce une arrogance  
De tendre au même rang où Dubois fut porté ?

» Non moins que lui, j'ai la naissance,

» L'esprit, les mœurs, & la subtilité ;

En outre, mieux que lui, ne suis-je pas noté ;

» Connois-toi mieux, lui répond le S. Pere,

Saintement animé d'une juste colere,

» *Satanas, vade retro !*

» Va conter ailleurs tes sornettes

» Jamais tu n'auras de chapeau ;

» Il ne te faut que des cornettes.

On avoit donné au Contrôleur le sobriquet  
de grand houffoir, nom qui convenoit assez à  
sa figure & à sa besogne. Il houffia terrible-  
ment les fermes, au renouvellement du bail.  
Les nouvelles croupes & les intérêts qui fu-  
rent donnés à la famille du Bary & aux créa-  
tures du Ministre des finances, firent beau-  
coup crier les traitans. Il reçut, à cette occa-  
sion, une lettre assez plaisante de Mlle. Ar-  
noul, de l'opéra, la voici.

» Monseigneur, j'avois toujours oui dire  
que vous faisiez peu de cas des arts & des  
talens agréables. On attribuoit cette indiffé-  
rence à la dureté de votre caractère. Je  
vous ai souvent défendu du premier repro-  
che : quant au second, il m'eût été diffi-  
cile de m'élever contre le cri général de  
la France entiere. Cependant, je ne pour-  
rois me persuader qu'un homme aussi sen-  
sible que vous aux charmes de notre sexe,  
put avoir un cœur de bronze. Vous venez  
même de bien prouver le contraire : Vous

» vous êtes occupé de nous , au milieu de  
 » l'affaire la plus importante de votre Minis-  
 » tere. Forcé de gréver la nation d'un im-  
 » pôt de 162 millions , vous avez cru devoir  
 » en réserver une partie pour le théâtre ly-  
 » rique , & les autres spectacles. Vous sava-  
 » qu'une dose d'Allard , de Cailleau , de Rau-  
 » court , est un sûr narcotique pour calmer  
 » les opérations douloureuses que vous lui-  
 » faites à regret. Véritable homme d'état ,  
 » vous en prenez les membres , suivant l'uti-  
 » lité dont ils sont à vos vues. Le Gouver-  
 » nement sans doute , en temps de guerre ,  
 » fait grand cas d'un guerrier qui verse son  
 » sang pour sa patrie , mais en temps de paix ,  
 » le coup-d'œil d'un militaire mutilé ne sert  
 » qu'à affliger , qu'à exciter les plaintes & les  
 » murmures des François déjà trop disposés  
 » à geindre. Il faut des gens au contraire qui  
 » le distraient & qui l'amusent. Un chanteur ,  
 » une danseuse , sont alors des personnages  
 » essentiels ; & la distinction qu'on établit dans  
 » la récompense des deux especes de citoyens  
 » est proportionnée à l'idée qu'on en a. L'of-  
 » ficier estropié arrache avec beaucoup de  
 » peine , & après beaucoup de sollicitations  
 » & de courbettes , une pension modique ,  
 » elle est assignée sur le trésor royal , espece  
 » de crible sous lequel il faut tendre long-  
 » temps la main avant de recueillir quelques  
 » gouttes d'eau. L'acteur est traité plus ma-  
 » gnifiquement ; il est accolé à une sangsue  
 » publique , animal nécessaire qu'on fait ainsi  
 » se dégorger en notre faveur , de la sub-



(( 165 ))

France la plus pure dont il se repaît. C'est à  
pareil titre sans doute, Monseigneur, c'est  
à la profondeur de votre génie que je dois  
attribuer le prix flatteur dont vous honorez  
mon foible talent. Vous m'accordez, dit-on,  
une croupe ! ce mot m'effraieroit de toute  
autre part. Mais c'est une croupe d'or. Vous  
me faites chevaucher derrière Plutus ! je  
ne doute pas que dressé par vous, il n'ait  
les allures douces & engageantes. Je m'y  
commets sous vos auspices & cours avec  
lui les grandes aventures. Puissiez-vous en  
revanche, Monseigneur, ne jamais trouver  
de croupes rebelles ! Puissent toutes celles  
que vous voudrez caresser, s'abaisser sous  
votre main chatouilleuse ! Puisse la plus or-  
gueilleuse se laisser dompter par vous &  
recevoir votre grandeur avec ce frémisse-  
ment délicieux, présage du plus heureux  
voyage, toutes les fois que vous galope-  
rez dans les riantes vallées d'Italie. »

Paris, 4 Janvier 1774.

Mademoiselle Arnoult reçut la réponse suivante.

Versailles, 8 Janvier 1774.

« On vous a mal informée, Mademoiselle,  
vous n'avez point de croupe dans le nou-  
veau bail, ainsi vous ne chevaucherez der-  
rière aucun Fermier général ; mais il vous  
est très-permis d'en faire chevaucher quel-  
qu'un devant ou derrière vous. Cet accou-  
plement ne vous fera pas moins utile, il

est même plus commode en ce que, pour la mise, il n'exige qu'un très-petit fonds d'avance.

L'Abbé avoit porté ses vues sur les arts & métiers, mais avec des intentions bien différentes que celles de son successeur. Il en vouloit faire une ressource de finance, & son système étoit directement opposé à celui de M. Turgot. Il vouloit rendre les maîtrises héréditaires & faire rapporter au Roi la plus grande partie des droits de réception qui étoient fixés à diverses sommes depuis 300 jusqu'à 50 mille livres. L'Auteur des Mémoires assure que l'Abbé qui n'avoit pas craint de révolter les ordres les plus éminens de l'Etat, eut peur en cette occasion. Ce ne fut pas sans doute de la menace des pâtissiers qui déclarerent qu'ils jetteroient dans leur four le premier homme qui viendrait leur intimier des ordres à cet égard.

Il n'y a pas une anecdote dans le petit ouvrage que je dissequer, qui ne fournisse la preuve d'une grande vérité dont tout le monde parle & sur laquelle peu de gens réfléchissent; c'est que dans une Cour où tous les Ministres ne sont pas des gens vertueux, les plus petits intérêts particuliers sont toujours, sans exception, le premier mobile des événemens les plus importans & d'où dépendent le bonheur ou le malheur de la Nation, la stabilité de sa constitution & conséquemment sa splendeur ou sa décadence. L'Edit qui remit le droit du joyeux avènement pour celui de Louis XVI à la Couronne, n'étoit de la part

de l'Abbé Terrai qu'un trait de politique purement personnel & dont l'unique objet étoit de gagner la confiance d'un jeune Prince qu'il avoit avoir des vues droites, aimer le bien & le vouloir faire, & sur-tout être aimé de ses sujets. Notre écrivain prétend que cette remise d'un droit chimérique étoit mal vue, & préjudiciable de plusieurs manieres aux intérêts de la Nation. « Ce droit, dit-il, n'a jamais été perçu légalement, c'est-à-dire, par un enregistrement fait avec délibération libre dans les cours, & le tripot d'alors, en enregistrant l'Edit qui le remet, a fait à la Nation le tort irréparable de le reconnoître indirectement. Peut-être eût-il mieux valu mettre cet impôt qui porte sur tout sur les gens riches & aisés & en supprimer de plus onéreux, d'autant qu'il se seroit à coup sûr fort étendu, par l'intelligence de l'Abbé, & que des calculateurs connoissant tous ses talens, en présumoient le produit à 80 millions. »

L'Abbé Terrai après avoir manqué d'être assommé par le Peuple en divers endroits, pensa mourir de faim dans une de ses terres. Ses vassaux lui couperent les vivres un beau jour, en pillant la provision que son maître d'hôtel lui apportoit, & l'Abbé alla se cacher je ne sais où. Voici un mot très-heureux que dit le Comte d'Aranda lorsqu'on lui apprit le renvoi de ces Ministres : comme cet événement eut lieu le jour même de la St. Barthelemi, jour qu'on ne peut se rappeler sans frémir, on disoit devant cet Ambassadeur :

*Voici une belle St. Barthelemi de Ministres ;*  
*oui*, répondit-il, *car ce n'est pas le massacre de*  
*innocens.*

*De Paris, le 8 Juillet 1776*

RÉPARATION aux voleurs François que  
 j'ai précédemment inculpés de bêtise & de  
 mal-adresse. J'apprends qu'un filou a eu affaire  
 de finesse pour voler un Religieux avec sa  
 propre approbation & en toute conscience.  
 Un quidam se présente chez les *Peres* de la  
*Doctrine* & demande un des gros bonnets de  
 la maison pour se confesser à lui. Ces Messieurs  
 tiennent boutique ouverte d'absolutions & trou-  
 vent doux pour plusieurs raisons, de les don-  
 ner dans leur chambre au coin du feu. Le pé-  
 nitent, les yeux baissés & l'air confit en Dieu,  
 monte à la chambre qu'on lui indique, frappe  
 deux coups modestes. — Entrez, mon frere...  
 que demandez-vous ? — Je suis un pécheur  
 repentant ; je veux solliciter la miséricorde  
 divine aux pieds d'un de ses plus respectables  
 Ministres... — Approchez, mon fils, avec  
 confiance ; le trésor des indulgences est ou-  
 vert à ceux qui s'en rendent dignes par une  
 parfaite contrition... Le filou, à ces mots,  
 avoit déjà mis de côté la montre du révérend  
 Pere qui s'étoit trouvée sous sa main. —  
 O mon Pere, l'énormité de mes fautes me pé-  
 netre de honte & de douleur, j'ai volé...  
 Je ne puis vous entendre que vous n'ayez  
 restitué. — C'est cette montre, mon Pere, vou-  
 lez-vous vous en charger ? — Allez de ce pas,  
 mon

mon fi  
 mon P  
 elle ap  
 vous p  
 tre affa  
 nitent f  
 vre Per  
 que lui  
 M. d  
 dernier  
 & au co  
 fois pro  
 toutes l  
 estimabl

É P

Philosoph  
 Qui ne ch  
 Qui, d'un  
 Préparois  
 Ce qu'on  
 Le vrai pr  
 ainsi que  
 A toi-mêm  
 Tu n'as pl  
 e crois v  
 transporté  
 Un Peuple  
 impétueux  
 qui vole a  
 qui juge le  
 it des cal  
 labande le  
 Tome II



mon fils, la reporter vous-même : — mais ;  
mon Pere, j'ai voulu la rendre à celui à qui  
elle appartient, il l'a refusée ; — sur ce pied,  
vous pouvez la garder, achevez de dire vo-  
tre affaire, & je vous absous.... Le faux pé-  
nitent se hâte de finir & de décamper ; le pau-  
vre Pere ne s'apperçut que trop tard, de ce  
que lui coûtoit le conseil qu'il avoit donné.

M. de Voltaire a rendu à M. Turgot ce  
dernier hommage qui feroit honneur à l'esprit  
& au cœur du poète, s'il n'avoit pas tant de  
fois profané ses éloges, en les prodiguant à  
toutes les personnes en place, plus ou moins  
estimables.

### ÉPITRE A UN HOMME.

Philosophe indulgent, Ministre, Citoyen,  
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien ;  
Qui, d'un Peuple léger & trop ingrat peut-être,  
Préparois le bonheur, & celui de son maître ;  
Ce qu'on nomme disgrâce a payé tes bienfaits ;  
Le vrai prix des travaux n'est que de vivre en paix ;  
Ainsi que Lamoignon, délivré des orages,  
A toi-même rendu, tu n'instruis que les sages.  
Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris ;  
Je crois voir à la fois Athene & Sibaris,  
Transportés dans les murs embellis par la Seine.  
Un Peuple aimable & vain que son plaisir entraîne,  
Impétueux, frivole & sur-tout inconstant,  
Qui vole au moindre bruit & qui tourne à tout vent,  
Qui juge les guerriers, les Ministres, les Princes,  
Et des calamités dont pleurent les Provinces,  
Labaude le matin contre un Edit du Roi,

Tome III.

H

Le soir s'en va siffler quelque moderne ou moi,  
 Et regrette à souper dans ses turlupinades,  
 Les divertissemens du jour des barricades.  
 Voilà donc ce Paris? voilà ces connoisseurs,  
 Dont on veut captiver les suffrages trompeurs.  
 Hélas! au bord de l'Inde, autrefois Alexandre  
 Difoit sur les débris de cent villes en cendre:  
 Ah! qu'il m'en a coûté, quand j'étois si jaloux,  
 Railleurs Athéniens d'être loué par vous!  
 Ton esprit, je le fais, ta profonde sagesse,  
 Ta mâle probité, n'a point cette foiblesse.  
 A d'éternels travaux tu t'étois dévoué,  
 Pour servir ton pays, non pour être loué;  
 Caton dans tous les temps gardant son caractère,  
 Mourut pour les Romains, sans prétendre à leur plaisir.  
 La sublime vertu n'a point de vanité,  
 C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé  
 Dans le grand art des vers & dans celui d'Orphée  
 Que du desir de plaire une muse échauffée,  
 Du vent de la louange, excite son ardeur,  
 Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.  
 L'amour-propre a dicté sermons & comédies;  
 L'éloquent Montazet, gourmandant les impies,  
 N'a point été fâché d'être applaudi par eux,  
 Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux.  
 Mais où sont les héros dignes de la mémoire,  
 Qui sachent mériter & mépriser la gloire?

Nos livres nouveaux ne m'ont pas fait grand  
 plaisir, Monsieur, excepté cependant le com-  
 mentaire sur le code criminel d'Angleterre de  
 Guillaume Blachstone, par M. l'abbé Coyer.  
 cet ouvrage est très-intéressant. L'Angleterre  
 est de toutes les nations policées celle de

le code  
 ce, d  
 A p  
 nouve  
 cois d  
 anglois  
 nouvel  
 spectate  
 qui la  
 gieuse  
 font vo  
 vernes  
 ques : c  
 qui est l  
 beaux pa  
 quemen  
 On v  
 preuves  
 Goertz  
 louable  
 de ces p  
 ne reme  
 fortuné  
 ne se co  
 ridiques  
 manité!

Vers attri  
 in  
 Unde, ubi  
 Je n'en f  
 Et sur c  
 En peut

le code criminel approche le plus de la justice, de la raison & de l'humanité.

A propos de l'Angleterre, on imprime tout nouvellement à Londres une gazette en françois dans le format & le style des gazettes angloises que vous connoissez sans doute; cette nouvelle feuille m'a paru dans le style du spectateur. C'est l'auteur du gazetier Cuirassé qui la rédige. Vous savez avec quelle prodigieuse fécondité des écrivains éphémères se sont voués à amuser les Anglois dans les tavernes, par leurs productions satyricopolitiques : on rédige à Paris une gazette en anglois qui est l'extrait fait avec assez de goût des verbeux papiers dont Londres fourmille périodiquement.

On vient de publier les justifications & preuves de l'innocence du feu Ministre de Goertz sous Charles XII, c'est une tâche très-louable que celle de l'auteur de la collection de ces piéces justificatives; mais hélas, cela ne remet pas la tête sur les épaules de l'infortuné Ministre. Il n'y a pas de siècle où il ne se commette plusieurs de ces attentats juridiques pour la honte & le malheur de l'humanité!

*Vers attribués au Roi de Prusse, contre le livre intitulé : Système de la nature.*

*Unde, ubi, quo? D'où viens-je? où suis-je! où vais-je?*

Je n'en fais rien; Montaigne dit : qu'en fais-je?

Et sur ce point tout docteur consulté

En peut bien dire autant sans vanité.

Mais après tout , de qui donc le saurois-je ,  
 Moi , qui d'hier dans l'univers jetté  
 Ne suis rien moins qu'un être nécessaire ?  
 Mais un tel être a toujours existé.  
 Il en faut un , soit esprit , soit matière ,  
 Et ce point-là par nul n'est contesté.  
 Or moi chétif , être très-limité ,  
 Que tout étonne & convainc d'ignorance ,  
 Malgré cela je suis , je veux , je pense.  
 Je me propose un but en agissant ,  
 Et je voudrois que l'Etre tout-puissant ,  
 Auteur de tout & de mon existence ,  
 N'eût aucun but , aucune volonté :  
 Tandis qu'il m'a donné l'intelligence ,  
 Qu'il n'en eût point , lui qui m'en a doté.  
 Tu me diras : Mais la peste & la guerre ,  
 Les maux divers , physiques & moraux ,  
 La faim , la soif , & la goutte & la pierre ,  
 Du genre humain trop souvent les bourreaux ,  
 Mille prisons , les affreux tremblemens ,  
 Les tourbillons , les typhons , les Volcans ,  
 Tous les fléaux qui désolent la terre ,  
 Sont-ce les dons d'un pere à ses enfans ?  
 Loin d'accuser la divine Sageſſe ,  
 De ton esprit reconnois la foiblesse ,  
 Homme superbe , atôme révolté ,  
 Le tout-puissant posa cette barrière ,  
 Pour contenir ta curiosité ,  
 Peut-être il veut par cette obscurité  
 Humilier cette raison trop fiere ,  
 D'avoir suivi quelque trait de lumière ,

Que  
 Mais  
 Qu'il  
 De l  
 Et po  
 Dieu  
 D'ou  
 Et mo  
 Que s  
 Est da  
 Mais  
 De to  
 A ma  
 Ici l'al  
 Par de  
 Il faut  
 Je m'e  
 En te

La fan  
 On a pe  
 peu amus  
 toutes son  
 noy , où  
 favori , n'  
 M. le Co  
 sont pas  
 trere , ay  
 comme aff  
 disant qu'i



Que te montra par fois la vérité ;  
 Mais il manquoit à ta félicité ,  
 Qu'il dévoilât à ta foible paupière  
 De l'univers la théorie entière ;  
 Et pour te faire approuver ces décrets ,  
 Dieu t'auroit dû révéler ses secrets.  
 D'où vient le mal ? en vain je l'examine ,  
 Et moins je vois quelle est son origine.  
 Que s'ensuit-il , sinon que mon esprit  
 Est dans sa sphere étroit & circonscrit.  
 Mais supposer qu'une aveugle matiere  
 De tout effet est la cause première ,  
 A ma raison répugne & contredit.  
 Ici l'absurde & là l'explicable :  
 Par deux écueils je me vois arrêté ;  
 Il faut opter : l'absurde est incroyable ;  
 Je m'en tiens donc à la difficulté ,  
 En te laissant à toi l'absurdité.

*De Versailles , le 15 Juillet 1776 :*

LA santé du Roi un peu dérangée a fait que  
 l'on a peu travaillé à Marly , & qu'on s'y est  
 peu amusé. *Monsieur* , en revanche , a joui de  
 toutes sortes de plaisirs à son château de Bru-  
 noy , où M. Cromot son Surintendant & son  
 favori , n'a rien épargné pour amuser ce Prince.  
 M. le Comte d'Artois , dont les finances ne  
 sont pas en si bon ordre que celles de son  
 frere , ayant demandé à M. de Clugny une  
 somme assez forte , celui-ci s'est excusé , en  
 disant qu'il ne pouvoit rien sans l'aveu de

M. de Maurepas , chef des finances. Le Prince a mandé ce Seigneur , qui lui a dit qu'il en parleroit au Roi. Le lendemain le Mentor écrivit à M. le Comte d'Artois une lettre qui renfermoit un respectueux refus. Le Prince , furieux de cette réponse , fit au vieux Comte une réplique si dure & si violente , que M. de Maurepas crut devoir la porter au Roi. Dans le premier mouvement , Sa Majesté voulut venger son favori en exilant son frere ; mais le Mentor craignant les suites de cet éclair , chercha à calmer l'humeur du Monarque & y parvint.

*De Versailles , le 19 Juillet 1776.*

IL paroît que , nonobstant les cris & les cabales , la besogne de M. de St. Germain sera maintenue. Ce Ministre , plus politique que je ne l'aurois cru , a su prévenir le Roi contre toutes les menées , & a paré même le coup qu'il s'étoit bien douté que lui porteroient les Officiers généraux partis pour les divisions , en écrivant à Sa Majesté qu'ils ne pouvoient faire exécuter leurs ordres. Lorsqu'on fit avant-hier , chez le Roi , en comité des Ministres , la lecture des lettres de ces Officiers généraux , M. de St. Germain dit à Sa Majesté : „ je vous ai prévenu de tout , Sire ; laissez „ dire , il vous faut des foldats , & les meilleurs „ leurs possibles , j'ai vu tous ceux de l'Europe „ rope , & j'ai reconnu que le meilleur n'étoit „ toit pas le plus brave , mais le plus docile „ En conséquence , j'ai cru devoir établir dans

„ vos  
„ dina  
„ fray  
„ ne f  
„ le f  
„ la v  
„ le Roi  
„ votr  
„ quie  
„ Un  
„ quer la  
„ en dat  
„ n'est  
„ litiqu  
„ fous  
„ rer c  
„ liaiso  
„ faire  
„ ami  
„ ; Mini  
„ buté  
„ beau  
„ éloge  
„ rare ,  
„ son m  
„ une h  
„ çoise  
„ cesse d  
„ de la  
„ des ,  
„ préve  
„ ne po  
„ toit c  
„ & pr

„ vos troupes cet esprit d'ordre & de subor-  
 „ dination qui n'y a jamais régné , sans m'ef-  
 „ frayer des plaintes. Un Chirurgien habile  
 „ ne fait pas une amputation à un malade sans  
 „ le faire crier , mais il lui rend la santé &  
 „ la vie. „ Les Ministres ont resté muets , &  
 le Roi a dit : — “ Achevez & maintenez  
 „ votre ouvrage , Monsieur , & ne vous in-  
 „ quiétez de rien. „

Un anti-Vergennes vient de me communi-  
 quer la lettre dont je vous confie la copie ,  
 en date de Berlin du 8 de ce mois. “ Rien  
 „ n'est plus plaisant que les principes de po-  
 „ litique dont le cabinet de Versailles fait usage  
 „ sous le nouveau règne & la manière d'opé-  
 „ rer qu'il a adoptée , soit pour proposer des  
 „ liaisons aux Cours étrangères , soit pour  
 „ faire réussir ses vues. Le Marquis de Juigné ,  
 „ ami de M. de Vergennes , & qu'il a fait  
 „ ; Ministre de France à Pétersbourg , y a dé-  
 „ buté par faire au Comte de Panin un très-  
 „ beau discours qui renfermoit un sublime  
 „ éloge de M. de Vergennes , dont le génie  
 „ rare , formé pour la gloire & l'honneur du Roi  
 „ son maître , alloit donner un nouveau lustre &  
 „ une heureuse consistance à la Monarchie fran-  
 „ çoise ; Ministre qui , depuis sa jeunesse , n'avoit  
 „ cessé d'exercer les facultés de son esprit à l'étude  
 „ de la politique , & qui , dans plusieurs ambassa-  
 „ des , avoit déployé les plus grands talens. Pour  
 „ prévenir le reproche que le Ministre de Russie  
 „ ne pouvoit manquer de faire sur ce qu'é-  
 „ toit ce grand Vergennes qui avoit instigué  
 „ & provoqué la guerre que la Porte Otto-

„ manne a faite , sans raison , à la Russie ;  
 „ l'adroit Ambassadeur s'est empressé de rejet-  
 „ ter tout le blâme de cette négociation sur  
 „ le Duc de Choiseul , par lequel il avoit été  
 „ forcé d'agir contre les sentimens de son cœur &  
 „ ses propres principes politiques ; que ce Duc  
 „ gouvernoit alors la France en Despote , sa vo-  
 „ lonté y étant supérieure à celle du Monarque...  
 „ Mais qu'enfin le pouvoir excessif de ce Mi-  
 „ nistre n'étant plus , le choix que Louis XVI  
 „ avoit fait de M. de Vergennes alloit fixer  
 „ le bonheur de la France & la tranquillité  
 „ de l'Europe. M. le Ministre plénipotentiaire  
 „ en étant venu au détail de ses instructions ,  
 „ proposa une alliance offensive entre sa Cour  
 „ & celle de Vienne & de Pétersbourg , de  
 „ laquelle le Roi de Prusse ne pourroit être ,  
 „ puisque le but des Puissances unies devoit  
 „ être d'assurer la paix intérieure en Pologne ,  
 „ & d'obliger le Roi de Prusse à resserrer &  
 „ fixer les limites des possessions nouvelles  
 „ qui lui étoient échues par le partage. Le  
 „ Ministre Russe voulant éluder sur une ou-  
 „ verture aussi disparate à l'état des choses ,  
 „ fit quelques objections sur la possibilité de  
 „ l'exécution de telles vues , & sur la diffi-  
 „ culté pour la France d'en seconder vigou-  
 „ reusement le succès... M. de Juigné , qui  
 „ n'avoit pas de réponse prévue dans son ins-  
 „ truction , demanda de dépêcher un courier  
 „ à M. de Vergennes ; & comme on ne vou-  
 „ loit que gagner du temps , on y acquiesça de  
 „ bon cœur. Dans l'intervalle du retour du  
 „ courier , le négociateur n'a cessé de déclai-

„ mer  
 „ Du  
 „ à-p  
 „ & r  
 „ de  
 „ à fa  
 „ leux  
 „ le N  
 „ mun  
 „ berg  
 „ avec  
 „ sur  
 „ Min  
 „ com  
 „ idée  
 „ si ri  
 „ serv  
 „ l'ava  
 „ & d  
 „ liais  
 „ là c  
 „ gara  
 „ bou

Je d  
 velle  
 toye  
 douté  
 volun  
 oubliée  
 de l'abl  
 une P



„ mer publiquement contre l'administration du  
 „ Duc de Choiseul, se persuadant, fort mal-  
 „ à-propos, qu'il faisoit parfaitement sa cour ;  
 „ & regardant comme immanquable la réussite  
 „ de sa mission , il écrivit lettres sur lettres  
 „ à sa Cour pour y faire admirer le merveil-  
 „ leux de la révolution qu'il alloit opérer dans  
 „ le Nord. M. de Vergennes de son côté com-  
 „ muniqueoit le tout à M. de Maurepas, qui  
 „ berçoit agréablement son pupille couronné  
 „ avec ce beau rêve politique. On répondit  
 „ sur la dépêche de M. de Juigné, mais le  
 „ Ministère Russe jugea cette réponse si mal  
 „ combinée, les moyens si absurdes, & les  
 „ idées que la négociation fournissoit à l'appui  
 „ si ridicules, que toute sa négociation ne  
 „ servit qu'à prouver à la Cour de Russie,  
 „ l'avantage de son union avec celles de Vienne  
 „ & de Berlin, & même la nécessité d'une  
 „ liaison plus étroite avec cette première. C'est  
 „ là ce qui a donné lieu au dernier traité de  
 „ garantie mutuelle entre Vienne & Péters-  
 „ bourg..... „

*De Paris, le 23 Juillet 1776!*

Je dois vous dire un mot des *Heures nou-*  
*velles, à l'usage des Magistrats & des bons Ci-*  
*toyens*. Vous ne vous seriez peut-être pas  
 douté qu'on voulût écrire encore sur les ré-  
 volutions des tribunaux qui sont à peu-près  
 oubliées. Les *Heures* commencent par la messe  
 de l'abbé Perchel, corrigée & augmentée. C'est  
 une Parodie des prières qui accompagnent

cette cérémonie chrétienne. Voici comme on  
a tourné le dernier évangile : “ Au commen-  
,, cement l'honneur, la franchise & la bra-  
,, voure, constituoient le caractère de la na-  
,, tion ; il n'y avoit, comme a dit le Pro-  
,, phete Saint-Foix, *aucun amant qui ne servit*  
,, *son Roi, aucun guerrier qui ne servit sa Dame....*  
,, *Tout est perdu, fors l'honneur*, écrivoit Fran-  
,, çois I après la malheureuse bataille de Pa-  
,, vie. Le fils de ce Prince maintint jusqu'à  
,, sa mort cet honneur dans toute sa pureté ;  
,, mais il avoit une femme qui cherchoit à  
,, le détruire pour avilir la nation & régner  
,, seule plus long-temps, durant la minorité  
,, de ses fils. Cette Reine impie porta à la  
,, France une plaie qui saigne encore, le sang  
,, de plus de deux millions de citoyens, coula  
,, par ses ordres, & ce fut par une protection  
,, spéciale de la Providence que le bienheu-  
,, reux Henri IV échappa au massacre. Mais  
,, Dieu le destinoit de toute éternité à régner  
,, sur le peuple qu'il devoit rendre heureux.  
,, Sous la domination de ce Monarque adoré,  
,, l'honneur françois reprit toute son éner-  
,, gie. Le sage Sully, le brave Crillon, & les  
,, autres amis de Henri donnoient l'exemple.  
,, Depuis, le luxe avoit un peu affoibli ce  
,, sentiment d'honneur, & de nos jours un  
,, Ministre perfide a fait tous ses efforts pour  
,, achever de l'éteindre. Mais notre jeune Roi  
,, qui en a délivré la nation, va rendre à  
,, l'honneur françois toute sa splendeur, &  
,, le va ranimer, car il est économe, & il ne  
,, veut auprès de lui que des gens vertueux.”

Les a  
Heures  
y regn  
antien

Gr  
No  
Ce  
Qu  
Po  
Il  
Et

Vou  
je vou  
chanfon  
a adop  
Je n  
réceptio  
puis let  
enthous  
que du  
des Epi  
lier trin  
rieux d  
d'œuvres  
bles pré  
volumes  
chreste ;  
ment, qu  
compilat  
a donné  
Causes p  
deux pre

Les autres parties de l'office sont dans ces *Heures*, également parodiées, & le même ton y regne d'un bout à l'autre. Voici l'une des antiennes, c'est une Epigramme déjà surannée.

Grace au bon Roi qui regne en France ,  
 Nous allons voir la poule au pot ;  
 Cette poule c'est la finance  
 Que plumera le bon Turgot ;  
 Pour cuire cette chair maudite ,  
 Il faut la grève pour marmite ,  
 Et l'abbé Terrai pour fagot.

Vous voyez que cela n'est pas trop benin : je vous ai déjà fait connoître les méchantes chansons que le nouveau faiseur de bréviaire a adoptées pour hymne.

Je ne vous parlerai plus des discours de réception de M. la Harpe , qui paroissent. Depuis leur impression, le public n'est pas plus enthousiasmé pour l'amplification de rhétorique du nouvel académicien ni plus satisfait des Epigrammes emmiellées de M. le Chancelier trimestre Marmontel. Si vous êtes curieux d'avoir un recueil complet des *Chefs-d'œuvres* de poésies sur tous les sujets possibles présentés par ordre alphabétique dans six volumes, souscrivez pour le dictionnaire *Polychreste* ; pour moi, je vous avoue tout bonnement, que je ne suis point jaloux d'acquérir ces compilations. L'auteur de la *Théorie du Luxe* a donné une brochure intitulée : *Essai sur les Causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières races des Rois de France*. Cet

ouvrage contient des recherches historiques assez curieuses sur les constitutions fondamentales de la nation françoise dans ces anciens temps. M. Pelosi, Italien, a mis en vers françois, un *Précis de l'Histoire de France*, & a joint des notes pour éclaircir le texte trop resserré par la mesure du vers : vous pensez bien que comme je ne suis pas très-affamé de vers à la douzaine, faits par un étranger surtout, je m'en tiens pour un précis de l'Histoire de France, à notre excellent abrégé du Président Hénaut. Je ne vous crois pas assez dévot pour que je vous serve l'*Histoire du Christianisme* dans son établissement & ses progrès dans les premiers temps ; l'Auteur ecclésiastique, comme de raison, a plus cherché à plier les faits aux principes reçus dans l'Histoire sacrée, qu'à mettre de la philosophie & de l'exactitude dans son récit. M. Leal a traduit l'Abrégé de l'Histoire romaine de Florus. Florus est un auteur estimé, le traducteur est médiocre, mais il a dédié son ouvrage à M. de Sartine & cela est toujours adroit. M. Loaisel de Tréogate cherche à se traîner sur les pas de M. d'Arnaud, en composant des romans tragiques & sentimentés, il vient de publier *Flozello*, Histoire méridionale. *O imitatores servum pecus*. M. Fardeau a donné des *Récréations Littéraires*, ou *Passé-Temps agréable* ; en voulant procurer aux lecteurs ce qu'il promet dans son titre, il rappelle malheureusement son nom. On imprime par souscription les sermons du feu Pere de Neuville, Jésuite. Cet orateur avoit beaucoup d'éloquence & a rappelé de

nos ter  
& Ch  
ges en  
car j'a  
que n  
M. Fr  
de Ma  
ce qu  
vant  
M. Fr  
téress  
trice-R  
Franc  
Je vo  
intitul  
avec l  
bert a  
tres de  
coup  
est int  
tous l  
pire l  
donne  
l'Angl  
l'Allen  
le Poë  
M. Cl  
ses let  
sulte  
mais N  
moins  
nie, c  
par un  
cet ou



nos temps la gloire des Bourdaloue, Maffillon & Cheminai. M. Chaposte a donné des mélanges en proses & en vers ; je ne les ai pas lus , car j'ai un grand dégoût pour tous ces salmis que nous donnent nos cuisiniers modernes. M. Fromageot a donné des Annales du regne de Marie-Thérèse.... Vous savez, Monsieur, ce que c'est que des annales données du vivant des Princes dont on écrit les fastes ; M. Fromageot a pourtant rendu son livre intéressant par les portraits gravés de l'Impératrice-Reine , de l'Empereur , de la Reine de France , des Archiducs , Archiducesse, &c. Je vous recommande, Monsieur, un ouvrage intitulé, *de la Lecture des Romans* ; qui est écrit avec beaucoup d'esprit & de finesse. M. Imbert a donné *les Egaremens de l'amour*, ou *Lettres de Fanelli & Milfort*. Il écrit avec beaucoup de graces & de sensibilité. Son roman est intéressant. La littérature allemande prend tous les jours plus de consistance dans l'empire littéraire : un traducteur vient de nous donner une Collection de Poèmes traduits de l'Anglois , de l'Italien , de l'Espagnol & de l'Allemand , dans laquelle on lit avec plaisir le Poème de l'*Amour accusé* de M. Wieland. M. Clément vexe toujours M. de Voltaire par ses lettres, il en est à la neuvième, il en résulte que M. Clément a beaucoup d'esprit , mais M. de Voltaire n'en est & n'en sera pas moins toujours un génie. A propos de ce génie , on lui attribue *la Bible enfin expliquée*, par une Société d'Aumôniers du Roi de Prusse , cet ouvrage est un peu sacrilège ; il est le fruit

des soirées académiques de Madame la Marquise du Châtelet, dont M. de Voltaire étoit le grand tenant.

A propos de productions philosophiques, voici un opuscule très-piquant que M. Diderot a tiré de son porte-feuille pour en faire hommage à une belle Dame qui m'a permis d'en prendre une copie.

*Entretien de M. Diderot avec Madame la Maréchale de . . . .*

J'AVOIS je ne fais quelle affaire à traiter avec M. le Maréchal D.... Je me présentai chez lui, il étoit absent ; on m'introduisit chez Madame la Maréchale, c'est une femme charmante : elle est belle & dévote comme un ange, la douceur est peinte sur son visage, & puis un son de voix & une naïveté de discours très-analogue à sa physionomie. Elle étoit à sa toilette. On m'approche un fauteuil, je m'assieds & nous causons. Sur quelques propos de ma part qui l'édifierent & la surprirent, car elle étoit dans l'opinion que celui qui nie la très-sainte Trinité, est un homme de sac & de corde qui finira par être pendu : elle me dit : — N'êtes-vous pas M. Diderot ? Oui, Madame : — C'est donc vous qui ne croyez rien ? — Moi-même ; — Cependant votre morale est d'un croyant. — Pourquoi non, quand il est honnête homme ? — Et cette morale-là vous la pratiquez ? — De mon mieux. — Quoi ! vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point ? — Très-

rarement. — Que gagnez-vous donc à ne pas croire? — Rien du tout : est-ce qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner? — Je ne fais, mais l'intérêt ne gâte rien aux affaires de ce monde ni de l'autre. — J'en suis un peu fâché pour votre pauvre espèce humaine. — Vous ne volez point! — Non d'honneur. — Si vous n'êtes ni voleur ni assassin, convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent. — Pourquoi donc? — C'est qu'il me semble que, si je n'avois rien à espérer ni à craindre quand je n'y ferai plus, il y a bien de petites douceurs dont je ne me fèvrerois pas à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine. — Vous l'imaginez. — Ce n'est point une imagination, c'est un fait. — Et pourroit-on vous demander quelles sont ces choses que vous vous permettriez, si vous étiez incrédule? — Non pas s'il vous plaît, c'est un article de ma confession. — Pour moi je mets à fonds perdu, — C'est la ressource des gueux. — M'aimeriez-vous mieux usurier? — Mais, oui, on peut faire l'usure avec Dieu tant qu'on veut, on ne le ruine pas. Je fais bien que cela n'est pas délicat, mais qu'importe? Comme le point est d'attraper le ciel, ou d'adresse ou de force, il faut tout porter en ligne de compte, ne négliger aucun profit. Hélas! nous aurons beau faire, notre mise sera toujours mesquine en comparaison de la rentrée que nous attendons. Et vous n'attendez rien, vous? — Non, — cela est triste; convenez donc que vous êtes bien méchant ou bien fou. — En

vérité , je ne saurois , Madame la Maréchale. — Quel motif peut avoir un incrédule d'être bon , s'il n'est pas fou ? — Je vais vous le dire : — Ne pensez-vous pas qu'on peut être si heureusement né qu'on trouve un grand plaisir à faire le bien ? — Je le pense : — qu'on peut avoir reçu une excellente éducation qui fortifie le penchant naturel à la bienfaisance ? — Assurément. — Et que dans un âge plus avancé l'expérience nous ait convaincus , qu'à tout prendre il vaut mieux pour son bonheur dans ce monde être un honnête homme qu'un coquin ? — Oui da ; mais comment est-on un honnête homme , lorsque de mauvais principes se joignent aux passions pour entraîner au mal ! — On est inconséquent , & y a-t-il rien de plus commun que d'être inconséquent ? — Hélas ! malheureusement non , on croit & tous les jours on se conduit comme si on ne croyoit pas. — Et sans croire on se conduit à peu près comme si on croyoit. — A la bonne heure , mais quel inconvénient y auroit-il à avoir une raison de plus , la religion , pour faire le bien , & une raison de moins , l'incrédulité , pour mal faire ? — Aucun , si la religion étoit un motif de faire le bien , & l'incrédulité un motif de faire le mal. — Est-ce qu'il y a quelques doutes là-dessus ? Est-ce que l'esprit de la religion n'est pas de contrarier sans cesse cette vilaine nature corrompue , & celui de l'incrédulité de l'abandonner à sa malice en l'affranchissant de la crainte ? — Ceci , Madame , va nous jeter dans une longue discussion. —

Qu'est  
prêt à  
parlio  
chain.  
d'un p  
voudr  
vous  
faute.  
sachie  
& que  
riquer  
font d  
acquit  
fix to  
la por  
Maréc  
monde  
cun. -  
tage ?  
mal o  
plus d  
au co  
d'incor  
t-elle  
du bie  
Ainsi  
plus d  
pour  
Oui ,  
tre Int  
veille  
& que  
pêche  
nombr



Qu'est-ce que cela fait ? Le Maréchal n'est pas prêt à rentrer , & il vaut mieux que nous parlions raison que de médire de notre prochain. — Il faudra que je reprenne les choses d'un peu plus haut. — De si haut que vous voudrez , pourvu que je vous entende. — Si vous ne m'entendiez pas , ce seroit bien ma faute. — Cela est poli , mais il faut que vous sachiez que je n'ai jamais lu que mes heures & que je ne me suis guere occupée qu'à pratiquer l'évangile & à faire des enfans. — Ce sont deux devoirs dont vous vous êtes bien acquittée. — Oui , pour les enfans , j'en ai six tous venus & un septieme qui frappe à la porte , mais commencez. — Madame la Maréchale , y a-t-il quelque bien dans ce monde-ci qui soit sans inconvénient ? — Aucun. — Et quelque mal qui soit sans avantage ? — Aucun. — Qu'appellez-vous donc mal ou bien ? — Le mal , ce sera ce qui a plus d'inconvéniens que d'avantages , & le bien au contraire ce qui a plus d'avantages que d'inconvéniens. — Madame la Maréchale aura-t-elle la bonté de se souvenir de la définition du bien & du mal ? — Je m'en souviendrai. — Ainsi vous êtes persuadée que la religion a plus d'avantages que d'inconvéniens , & c'est pour cela que vous l'appellez un bien ? — Oui , — pour moi je ne doute point que votre Intendant ne vous vole un peu moins la veille de Pâques que le lendemain des fêtes , & que de temps en temps la religion n'empêche nombre de petits maux & ne produise nombre de petits biens. — Petit à petit cela

fait somme. — Mais croyez-vous que les terribles ravages qu'elle a causés dans les temps passés, & qu'elle causera dans les temps à venir soient suffisamment compensés par ces guenilleux avantages-là ? Songez qu'elle a créé & qu'elle perpétue la plus violente antipathie entre les nations. Il n'y a pas un Musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu & au St. Prophete en exterminant tous les chrétiens qui, de leur côté, ne sont guere plus tolérans. Songez qu'elle a créé & perpétué dans une même contrée des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang, notre histoire ne nous en offre que de trop récents & de trop funestes exemples. Songez qu'elle a créé & qu'elle perpétue dans la société entre les citoyens & dans la famille, entre les proches, les haines les plus fortes & les plus constantes. Le Christ a dit qu'il étoit venu pour séparer l'époux de la femme, la mere de ses enfans, le frere de la sœur, l'ami de l'ami, & sa prédiction ne s'est que trop vérifiée. — Voilà bien les abus, mais ce n'est pas la chose ; — C'est la chose si les abus en sont inséparables. — Et comment me montrez-vous que rien au monde ne peut écarter ces abus ? — Très-aisément. Dites-moi, si un misantrope s'étoit proposé de faire le malheur du genre humain qu'auroit-il pu inventer de mieux que la croyance en un Etre incompréhensible sur lequel les hommes n'auroient jamais pu s'entendre, & auquel ils auroient attaché plus d'importance qu'à leur vie ? Or, est-il possible de séparer

de la n  
bilité  
grande  
conclu  
conséq  
ajoute  
seront  
les plu  
fait, &  
savent  
il faut  
sur les  
sévérit  
gion,  
je n'ai  
toujou  
compt  
nation  
base a  
roient  
lès pl  
canail  
tout  
un M  
penfer  
soyon  
nous  
tiens  
j'en f  
rions  
Mais  
tiens  
moi  
Mada

de la notion d'une divinité, l'incompréhensibilité la plus profonde & l'importance la plus grande ? — Non, — Concluez donc : — Je conclus que c'est une idée qui n'est pas sans conséquence dans la tête des fous : — Et ajoutez que les fous ont toujours été & qu'ils seront toujours le plus grand nombre, & que les plus dangereux sont ceux que la religion fait, & dont les perturbateurs de la société savent tirer bon parti dans l'occasion. — Mais il faut quelque chose qui effraie les hommes sur les mauvaises actions qui échappent à la sévérité des loix, & si vous détruisez la religion, que lui substituerez-vous ? — Quand je n'aurois rien à mettre à la place, ce seroit toujours un terrible préjugé de moins, sans compter que dans aucun siècle & chez aucune nation, les opinions religieuses n'ont servi de base aux mœurs nationales. Les dieux qu'adoroient ces vieux Grecs & ces vieux Romains, les plus honnêtes gens de la terre, étoient la canaille la plus dissolue, un Jupiter à brûler tout vif, une Vénus à enfermer à l'hôpital, un Mercure à mettre à Bicêtre. — Et vous pensez qu'il est tout-à-fait indifférent que nous soyons Chrétiens ou Païens ; que Païens nous n'en vaudrions pas moins, & que Chrétiens nous n'en valons pas mieux. — Ma foi j'en suis convaincu à cela près que nous serions un peu plus gais. — Cela ne se peut. — Mais, Madame, est-ce qu'il y a des Chrétiens ? Je n'en ai jamais vu. — Et c'est à moi que vous dites cela, à moi ? — Non, Madame, ce n'est pas à vous, c'est à une

de mes voisines qui est honnête & pieuse comme vous l'êtes, & qui se croyoit chrétienne de la meilleure foi du monde comme vous vous le croyez. — Et vous lui fîtes voir qu'elle avoit tort ? — En un instant. — Comment vous y prîtes-vous ? — J'ouvris un nouveau testament dont elle s'étoit servie ; car il étoit fort usé. Je lui lus le sermon sur la montagne & à chaque article je lui demandai, faites-vous cela, & cela donc, & cela encore ? J'allai plus loin. Elle est belle & quoiqu'elle soit très-sage & très-dévoté, elle ne l'ignore pas ; elle a la peau très-blanche, & quoiqu'elle n'attache pas un grand prix à ce frêle avantage, elle n'est pas fâchée qu'on en fasse l'éloge, elle a la gorge aussi-bien qu'il est possible de l'avoir & quoiqu'elle soit très-moderste, elle trouve bon qu'on s'en apperçoive. — Pourvu qu'il n'y ait qu'elle & son mari qui le sachent. — Je crois que son mari le fait mieux qu'un autre ; mais pour une femme qui se pique de grand christianisme cela ne suffit pas, je lui dis : N'est-il pas écrit dans l'Evangile, que celui qui convoite la femme de son voisin a commis l'adultère dans le cœur ! — Elle vous répondit qu'oui ? — Je lui dis : Et l'adultère commis dans le cœur ne damne-t-il pas aussi sûrement que l'adultère le mieux conditionné ? — Elle vous répondit encore qu'oui ? — Je lui dis : Et si l'homme est damné pour l'adultère qu'il a commis dans le cœur, quel sera le sort de la femme qui invite tous ceux qui l'approchent à commettre ce crime ? Cette dernière question l'embarrassa. — Je comprends ;

est q  
gorge  
de l'av  
c'étoit  
toit pl  
& de  
vêtir  
que c  
petit ri  
de son  
par fa  
mieux  
religion  
comme  
exiger  
de ses  
dût po  
vagan  
son D  
rédemp  
puérili  
tes cor  
nous a  
Et que  
trance  
c'étoit  
& ma  
chez el  
de cou  
souris,  
côté d  
réchal  
une d  
autres



c'est qu'elle ne voiloit pas exactement cette  
 gorge qu'elle avoit aussi bien qu'il est possible  
 de l'avoir. — Il est vrai ; elle me répondit que  
 c'étoit une chose d'usage , comme si rien n'é-  
 toit plus d'usage que de s'appeller Chrétien  
 & de ne l'être pas : qu'il ne falloit pas se  
 vêtir ridiculement , comme s'il y avoit quel-  
 que comparaison à faire entre un misérable  
 petit ridicule , sa damnation éternelle & celle  
 de son prochain : qu'elle se laissoit habiller  
 par sa couturiere ; comme s'il ne valoit pas  
 mieux changer de coutume que renoncer à sa  
 religion : que c'étoit la fantaisie de son mari ,  
 comme si un époux étoit assez insensé pour  
 exiger de sa femme l'oubli de la décence &  
 de ses devoirs , & qu'une véritable chrétienne  
 dût pousser l'obéissance pour un époux extra-  
 vagant jusqu'à ce sacrifice de la volonté de  
 son Dieu & ce mépris des menaces de son  
 rédempteur. — Je savois d'avance toutes ces  
 puérilités-là ; je vous les aurois peut-être di-  
 tes comme votre voisine , mais elle & moi ,  
 nous aurions été toutes-deux de mauvaise foi.  
 Et quel parti prit-elle d'après votre remon-  
 trance ? — Le lendemain de cette conversation ,  
 c'étoit un jour de fête ; je remontois chez moi  
 & ma dévote & belle voisine descendoit de  
 chez elle pour aller à la Messe. — Vêtue comme  
 de coutume ? — Vêtue comme de coutume ; je  
 souris , elle sourit & nous passâmes l'un à  
 côté de l'autre sans nous parler. Madame la Ma-  
 réchale , une honnête femme ! une chrétienne !  
 une dévote ! après cet exemple & cent mille  
 autres de la même espece , de bonne foi , quelle

influence réelle puis-je accorder à la religion sur les mœurs ? Presqu'aucune & tant mieux. — Comment tant mieux ! — Oui, Madame, s'il prenoit en fantaisie à vingt mille habitans de Paris de conformer strictement leur conduite au sermon sur la montagne... — Eh bien, il y auroit quelques belles gorges plus couvertes ! — & tant de fous que le Lieutenant de Police ne sauroit qu'en faire ; car nos petites maisons n'y suffiroient pas. Il y a dans les livres inspirés deux morales, l'une générale & commune à toutes les nations. à tous les cultes & qu'on suit à-peu-près ; une autre propre à chaque nation & à chaque culte, à laquelle on croit, qu'on prêche dans les temples, qu'on préconise dans les maisons & qu'on ne suit point du tout. — Et d'où vient cette bizarrerie ? — De ce qu'il est impossible d'affujeter un peuple à une règle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques qui l'ont calquée sur leur caractère. Il en est de la religion comme des constitutions monastiques qui toutes se relâchent avec le temps ; ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion constante de la nature qui nous ramène sous sa loi. Et faites que le bien des particuliers soit si étroitement lié avec le bien général, qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société sans se nuire à lui-même ; assurez à la vertu sa récompense comme vous avez assuré à la méchanceté son châtimement, que sans aucune distinction de culte, dans quelque condition que le mérite se trouve, il conduise aux grandes places de l'Etat ; & ne comptez

sur d'autres méchans que sur un petit nombre  
 d'hommes qu'une nature perverse que rien ne  
 peut corriger, entraîne au vice. Madame la  
 Maréchale, la tentation est trop proche &  
 l'enfer est trop loin, n'attendez rien qui vaille  
 la peine qu'une sage législation s'en occupe,  
 d'un système d'opinions bizarres qui n'en im-  
 pose qu'aux enfans, qui encourage au crime  
 par la commodité des expiations, qui envoie  
 le coupable demander pardon à Dieu de l'in-  
 jure faite à l'homme & qui avilit l'ordre des  
 devoirs naturels & moraux en les subordon-  
 nant à un ordre de devoirs chimériques. —  
 Je ne vous comprends pas. — Je m'explique ;  
 mais il me semble que voilà le carrosse de M. le  
 Maréchal qui arrive fort à propos pour m'em-  
 pêcher de dire une sottise. — Dites, dites vo-  
 tre sottise, je ne l'entendrai pas, je me suis  
 accoutumée à n'entendre que ce qui me plaît. —  
 Je m'approchai de son oreille, & je lui dis  
 tout bas : Madame la Maréchale, demandez  
 au Vicaire de votre Paroisse, de ces deux cri-  
 mes, piffer dans un vase sacré, ou noircir  
 la réputation d'une femme honnête, quel est  
 le plus atroce. Il frémira d'horreur au pre-  
 mier, crierà au sacrilege, & la loi civile  
 qui prend à peine connoissance de la calom-  
 nie, tandis qu'elle punit le sacrilege par le  
 feu, achevera de brouiller les idées & de cor-  
 rompre les esprits. — Je connois plus d'une  
 femme qui se feroient un scrupule de manger  
 gras le vendredi & qui... j'allois dire aussi  
 ma sottise ; — Continuez. — Mais, Madame, il  
 faut absolument que je parle à M. le Maré-

chal.— Encore un moment , & puis nous l'irons voir ensemble. Je ne fais trop vous répondre & cependant vous ne me persuadez pas.— Je ne me suis pas proposé de vous persuader. Il en est de la religion comme du mariage ; le mariage qui fait le malheur de tant d'autres a fait votre bonheur & celui de M. le Maréchal : vous avez très-bien fait de vous marier tous les deux. La religion qui a fait , qui fait & qui fera tant de méchans vous a rendue meilleure encore , vous faites bien de la garder. Il est doux pour vous d'imaginer à côté de vous , au-dessus de votre tête , un Etre grand & puissant qui vous voit marcher sur la terre , & cette idée affermit vos pas. Continuez , Madame , à jouir de ce garant auguste de vos pensées , de ce spectateur , de ce modele sublime de vos actions. — Vous n'avez pas , à ce que je vois , la manie du prosélytisme ! — Aucunement. — Je vous en estime davantage. — Je permets à chacun de penser à sa maniere , pourvu qu'on me laisse penser à la mienne , & puis ceux qui sont faits pour se délivrer de ces préjugés n'ont guere besoin qu'on les catéchise. — Croyez-vous que l'homme puisse se passer de superstitions ? — Non , tant qu'il restera ignorant & peureux. — Eh bien superstition pour superstition , autant la nôtre qu'une autre. — Je ne le pense pas. — Parlez-moi vrai , ne vous répugne-t-il point à n'être plus rien après votre mort ? — J'aimerois mieux exister , bien que je ne sache pas pourquoi un être qui a pu me rendre malheureux sans raison , ne s'en amuseroit pas

deux

deux f  
poir d  
& dou  
pas ce  
à poir  
person  
quand  
dra qu  
penser  
aimera  
qu'on  
que ; q  
fera qu  
y conti  
l'a fait ?  
Et qu'e  
esprit f  
tiere ne  
quoi le  
vois fai  
bêtes a  
crois. —  
vient , p  
pendant  
cheminé  
de suite  
fait pas  
suscite  
pourtant  
tre habi  
vrai ? —  
animaux  
qui n'es  
qu'un au

Tome



deux fois. — Si malgré cet inconvénient l'espoir d'une vie à venir vous paroît consolant & doux, pourquoi nous l'arracher! — Je n'ai pas cet espoir, parce que le desir ne m'en a point dérobé la vanité, mais je ne l'ôte à personne; si l'on peut croire qu'on verra quand on n'aura pas d'yeux, qu'on entendra quand on n'aura plus d'oreilles, qu'on pensera quand on n'aura plus de tête, qu'on aimera quand on n'aura plus de cœur, qu'on sentira quand on n'aura plus de sens, que, quand on ne fera plus nulle part, on fera quelque chose, sans étendue & sans lieux, j'y consens. — Mais ce monde-ci qui est-ce qui l'a fait? — Je vous le demande. — C'est Dieu. — Et qu'est-ce que Dieu? — Un Esprit. — Si un esprit fait de la matière, pourquoi de la matière ne feroit-elle pas de l'esprit? — Et pourquoi le feroit-elle? — C'est que je lui en vois faire tous les jours. Croyez-vous que les bêtes aient des âmes? — Certainement, je le crois. — Et pourriez-vous me dire ce que devient, par exemple, l'âme du serpent du Pérou pendant qu'il se dessèche suspendu dans une cheminée & exposé à la fumée un ou deux ans de suite? C'est que Madame la Maréchale ne fait pas que ce serpent enfumé, desséché, resuscite & renaît. — Je n'en crois rien. — C'est pourtant un habile homme qui l'a dit. — Votre habile homme a menti. — S'il avoit dit vrai? — J'en serois quitte pour croire que les animaux sont des machines, — & l'homme qui n'est qu'un animal un peu plus parfait qu'un autre... Mais, M. le Maréchal. — Encore

une question & c'est la dernière : Etes-vous bien tranquille dans votre incrédulité ? — On ne sauroit davantage. — Pourtant si vous vous trompiez ? — Quand je me tromperois ? — Tout ce que vous croyez faux seroit vrai & vous seriez damné ; M. Diderot, c'est une terrible chose que d'être damné, brûler toute une éternité c'est bien long. — La Fontaine croyoit que nous y serions comme le poisson dans l'eau. — Oui, mais votre la Fontaine devint bien sérieux au dernier moment, & c'est où je vous attends. — Je ne réponds de rien quand ma tête n'y sera plus, mais si je finis par une de ces maladies qui laissent à l'homme agonisant toute sa raison, je ne serai pas plus troublé au moment où vous m'attendez qu'au moment où vous me voyez. — Cette intrépidité me confond. — J'en trouve bien davantage au moribond qui croit à un Juge sévère qui pèse jusqu'à nos plus secrètes pensées, & dans la balance duquel l'homme le plus juste se perdrait par sa vanité s'il ne trembloit de se trouver trop léger ; si ce moribond avoit alors à son choix ou d'être anéanti ou de se présenter à ce Tribunal, son intrépidité me confondroit bien autrement, s'il balançoit à prendre le premier parti, à moins qu'il ne fût plus insensé que le compagnon de St. Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola. — J'ai lu l'histoire de l'associé de Bruno, mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola. — C'est un Jésuite du college de Prisk en Lithuanie qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent

avec un billet écrit & signé de sa main. —  
 Et ce billet ? — étoit conçu en ces termes :  
 » Je prie mon cher confrere, dépositaire de  
 » cette cassette, de l'ouvrir lorsque j'aurai fait  
 » des miracles. L'argent qu'elle contient servira  
 » aux frais du procès de ma béatification, j'y  
 » ai ajouté quelques mémoires authentiques  
 » pour la confirmation de mes vertus & qui  
 » pourront servir utilement à ceux qui entre-  
 » prendront d'écrire ma vie. » — Cela est à  
 mourir de rire. — Pour moi, Madame ; mais pour  
 vous votre Dieu n'entend pas raillerie. —  
 Vous avez raison. — Madame la Maréchale !  
 il est bien facile de pécher grièvement contre  
 votre loi. — Il est vrai : — & si vous en croyez  
 les oracles de votre religion sur le nombre  
 des élus, il est bien petit. — Oh, c'est que  
 je ne suis pas Janséniste, je ne vois la mé-  
 daille que par son revers consolant ; le sang  
 de J. C. couvre un grand espace à mes yeux,  
 & il me sembleroit très-singulier que le diable  
 qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pour-  
 tant la meilleure part. — Damnez-vous So-  
 crate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan, Marc-  
 Aurel ? — Fi donc ! il n'y a que des bêtes fé-  
 roces qui puissent le penser. St. Paul dit que  
 chacun sera jugé par la loi qu'il a connue &  
 St. Paul a raison. — Et par quelle loi l'incréd-  
 ule sera-t-il jugé ? — Votre cas est un peu  
 différent, vous êtes un de ces habitans mau-  
 dit de Corozain & de Berzaïde, qui fermerent  
 leurs yeux à la lumière qui les éclairoit &  
 qui étouperent leurs oreilles pour ne pas  
 entendre la voix de la vérité qui leur par-

une question & c'est la dernière : Etes-vous bien tranquille dans votre incrédulité ? — On ne sauroit davantage. — Pourtant si vous vous trompiez ? — Quand je me tromperois ? — Tout ce que vous croyez faux seroit vrai & vous seriez damné ; M. Diderot, c'est une terrible chose que d'être damné, brûler toute une éternité c'est bien long. — La Fontaine croyoit que nous y serions comme le poisson dans l'eau. — Oui, mais votre la Fontaine devint bien sérieux au dernier moment, & c'est où je vous attends. — Je ne réponds de rien quand ma tête n'y sera plus, mais si je finis par une de ces maladies qui laissent à l'homme agonisant toute sa raison, je ne serai pas plus troublé au moment où vous m'attendez qu'au moment où vous me voyez. — Cette intrépidité me confond. — J'en trouve bien davantage au moribond qui croit à un Juge sévère qui pèse jusqu'à nos plus secrètes pensées, & dans la balance duquel l'homme le plus juste se perdrait par sa vanité s'il ne trembloit de se trouver trop léger ; si ce moribond avoit alors à son choix ou d'être anéanti ou de se présenter à ce Tribunal, son intrépidité me confondroit bien autrement, s'il balançoit à prendre le premier parti, à moins qu'il ne fût plus insensé que le compagnon de St. Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola. — J'ai lu l'histoire de l'associé de Bruno, mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola. — C'est un Jésuite du college de Prisk en Lithuanie qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent



avec un billet écrit & signé de sa main. —  
 Et ce billet ? — étoit conçu en ces termes :  
 » Je prie mon cher confrere, dépositaire de  
 » cette cassette, de l'ouvrir lorsque j'aurai fait  
 » des miracles. L'argent qu'elle contient servira  
 » aux frais du procès de ma béatification, j'y  
 » ai ajouté quelques mémoires authentiques  
 » pour la confirmation de mes vertus & qui  
 » pourront servir utilement à ceux qui entre-  
 » prendront d'écrire ma vie. » — Cela est à  
 mourir de rire. — Pour moi, Madame ; mais pour  
 vous votre Dieu n'entend pas raillerie. —  
 Vous avez raison. — Madame la Maréchale !  
 il est bien facile de pécher grièvement contre  
 votre loi. — Il est vrai : — & si vous en croyez  
 les oracles de votre religion sur le nombre  
 des élus, il est bien petit. — Oh, c'est que  
 je ne suis pas Janséniste, je ne vois la mé-  
 daille que par son revers consolant ; le sang  
 de J. C. couvre un grand espace à mes yeux,  
 & il me sembleroit très-singulier que le diable  
 qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pour-  
 tant la meilleure part. — Damnez-vous So-  
 crate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan, Marc-  
 Aurel ? — Fi donc ! il n'y a que des bêtes fé-  
 roces qui puissent le penser. St. Paul dit que  
 chacun sera jugé par la loi qu'il a connue &  
 St. Paul a raison. — Et par quelle loi l'incréd-  
 ule sera-t-il jugé ? — Votre cas est un peu  
 différent, vous êtes un de ces habitans mau-  
 dit de Corozain & de Berzaïde, qui fermerent  
 leurs yeux à la lumière qui les éclairoit &  
 qui étouperent leurs oreilles pour ne pas  
 entendre la voix de la vérité qui leur par-

loit. — Madame la Maréchale, ces Corozainois & ces Betzaïdois furent des hommes comme il n'y en eut jamais que là, s'ils furent maîtres de croire ou de ne pas croire; ils virent des prodiges qui auroient mis Penchere aux sacs & à la cendre, s'ils avoient été faits à Tyr & à Sidon. — C'est que les habitans de Tyr & de Sidon, étoient des gens d'esprit, & que ceux de Corozain & de Betzaïde n'étoient que des fots. — Est-ce que celui qui fit les fots les punira pour avoir été fots ? Je vous ai fait tout-à-l'heure une histoire & il me prend envie de vous faire un conte. — Faites votre conte. — Un jeune Mexicain.... Mais M. le Maréchal, — je vais envoyer savoir s'il est visible. Eh bien, votre jeune Mexicain ? — Las de son travail se promenoit un jour au bord de la mer, il vit une planche qui trempoit d'un bout dans les eaux & qui de l'autre passoit sur le rivage. Il s'assied sur cette planche, & là prolongeant ses regards sur la vaste étendue qui se déployoit devant lui, il se disoit, rien n'est plus vrai que ma grand'mère radote avec son histoire de je ne fais quels habitans qui, dans je ne fais quel temps, aborderent ici de je ne fais où, d'une contrée au-delà de nos mers. Il n'y a pas le sens commun : ne vois-je pas la mer confiner avec le Ciel ? & puis-je croire contre le témoignage de mes sens une vieille fable dont on ignore la date, que chacun arrange à sa manière & qui n'est qu'un tissu de circonstances absurdes sur lesquelles ils se mangent la

cœur & s'arrachent le blanc des yeux ? Tandis qu'il raisonnoit ainsi , les eaux agitées le berçoient sur sa planche & il s'endormit. Pendant qu'il dort , le vent s'accroît , le flot souleve la planche sur laquelle il est étendu , & voilà notre jeune raisonneur embarqué. Hélas ! c'est bien là notre image , nous sommes chacun sur notre planche , le vent souffle & le flot nous emporte. — Il étoit déjà loin du continent lorsqu'il s'éveilla. Qui fut bien surpris de se trouver en pleine mer ? Ce fut notre Mexicain. Qui le fut bien davantage ? Ce fut encore lui lorsqu'ayant perdu de vue le rivage sur lequel il se promenoit il n'y a qu'un instant , la mer lui parut confiner avec le Ciel de tous côtés. Alors il soupçonne qu'il pourroit bien s'être trompé & que si le vent restoit au même point , peut-être seroit-il porté sur la rive & parmi ces habitans dont sa grand'mere l'avoit si souvent entretenu. — Et de son souci vous ne m'en dites mot ? — Il n'en eut point. Il se dit , qu'est-ce que cela me fait , pourvu que j'aborde ? J'ai raisonné comme un étourdi , soit , mais j'ai été sincère avec moi-même , & c'est tout ce qu'on peut exiger de moi ; si ce n'est pas une vertu que d'avoir de l'esprit , ce n'est pas un crime que d'en manquer. Cependant le vent continuoit , l'homme & la planche voguoient & la rive inconnue commençoit à paroître , il y touche & l'y voilà. — Nous nous y reverrons un jour , M. Diderot ; — Je le souhaite , Madame , en quelque endroit que ce soit , je serai toujours très-flatté de

vous faire ma cour. A peine eut-il quitté sa planche & mis le pied sur le sable qu'il aperçut un vieillard vénérable debout à ses côtés, il lui demanda où il étoit & à qui il avoit l'honneur de parler. Je suis le Souverain de la Contrée, lui répondit le vieillard. A l'instant le jeune homme se prosterna : Relevez-vous, lui le dit vieillard. Vous avez nié mon existence. — Il est vrai. — Et celle de mon Empire. — Il est vrai. — Je vous pardonne, parce que je suis celui qui voit au fond des cœurs & que j'ai lu au fond du vôtre que vous étiez de bonne-foi, mais le reste de vos pensées & de vos actions n'est pas également innocent. Alors le vieillard qui le tenoit par l'oreille, lui rappelloit toutes les erreurs de sa vie, & à chaque article le jeune Mexiquain s'inclinoit, se frappoit la poitrine & demandoit pardon : .... Là, Madame la Maréchale, mettez-vous pour un moment à la place du vieillard & dites-moi ce que vous auriez fait ? auriez-vous pris ce jeune insensé par les cheveux & vous seriez-vous complice à le traîner à toute éternité sur le rivage ? — En vérité, non. — Si un de ces six jolis enfans que vous avez, après s'être échappé de la maison paternelle & avoir fait force sottises, y revenoient bien repentant.... — Moi, je courrois à sa rencontre, je le ferraurois entre mes bras & je l'arroserois de mes larmes ; mais le Maréchal son pere ne prendroit pas la chose si doucement. — M. le Maréchal n'est pas un tigre. — Il s'en faut bien. — Il se feroit peut-être un peu tirailler,



mais il pardonneroit. — Certainement. —  
 Sur-tout s'il venoit à considérer qu'avant de  
 donner la naissance à cet enfant, il en savoit  
 toute la vie & que le châtiment de ses fautes  
 seroit sans aucune utilité pour lui-même,  
 pour le coupable & pour ses freres. — Le  
 vieillard & M. le Maréchal sont deux. —  
 Vous voulez dire que M. le Maréchal est  
 meilleur que le vieillard ? — Dieu m'en  
 garde ! Je veux dire que si ma justice n'est  
 pas celle du Maréchal, la justice du Ma-  
 réchal pourroit bien être celle du vieil-  
 lard. — Ah, Madame, vous ne sentez pas  
 les suites de cette réponse, ou la définition  
 générale de la justice convient également à  
 vous, à M. le Maréchal, à moi, au jeune  
 Mexiquain & au vieillard, ou je ne fais plus  
 ce que c'est & j'ignore comment l'on plaît  
 où l'on déplaît à ce dernier... Nous en étions  
 là lorsqu'on nous avertit que le Maréchal  
 nous attendoit ; je donnai la main à Madame  
 la Maréchale qui me disoit, c'est la bouteille  
 à l'encre, n'est-ce pas ? — Il est vrai. —  
 Après tout, le plus court est de se conduire  
 comme si le vieillard existoit, ... même quand  
 on n'y croit pas. — Et quand on y croit  
 de ne pas trop compter sur sa miséricorde.  
 St. Nicolas, nage toujours & ne t'y fie pas. —  
 C'est le plus sûr... A propos si vous aviez  
 à rendre compte de vos principes à nos Ma-  
 gistrats, les avoueriez-vous ? — Je ferois de  
 mon mieux pour leur épargner une action  
 atroce. — Ah ! le lâche ! & si vous touchiez  
 à votre dernière heure, vous soumettiez-

vous aux cérémonies de l'Eglise? — Je n'y manquerois pas. — Fi, le vilain hypocrite!

*De Versailles, le 26 Juillet 1776.*

M. de St. Germain, quoique assuré de la constance du Roi, a voulu l'autre jour jeter la manche après la coignée, tant il étoit dégoûté & rebuté des tracasseries que ses ennemis lui suscitent. Des personnes intéressées à ce qu'il reste en place, sont accourues pour lui faire sentir avec assez de justesse que s'il quittoit avant d'avoir consolidé toute sa besogne, il compromettrait à toujours sa gloire & sa réputation, & que l'on diroit de lui ce qu'on a dit de Turgot. Il a donc repris le travail, mais par l'humeur brusque & farouche qu'il montre à tout le monde, il semble vouloir se venger de tout ce qu'on lui a fait, & il ne réussira qu'à se faire encore plus détester de la partie de la nation, qui est principalement soumise à son autorité.

Le Contrôleur général n'est pas moins dégoûté de sa place. Le Roi ne lui fait aucun accueil. Il en a marqué sa sensibilité au Mentor qui lui a répondu : *faites du beau & du bon, & le Roi reviendra de sa prévention*; le Contrôleur a répliqué : “ *Ma foi, je crois que le plus habile ne sauroit comment s'y prendre, mais puisqu'il faut faire parler de soi, je ne puis que culbuter d'un côté, ce que Turgot a culbuté d'un autre.* ” A cet effet, il veut rétablir les corps d'arts & métiers & profiter de l'occasion pour tirer de l'argent.

La venue du grand Duc des Russies à Berlin, pour y épouser une Princesse de Wurtemberg, est un de ces événemens bien dignes du génie étonnant qui, depuis plusieurs années emporte par son poids, la balance politique de l'Europe. La liaison qui se resserroit de plus en plus entre la Cour de Vienne & de celle de Pétersbourg, dictoit au Roi de tenter tout moyen de conserver dans cette dernière un crédit qui ne pouvoit que s'affoiblir par l'alliance qu'on négocioit. Le Prince Henri, lors de son premier voyage en Russie, avoit reconnu que, malgré l'éclat de gloire & de puissance dont brilloit le trône des Russies, cet Empire couvoit intérieurement des germes de désordre & de révolutions dont l'effet seroit plus ou moins violent & tardif, en raison de certaines circonstances; il avoit découvert qu'une des factions tentoit d'avoir le grand Duc à sa tête & de lui inspirer moins de vénération pour les grandes qualités de sa mere & moins de soumission à ses volontés capricieuses. Avec ces connoissances, un habile politique pouvoit déjà opérer, mais la mort de la grande Duchesse survint comme miraculeusement à l'appui des vues du Roi. Le Prince Henri retourné à Pétersbourg, fut accroître encore l'estime & la confiance qu'il avoit déjà inspirées à l'Impératrice. Il fit observer à cette Princesse qu'il seroit bon de ne pas laisser long-temps son fils veuf, & de le faire voyager hors de l'Empire pour dérouter la faction qui cherchoit à séduire ce jeune Prince; que s'il n'avoit point d'épouse en vue,

il n'en connoissoit pas qui convînt mieux à tous égards que la Princesse de Wurtemberg; que le Roi en auroit une joie infinie, parce qu'il aimoit cette Princesse & qu'il avoit pour l'Impératrice tant d'admiration & d'attachement que rien au monde ne le flatteroit plus que de la servir en cette occasion. Le Prince fut écouté, le Comte Rosomowsky, favori du grand Duc, fut expulsé comme agent de la faction que l'on vouloit abattre, & le Prince Potemkin qui avoit trop manifesté son zele pour la Cour de Vienne, éprouva du refroidissement. Le mariage fut aussi-tôt convenu, & le voyage de Berlin arrêté.

A propos de la Russie, je viens d'apprendre quelques anecdotes de l'histoire de cet Empire qui ne sont point connues.

„ L'Impératrice Elisabeth avoit une garde-  
 „ robe dont on n'a jamais connu la pareille.  
 „ Elle la laissa garnie de 8700 habits com-  
 „ plets, de déshabillés innombrables, & d'une  
 „ multitude infinie d'étoffes de tous genres en  
 „ pieces ou coupées. Cette Princesse étoit  
 „ tourmentée d'une crainte extraordinaire pour  
 „ la mort, & elle payoit, dans les dernières  
 „ années de sa vie, chaque saignée 7500 roun-  
 „ bles, dont chacun de ses trois médecins  
 „ ordinaires recevoit 2000, & son chirurgien  
 „ 1500. Etant à l'extrémité, elle promettoit  
 „ à chacun des médecins 25000 roubles, s'ils  
 „ pouvoient lui sauver la vie. Pourtant elle  
 „ n'observoit aucun régime dans sa maniere  
 „ de vivre, elle mangeoit souvent les mets  
 „ du diner au souper, & ceux qu'on avoit



„ servis pour le souper , elle les prenoit le  
 „ lendemain pour le déjeuner. Certaines Da-  
 „ mes Russes s'insinuoient dans ses bonnes  
 „ graces & les conservoient également par  
 „ quelques mets extraordinaires , qu'elles lui  
 „ envoyoient.

„ L'Impératrice Catherine est morte empoi-  
 „ sonnée , selon l'opinion commune en Russie ;  
 „ il faut néanmoins avouer qu'elle hâta aussi  
 „ beaucoup sa mort par une maniere de vi-  
 „ vre fort déréglée. Elle aimoit fort les com-  
 „ motions violentes ; elle se promenoit , au  
 „ printemps & à l'automne , quand il faisoit  
 „ beau temps , toutes les nuits , & avaloit  
 „ en passant des portions considérables de vin  
 „ d'Hongrie. Le Prince Menzikoff fit met-  
 „ tre en prison le Général Devier dans la for-  
 „ teresse de Pétersbourg , & lui fit donner  
 „ des coups d'étrivieres ( *Knout* ), pour avoir  
 „ mis la sœur du Prince dans la nécessité de  
 „ devenir sa femme , & pour avoir déclaré  
 „ injuste le dessein du Prince de priver les  
 „ Princesses Anne & Elisabeth de leur droit  
 „ au Trône des Russies , & pour avoir ap-  
 „ pellé le Prince même son beau-frere , un  
 „ voleur & un malfaiteur.

„ L'Impératrice Anne eut enfin raison de  
 „ se défier de sa créature , le Duc Biron. Un  
 „ jour il entra dans sa chambre avec grand  
 „ fracas & jura qu'il ne vouloit rester plus  
 „ long-temps dans sa Cour & qu'il se retire-  
 „ roit en Courlande ; après quoi il sortit &  
 „ ferma la porte avec bruit. L'Impératrice fut  
 „ si effrayée de son emportement , qu'elle se

„ ferra les mains & se vit obligée de faire  
 „ ouvrir une fenêtre, pour respirer plus li-  
 „ brement. Ce Biron, quoiqu'il eut reçu l'é-  
 „ ducation d'un Gentilhomme & fait ses études  
 „ à Königsberg, étoit pourtant un grand idiot  
 „ & ne savoit pas même écrire exactement  
 „ dans sa langue maternelle. La Princesse Anne  
 „ fut d'abord élevée par une Dame Livo-  
 „ nienne, nommée *Aderkast*, née Mardefeld;  
 „ mais Biron la fit transporter fort à la hâte  
 „ par mer de Cronstadt en Allemagne, étant  
 „ soupçonnée d'avoir ménagé une amourette  
 „ entre la Princesse & le Ministre de la Cour  
 „ de Dresde le Comte de Lynar; elle fut rem-  
 „ placée par une Dame Courlandoise nommée  
 „ de *Reck*. La Princesse n'avoit souvent, se-  
 „ lon le costume ancien & qu'observent en-  
 „ core quelquefois les Dames Russes de qua-  
 „ lité, pour toute coëffure qu'un mouchoir  
 „ de soie, dont elle recouvroit sa tête d'une  
 „ manière un peu coquette.

*De Paris, le 30 Juillet 1776.*

Vous aimez les méchancetés, Monsieur;  
 & quand je le peux, je flatte ce goût qui vous  
 rapproche de nos mœurs. Je vais encore au-  
 jourd'hui vous servir un plat selon votre ap-  
 pêt. Dans mes précédentes lettres, Minis-  
 tres, Magistrats, Prêtres & Académiciens ont  
 passé en revue devant vous, sous les cou-  
 leurs que leur prêtoit la fatyre; ce sera dans  
 celle-ci la faculté de Médecine. Il est en vé-  
 rité bien permis de se venger un peu de ces

Messie  
 souve  
 coups  
 jamais  
 ceux  
 nance  
 la bo  
 te, ta  
 risque  
 malad  
 vous  
 teint  
 fé; q  
 poème  
 Docte  
 leuse,  
 ges q  
 fur-to  
 riez si  
 y a d  
 rez le  
 terai.  
 tar act

Malg  
 Que  
 C'est  
 Cong  
 Qu'o  
 Du r  
 Les  
 Le d  
 Donn  
 A de

Messieurs & de rire à leurs dépens; ils ont si souvent beau jeu à s'amuser aux nôtres. Les coups de plume de la critique ne leur feront jamais le mal que nous éprouvons souvent de ceux avec lesquels ils barbouillent des ordonnances dont le moindre danger est d'épuiser la bourse. Egayons-nous donc sur leur compte, tandis que nous nous portons bien, au risque qu'ils s'en vengent quand nous serons malades. L'auteur du petit ouvrage que je vais vous extraire, paroît cependant avoir été atteint d'une bile trop âcre lorsqu'il l'a composé; quoique la versification de *l'Art iatrique*, poème en quatre chants, attribué à un défunt Docteur en médecine, ne soit pas merveilleuse, vous y trouverez beaucoup de passages qui vous feront pardonner au reste, & sur-tout des portraits dont vous vous amuseriez si vous connoissiez les originaux. Mais il y a de ces originaux par-tout, & vous pourrez leur appliquer les tirades que je vous citerai. Commençons par une description de l'état actuel de la médecine en France.

Malgré l'éclat de la noble origine  
Que maint auteur prête à la médecine,  
C'est l'intérêt dont le calcul honteux  
Conçut l'emploi de ces secours douteux,  
Qu'on ose offrir à la pâle existence  
Du malheureux qui demande assistance.  
Les maux cruels, la terreur de la mort,  
Le doux espoir de mitiger son sort,  
Donnant à l'homme une pente facile  
A devenir généreux & docile,

1 Des cœurs pervers la spéculation  
 2 Sur ce moyen bâtit l'invention  
 3 De l'art nouveau, qui fonda son empire  
 4 Sur les besoins de tout ce qui respire.  
 5 Ainsi l'on vit histrions, bateleurs,  
 6 Mages, Devins, Aruspices, Jongleurs  
 7 Aller par-tout, jusqu'aux climats sauvages,  
 8 De l'imposture étendre les ravages.  
 9 Ma bonne foi vous doit l'aveu secret,  
 10 Que pour vous seuls j'en fais, même à regret.  
 11 Mais, parmi nous tout a changé de face,  
 12 L'équité règne & notre siècle efface  
 13 La dureté de ces temps primitifs  
 14 Où tous les cœurs étoient rébarbatifs.  
 15 Notre art enfin, malgré la médifance,  
 16 Est devenu l'art de la bienfaisance,  
 17 L'art d'amuser la dolente beauté  
 18 Qui joue au mieux la petite santé;  
 19 Tous les matins, de courir vingt toilettes  
 20 Pour dérider les boudieuses coquettes,  
 21 Et dissiper les maussades vapeurs  
 22 Dont les maris ou les amans trompeurs  
 23 Couvrent souvent leur femme ou leur maîtresse,  
 24 L'art de sauver de toute humeur traitresse,  
 25 Et d'exciter à de nouveaux desirs  
 26 L'organe impur de tant de faux plaisirs;  
 27 L'art d'arrêter la marche de Lucine,  
 28 Quand des amours la troupe libertine  
 29 Compromettant les plus chers intérêts,  
 30 L'appelleroit à ses yeux indiscrets;  
 31 De sa venue oblitérer les traces;  
 32 Ressusciter l'apparence des grâces;  
 33 Au-lieu des fleurs, donner le coloris;  
 34 Et des appas rajuster les débris.

En  
 l'état  
 fagréa  
 Un m  
 sur-to  
 des m  
 pour  
 que id  
 par u  
 Docte  
 entrer  
 des hu  
 veroit  
 homm  
 pratiqu  
 à ces  
 de gué  
 percer  
 pagnie:  
 ployer  
 connoi  
 indique

Aupr  
 Vous  
 Que  
 Soit  
 Que  
 Et de  
 Tout  
 En vo  
 Répar  
 D'être  
 Que  
 Roule



En vérité, Monsieur, il s'en faut bien que l'état de médecin soit, parmi nous, aussi désagréable qu'on pourroit le croire d'abord. Un médecin qui a tant soit peu de babil & sur-tout de complaisance, passe sa vie avec des malades qui se portent bien & le paient pour leur dire le contraire. Formez-vous quelque idée des privileges d'un médecin consulté par une belle, & vous ne plaindrez pas nos Docteurs qui ne sont plus assez dupes pour entrer en lice contre la fièvre & la malignité des humeurs. Il y en a plus d'un qui se trouveroit mal en entrant dans la chambre d'un homme luttant contre la mort. On laisse ces pratiques aux Chirurgiens, aux apprentifs, ou à ces Docteurs qui ont quelquefois le talent de guérir, mais non pas celui nécessaire pour percer dans ce qu'on appelle *la bonne Compagnie*. Quel est-il ce talent ? l'adresse d'employer à propos, mille moyens qu'un peu de connoissance de notre esprit & de nos mœurs indique assez.

Auprès des grands, voulez-vous que l'entrée  
 Vous soit facile & toujours assurée ?  
 Que votre nom prôné de tous côtés,  
 Soit précieux à toutes nos beautés ?  
 Que maint courier, heurtant d'une main forte,  
 Et des chevaux piaffant à votre porte  
 Tout le quartier éveillé par le bruit  
 En vous donnant au diable chaque nuit,  
 Répande au loin combien il est commode  
 D'être voisin du docteur à la mode ;  
 Que l'or sur-tout (n'oublions pas ceci)  
 Roule chez vous autant qu'au Potosi :

Sans m'aveugler par un excès de zèle ;  
 En M.... je vous offre un modele.  
 Par deux courriers rapidement trainé  
 Dans tout Paris sans cesse promené,  
 On se l'arrache, il ne sauroit suffire  
 Aux rendez-vous où chacun le desiré ;  
 Et pour la Cour appelé quelquefois,  
 Met en partant, cent belles aux abois.  
 D'où lui viendrait sa vogue fortunée,  
 Et du public la faveur obstinée !  
 D'où ? de son ton, de ce ton enchanteur,  
 Toujours poli, le plus souvent menteur ;  
 De ses propos, d'où la raison déloge  
 Mais qui toujours renferme un doux éloge ;  
 Dont le parfum bien ou mal adressé  
 N'en plaît pas moins à l'objet caressé.  
 On siffle, on ouvre, on annonce, il arrive.  
 Que chacun prête une oreille attentive !  
 » Pardon, Madame, ah ! je suis confondu.  
 » Cent fois pardon, vous m'avez attendu.  
 » Je viens de voir deux Ducs, une Comtesse ;  
 » Un Maréchal, & certaine Duchesse  
 » Dont les discours longuement ennuyeux  
 » M'ont ce matin fait périr à ses yeux.  
 » Je n'en puis plus... mais, vous êtes charmante ;  
 » Malade, douce, aimable, intéressante ;  
 » Et près de vous je suis dédommagé  
 » De tout l'ennui dont on m'a surchargé.  
 » De vos vapeurs éloignons donc les causes,  
 » Tâtons le poulx, L'aurore aux doigts de roses  
 » De ce beau bras envieroit la blancheur.  
 » Et votre bouche ? ô Ciel, quelle fraîcheur ?  
 » Jamais Hébé ne l'eut aussi vermeille.  
 » Les belles dents ! vous êtes à merveille. . . .

Eh bien ! est-ce ainsi , Monsieur , que les médecins réussissent chez vous ? quoi que vous me répondiez , je croirai toujours que ce langage & cette conduite menent à la fortune dans tous les Etats , dans tous les Pays. Notre auteur , chemin faisant , en traçant mille manières d'être & sur-tout de parvenir , fait une infinité de portraits très-reconnoissables. De ce nombre sont ceux de Bouvard , de Bordeaux , de Miffa , de Poissonnier ,

Qui déguisant son avide industrie  
Sous les dehors d'amour de la patrie ,  
On n'a cherché dans ses inventions  
Qu'un produit net en bonnes pensions ,  
L'activité de son feu politique ,  
Depuis long-temps l'a rendu presqu'étique ,  
Mais comme lui , croyez sans balancer ,  
Que s'enrichir vaut bien mieux qu'engraïsser ,...

Les médecins étudient bien plus les moyens d'usurper la confiance que ceux d'extirper les maladies. Entr'autres tours de charlatanerie , en voici un assez plaisant que notre auteur attribue avec tout le public à l'un des esculapes modernes que je viens de vous citer & dont il indique le nom de cette manière *poté- tico-calembourdisque* :

Un tour unique & le phénix des tours ;  
Nous le devons à ce Docteur agile  
Qui sautillant , parcourt toute la ville ,  
Et dont le nom , cité chaque matin ,  
Fait retentir l'Eglise au rir latin

Lorsque le Prêtre en nous tournant la face,  
 Renvoie ailleurs la sainte populace.  
 De son Docteur voyant que les avis  
 D'aucun succès n'étoient jamais suivis,  
 Rongé d'un mal dont la longueur l'assomme,  
 Un Allemand veut consulter notre homme :  
 A ce desir aussi-tôt commandé,  
 Un laquais vole & notre homme est mandé :  
 D'un pied léger l'avidité le guide  
 Ou tristement le malade réside.  
 Auprès du lit assis & délassé,  
 Sur le présent il juge du passé.  
 Par habitude il blâme son confrere.  
 Songeant enfin qu'il falloit lui soustraire  
 De ce client le produit principal,  
 Pour tout remède, il prescrit l'air natal.  
 D'après son but, sans sortir de la France,  
 De ce même air il promet jouissance.  
 Or que fit-il pour obtenir ce lot ?  
 Il conduisit l'Allemand à Chaillot  
 Y prendre un gîte au bord de la campagne,  
 Dont la fenêtre ouvrit vers l'Allemagne.

Il y a dans cette espèce de poème quelque  
 facilité & par fois de la gaité ; en général  
 on y remarque un acharnement trop marqué  
 contre plusieurs gens de mérite. Amusons-nous  
 plutôt d'un conte nouveau de M. Saurin.

### CRISTALLINE LA CURIEUSE.

*Conte tiré des Mille & une nuit.*

Qui veut garder une femme s'abuse :  
 L'art de tromper fut de tout temps leur lot ;  
 La moins subtile a toujours quelque ruse,  
 Et le jaloux finit par être sot.



De leur vertu reposez-vous sur elles;  
 Mais en ce cas, seront-elles fidelles?  
 Fidelles! c'est beaucoup peut-être; mais du moins

Vous vous épargnerez des soins.

Mohammed, Roi de l'Inde, & Soliman son frere,  
 Princes beaux & bien faits, surpriront un matin  
 Leurs pudiques moitiés, qui voguoient pour Cythere,  
 L'une avec un Faquir & l'autre avec un Nain.  
 Sur ces couples galans tous deux firent main-basse;  
 C'étoit trop de rigueur : chez nous on eût fait grace  
 A la fragilité du sexe féminin;

Mais sur les bords grossiers du Gange

De Joconde & du Roi Lombard,

Le cas dut sembler fort étrange.

Si tel cas doit pourtant étonner quelque part!

« Saint Prophete, disoit Mohammed plein de rage,

A-t-on pu faire cet outrage

Au front auguste d'un Sultan?

Fuyons ces tristes lieux, partons, cher Suliman!

Voilà nos Princes en voyage.

Un jour près de la mer, assis sur le rivage,

L'un & l'autre, en bon Musulman,

A l'heure de midi, protégé par l'ombrage

Marmotoit un peu d'Alcoran,

Lorsque du sein des eaux profondément émues,

Tout-à-coup à grand bruit s'élève jusqu'aux nues

Un horrible génie, un colosse hideux,

Qui fend l'onde écumante & s'avance vers eux.

Saisis d'horreur & d'épouvante,

D'un cédre ils gagnent le sommet,

Faisant priere à Mahomet,

Et, comme on le croit bien, priere très-servente,

Le monstre aborde en ce moment,

Chargé d'une caisse brillante,

Prison mobile & transparente ;  
 Dont les murs sont de diamant.  
 Le barbare y tenoit en cage  
 Certain oiseau blanc de corsage ;  
 Au cœur volage , au regard doux ;  
 Et qui de son joli ramage  
 Endormant la raison du sage ,  
 Le met souvent au rang des fous.  
 Quatre clefs à l'instant ouvrent quatre serrures ;  
 Il sort une Divinité ,  
 Brillante de l'éclat des plus riches parures ,  
 Plus brillante cent fois encor de sa beauté.  
 » Dame , qui plaisez seule à mon ame enchantée ,  
 Dit notre Polyphème à cette Galatée ,  
 Je me sens besoin de repos ;  
 Affez-vous là que je dorme . »  
 La belle à ce galant propos  
 S'affied , & le monstre difforme  
 Des genoux de Venus faisant son oreiller ,  
 Y repose sa tête énorme ,  
 Ouvre la bouche pour bailler ,  
 Et puis s'endort sans autre forme ,  
 Ronflant à faire tout trembler .  
 La Dame étoit très-éveillée ,  
 Et promenant par-tout un regard curieux ;  
 Elle aperçoit nos gens tapis sous la feuillée ;  
 Qui se cachotent tout de leur mieux ,  
 De la main alors & des yeux  
 A descendre elle les convie ,  
 Eux de s'en excuser en montrant le génie .  
 A ce monstre aussi-tôt déroband ses genoux ,  
 Poltrons , leur dit-elle en courroux ,  
 Ou descendez , ou je l'éveille .  
 Il fallut obéir : Voyez comme il sommeille ;

Dit-elle alors d'un ton plus bas;  
 Il faut sous ce palmier.... sans achever le reste;  
 En rougissant elle y guida leurs pas;  
 Mais que ce fut une rougeur modeste,  
 Ami lecteur, vous ne le croyez pas,  
 La Dame étoit grande causeuse;  
 Mais je supprime l'entretien.  
 Suffir qu'elle prouva très-bien,  
 Qu'on ne la nommoit pas pour rien  
 Cristalline la curieuse.

De chaque Prince ensuite exigeant un anneau;  
 En voici cent, dit-elle, en y joignant les vôtres  
 Et qu'à ce jeu plaisant j'ai gagné bien & beau.  
 J'espère d'en gagner bien d'autres,  
 Je veux en avoir un boiffeau.

Adieu, Princes, partez, Mahomet vous le rend.  
 Son Paradis sans doute a des plaisirs bien doux;  
 Mais, croyez-moi, tromper un surveillant jaloux  
 Est une volupté plus grande.  
 C'est vrai plaisir de femme, & le premier de tous.

Je ne fais, Monsieur, si vos Dames con-  
 noissent le parfilage & savent tirer parti de  
 ce petit ouvrage, comme les nôtres. Quoi  
 qu'il en soit, ces couplets vous paroîtront  
 agréables.

### COUPLETS SUR LE PARFILAGE.

Sur l'Air : *Je vais te voir charmante Lise, &c.*

Jadis on étoit bien moins sage,  
 Et l'on filoit le sentiment.  
 Las! c'étoit un terrible ouvrage  
 Pour quiconque aimoit tendrement,

Le monde se forme avec l'âge,  
 Plus d'embarras & plus d'ennui.  
 Du temps on fait meilleur usage,  
 L'amour se parfile aujourd'hui.

Grace au Secret du parfilage,  
 Soupirer, séduire, être amant,  
 Reprendre après un cœur volage,  
 Tout est l'ouvrage d'un moment.

Mais à vos pieds, belle Aspasie,  
 Le charme, hélas, est sans succès,  
 On y file toute la vie,  
 Et l'on n'y parfile jamais.

Autres sur l'Air : *Attendez-moi sur l'Orme.*

Vive le parfilage!  
 Pas de plaisir sans lui,  
 Cet important ouvrage  
 Chasse par-tout l'ennui.  
 Tandis que l'on déchire  
 Et galons & rubans,  
 L'on peut encor médire  
 Et déchirer les gens.

Autrefois dans la vie  
 L'on n'avoit qu'un amant;  
 Maintenant la folie  
 Est d'en changer souvent.  
 On défile en partage  
 L'amour comme un ruban,  
 Et même au parfilage  
 On met le sentiment.



Tel qui lit une page,  
 Peut paroître un Savant;  
 S'il a du parfilage,  
 Le secret imposant.  
 La plus petite idée  
 Qu'on attrape en passant;  
 Etant bien parfilée,  
 Tiendra lieu de talent.

*De Paris, le 3 Août 1776.*

Un bon artisan de cette ville vient de présenter sa plainte à la Police, de ce qu'au lieu d'un enfant garçon qu'il a confié à une nourrice à trente lieues de Paris, il y a trois ans, elle lui rapporte une fille. Sur l'extrait de baptême & sur les registres tant de l'Eglise que de la sage-femme, l'enfant est désigné du genre masculin, & la nourrice prétend qu'elle n'en a jamais reçu d'autre que la petite femelle qu'elle rapporte. Cette affaire va devenir sérieuse, & l'on est curieux de voir comment la Justice l'éclaircira. Il y a eu grand concours de monde au Châtelet, l'autre semaine, pour entendre plaider M. l'abbé Baudouin qui s'est défendu contre les fermiers de la Caisse de Poissi, supprimée par M. Turgot, lesquels taxés de fripons, dans les *Ephémérides*, avoient intenté un procès d'injures à l'auteur de ce Journal. Le public toujours malin attendoit le plaisir de voir écraser un *Turgotiste*, mais M. l'Abbé s'est fait applaudir à un point que quand M. Gerbier, avocat des fermiers, s'est présenté pour répondre, il a

été presque hué; à la fin on l'a écouté, mais l'Abbé a conservé sa victoire. Les Juges ont mis les parties hors de cour, & ils ont bien fait, car il n'y avoit pas matiere à procès.

J'ai depuis long-temps gardé le silence sur nos spectacles, parce qu'ils n'ont rien offert d'intéressant. *Les Mariages Samnites*, opéra-comique, donné avec un succès médiocre aux Italiens, n'ont fait sensation que par quelques ariettes qu'on répète dans les sociétés. On prépare à ce spectacle *Fleur d'épine*, ouvrage posthume de l'abbé de Voisenon, mis en musique par Madame Louis, femme de l'Architecte du Roi de Pologne, & déjà célèbre sous le nom de Mlle. Bayon, par ses talens en musique. C'est elle qui a mis à la mode ici le *Forte-Piano*, instrument qui a maintenant la plus grande vogue. Quant à la Comédie Française, on n'en parle que pour blâmer le projet prêt d'être agréé pour la construction d'une nouvelle salle dans l'emplacement de l'Hôtel de Condé. L'Académie royale de musique est déchirée par ces divisions intestines qui ne s'alimentent jamais qu'aux dépens du public. Les grands danseurs & les danseuses sur-tout se sont plaint de n'être pas assez payés & ont menacé d'abandonner l'opéra à son triste sort. Je ne regretterois pas, pour moi, cette troupe insolente qui interrompt l'intérêt du spectacle pour faire les beaux bras & des mines aux spectateurs qui sont dans les petites loges. Avec Gluck je vous assure qu'il seroit facile de s'en passer, & je me consolerois bien qu'*Alceste* fût sans ballets. Ce n'est pas que je

je n'a  
agréa  
chato  
théatr  
des a  
bertin  
objet  
J'aime  
de la  
admira  
Castr  
doute  
tuoses  
cultés  
fir de  
Vestris  
celui d  
m'inspi  
m'arra  
timent  
d'admin  
l'applic  
jouissan  
a-t-elle  
de la g  
fere bi  
non au  
vapore  
spectac  
fique d  
l'intérêt  
que ex  
n'est qu  
verre p  
Tome

je n'aime assez cette foule de petits êtres assez agréables qui lutinent mon imagination & chatouillent mes sens, en sautillant sur le théâtre. La danse rend plus active l'impression des attraits qu'épale sur le théâtre l'essaim libertin de nos jolies danseuses, mais comme objet académique, elle m'ennuie à la mort. J'aime infiniment la musique, j'ai été pénétré de la plus grande, mais bien de la plus froide admiration possible, pour le talent de vos Castrats; & Rosalie dont le talent n'est sans doute pas comparable à celui de ces virtuoses, me transporte & affecte toutes les facultés de mon ame, quand elle chante le plaisir de se dévouer à la mort pour son époux. *Vestris* est le Dieu de la danse, *Farinelli* est celui du chant, mais j'aime mieux voir *Allard* m'inspirer la gaité par sa danse, & Rosalie m'arracher par son chant, les larmes du sentiment; que ces Illustres me ravir un tribut d'admiration qu'ils ne doivent encore qu'à l'application du raisonnement à leur art. La jouissance de la plus belle femme ne vous a-t-elle pas quelquefois moins flatté que celle de la grisette qu'a chantée Guichard? Je préfère bien avec d'Arnaud, la sensibilité de Mannon aux sentimens apprêtés d'une Duchesse vaporeuse; quand je vais au spectacle & à un spectacle lyrique, je veux être ému; la musique de Gluck, des chanteuses qui joignent l'intérêt qu'elles inspirent à celui que la musique exprime, des danses dont la pantomime n'est que l'expression naturelle, grossie par un verre placé à son juste foyer, voilà ce qu'il

mé faut & c'est ce qu'il faut aux gens chez qui la sensibilité & la jouissance ne sont pas une pure affaire de convention. Je m'apperçois , Monsieur , que je bavarde impitoyamment ; pardon , mille fois pardon , je continuois une conversation vive que je viens d'avoir avec un soi-disant enthousiaste des grands Maîtres , qui voudroit qu'on mutilât la moitié du genre humain pour charmer les oreilles de l'autre , & que tous les danseurs fussent des *Vestris* ; je ne puis me faire à de pareilles gens ; ils seront satisfaits sans doute du nouvel opéra qu'on prépare , il est intitulé les *Romans* ; les paroles sont de M. Bonnevalet & la musique de Cambini. Le premier acte est la *Bergerie* , le deuxieme & le troisieme sont la *Chevalerie* & la *Féerie*.

Je ne quitterai cependant pas encore l'Académie royale de musique ; j'ai à vous parler d'un de ses membres les plus célèbres ; Mademoiselle Arnoult , à force d'impertinence & de propos lestes dont on vouloit bien rire quand elle étoit jolie , a déplu à notre public : elle a achevé de perdre le peu de crédit qu'elle avoit conservé dans un certain nombre de coteries , par sa conduite vis-à-vis de M. Gluck , son acharnement contre Rosalie sa rivale , & les cabales qu'elle a excitées contre Alceste. Cette fille qui s'efforce en vain à faire biter de ses charmes , ne peut plus faire passer à leur faveur , la licence qu'elle se permet , & par laquelle elle choque également les gens les moins délicats , & ceux qui supportent le plus facilement les injures. Elle se promenoit



il y a deux jours au palais royal après souper ; c'est l'heure à laquelle les belles prennent le frais dans ce jardin ; la nuit semble autoriser qu'on bannisse toute réserve dans ces assemblées ; la vieille courtisane jouissoit de ce privilège , lorsqu'une voix s'élève , interrompt ses chants par des sons lugubres & fait entendre ces paroles , qu'une divinité infernale adresse à Alceste dans le dernier acte de cet opéra : *Caron t'appelle, entends sa voix, &c.* La pauvre Arnoult désolée a quitté le jardin , & depuis ce moment , dès qu'elle reparoit en public , des gens charitables ne manquent pas de fredonner l'air d'Alceste. Les François si galans , ne sont pas , comme vous voyez , indulgens pour les vieilles femmes qui ont cessé de leur plaire.

Il vient d'arriver ici une aventure singulière. Un juif qui fait un commerce assez heureux , s'est absenté pour aller visiter une terre dont il vient de faire l'acquisition : n'ayant aucun engagement pressant , ni à écheoir pendant le temps destiné à son voyage , il laisse sa maison entièrement seule. A son retour , il trouve le scellé mis sur ses effets & leur vente affichée. Quelques porteurs de billets dont l'échéance étoit encore éloignée , avoient cru ou feint de croire qu'il étoit en banqueroute & en fuite , & avoient en conséquence obtenu contre lui des jugemens dont ils pressioient l'exécution. Delà un grand procès & certainement des mémoires par lesquels nos Avocats chercheront à rappeler l'attention du public qui leur est échappée.

Je voudrois bien pouvoir vous régaler de quelques nouvelles productions intéressantes, mais la saison est aride , & nos abeilles du Parnasse butinent à présent pour déposer leur miel cet hiver.

M. le Comte de Melfort , officier général distingué dans notre armée , vient de donner un *Traité de Cavalerie* , avec planches , &c. je suis un profane qui n'ai pas le droit de décider du mérite de cet ouvrage , mais il m'a paru réunir supérieurement toutes les connoissances qu'on a pu desirer jusqu'à présent sur cet objet.

Il existe quelque part deux nouveaux pamphlets , fort méchans , dit-on , conséquemment fort recherchés & fort rares ; l'un est *Extrait de l'Almanach Royal* avec commentaire , & l'autre *Liste de tout le Parti Choiseul* , avec commentaire.

Nos Laïs respirent un peu , dans l'absence de Mlle. Duthé qui les écrasait par la comparaison de ses charmes. M. F\*\* l'a emmenée avec lui à Londres , ayant fait marché de 36 mille livres pour le voyage ; vous voyez que la Demoiselle ne vend pas mal ses coquilles , aussi le Monsieur pour ne pas être dupe de son argent , prend-il le parti de ne la pas quitter d'un instant ; on raconte que cet Anglois dit fort plaisamment : « Mlle. Duthé » l'être fort jolie , mais les amans qu'elle » eus , l'avoir été tous cocus pendant qu'ils » étoient dehors , moi ne le vouloir pas être » moi rester donc toujours avec. » On lui observe que cela n'est pourtant pas tout-à-fait aussi sûr que dedans.

L'Académie Françoisse est furieuse de la sortie que s'est permise M. Linguet, dans son journal , au sujet de la réception de M. la Harpe ; on a remarqué que pour la première fois cet aristarque avoit loué M. Marmontel, sans doute parce qu'il avoit un peu fustigé le récipiendaire.

Un jeune Clerc de Procureur a été accusé par la Procureuse , de voler l'argent dans l'étude de son mari : la chronique porte qu'elle-même étoit la voleuse ; quoi qu'il en soit, le pere du jeune homme a voulu faire renfermer son fils ; celui-ci a prouvé son innocence, mais plein de ressentiment, il a attendu dimanche passé, la Dame Procureuse au sortir de la messe à sa paroisse, l'a prise sous le bras, troussée & claquée devant la vénérable assistance. Grande matiere à procès : le Procureur a intenté sur le champ, une action criminelle au jeune homme, & celui-ci retorque par la calomnie du vol : en attendant ceux qui ont été témoins de l'expédition parlent avec éloge de ce que la Procureuse a laissé voir, & cela me sembleroit bien capable de la consoler de l'affront.

## A M. G L U C K ,

### *Sur l'Opéra d'Alceste.*

Aidé seulement de sa lyre

Et des doux accens de sa voix,

Orphée adoucit autrefois

Les monstres redoutés du ténébreux empire.

Je crois tout ce qu'on dit de ses accords divins,  
Puisque, forcer la cabale à se taire

Et l'envie à battre des mains,  
Le prodige est plus grand ; & je vous l'ai vu faire.

*De Paris, le 9 Août 1776.*

LE Prince de Conty a été inhumé avant-hier avec la pompe accoutumée. M. le Comte de la Marche s'est montré vraiment affligé de sa perte. Le pere & le fils étoient recommandés ensemble, ce dernier tenoit fidele compagnie à son pere. Un des derniers jours le Prince dit à son fils : — Mon fils, profitez du beau temps, les équipages sont prêts, allez à la chasse. — Je resterai avec vous, si vous le trouvez bon, mon pere, vous n'êtes pas assez bien, pour que je vous quitte. — Au moins, mon cher Comte, envoyez votre équipage à la chasse avec le mien, afin qu'on puisse dire une fois, *que nos chiens ont bien chassé ensemble*. Le défunt avoit repris toute son ancienne amitié pour son fils &, lui rendant compte de ses dernières dispositions, il lui dit : — J'ai deux enfans d'une femme, que j'ai tendrement aimée, je leur laisse à chacun 12000 liv. de rente.... (le Comte ne répondoit rien) : — Trouveriez-vous que c'est trop ? — Oh non, mon pere, au contraire, ce n'est point assez. — Ah, mon fils, je me repens de ne vous avoir bien connu qu'à ce moment !..... Les deux enfans du défunt sont deux filles, dont la mere est une Madame d'Ailly, qui n'a pas quitté le Prince jusqu'à sa mort. Elle étoit dans un cabinet près



de sa chambre, & dès qu'il étoit seul, elle entroît. Cette femme d'un vrai mérite a fort peu coûté au Prince, il en étoit fort jaloux & la tenoit si renfermée que peu de gens la connoissoient. Le Prince a conservé jusqu'au dernier moment sa grande présence d'esprit & sa fermeté de caractère poussée quelquefois jusqu'à la dureté. Le Curé du Temple faisant de fréquentes visites au malade, celui-ci dit un jour à son valet de chambre : *Congédiez-moi donc ce grand homme noir qui m'ennuie.* Le Prince a résisté jusqu'à sa fin, en remettant toujours au lendemain, aux instances de l'Archevêque de Paris son ami, pour qu'il remplir ses devoirs de religion. Il est mort dans son jardin sur le bord d'un bassin où il se faisoit transporter assis tous les jours pour pêcher à la ligne. Il vouloit se lever à l'instant marqué pour sa mort; son valet de chambre le soulevé, un coup de coude l'éloigne..... il se rapproche; le Prince tombe dans son fauteuil & expire en disant : *Ma vue se trouble..... je me meurs.*

On m'a apporté plusieurs nouveautés : des Epîtres en vers par M. Selis, des Stances sur la mort de Collardeau, suivies de son *Ombre aux Champs Elisées*, Dialogue entre cette ombre & celle d'Ovide & de Chaulieu. *Le Mariage de la Lune*, Comédie en un Acte en vers; *l'Eloge funebre & historique de très-court, très-épais & tout-adroit Citadin Monsieur Maître Nicodeme Pantaléon Tire-Point*, Bourgeois de Paris, Maître Tailleur, &c. &c. Rien de tout cela ne m'a paru intéressant ni même agréable. Voici

une longue file de vers que je vous transmets  
en attendant du meilleur.

**VOLTAIRE à Messieurs les Parisiens.**

Aimables habitans des rives de la Seine,  
Daignez lire ces Vers, derniers fruits de ma veine,  
Puisseut-ils, du séjour de tous nos Beaux-Esprits,  
Voler aux autres lieux charmés de mes écrits  
Je finirois en paix ma trop longue carrière.

Quel changement dans l'homme à son heure dernière !  
Qu'il se trouve isolé ! plaisirs, trésors, grandeurs,  
Tout fuit de ses regards, hors les folles erreurs.  
Ils ont fui loin des miens : c'est fait ; le voile tombe,  
L'œil levé vers les Cieux & le pied dans la tombe,  
Je vois en ce moment l'auguste Vérité,  
Répandre autour de moi sa plus vive clarté.  
De la Raison sévère elle est accompagnée.  
Cette raison, par moi si long-temps dédaignée,  
Plus puissante aujourd'hui, tonne au fond de mon cœur.  
Le remords, l'avenir le glacent de terreur.

Peuples, que j'ai séduits par d'aimables chymères,  
Hâtez-vous de rentrer dans la Loi de nos peres.  
Pouffé par le délire, & d'orgueil enivré,  
J'osai braver le Dieu sur la Terre adoré.  
On me vit enfanter de monstrueux systèmes,  
Contre son culte saint vomir d'affreux blasphèmes.  
Trop habile dans l'art des lâches Impositeurs,  
J'osai calomnier ses zélés Défenseurs,  
Et sur de jolis riens forgeant des contes fades,  
Les ridiculiser par des turlupinades.  
Honneur, talens, vertu, rien ne me fut sacré :  
Je voulois tout changer ; je voulois qu'à mon gré,

Le vrai dans les esprits devint problématique ;  
 Et la Religion un être chymérique :  
 Je voulois , le forçant à penser comme moi ,  
 Courber le genre humain sous le joug de ma loi.  
 Je peignois les horreurs du cruel fanatisme ;  
 Et mes plus vifs élans tendoient au despotisme.  
 Feignant de l'éclairer , je trompai l'Univers :  
 En criant liberté , je présentois des fers.  
 Mais je couvrois de fleurs ces funestes entraves ,  
 Dont je sus accabler quelques foibles esclaves.  
 Dans un cercle d'erreurs , j'étois moins libre qu'eux :  
 Je suivois à tâtons un sentier ténébreux.  
 Mortel , voilà ton sort , quand ton orgueil extrême  
 Dédaigne pour flambeau , la Vérité suprême.

Je l'ai dit ( eh ! qui peut vouloir même en douter ! )  
*Si Dieu n'existoit pas , il faudroit l'inventer.*  
 C'est ce Dieu , dont la voix enfante les miracles ,  
 Qui , parmi les éclairs , révéla ses oracles ,  
 Qui des Prophetes saints conduisant les pinceaux ,  
 De son feu créateur anima leurs tableaux.  
 Son Fils , la vive image & la splendeur du Pere ,  
 Sous les voiles obscurs de l'humaine misère ,  
 Vint lui-même enchaîner le Démon de l'erreur ;  
 Et l'homme dans son Dieu vit son Libérateur.  
 Que sa morale est pure , & ses dogmes sublimes !  
 Il voulut expirer victime de nos crimes ,  
 Et remit à Céphas ses loix & son pouvoir.  
 Adorons & croyons , voilà notre devoir.

D'un absurde système hardis apologistes ,  
 Moralistes pervers & pointilleux sophistes ,  
 Quels biens ont procuré vos dogmes insensés ?  
 Vos ardens zélateurs sont-ils plus empressés  
 A fuir des vains plaisirs la fatigante ivresse ,  
 Pour vivre sous les loix de l'austère Sageesse ?

Ce Midas, devenu sensible & généreux ;  
 Cesse-t-il d'engraïsser tant de laquais pompeux ;  
 De nourrir à grands frais son oisive existence,  
 Et donne-t-il du pain à la triste indigence ?  
 Lis, lis, dans tes refus, cœur de marbre obstiné,  
 Ton arrêt flétrissant sur son front décharné.  
 L'Époux met-il un frein à son caprice infame,  
 Pour chérir les doux nœuds d'une pudique flamme ?  
 Voit-on un moindre essaim d'impudentes *Lais*,  
 De malignes vapeurs infecter tout Paris,  
 Et dans des chars légers, brillans d'or & de glace,  
 Sous le poids des rubis étaler leur audace ?  
 La subtile chicane, à l'infernale voix,  
 Ne hurle-t-elle plus dans le Temple des Loix ?  
 Nos Héros réveillés font-ils, par leur courage,  
 Des *Crillon*, des *Bayard*, revivre l'heureux âge ?  
 Ah ! je vois ces Guerriers, de débauches perdus,  
 S'abreuver à longs traits du poison de Vénus.  
 Avons-nous émouffé le glaive de la guerre ?  
 L'intérêt n'est-il plus l'idole de la terre ?  
 En un mot, la Vertu voit-elle les mortels  
 De leur encens plus pur honorer ses Aurels ?  
 Tout retentit du nom de la philosophie :  
 Le vulgaire, le grand par-tout nous déifie ;  
 Et par-tout un vain luxe & le vice effronté,  
 Étendent leur ravage avec impunité.  
 Dans nos brillans écrits le mauvais goût domine,  
 Et des arts chancelans vient hâter la ruine.  
 Hélas ! tout se corrompt. Beaux jours de l'univers,  
 O bonheur général tant promis dans nos vers,  
 Âge d'or si vanté, vous n'étiez plus qu'un songe,  
 Que le délire enfante & que fuit le mensonge !

Chers amis ! que l'aveu de toutes mes erreurs  
 Eclaire vos esprits & corrige vos cœurs,



On ne le fait que trop : ma muse frénétique,  
 Sur le Pinde affecta l'empire despotique.  
 Vous la vites toujours, sur de foibles garans,  
 Dans le *Temple du Goût* distribuer les rangs,  
 Elle osa pénétrer jusques au Sanctuaire ;  
 Elle osa profaner, d'une main téméraire,  
 Du peintre de *Burghus* les lauriers immortels,  
 Du pere du théâtre ébranler les autels,  
 Contester le génie au maître de la lyre,  
 A l'*Esopo* François l'art d'inventer, d'écrire,  
 Refuser en un mot à l'auteur du *Lutrin*  
 Le titre glorieux de poëte divin.

Malheur au cœur rongé des serpens de l'envie !  
 Peut-il jamais s'ouvrir aux douceurs de la vie ?  
 Tous ses jours sont marqués par des tourmens nouveaux,  
 La splendeur des talens, le succès des rivaux,  
 Sont un poids qui l'accable, un fer qui le déchire.  
 Il fait son aliment du fiel de la satire.  
 Hélas ! ce monstre étique, au teint blême, à l'œil creux  
 Dont la bouche vomit un suc si vénimeux,  
 Décocha tous ses traits, par ma main égarée,  
 Sur l'auteur de *Didon*, sur le pere d'*Atrée*,  
 Lui qui, par les ressorts d'une sombre terreur,  
 A l'aide d'un pinceau mâle & plein de vigueur,  
 Eut la gloire d'ouvrir une route nouvelle ;  
 Pompignan, qui choisit Racine pour modele,  
 Se montra parmi nous son plus digne rival,  
 Et qui peut-être un jour eût marché son égal,  
 Si sa muse eût suivi la carrière tragique.  
 Il dirigea son vol au Parnasse lyrique :  
 Assis près des autels de la noble Erato,  
 Il pince quelquefois sa lyre avec Rousseau.

Je voulois usurper le sceptre de la scene;  
 Et je défigurai les traits de Melpomene.  
 L'intrigue, l'intérêt, le vrai, le sentiment,  
 Furent tous éclipsés sous ce faste imposant  
 De marches, de combats, d'éclairs épouvantables,  
 De bûchers, d'échafauds, & d'ombres lamentables.  
 La nouveauté, la pompe, un voile ingénieux;  
 Enfin, le coloris fascinerent les yeux.  
 Le bon goût disparut : j'emportai les suffrages;  
 On m'enivra d'encens. Ces lauriers, ces hommages,  
 Je te les dois, Lekain; il faut en convenir :  
 Mes enfans sans vigueur avec toi vont mourir.  
 Oui, je sens redoubler ma vive inquiétude.....  
 Mais quoi ! l'on m'applaudit.... C'est un mal d'ha-  
 bitude,  
 Vous vous en guérirez, public trop indulgent.  
 Le charme va cesser, & le juge m'attend.  
 Cette postérité que je crains, que j'implore,  
 Voudra-t-elle épargner l'amante de Zamore ?  
 Et toi, cher Mahomet, dans ce commun malheur,  
 Peux-tu nourrir l'espoir de survivre à ta sœur ?  
 Ah ! qu'au moins un enfant du Chantre d'Henri-Quatre,  
 Eternise mon nom aux fastes du théâtre.

Des faits de ce grand Roi le récit trop vanté  
 Est-il marqué du sceau de l'immortalité ?  
 Non : le plus doux pinceau, la plus tendre harmonie  
 Ne peuvent suppléer aux élans du génie.  
 Il faut être animé de plus nobles transports,  
 Du champ des fictions déployer les trésors;  
 Varier les couleurs, jeter d'ardentes flammes,  
 Enchanter, attendrir & maîtriser les ames;  
 Et moi, par de vains sons, loin de frapper le cœur,  
 Je fatigue l'oreille, & j'endors le lecteur.

Las de courir en vain dans la carrière épique,  
 Je marchai vers ton temple, agréable physique.  
 Tu n'y reçus jamais l'esprit étincelant,  
 Ennemi déclaré du profond jugement.  
 J'y voulois, m'efforçant de porter la lumière  
 Dans le sein ténébreux de la nature entière,  
 Arracher quelques fleurs du tombeau des Newtons,  
 Je courus sans flambeau loin de ces régions;  
 Tel un courrier sans frein, s'élançant dans les plaines,  
 Suit par sauts & par bonds des routes incertaines.

Muse, dont le crayon grave au faste des ans  
 Les paisibles vertus, les exploits éclatans,  
 Et des fils d'Apollon les pompeuses merveilles,  
 J'osai te consacrer mes travaux & mes veilles.  
 Mais je te vis fouler, l'œil ardent de fureur,  
 Ces écrits, où montrant sous un style enchanteur  
 Le frivole talent de plaire & de séduire,  
 Je trahis mon devoir d'éclairer & d'instruire;  
 Où, dans un jour obscur, s'offre la vérité,  
 Ou, plus souvent encor, le mensonge effronté,  
 En cortège nombreux, paroît sans se contraindre;  
 Où mon pinceau badin se plaît toujours à peindre  
 Sous de pâles couleurs la vertu dans les fers,  
 Le vice triomphant aux yeux de l'univers;  
 Enfin ces gros recueils pleins d'objets fantastiques,  
 Où jaloux d'ébranler tes monumens antiques,  
 Je voulois élever près de la fiction  
 Le trône de l'erreur & de l'illusion.

Ah! quel bonheur pour moi, si ma muse légère  
 N'eût jamais démenti son air, son caractère!  
 Elle efface en attraits la muse des Chaulieus:  
 Son teint est plus vermeil, son front plus gracieux,  
 Libre, douce, ingénue, elle est vive & brillante,  
 Quelquefois négligée, & toujours séduisante.

On la voit à son gré voltiger sur les fleurs ;  
 Elle sème par-tout les plus fraîches couleurs.  
 La nature, l'esprit s'enoncent par sa bouche,  
 Et sa main embellit les objets qu'elle touche.  
 Que n'a-t-elle toujours dans ses jeux innocens,  
 De la pudeur modeste exprimé les accens !  
 La gloire qui sur moi plana dès mon aurore,  
 Sur mes cheveux blanchis reposeroit encore.  
 Mais au mépris du goût, des mœurs, de la raison,  
 Cette muse trempa ses traits dans le poison,  
 Fit jouer ses ressorts dans l'épaisseur de l'ombre ;  
 Et du fond empesté de sa caverne sombre,  
 Sans respecter les loix de la terre & du Ciel,  
 Vomit sur la vertu de longs torrens de fiel ;  
 Osa préconiser, dans sa folle arrogance,  
 L'amour seul du plaisir & de l'indépendance ;  
 Et pour mettre le comble à toutes ses noirceurs,  
 Outragea le mérite & flétrit les auteurs.  
 Périssiez à jamais, fruits d'un mauvais génie,  
 Périssiez dans l'opprobre & dans l'ignominie.  
 Nos neveux, ennemis du vrai beau, du bon sens,  
 Pourroient-ils admirer ces tableaux indécens,  
 Et lire ces ramos d'investives affreuses,  
 De la malice humaine archives ténébreuses ?  
 Non : l'insecte rampant, dans les plaines de l'air,  
 Etoufferoit plutôt l'oiseau de Jupiter.  
 Jugeons mieux, jugeons mieux de la race future.  
 De l'honnête & du vrai l'image toujours pure,  
 Seule pourra charmer les yeux de l'avenir.  
 Muse, tes monumens vont tous s'anéantir.  
 Ces sarcasmes grossiers, ce langage des halles,  
 Ces libelles dictés par les haines rivales,  
 Ces vers licencieux, avant la fin du jour,  
 Vont dans la nuit des temps s'abimer sans retour.



O Mânes précieux des héros du Parnasse ;

Vous que n'épargna point ma criminelle audace ;  
 Souffrez qu'en ces momens , pour réparer l'affront ,  
 Le remords dans le cœur , la honte sur le front ,  
 Je pénètre , en tremblant , ces voûtes lumineuses ;  
 Que je couvre de fleurs vos tombes glorieuses.  
 Rousseau , que l'imposture inonda de poison ,  
 Sublime Maupertuis , immortel Crébillon ;  
 Toi , qu'on vit jusqu'au bout de ta noble carrière ,  
 Opposer aux Cotins une forte barrière ,  
 Des loix de la raison intrépide vengeur ,  
 Fréron , critique habile & terrible censeur :  
 Vous tous que j'outrageai , vrais savans & vrais sages ,  
 Recevez mes regrets , recevez mes hommages.

Et vous qui leur offrez un légitime encens ,  
 Des regles du bon goût observateurs constants ,  
 Qui sur les bords fleuris , cultivés par les graces ,  
 De ces illustres morts osez suivre les traces ,  
 Et repoussez sans cesse un groupe audacieux  
 D'écrivains affublés d'un jargon précieux ;  
 Vous tous qui combattez ce malheureux système ,  
 Désespérant pour l'homme , indigne de Dieu même ,  
 Poursuivez , achevez un ouvrage si beau ,  
 Et des arts presque éteints rallumez le flambeau.  
 Vous m'avez démasqué : vous avez dû le faire ;  
 Et moi , je dois sans doute applaudir & me taire.  
 Mais quoi ! pardonnerai-je , aux yeux du monde entier ,  
 Au rigoureux Clément , au hardi Sabatier ,  
 Eux qui , sans nul égard , ont flétri ma couronne ?  
 Il le faut : mon repos , l'honneur , tout me l'ordonne.  
 Craindrois-je d'imprimer une tache à mon nom ,  
 Pour avoir écouté la voix de la raison ?  
 Ils n'ont dit que le vrai : quel seroit donc leur crime ?  
 Amour-propre , tais-toi : je leur dois mon estime.

Ferme appui des Autels, vénérable Pasteur, (\*)  
 Justement surnommé le fléau de l'erreur,  
 Hélas ! en m'écartant des vérités sacrées,  
 Je n'ai que trop suivi des routes égarées.  
 J'ouvre aujourd'hui les yeux aux rayons de la foi ;  
 Je me soumets au joug de la divine loi ;  
 Et tout baigné des pleurs d'un repentir sincère,  
 Je veux mourir au sein de notre auguste mère.

Adieu, peuple charmant, Que je serois heureux,  
 Si vous daigniez combler le plus cher de mes vœux !  
 Déchirez le bandeau, reprenez vos suffrages,  
 Renversez ma statue & brûlez mes ouvrages.

C'est bien une maussade chose que cet opéra  
 des *Romans* ! Rien d'agréable ni dans le spec-  
 tacle, ni dans la musique, ni dans les paro-  
 les. Le premier acte, la *Bergerie*, présente  
 une bergère que l'amour persuade enfin d'ai-  
 mer ; à la suite pour réchauffer, vient un  
 ballet pantomime où l'épaisse *Allard* folâtre &  
 batifole ; un Milord lui offre des richesses,  
 c'est-à-dire, une aigrette de diamans, elle  
 l'accepte & danse avec lui ; le Lubin de cette  
 bergère veut se pendre ou se noyer de dé-  
 sespoir ; les compagnes honnissent la bergère  
 qui rend l'aigrette au séducteur, & reprend  
 son Lubin ; & puis on danse, on tourne, on  
 s'entrelace & voilà un acte fini. Dans l'acte  
 de la *Chevalerie*, une maîtresse s'avise de se  
 déguiser & de se battre pour savoir si son  
 Chevalier l'aime ; la recette est originale ;

---

(\*) M. l'Archevêque de Paris.

vous imaginerez peut-être que voyant sa belle ; face à face , l'amant la reconnoît , point du tout ; mais après s'être bien dit des sottises & s'être bien battus , la Dona Marphise ôte son casque , & voilà que le Prince Leon la reconnoît à ses cheveux qui sont en effet très-beaux. Vous concevez , Monsieur , combien cet acte est maigre & plat , sur-tout n'ayant d'autre enjolivement qu'un ballet de Chevaliers qui s'escriment quatre ou cinq minutes ; mauvaise parodie de la scène intéressante d'*Adele de Ponthieu*. Vous croirez peut-être que l'acte de la *Féerie* dédommage des deux premiers , parce que ce sujet prête infiniment pour le théâtre , mais détrompez-vous : une vieille sorciere veut *préparer un hymen paisible* pour un génie auquel on destine une petite fille qui n'a encore vu d'homme , qu'en songe ; le génie vient , il plaît , la sorciere fait semblant d'être fâchée , & menace d'immoler le téméraire , la petite personne tombe en foiblesse ; le Roi des génies , ravi de sa conquête , se fait connoître & transporte tout le monde dans un palais , or , azur & nuages , où l'on danse l'éternelle chacone , les monotones pas de deux & de quatre , & puis voilà l'opéra fini. Les paroles sont vieilles & ont été mal recrépies , & le musicien Cambini qui s'étoit distingué par des *Oratorio* , nous a donné là un mauvais opéra.

Mlle. Duthé n'a fait qu'une apparition en Angleterre , car elle est déjà de retour ici avec son Monsieur. On croit qu'il n'a fait cette course que pour emprunter de l'argent ,

car le revenu de cet Anglois ne sauroit suffire à la dépense d'une Princeffe telle que Mlle. Duthé.

M. Linguet s'est fait des affaires sérieuses avec le Gouvernement pour la Diatribe contre la Harpe & contre l'Académie françoise, qu'il a insérée dans sa feuille du 25 Juillet. Sur les plaintes que l'Académie a portées, il a été défendu à M. Linguet de journaliser à l'avenir; le Sr. Fontanelle, ci-devant auteur de la gazette des deux Ponts, le remplace pour la partie politique & la Harpe pour celle de littérature : ainsi nous allons voir dans cet ouvrage, qui perd par-là doublement de son prix, une maniere & un systême tous différens; je crois plutôt que nous ne le verrons pas, car j'imagine que vous ne le lirez pas plus que moi. C'est bien assez du Mercure auquel on ne peut se dispenser de s'abonner, puisqu'enfin il faut bien avoir quelques livres à laisser traîner dans son antichambre.

M. de Sauvigny, auteur de plusieurs tragédies, & entr'autres de *Gabrielle d'Estrées*, qui doit être jouée l'hiver prochain, vient d'être nommé adjoint de M. Crebillon censeur de la Police. Et on a retiré la librairie de département de la Police, pour en confier l'administration à M. le Camus de Néville, ci-devant Conseiller au Parlement de Rouen.

### LE PROVERBE.

La fille du Cirier de Poissy,  
Loin de l'amant dont elle est éprise,  
Calmoit un jour son tendre souci  
Avec sa marchandise;



Dans ce délit, sa sœur la surprit.

Quoi ? s'écria-t-elle,

Pour ce jeu-là,

Gâter la plus belle !

Ah ! Mademoiselle,

Papa le saura.

Sa sœur alors l'instruisit un peu...

Vraiment, bientôt s'écrie la belle,

J'avois grand tort, ah ! le joli jeu,

Il vaut bien la chandelle.

*De Versailles, le 14 Août 1776.*

Il s'est passé ici, Monsieur, une scène assez violente entre *Monsieur* & M. le Comte d'Artois d'une part, & M. de St. Germain d'autre part. Ces deux Princes n'ayant point été consultés par le Ministre sur les changemens qu'il a déterminés dans les uniformes des corps, dont ces Princes sont chefs, ont fait appeler M. de St. Germain chez M. d'Artois, pour lui en marquer leur mécontentement. Le Ministre a répondu assez vertement : « Je n'ai » rien fait de mon chef, & si S. M. m'or- » donne de ne communiquer à personne les » arrangemens qu'elle veut faire, m'est-il per- » mis d'en parler ? » Sur cela M. d'Artois se livrant à sa vivacité, a apostrophé le Ministre d'une manière humiliante pour celui à qui s'adressoient les expressions de sa colere.

M. de St. Germain a travaillé lundi à l'ordinaire avec le Roi & ne s'est pas plaint, mais hier à propos des contradictions sans fin qu'on lui a fait éprouver, il a prié S. M. de

lui donner son congé ; elle l'a refusé , disant qu'il ne falloit pas perdre courage en touchant à la fin d'une besogne aussi utile que la sienne.

M. de Sartine peut être comparé à un morceau de liege qui plonge bien dans l'eau , mais que l'on revoit bientôt furnager. Il a regagné crédit & confiance par des projets concernant la marine , & pour démontrer un peu son autorité , ce Ministre vient de se venger tout doucement de deux économistes , en faisant exiler Mrs. l'abbé Beaudeau & Dupont. Le premier en plaidant contre les Fermiers de la Caisse de Poissy , avoit fait beaucoup de plaisanteries sur un nommé *Martin Bouchinet*, prête-nom du Bail, défiant ledit Martin au combat , l'appellant fripon , &c. Cet homme est , sans respect , valet de chambre du Ministre , & étoit , à ce qu'on dit , méchamment , son manteau pour cacher ses intérêts dans cette affaire , l'abbé Morellet , autre *Isle*, sentant qu'il n'y faisoit pas bon , est allé faire un voyage. Voilà donc la livrée de Turgot à laquelle on a frotté les épaules.

Un courrier extraordinaire a été expédié à Malte à l'effet d'obtenir du Grand-Maître le grand Prieuré pour M. le Duc d'Angoulême. Le Prince de Condé avoit comme obtenu ce bénéfice précieux , & le grand Bailli d'Alsace , de la Maison de Chimay , qui y avoit tout droit , comme le plus ancien de l'Ordre , l'avoit espéré ; dans la vue de satisfaire à la France & à l'Ordre , il avoit proposé de se borner à la jouissance du Palais du Temple & à 80,000 livres de rentes , & que de tous les autres

biens  
pour  
gemen  
n'avoit  
pour f  
Voit  
„ le I  
„ du  
„ aut  
„ ce j  
„ de l  
„ Mon  
„ plus  
„ avoi  
„ Roy  
„ pren  
„ amit  
„ & c  
„ mes  
„ le tr  
„ acco  
A la p  
Roman  
„ sembl  
„ terse  
„ resse  
„ aut  
„ blan  
„ les c

L'AC  
choix

biens ; on formeroit diverses commanderies pour des Chevaliers François. Ce sage arrangement auroit eu lieu , si le Comte d'Artois n'avoit voulu absolument conserver ce trésor pour ses enfans & en jouir en attendant.

Voici ce qu'on écrit de Berlin : “ Jamais le Roi n'a été si magnifique qu'à l'occasion du grand Duc , & jamais il n'a témoigné autant d'estime & d'amitié à quelqu'un qu'à ce jeune Prince, qui de son côté a montré de la vénération & de l'admiration pour le Monarque. Le Grand Duc a annoncé ici plus de talens & de mérite qu'on ne lui avoit présumé de loin, il a dit au Prince Royal : trois motifs m'ont amené ici, le premier pour m'y donner en otage d'une amitié éternelle entre les Cours de Russie & de Prusse, le second pour admirer de mes yeux le plus grand de Monarque, & le troisieme pour chercher une épouse aussi accomplie & de laquelle je suis enchanté. „ A la premiere entrevue le Roi dit au Général Romanzow : “ Je trouve beaucoup de ressemblance entre vous & mon Général Winterfeld. — Sire, il est flatteur pour moi de ressembler à un Officier qui vous a rendu autant de services : — De pareilles ressemblances ne vous font pas nécessaires après les exploits qui vous immortalisent. „

*De Paris, le 18 Août 1776.*

L'ACADÉMIE des Sciences a enfin fixé son choix sur M. de Condorcet pour la place de

Secrétaire perpétuel que l'âge de M. de Fouchi ne lui permettoit plus d'exercer. M. de Condorcet nommé l'année dernière, son adjoint, par ordre du Ministre, sentit combien il pourroit trouver d'obstacle à jouir en ce moment de ce qui n'a été que la fuite d'un acte d'autorité. Il a remis son sort au hasard d'une élection libre, & ce procédé a été si agréable à l'Académie, qu'il a été élu unanimement.

Le mauvais succès de l'opéra des *Romans* a déterminé les Directeurs de ce spectacle à remettre *Alceste*. Il est singulier que la nation s'élève sans cesse contre les productions de M. Gluck, & que ce musicien soit le seul qui ait réussi depuis qu'elles ont été connues ici. Les efforts multipliés de plusieurs concurrens n'ont fait que relever encore sa gloire.

Le célèbre Noverre est ici & s'amuse à persister *Vestris* dont la divinité dansélique paroît abaissée devant le Virtuose décoré de l'Ordre du *Christ*.

M. Tourton a fait arrêter par ordre de Police, plusieurs particuliers qui avoient répandu le bruit qu'il avoit fait faillite; le jour même où on l'avoit dit publiquement à la Bourse, il a payé 1500,000 & reçu un million; vous savez, Monsieur, que c'est un de nos plus forts banquiers. Il vient de perdre sa femme à Spa; ceux qui connoissent sa niece, & qui savent tout ce qu'elle a eu à souffrir de sa chere tante, desireroient que sa douceur & son honnêteté soient recompensées par le mariage avec l'oncle veuf, qui, à sa fortune près,

n'est p  
une je

ADR

On a  
l'apropo  
monde,  
passé! L  
proque en  
tout-à-f

» Il  
France  
foudre  
diens,  
core im  
tans &  
lonio; c  
Chrétien  
d'être lo  
mens de  
des mise  
oïsfis fu  
lace par  
smis ind  
fois que  
chez un  
tres, au  
Dieu qu  
prêchez



n'est pourtant point un parti fort tentant pour une jeune personne.

ADRESSE PRÉSENTÉE AU CLERGÉ  
VELCHE EN 1773.

RÉFLEXION DE L'ÉDITEUR.

On dira, sans doute, que le vrai moment de l'apropos, pour répandre un pareil écrit dans le monde, se trouve, à l'heure qu'il est, heureusement passé ! Nous en convenons avec plaisir, mais l'époque en est trop récente pour que cela puisse être tout-à-fait hors de propos.

» Il est incompréhensible que le Clergé de France, ayant lancé depuis si long-temps la foudre de l'excommunication sur nos Comédiens, Baladins & Histrions, n'ait point encore imaginé d'excommunier aussi nos Traicteurs & nos Publicains, & *omnes sedentes in te-lonio* ; comme s'il étoit moins odieux pour des Chrétiens & moins criminel devant Dieu, d'être les auteurs, les fauteurs ou les instrumens de l'injuste oppression de ses freres & des miseres publiques, que d'amuser des gens oisifs sur un théâtre, ou de divertir la populace par des gambades & des quolibets. Je suis indigné, mon cœur se souleve chaque fois que je rencontre un Evêque allant dîner chez un Fermier général. Successeurs des Apôtres, auriez-vous donc oublié que le fils du Dieu que nous adorons & dont vous nous prêchez la sainte morale, a lui-même témoi-

gné publiquement & constamment son indignation contre eux, pendant tout le cours de sa vie mortelle? & pourquoi, je vous prie? quel étoit son motif? C'est ce que vous n'avez jamais examiné. Parmi tant de questions que vos docteurs ont agitées, auroit-ce donc été la plus indifférente? On ne peut pas supposer, sans doute, que la façon de s'exprimer du Messie sur le compte des Publicains, ne fût en lui que l'effet des opinions populaires de son temps; ce seroit une impiété: il en avoit donc une raison essentielle & digne de lui; il ne l'a point dite expressément, il est vrai, mais il n'avoit pas besoin de la dire, car il est très-évident que ce n'étoit & ne pouvoit être, que parce que ces sortes de gens étant employés à la levée d'une espece de tributs établis contre l'ordre, c'est-à-dire, arbitrairement imposés par la force, contre le droit naturel, sans le libre consentement de la nation, se trouvoient être par leur emploi, les agens ou les outils de l'injustice, & par conséquent réprouvés dans son cœur. Vouloir en assigner quelque autre cause; ce seroit insulter au bon sens. Le célèbre Bourdaloue, dans le premier de ses Sermons pour les Dimanches, page 43 & suivantes, paroît avoir reconnu cette même vérité dans toute sa force; il tourne tout au tour, on croit enfin l'entrevoir en quelque sorte sur le bord de ses lèvres, comme prête à s'en échapper, & l'on sent qu'il n'a pu s'empêcher de le dire en effet, qu'en coupant court & changeant de matière. Du moins est-il vrai que le bon

Pere

Pere e  
lui par  
rage,  
étoit J  
Louis  
est enf  
ne vou  
article  
formais  
ligion d  
vous m  
yeux du  
rance de  
gés perm  
pour des  
& cruels  
nos pere  
barbarie,  
être ains  
sans une  
clairer. A  
provid  
que les p  
lement d  
emment  
es approb  
s gémisse  
gistes de  
artient pa  
stincteme  
nommé d  
formais  
deles clair  
importante.  
Pere

Tome III

Pere en dit beaucoup trop, pour qu'on puisse lui pardonner de n'en avoir pas dit davantage, si l'on oublioit de faire attention qu'il étoit Jésuite & qu'il prêchoit à la Cour de Louis XIV. Ouvriers évangéliques, le temps est enfin venu, je vous en prévien, où il ne vous est plus permis de dissimuler sur cet article essentiel, car vous ne le pourriez désormais, sans compromettre la cause de la religion divine que vous nous prêchez, ou sans vous montrer vous-mêmes prévaricateurs aux yeux du public. Si l'approbation ou la tolérance de vos prédécesseurs pour des préjugés pernicieux, pour des erreurs grossières, pour des usages également injustes, absurdes & cruels, n'a point affoibli, jadis, la foi de nos peres dans des temps d'ignorance & de barbarie, ne vous flattez pas qu'il en puisse être ainsi, quand les lumieres se répandent dans une nation & qu'elle commence à s'éclairer. Alors sans un miracle particulier de la providence, il est moralement impossible que les peuples ne se détachent pas insensiblement d'un culte dont les Ministres sont évidemment à leurs yeux les coopérateurs ou les approbateurs de l'oppression sous laquelle ils gémissent, & même quelquefois les apologistes des ennemis du bien public. Il n'appartient pas au vulgaire de savoir séparer bien distinctement la cause de Dieu, de celle de l'homme d'église. Hâtez-vous donc de saisir désormais toutes les occasions d'instruire les peuples clairement & à fond sur cette matiere importante. La plupart de nos gens de finance

sont sans doute dans la bonne foi, ils ignorent ou se dissimulent le vice & le danger de leur état. Il est temps d'en éclairer les consciences erronées. Songez que cela n'est pas moins important pour leur salut dans l'autre monde, que pour le nôtre dans celui-ci. Un homme célèbre a fait de nos jours le généreux sacrifice d'une place dans l'opulente quarantaine, à l'exactitude de ses principes sur la justice, à la délicatesse de sa conscience, moins religieuse, a-t-on dit, que philosophique; car ce galant-homme a été malheureusement soupçonné d'être un esprit fort. Convenez du moins qu'il croyoit à la vertu, car il n'est pas possible d'en faire un acte de foi, plus beau, plus fort & moins équivoque. Obligez donc enfin ceux que vous dirigez & qui vous écoutent à nous en faire de pareils, ou les ignorans vont bientôt imaginer que vous avez réellement le pouvoir de dispenser vos vrais croyans d'être gens de bien. O Prêtres, que vous êtes quelquefois inconséquens dans l'exercice de votre important ministère! Un particulier vient vous dire qu'il a passé par hasard un peu de contrebande, ou que par adresse il a évité de payer les droits du Traitant, ou qu'il n'a point déclaré toute la valeur de son bien, afin que sa taxe fût moins forte; vous ne lui faites point de scrupule sur aucune de ces trois choses, & vous ne l'obligez jamais à la restitution. Preuve évidente que dans le fond vous regardez l'impôt comme injustement établi; car si vous le regardiez comme une chose vraiment équiva-

ble &  
le co  
le sup  
minist  
ble vo  
seroit  
D'un a  
le Co  
tribuna  
bérales  
qu'il al  
exerce  
comme  
conven  
tôt, cr  
y répo  
perdre  
où l'on  
cherche  
maxime  
intérêt,  
dégui  
au bonh  
déclare  
évidemm  
l'amour d  
» App  
le saviez  
semblant  
le droit  
sacré qu  
également  
est impres  
ce droit n



ble & juste , c'est-à-dire , s'il étoit établi avec le consentement réel & libre de la nation qui le supporte , vous prévariqueriez dans votre ministère , parce qu'alors ce seroit un véritable vol , de la restitution duquel il ne vous seroit pas permis de dispenser votre pénitent. D'un autre côté , le Financier , le Traitant ou le Commis vient-il se mettre à vos pieds au tribunal de la pénitence , vous lui donnez libéralement l'absolution , sans exiger de lui qu'il abandonne la profession criminelle qu'il exerce , & que vous reconnoissez cependant comme telle , puisque je vous ai forcé d'en convenir. Répondez à cet argument , ou plutôt , croyez-moi , gardez-vous bien de vouloir y répondre , vous iriez infailliblement vous perdre dans la sombre région des absurdités où l'on ne prend plus la peine de vous aller chercher. Jugez-vous vous-mêmes sur cette maxime incontestable : tout homme qui par intérêt , par crainte ou par politique , cele , déguise ou pallie quelque vérité importante au bonheur public , au bien de la société , se déclare l'ennemi de Dieu , parce qu'il pèche évidemment en cela contre le précepte de l'amour du prochain. »

» Apprenez enfin maintenant , si vous ne le saviez pas encore , ou si vous avez fait semblant de l'ignorer , apprenez , dis-je , que le droit naturel des Peuples n'est pas moins sacré que l'Evangile même , puisqu'il vient également de Dieu ; & que par conséquent il est imprescriptible ; étudiez donc attentivement ce droit naturel , ses principes & ses consé-

quences, car il ne vous est pas permis de les ignorer, puisqu'il est de votre devoir d'en instruire vos auditeurs, autrement vous induisez les hommes en erreur & vous les menez dans le chemin de la perdition. Voulez-vous fermer la bouche aux incrédules & leur prouver que vous êtes en effet les vrais Ministres de Dieu; foyez désormais les vrais amis des hommes. ExhorteZ toujours les Peuples à la paix, à la tranquillité, à la patience; c'est fort bien fait; le philosophe vous approuve & le bon citoyen vous en loue : les émeutes, les séditions populaires, les guerres civiles sont d'autant plus certainement un très-grand mal, qu'il n'en résulte jamais aucun bien; leur seul effet quelquefois est de faire changer seulement le genre de l'oppression ou les noms des oppresseurs. Il n'appartient qu'à la bonne instruction publique, librement discutée, généralement répandue, de détruire efficacement les abus & les préjugés nuisibles, & d'établir insensiblement, mais solidement la véritable base de la prospérité publique. Quand les Princes ne font pas le bien, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, & c'est toujours les flatteurs, les ignorans, les fourbes ou les fripons qui les égarent. Respectez leur personne sacrée & laissez-les faire, je vous le conseille & vous y exhorte. Mais dans la chaire, dans vos écrits ou dans le secret tribunal de la pénitence, ne leur faites pas une conscience fausse ou erronée sur leurs droits & sur leurs devoirs, & sur-tout ne les flattez point comme vous l'avez toujours fait jusqu'ici, sur les vé-

rita  
leur  
& co  
der à  
blém  
vient  
est l'  
existé  
ment  
sembl  
posé  
& per  
de la  
d'avan  
hasard  
même  
Prince  
Rois  
seul,  
sonne  
lions o  
a-t-il é  
en frém  
donner  
& polit  
grand b  
pas cet  
ment au  
qui s'ap  
sta Sol,  
ou des  
Vos suc  
que vou  
mêmes

ritables bornes que le droit naturel a mises à leur pouvoir ; ce seroit trahir la cause de Dieu & celle des hommes. Je voudrois ici demander à nos érudits , la solution d'un grand problème sur l'histoire du genre humain , qui me vient maintenant à l'esprit & que voici. Quel est l'homme d'entre tous les hommes qui ont existé sur la terre , qui se trouve très-réellement avoir fait ou causé le plus de mal à ses semblables ? Nos académies n'ont jamais proposé cette question pour le sujet de leurs prix , & personne que je sache , ne s'est même avisé de la faire encore. Oseriez-vous me répondre d'avance en attendant leur décision , que par hasard ce ne seroit point précisément celui-là même , qui le premier s'avisa de dire aux Princes & de persuader aux autres , que les Rois ne tiennent leur puissance que de Dieu seul , & qu'ils n'en doivent compte à personne ici-bas.... Combien de milliers , de millions ou de milliards d'hommes , ce seul homme a-t-il égorgés ? On ne sauroit y penser sans en frémir d'horreur.... Si j'étois en état de donner au public , un bon catéchisme moral & politique , dont par parenthèse nous aurions grand besoin , je n'y oublierois certainement pas cet article. Vous désapprouvez unanimement aujourd'hui des Evêques du temps passé , qui s'appuyant sur un passage où Josué a dit , *la Sol* , ont voulu traiter comme des impies ou des hérétiques les astronomes modernes. Vos successeurs conviendront aussi bientôt , que vous n'aurez pas été mieux fondés vous-mêmes de notre temps à vouloir citer des

passages de l'écriture sainte , contre les philosophes publicistes qui s'écartoient de vos opinions ou qui ne raisonnoient point au gré de vos desirs. Ils vous en blâmeront d'autant plus que cette seconde erreur a des suites beaucoup plus dangereuses , car les hommes sont bien plus intéressés à la théorie des loix & d'un bon gouvernement , qu'au cours des astres & à la théorie des cieux. L'Esprit saint dans nos livres inspirés n'a certainement pas plus voulu nous instruire sur la science de l'ordre social ou sur les droits réciproques naturellement établis entre les nations & leurs chefs , que sur aucune des autres sciences humaines ; respectons ces passages sacrés & ne les profanons plus , en les citant mal-à-propos & contre leur destination toute divine & surnaturelle. C'est donc en philosophes & non pas en qualité de théologiens que vous devez raisonner sur ces matieres. Car il faut toujours supposer que vous êtes véritablement philosophes vous mêmes , puisque toute science nécessaire aux hommes doit découler de vos levres , & que c'est à vous qu'il appartient principalement de tenir sur la terre la véritable balance du juste & de l'injuste absolu. Nous devons croire & nous croyons sincèrement en effet que notre Seigneur vous a promis l'infailibilité dans ce monde , mais nous disons , & vous en convenez , je pense , que c'est uniquement pour ce qui regarde le dogme & tout ce qui peut y avoir un rapport essentiel & direct ; dans tout le reste , il est donc permis au philosophe de discuter vos

opin  
battu  
rité  
heur  
dans  
fonna  
de z  
faire  
ils so  
mettr  
malhe  
le zel  
jours  
ou de  
il n'es  
clergé  
de l'é  
arbitra  
part d  
faut c  
morale  
fets. S  
ou mêm  
j'ai cru  
ques A  
quelque  
cause ,  
mais je  
tant plu  
incompr  
grand n  
roit tou  
dans sa  
discours



opinions , d'éclairer vos préjugés & de combattre vos erreurs. Rendons justice à la vérité ! on a vu dans tous les temps , l'on voit heureusement encore & l'on verra toujours dans l'église , un très-grand nombre de personnages d'un mérite éminent , pleins de piété , de zele & de vertu , propres en un mot à faire chérir & respecter la religion sainte dont ils sont les Ministres , la Providence ne permettra jamais qu'il en soit autrement. Mais malheureusement la piété la plus sincere & le zele le plus pur , ne préservent pas toujours les hommes de toute espece d'erreurs ou de préjugés. Toutefois il est certain , car il n'est pas possible d'en disconvenir , que le clergé pris en général est la principale cause de l'établissement & du maintien du pouvoir arbitraire & despotique qui regne dans la plupart de nos gouvernemens d'Europe. Mais il faut convenir aussi que l'onction de la divine morale en a souvent mitigé les funestes effets. Sans crainte de passer pour calomniateur ou même de hasarder un jugement téméraire , j'ai cru d'abord pouvoir supposer ici que quelques Abbés ou Prélats de Cour auroient pu quelquefois sacrifier avec connoissance de cause , l'intérêt du public à leur ambition , mais je croirois avancer une calomnie d'autant plus atroce , que la chose me paroîtroit incompréhensible , en supposant que le plus grand nombre d'un corps aussi respectable , auroit toujours eu pour principe constant & suivi dans sa conduite , dans ses écrits & dans ses discours , un motif aussi peu chrétien. Cepen-

dant le fait existe. A quelle autre cause pour-  
 rions-nous l'attribuer , si ce n'est à quelque  
 pieuse erreur qu'un zele apostolique , moins  
 éclairé que respectable , aura fait naître ? Sur  
 ce qu'il est écrit que le chemin du Ciel doit  
 être semé de ronces & d'épines , on a sans  
 doute imaginé qu'il étoit bon pour les peu-  
 ples , dans la contemplation de la grande af-  
 faire du salut , d'être foulés & tyrannisés sur  
 la terre , crainte que l'abondance ou quelque  
 prospérité dans ce lieu d'exil , ne leur y fit  
 oublier le séjour éternel de la céleste patrie.  
 Ce que je dis ici n'est pas une simple con-  
 jecture ; j'ai souvent dans ma jeunesse entendu  
 faire des raisonnemens à peu près semblables  
 à mes religieux instituteurs , qui pensoient ainsi  
 très-réellement & de bonne foi. Quand une  
 idée , quoique fautive , paroît un peu spécieuse ,  
 elle prend aisément racine dans de certaines  
 têtes , delà elle se répand bientôt dans une  
 infinité d'autres qui l'adoptent incontinent ,  
 sans autre examen , comme une chose évi-  
 dente & certaine. Si l'on peut dire en quel-  
 que sorte de l'homme , comme du singe , qu'il  
 est naturellement un animal imitateur dans son  
 attitude physique , dans ses gestes , dans ses  
 manieres & dans son maintien , l'on peut dire  
 aussi , que souvent il n'est pas moins singe ,  
 sans s'en appercevoir , dans sa conduite mo-  
 rale & dans ses maximes. Bien peu de gens  
 savent penser d'après eux-mêmes , ou se ren-  
 dre raison des vrais principes qui les font  
 agir & parler. Il est malheureusement trop vrai  
 que l'abondance , ou la prospérité corrompt

fouv  
 men  
 rité  
 confi  
 corps  
 tout  
 nous  
 plus  
 est av  
 & déf  
 en gé  
 moins  
 la con  
 de ver  
 à prop  
 naire  
 Paradi  
 mence  
 avant  
 Tiron  
 fée à  
 tentio  
 vareurs  
 autels ,  
 aise , in  
 bliques  
 tous le  
 dre les  
 terre a  
 sincéren  
 un plus  
 le Ciel.  
 & d'avo  
 ténèbres

souvent l'homme, & le détourne ordinairement des sentiers de la vertu. Mais cette vérité n'est applicable qu'en parlant de l'homme considéré dans l'espece, & principalement en corps de nation, car alors c'est précisément tout le contraire. L'expérience & la raison nous ont démontré dans tous les temps, que plus une nation se trouve opprimée, plus elle est avilie sous le joug d'un pouvoir arbitraire & défordonné, & plus à proportion les mœurs en général y sont nécessairement corrompues, moins on peut trouver parmi les membres qui la composent, quelques germes d'honneur, & de vertu; & par conséquent alors, il doit être à proportion d'autant plus difficile au missionnaire d'y pouvoir faire des recrues pour le Paradis. Car enfin il faut nécessairement commencer par rendre les hommes *honnêtes gens*, avant d'en pouvoir faire de bons chrétiens. Tirons donc delà une conclusion toute opposée à celle de nos anciens piétistes, bien intentionnés sans doute, mais mauvais observateurs; & disons que les Ministres de nos autels, au lieu de consoler pieusement à leur aise, *intra vestibulum & altare*, des miseres publiques, doivent au contraire contribuer de tous les efforts & de tout leur zele, à rendre les hommes en général heureux sur la terre autant qu'il est possible, s'ils veulent sincèrement pouvoir contempler quelque jour, un plus grand nombre de bienheureux dans le Ciel. Si l'on est excusable de s'être égaré & d'avoir pris une fausse route pendant les ténèbres; dès que le jour paroît il n'est plus

permis de la suivre , & c'est un crime alors de s'obstiner à ne vouloir point revenir sur ses pas ; revenez-y donc enfin : car tel est votre devoir ; on ne vous en demande pas davantage , par-là vous ferez naître notre espoir , & nous prendrons patience , parce que nous savons que si vous en agissez de même , à la longue tout ira bien & pour les Peuples & pour les Rois. O vous qui que vous soyez , membres de l'église enseignante , qui venez de lire ce petit nombre de lignes , faites-y , je vous en conjure , une attention sérieuse , car je vous l'annonce , si , fermant toujours vos cœurs à la pitié , ou vos yeux à l'évidence , vous ne voulez pas m'entendre aujourd'hui dans le temps , vous entendrez au jour que les portes de l'éternité , vous seront ouvertes , de la bouche du redoutable Juge , ces terribles paroles qui vous seront adressées , *Ite , Maledicti , in ignem æternum...* »

» D'avance , vous allez être livrés à l'indignation générale , au mépris universel des gens de bien vos contemporains , & votre mémoire sera tellement flétrie , qu'aucun de vos noms ne passera à la postérité , qu'avec la note de lâcheté , de bassesse ou d'ignorance ; en un mot , que sous le sceau de la réprobation & de l'exécration universelle & perpétuelle , dans l'esprit de tous les hommes qui entendront parler de vous. Cette menace n'est pas vaine , si par malheur les bonnes lumières ne sont point encore assez généralement répandues pour porter les puissances à faire le bien , elles le sont du moins assez & de reste

pour  
mes  
qui  
ou d  
par l  
disco  
verts  
noms  
faveu  
de l'o  
dévot  
ment  
crains  
suspens  
Ce n'  
les int  
font a  
sur la  
d'hui  
intimer  
profon  
tre , &  
Non , j  
dans le  
tous se  
charité  
& Sain  
vrai Ch  
n'est pas  
du cœur  
taine d  
l'Eglise  
fastueus  
de l'Eva



pour pouvoir assurer déjà, que tous les hommes de notre âge qui auront fait le mal, ou qui pourront y avoir contribué d'une manière ou d'autre, par la lâcheté de leur conduite, par leurs écrits, par leurs actions, par leurs discours & même par leur silence, seront couverts d'un opprobre éternel, ou que leurs noms obscurs n'y pourront échapper qu'à la faveur des ténèbres dans les profonds abymes de l'oubli. *Nolite obdurare corda vestra.* Ames dévotées & timorées que je respecte sincèrement & du plus profond de mon cœur, je crains ici de vous avoir scandalisées; mais suspendez votre jugement, il seroit téméraire. Ce n'est point un incrédule qui vous parle: les intérêts de la religion & de la vertu me sont aussi chers qu'à vous; & je vous proteste sur la foi due à tout homme qui ose aujourd'hui dire la vérité, que personne n'est plus intimement pénétré que moi d'un religieux & profond respect pour le sacré caractère du Prêtre, & pour la dignité sainte de l'Episcopat. Non, je ne connois rien de plus vénérable dans le monde qu'un bon Curé qui remplit tous ses devoirs avec le zèle éclairé d'une charité prudente; à plus forte raison le digne & Saint Evêque, premier Pasteur. Mais le vrai Chrétien, le Catholique le plus zélé, s'il n'est pas un imbécille, ne sauroit avoir au fond du cœur, la même vénération pour une certaine dignité que nous voyons briller dans l'Eglise & qui n'est point de l'Eglise, dignité fastueuse, vaine, autant hétérogène à l'esprit de l'Evangile qu'elle est absurde dans l'ordre

de la société. Chaque fois que je rencontre un Cardinal, je suis tenté d'aller charitablement lui crier à l'oreille : Monseigneur, prenez bien garde à vous : au moindre souffle du bon sens, votre Eminence est en poussière. Grands de ce siècle, que vous serez petits pour la plupart aux yeux de la génération suivante, & que vous l'êtes dès ce moment aux yeux des gens sensés!... Hommes vains & bassement ambitieux, qui n'avez jamais eu la moindre idée de la vraie gloire, désabusez-vous enfin, & sachez que ces dignités, ces titres, ces décorations dont vous êtes si ridiculement fiers, sont déjà regardés du public, bien moins comme des illustrations pour les familles, que comme l'appât & l'instrument de la servitude, & qu'on les vit être trop souvent le prix du déshonneur! Ce n'est point à des cordons que se laissent prendre ordinairement les grands hommes, parce qu'ils ont toujours beaucoup plus d'orgueil que de vanité. O vous! vrais Philosophes, (*j'appelle ainsi tout homme qui ayant de la justesse dans l'esprit, de la droiture dans le cœur & de la fermeté dans l'ame, a pris soin d'éclairer sa raison & sait en faire un légitime usage.*) ô vous donc, vrais Philosophes, trop clairement dispersés dans le tourbillon du monde, qui gémissiez en secret sur le triste sort des membres malheureux de nos sociétés solidifiant policées, ne désespérez point encore de faire triompher quelque jour la cause de l'humanité qui vous est chère; vous y parviendrez lentement, j'en conviens, si l'homme d'Eglise ne vous prête pas son puissant secours,

parc  
opin  
vous  
vice  
rése  
pon  
des  
cru  
à la  
rent  
élev  
l'exp  
géné  
nes  
verse  
obsta  
ont c  
auffi  
d'hon  
géné  
chan  
tion  
l'hom  
table  
minar  
d'entr  
dans  
riere  
malhe  
cent  
& de  
dres  
l'opin  
ou d

parce qu'il a la principale influence sur les opinions ; mais ne perdez point courage & ne vous lassez jamais de fronder hautement le vice & les erreurs. Flétrissez par-tout & sans réserve, autant qu'il vous sera possible, le fripon, le fourbe & le méchant ; avoir pour eux des ménagemens ou de l'indulgence, c'est être cruel envers tous les hommes & faire injure à la vertu. Instruisez ceux qui vous entourent, éclairez les esprits, échauffez les cœurs, élevez les ames ; viendra le temps enfin où l'explosion subite & générale des sentimens généreux que vous aurez inspirés, des bonnes lumieres que vous aurez répandues, renversera toutes les barrières, brisera tous les obstacles que l'ignorance & la barbarie nous ont opposés. Non, il ne faudroit peut-être pas aussi grand nombre qu'on pourroit le croire, d'hommes vraiment épris de l'amour du bien général, éclairés & courageux, pour faire changer de face à l'Univers. O noble ambition ! seule digne d'entrer dans le cœur de l'homme qui fait aimer & connoître la véritable gloire, ne feras-tu jamais la passion dominante des Princes & des Rois ? Puisse un d'entr'eux nous montrer bientôt un vrai Héros dans ce vrai genre d'héroïsme (brillante carrière d'autant plus glorieuse à remplir que malheureusement elle est toute neuve) il sera cent fois plus élevé au-dessus des Alexandres & des Césars, que les Césars & les Alexandres ne l'ont eux-mêmes été jusqu'ici dans l'opinion du vulgaire au-dessus des Therfites ou des Erostrates. Non, l'histoire ne recon-

noîtra point désormais pour un bon Prince, celui qui, pendant son regne, se sera contenté d'avoir fait arbitrairement quelque bien, ou d'avoir soulagé passagèrement ses sujets de quelques maux; celui-là seul y fera véritablement reconnu pour grand & bon Prince, & vivra éternellement chéri dans la mémoire des hommes, qui non content d'avoir fait d'abord par le seul poids de son pouvoir absolu, tout le bien possible, aura de plus ensuite le sublime courage de vouloir se mettre lui-même & ses successeurs, par de bonnes & sages institutions, dans l'heureuse impuissance de faire le mal. Hélas! pour celui qui le voudra sincèrement, la chose est plus facile qu'on ne pense. En attendant, ô homme, qui que tu sois, apprends toujours à connoître tes devoirs & tes droits sur la terre; mais souviens-toi, que quiconque connoît son droit naturel & ne veut pas le réclamer hautement & par-tout pour ses concitoyens comme pour lui-même, n'aura plus qu'à choisir désormais d'être mis dans l'une de ces trois classes, des lâches, des fourbes ou des fripons. Ici se présente naturellement à l'esprit, une nouvelle secte de Philosophes, qu'on a vue se former depuis peu sous le nom d'*Economistes*. Non-seulement jamais la philosophie n'avoit pris la cause des Rois sous sa protection; mais l'esprit humain n'avoit pas même encore imaginé jusqu'à nos jours, qu'un pareil événement pût être compris dans l'immensité des choses possibles; & c'est précisément pour cela que dans tous les temps, les Princes & leurs Ministres n'ont jamais vu dans les Phi-

losophes  
pects; &  
persécution  
spéculat  
voient  
de ceux  
monde  
torité. M  
dinairem  
fait pre  
seroit p  
mes so  
aveugle  
alloit r  
imprésc

« O  
veut re  
torité q  
s'exiler  
duite à  
joug de  
a paru  
ces du  
crire. M  
esprits  
bravan  
écrits,  
& leur  
les pré  
beau d  
les plus  
nébreu  
Alors  
tous le



losofhes que des hommes dangereux & fufpectés ; c'eft pour cela qu'ils ont toujours été perfécutés fi-tôt qu'ils ont voulu porter leurs spéculations importunes fur des objets qui pouvoient intérefler les droits ou les prétentions de ceux que le hafard avoit revêtus dans le monde de quelque pouvoir , de force ou d'autorité. Le defir de la domination , quoiqu'ordinairement dépourvu de lumieres , a toujours fait prefentir comme par infinct , qu'il ne feroit pas aifé de retenir long-temps les hommes fous le joug d'une obéiffance fervile , aveugle & paffive , fi la voix du Philofophe alloit réveiller leur intelligence fur les droits impréfcritibles que la nature leur a donnés. »

« On a donc vu cette philofophie , qui ne veut recevoir des loix , ni reconnoître d'autorité que de la feule évidence , contrainte à s'exiler elle-même de ce bas monde , ou réduite à baiffer fa tête orgueilleufe fous le joug des opinions dominantes. C'eft ainfi qu'elle a paru refpecter les bornes que les puiffances du Trône & de l'Autel ont voulu lui prefcrire. Mais enfin dans ces derniers temps , des efprits hardis , forçant toutes les barrières , bravant tous les obftacles , ont ofé dans leurs écrits , citer au Tribunal de la raifon les Rois & leurs prétentions , les loix & les ufages , les préjugés & les abus , & porter le flambeau de la philofophie jufques dans les replis les plus tortueux & les plus cachés de la ténébreufe politique des maîtres de la terre. Alors on a fonné l'alarme de toutes parts ; tous les divers fuppôts du pouvoir arbitraire ,

grands & petits , de tous les rangs , de tous les états , & même tous les honnêtes gens médiocrement éclairés , ont fait répéter aux échos à peu près les paroles suivantes : ô siecle ! ô temps ! ô mœurs ! tout est perdu , l'audace impie des téméraires écrivains de nos jours , ne tend à rien moins qu'à renverser le Trône & l'Autel. C'est précisément au milieu de ces plus vives clameurs , dans le fort de la crise , que du sein de cette même philosophie si formidable aux Souverains , on a vu tout-à-coup s'élever parmi nous une science nouvelle , qui non-seulement apprend aux hommes le secret important de concilier le pouvoir absolu d'un seul dans les Monarchies héréditaires , avec la justice & la raison , mais qui de plus , a démontré par les argumens les plus solides , que cette forme de gouvernement est précisément la seule , qu'une nation éclairée par l'évidence de l'ordre , puisse & doive adopter pour son plus grand avantage possible. Sur des idées meres , profondes & sublimes , mais peut-être un peu trop obscures pour le commun des esprits , d'un homme vraiment extraordinaire , doué d'un génie créateur , un écrivain sage & respectable , dans son livre de *l'ordre naturel & essentiel des sociétés politiques* , a principalement tenté cette merveilleuse entreprise ; & au grand étonnement du lecteur attentif , il s'en tire avec tout le succès possible , autant en qualité d'homme d'esprit & de vrai philosophe , qu'en qualité de bon citoyen. Que les Princes & les Rois sont encore éloignés de pouvoir comprendre tout ce qu'ils

doivent  
moins  
une ré  
ble , la  
les écor  
blir éto  
ritablem  
que des  
bien go  
qu'en un  
ils sont  
fasse , p  
méchan  
le plus  
ques , l  
précipite  
se conf  
exposer  
l'indigna  
imaginal  
lui dont  
pable au  
main , q  
orgueil ,  
le bonh  
sieurs m  
bles , qu  
blables ?  
Rois , Pr  
ici-bas a  
là , que  
vous fit  
maintena  
un jour

doivent à ces hommes de génie. Tâchons du moins d'en donner ici quelque légère idée par une réflexion toute simple. Si, par impossible, la proposition contradictoire à celle que les économistes viennent heureusement d'établir étoit évidente, c'est-à-dire, s'il étoit véritablement démontré & généralement reconnu que des peuples ne peuvent être heureux & bien gouvernés que dans une République, & qu'en un mot sous le pouvoir absolu d'un seul, ils sont toujours nécessairement, quoi qu'on fasse, plus ou moins foulés & misérables, méchans & corrompus : cela supposé, dis-je, le plus puissant, le plus absolu des Monarques, pourroit-il balancer un moment à se précipiter du haut de son trône, pour aller se confondre dans la foule des Citoyens, sans exposer sa tête au courroux des cieux & à l'indignation des hommes? car enfin quel crime imaginable plus grand, plus énorme, que celui dont se rendroit alors évidemment coupable aux yeux de l'univers, ce mortel inhumain, qui voudroit impunément sacrifier à son orgueil, à ses caprices, à la seule satisfaction, le bonheur, les droits & la liberté de plusieurs millions d'êtres sensibles & raisonnables, que la nature & Dieu firent ses semblables? O vous tous, Monarques, Potentats, Rois, Princes & Souverains, qui commandez ici-bas aux hommes, apprenez du moins par là, que quand cette même philosophie, qui vous fit tant d'ombrage, & qui vous tend maintenant les bras, auroit dû nécessairement un jour renverser les trônes où vous êtes

assis, vous n'en seriez pas pour cela moins coupables de vouloir un instant arrêter ses progrès ! Mais au contraire elle vient en ce moment critique vous offrir un puissant secours, & son art propice va reprendre sous-cœuvre les bases de votre puissance, qui n'ayant jamais été construites que par les mains de l'ignorance ou de l'imposture ; ne pouvoient avoir de solidité ; aussi les voit-on s'ébranler enfin & menacer ruine de toutes parts. Si les Rois sont faits pour les peuples, les peuples ne sont pas faits pour les Rois. Cette vérité, dont les conséquences nous menent loin, que le plus hardi des Philosophes n'auroit osé nous dire il y a trente ans, du moins en public, passe aujourd'hui de bouche en bouche ; & le hasard me fournit en ce moment, une preuve incontestable qu'on n'ose plus la contester : car je viens de lire dans les papiers publics, la harangue d'un de nos Prélats pour une grande Princesse à son passage, où l'on trouve cette même sentence très-clairement établie ou du moins son équivalent. Là elle dit d'autant plus, que le Prélat, homme d'esprit, connoît la force & l'énergie des mots, qu'il fait lui-même ses harangues & ses mandemens, & l'on pourroit ajouter encore, pour rendre la chose plus touchante, qu'il n'a cependant point passé dans le monde pour un homme sans ambition. En un mot, il n'est plus permis de le taire ou de le dissimuler aux Puissances. On observe généralement par-tout aujourd'hui, que le genre humain commence à se lasser, & il en est temps, des erreurs &

des chi  
primen  
raffine d  
lui-même  
ment la  
nations  
gueil roy  
mortel  
à ses pie  
c'est-à-di  
fiance &  
doctrine  
que vot  
ritablem  
votre pu  
en faire  
du ciel &  
de refus  
plus cou  
belle de  
nomistes  
vice effe  
cu ; mais  
qu'à la p  
Leur sci  
ment pa  
grand Ro  
travailler  
mirer &  
& lire,  
certainen  
roient l'e  
route tou  
pour rev



des chimères qui l'abuserent jadis & qui l'oppriment encore ; l'instinct du simple peuple se raffine déjà & semble vouloir les repousser de lui-même. O Princes ! saisissez donc promptement la seule planche qui puisse sauver les nations du naufrage prochain , que votre orgueil royal fléchissant devant la statue du sage mortel à qui vous la devez , vienne mettre à ses pieds vos sceptres & vos couronnes ; c'est-à-dire , embrassez promptement avec confiance & sans réserve , sa prudente & salutaire doctrine dans toute son étendue. C'est ainsi que votre reconnoissance doit lui rendre véritablement le plein & sincère hommage de votre puissance & de vos Etats. J'ose ici vous en faire la sommation authentique à la face du ciel & de la terre , & vous déclarer en cas de refus ou de retardement , que vous seriez plus coupable devant Dieu , que le plus rebelle de vos vassaux. Nos Philosophes économes auront-ils rendu véritablement un service essentiel à l'humanité ? J'en suis convaincu ; mais je sens néanmoins qu'il n'appartient qu'à la postérité d'en juger en dernier ressort. Leur science vraiment royale a malheureusement paru trop tard dans le monde pour un grand Roi que nous voyons depuis long-temps travailler avec succès en Europe à se faire admirer & craindre. Ce Prince , qui fait voir & lire , & qui veut tout connoître , a lu très-certainement les principaux ouvrages qui pourroient l'en instruire ; mais engagé dans une route toute différente , il s'est cru trop avancé pour revenir sur ses pas ; & la renommée l'a-

voit déjà proclamé le héros de son siècle. Ce Monarque éclairé aura-t-il donc pu se laisser éblouir, comme un héros vulgaire, à la trompeuse lueur d'une gloire momentanée ? La postérité verra trop de philosophie dans ses écrits pour qu'elle puisse lui pardonner d'en avoir aussi peu dans les maximes de sa politique & dans sa conduite en qualité de Souverain. Avec un si beau génie, de vastes connoissances & des talens militaires qui ont étonné toutes les nations, il n'aura jamais élevé qu'une puissance éphémère. Il a trop mis sa confiance dans les cinq ou six cens mille bras, qu'il voit maintenant au bout des siens. O Roi Philosophe ! avez-vous donc oublié que la nature ne vous en donna que deux ? Si vous voyez tous les autres agir & se mouvoir au premier signe de vos volontés, s'ils vous obéissent enfin avec autant d'exactitude & de célérité, que s'ils étoient physiquement en effet les vrais & propres membres de votre individu, à quoi tient un pareil prodige, qui pour n'être pas nouveau dans le monde n'en est pas moins inconcevable ? Songez que vous le devez uniquement à l'idée du bien que vous ferez, que le soleil de la raison qu'on voit enfin se lever sur notre hémisphère aura bientôt entièrement dissipé l'illusion, tout ainsi que l'astre bienfaisant, qui chaque jour nous réchauffe & nous éclaire, fond ou dissipe insensiblement des brouillards épais que la nuit a répandus sur la terre. Quel oppresseur ne doit pas craindre de voir un jour échapper de ses mains ces forces étrangères, & de se trou-

ver tout  
armes au  
mis ? Con  
dans l'ex  
pourront  
ment cap  
puissance  
parmi ce  
jours cra  
jamais pa  
bitieux &  
litique lo  
imposer  
source q  
d'autorité  
les faire  
l'espionnag  
ne feront  
rapideme  
leur igno  
gager la  
traire à  
tefois qu  
est un ad  
les peuple  
serve des

P

» Si p  
ture on v  
tant pis ;  
dente qu  
foibles. E  
trivial &

ver tout à coup à son réveil , nud , feul & fans armes au milieu de plusieurs millions d'ennemis ? Concluons ici fur un ton plus fimple & dans l'exaëte vérité , que nos Souverains ne pourront trouver désormais des hommes vraiment capables de raffeoir ou de maintenir leur puiffance d'une maniere folide & durable , que parmi ces mêmes Philosophes qu'ils ont toujours craint ou rebuté ; ce ne fera du moins jamais parmi ces petits intrigans de Cour , ambitieux & vains , qui s'en vantent , dont la politique louche , baffe & mal-adroite pour en imposer ou fe faire valoir , n'a d'autre refource que de porter les Rois à des coups d'autorité violens & arbitraires , & qui ne fait les faire régner enfin que par l'oppreffion , l'efpionage & la terreur. De pareils Ministres ne feront jamais autre chofe qu'accélérer plus rapidement la chute des Empires. Il n'y a que leur ignorance ou leur ineptie qui puiffe engager la bonté du Prince éclairé à les fouftraire à fa juftice : s'il pouvoit oublier toutefois que fon indulgence pour les méchans eft un aëte d'injuftice & de cruauté pour tous les peuples qui lui font fousmis. Dieu nous préserve des petits remedes pour les grands maux.»

#### P O S T S C R I P T U M.

» Si par hafard en finiffant cette courte lecture on vient à s'écrier — *Ceci eft bien fort*, — tant pis ; car ce feroit une marque très-évidente que nous ferions encore extrêmement foibles. Ecrivez-vous plutôt : — *C'eft bien plat*, trivial & pitoyable , &c. je vous le pardonne

d'avance. Et plutôt à Dieu ! n'eussé-je dit ici que des trivialités ou des vieilles rapsodies. J'entends déjà répéter.... toute vérité n'est pas bonne à dire. Sentence vague & très-équivoque, qui n'est véritable que dans le seul sens, où l'on veut dire par-là, que les organes de la vérité ne sont pas toujours favorablement reçus dans le monde ; mais dangereuse & fausse maxime dans tout autre sens ; dangereuse en ce qu'elle ne peut jamais être favorable qu'à l'homme pervers, & fausse en ce qu'elle implique contradiction. Tout ce qui n'est pas bon à dire aux hommes ne sauroit être une vérité ; car la vérité vient de Dieu ; or, ce qui vient de Dieu ne peut pas nuire aux hommes & leur est au contraire toujours utile, avantageux ou nécessaire. Mais ajoutera-t-on, — il est très-inutile de dire des vérités à ceux qui ne veulent pas les entendre. Vous vous trompez, & vous pourriez raisonner précisément dans le même goût sur les premiers soldats qu'on fait monter à l'assaut, dont les efforts sont presque toujours vains, mais cependant ils ne sont jamais tout-à-fait inutiles, puisqu'ils sont cause que ceux qui survivent & leur succèdent, triomphent enfin & se rendent maîtres de la place. De même, il est des vérités importantes qu'on doit toujours commencer à répandre, quoiqu'on soit sûr d'abord de n'être point écouté, & qu'il ne faut pas même se lasser ensuite de répéter sans cesse à toute occasion ; parce que ce n'est précisément qu'en conséquence de ce qu'elles auront été dites & redites long-temps sans

aucun fr  
sairemen  
plein su  
être —  
aviez pa  
nes de f  
pensans  
plus imp  
bientôt l  
& le plu  
enfin qu  
répandre  
c'est pré  
avise qu  
m'en av  
grand m  
jours si  
des chos  
moins d  
il en im  
sans vo  
fideles é  
ge, app  
temps m  
sonne q  
hauteme  
peuvent  
être, y  
mais, &  
qui le v  
possible  
rités imp  
& de co  
malheur



aucun fruit sensible , qu'on parviendra nécessairement un jour à les redire enfin avec un plein succès. D'autres vont s'écrier ici peut-être — *C'est bien fou.* O François ! si vous aviez parmi vos Concitoyens quelques centaines de fous dans le même genre , non mieux pensans , j'ose le dire , mais plus éloquens & plus importans dans le monde , vous seriez bientôt le peuple de la terre le plus heureux & le plus sage.... On finira par m'objecter enfin que personne ne s'avise aujourd'hui de répandre dans le public de pareils écrits. Et c'est précisément parce que personne ne s'en avise que je m'en suis avisé & que j'ai dû m'en aviser. O gens du beau monde ou du grand monde , qui pour la plupart jugez toujours si légèrement de tout , des hommes & des choses sans examen , sans réflexion , & néanmoins d'un ton si tranchant que quelquefois il en impose ; tandis que vous n'êtes en effet , sans vous en douter vous-mêmes , que les fideles échos d'un imposteur ou d'un faux sage , apprenez que c'est précisément dans ces temps malheureux où l'on ne voit presque personne qui veuille , ose & puisse à la fois dire hautement la vérité , que tous ceux qui le peuvent de quelque manière que ce puisse être , y sont plus étroitement obligés que jamais , & que c'est alors que les gens de bien qui le veulent toujours , quand la chose est possible , doivent tâcher de les dire , ces vérités importantes , avec d'autant plus de force & de courage qu'ils sont moins secondés. Le malheur des Nations vient en général de deux

sources principales : la première & la plus ancienne, vient de ce qu'on s'étoit malheureusement persuadé jadis, comme quelques-uns le pensent encore, qu'il étoit nécessaire de tromper les hommes pour les mieux conduire & pouvoir les gouverner; préjugé dont la fausseté n'est pas moins certaine, qu'il est certain que les conséquences en ont été & sont encore cruelles & funestes pour le genre humain. La seconde, plus moderne, vient de ce que personne ne veut dire aujourd'hui tout haut ce qu'il pense ou ce qu'il dit tout bas. Mais, dit-on, la prudence oblige tous les gens sensés d'en agir ainsi, en ce cas ne mettons plus la prudence au rang des vertus, ou mettons nos gens sensés au rang des âmes pusillanimes, car toute vertu exige ou suppose du courage, & la prudence elle-même nous ordonne quelquefois d'être téméraires à proportion de l'importance de l'objet; & que peut-il y avoir de plus essentiellement important dans le monde que le salut du peuple & le bien public? Hélas! pourroit-on se le persuader si tous les jours on ne l'avoit vu? que tel qui passe pour intrépide à la guerre, n'ose s'exposer le plus légèrement du monde à encourir la disgrâce d'un Ministre ou d'un Favori, par la moindre petite représentation, qui seule auroit suffi quelquefois pour sauver à sa patrie des désastres & des malheurs. Parmi tous nos incrédules est-il un esprit-fort assez obstiné pour refuser de croire à la magie, en voyant une petite feuille de papier d'une certaine forme, faire pâlir & trembler le même homme

homme  
quille &  
mon inc  
yeux un  
encore,  
effet qu  
dans la  
cerai du  
sur-tout  
mal bien  
avoir ré  
me on c  
donc ma  
oser nou  
niste ou  
parti, d'a  
d'une ma  
ciens? —  
nouveau  
donc? —  
être rien  
ment je  
du peupl  
ge? — M  
rité priv  
point réel  
tout le  
Etats Gén  
nir lieu,  
le droit c  
nistres de  
orisés, o  
croire, &  
Enfin, da

Tome I.

homme qui vient d'affronter, d'un air tranquille & serein, cent bouches de canon ? Si mon incrédule après avoir vu de ses propres yeux un pareil prodige, ne veut pas croire encore, qu'il doit y avoir nécessairement en effet quelque vertu magique ou surnaturelle dans la petite feuille dont je parle, je le forcerais du moins à convenir que l'homme & sur-tout l'homme de Cour, est un étrange animal bien inconséquent & bien fou. Je crois avoir répondu d'avance à tout, hors, comme on dit, à *qui va-là* ? Si l'on me demande donc maintenant ; mais qui êtes-vous pour oser nous parler de la sorte ? êtes-vous Moliniste ou Janséniste, &c. ? — Je ne suis d'aucun parti, d'aucune secte en *isle*. — Tenez-vous d'une manière ou d'autre à nos Parlemens anciens ? — Je n'ai point cet honneur-là. — Aux nouveaux ? — encore moins. — Qui êtes-vous donc ? — En un mot, je ne suis & ne veux être rien, pas même Académicien. Seulement je suis pour un moment ici le Tribun du peuple. — Qui vous en a donné la charge ? — Moi-même, je l'ai prise de mon autorité privée. Dans tout pays où le peuple n'a point réellement de vrais Tribuns dans le fait, tout le monde l'est de droit. Nos anciens Etats Généraux jadis étoient faits pour en tenir lieu ; nos Parlemens ont cru depuis avoir le droit d'en faire les fonctions, & les Ministres de la puissance les y ont d'abord autorisés, ou du moins ils ont voulu le laisser croire, & cela, pour raison à eux connue. Enfin, dans la suite des temps, les mêmes Mi-

nistres de l'autorité ont voulu dépouiller ces mêmes Parlemens de ce droit réel ou supposé, & cela aussi, pour autre raison à eux connue, qui dans le fond sans doute, est toujours à-peu-près la même. O peuples ! de quelque Nation que vous puissiez être, écoutez un avis salutaire. Si quelque jour vous avez le bonheur de pouvoir vous assembler par vos vrais représentans & qu'il soit question de vous donner des Tribuns, ne laissez jamais cette charge importante que pour un temps fort court sur les mêmes têtes. Ou si vous étiez contraints de vous en choisir qui dussent être inamovibles & perpétuels ; alors, si vous les voulez incorruptibles, n'en prenez jamais d'autres que vos Imprimeurs. Je déclare & proteste à quiconque aura pris la peine de lire cette petite feuille, que s'il eût été permis aux honnêtes gens éclairés & capables de bien écrire, de parler au public comme ils pensent, je ne me serois jamais avisé de ma vie de faire de mauvaise prose, encore moins de mauvais vers. J'aurois mieux employé mon temps & d'une manière plus satisfaisante ; je me serois toujours uniquement occupé d'une chose bien plus utile pour moi, & peut-être même plus noble & plus digne de l'homme. Je veux dire, qu'au lieu de m'amuser à barbouiller ici gauchement du papier, je n'aurois jamais songé qu'à cultiver en paix les fruits de mon jardin, & qu'à bien labourer les champs que m'ont laissés mes pères.

*Beatus ille qui procul negotiis paterna rura bobus  
exercebat suis.*

Vo  
got m  
les di  
Morell  
à la p  
la déc  
ment,  
corvées  
Il n'éto  
promett  
pour fu  
timens  
de son  
Parleme  
d'ailleurs  
aux repre  
niens qui  
tre Edit.  
& même  
nonobstan  
on a tenu  
de loi à  
aussi pris  
Il n'est  
tés de nos  
repas ; ce  
beau rêver  
à remplace  
chine finan  
génie capa  
finance ab  
roit être t



De Versailles, le 24 Août 1776.

Vous avez vu, Monsieur, la livrée de Turgot mal menée dans la dispersion de ses fideles disciples, les Roubaud, les Dupont, les Morelles; on vient de porter un coup sensible à la personne même de cet Ex-Ministre par la déclaration du Roi enregistrée au Parlement, qui rétablit l'usage & le service des corvées pour l'entretien des chemins publics. Il n'étoit pas possible d'en venir là sans compromettre la sagesse du Roi, d'autant plus que pour supprimer, on avoit étalé de beaux sentimens & de belles phrases, mais on a fait de son mieux & même on y a caressé les Parlemens par cette phrase. *Nous avons cru d'ailleurs devoir donner une attention particuliere aux représentations de nos Cours sur les inconvéniens qui pourroient résulter des dispositions de notre Edit.* On sent pourtant toute la foiblesse & même le ridicule de ce motif, après que nonobstant les remontrances les plus vives, on a tenu un lit de justice pour donner force de loi à ce même Edit & à d'autres qu'on a aussi pris le parti d'anéantir.

Il n'est pas résulté grand'chose des comités de nos Ministres à la terre de M. de Maurepas; ce Mentor & M. de Clugny auront beau rêver & conférer, ils ne réussiront pas à remplacer tous les ressorts usés de notre machine financière. Il nous faudroit un heureux génie capable de nous créer un système de finance absolument neuf, & ce système devroit être simple & sans complication; ce se-

roit ses qualités les plus essentielles & les plus désirables, mais notre Gouvernement n'a de système pris pour aucune de ses parties, pas même en politique, car chaque nouveau Ministre des affaires étrangères en amène un autre & le fait suivre tant qu'il reste en place. Voilà celui de M. Turgot dont l'intention étoit sage & bien vue, mais dont l'exécution a été mal & trop précipitamment opérée, parce que ce Ministre, honnête-homme, étoit foible & poussé par une secte fanatique, ambitieuse & pressé de voir l'ensemble de ses vues exécutées à la faveur de quelques innovations heureuses qui avoient été indiquées au Gouvernement avant que le premier des économistes fût au monde; le voilà renversé, sans que la nation y trouve aucun avantage, & même après que nombre de familles ont essuyé des pertes, des dérangemens dont elles ne seront jamais dédommagées, & que le Monarque a fait dans des préambules & des discours, un vain étalage d'esprit & de sentimens. Ce besoin & le manque de ressources n'ont pas été le moindre des motifs qui ont fait rétablir les Jurandes, parce que cela va faire venir quelque argent de la part des anciens maîtres & des nouveaux. Toujours de petits moyens chez nous, & jamais du grand, du bon, ni du vrai.

M. de Maurepas n'est pas au fond, plus porté qu'il ne faut pour M. de St. Germain, il mine même contre lui, selon toute apparence, & frappera le dernier coup auprès du Roi, quand le Ministre de la guerre aura con-

somm  
prouv  
M. de  
quité  
neron  
ple,  
plus c  
régner

Il e  
baffade  
On pa  
de leur  
dit : P  
dents d

Vou  
nement  
copie f  
l'efferv  
rose, r  
lere d'  
fi peu  
doutere

Copie d'

» Mo  
» de St.  
» Lekai  
» étonne  
» vous c

fonné son plan de bouleversement ; qu'après prouve assez le Nestor : alors on renverra M. de St. Germain ; il restera chargé de l'iniquité , & les bons effets de sa besogne tourneront à la gloire d'un successeur plus souple , plus soumis que lui & conséquemment plus conforme aux vues du Mentor qui veut régner sous le nom de son pupile.

Il est échappé un assez bon mot à l'Ambassadeur de Naples dans une petite société. On parloit de l'instabilité de nos Ministres & de leurs opérations , & l'on en gémissoit ; il dit : *Pour moi, je ne m'en étonne pas , ce sont les dents de lait du Roi.*

*De Paris , le 27 Août 1776.*

Vous ne pourrez, Monsieur, lire sans étonnement la lettre dont je vous envoie une copie fidelle. On voit qu'elle a été écrite dans l'effervescence de la colere d'un vieillard morose , mais ce n'est pas assurément là la colere d'Achille & vous y retrouverez même si peu la maniere du *grand-homme* que vous douterez comme moi qu'il l'ait écrite.

*Copie d'une lettre de M. de Voltaire à M. le Comte d'Argental.*

*De Ferney, le 19 Juillet 1776.*

» MON cher ange , j'apprends que Madame  
 » de St. Julien arrive dans mon désert avec  
 » Lekain ; si la chose est vraie , je suis tout  
 » étonné & tout joyeux : mais il faut que je  
 » vous dise combien je suis fâché pour l'hon-

» neur du tripot , contre un nommé *Tour-*  
 » neur qu'on dit Secrétaire de la librairie &  
 » qui ne me paroît pas le Secrétaire du bon  
 » goût. Auriez-vous lu deux volumes de ce  
 » misérable , dans lesquels il veut nous faire  
 » regarder Shakespear comme le seul modele  
 » de la véritable tragédie ? Il l'appelle le *Dieu*  
 » du Théâtre , il sacrifie tous les François à  
 » son Idole comme on sacrifioit autrefois des  
 » cochons à Cérès , il ne daigne pas même  
 » nommer Corneille & Racine : ces deux  
 » grands hommes sont seulement enveloppés  
 » dans la proscription générale , sans que leurs  
 » noms soient prononcés. Il y a déjà deux  
 » tomes imprimés de ce Shakespear qu'on  
 » prendroit pour des pieces de la foire , fai-  
 » tes il y a deux cens ans. Le maraut a  
 » trouvé le secret de faire engager le Roi ,  
 » la Reine & toute la Famille Royale , à souf-  
 » crire à son ouvrage. Avez-vous lu son abo-  
 » minable grimoire , dont il donnera encore  
 » cinq volumes ? avez-vous une haine assez  
 » vigoureuse contre cet impudent imbécille ?  
 » souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France ?  
 » vous & M. de Thibouville vous êtes trop  
 » doux. Il n'y a pas en France assez de ca-  
 » mouflets , assez de bonnets d'âne , assez de  
 » piloris pour un pareil faquin. Le sang pé-  
 » tille dans mes vieilles veines en parlant de  
 » lui ; s'il ne vous a pas mis en colere , je  
 » vous tiens pour un homme impassible ; ce  
 » qu'il y a d'affreux , c'est que le monstre a  
 » un parti en France , & pour comble de ca-  
 » lamité & d'horreur , c'est moi qui autrefois

» pa  
 » mo  
 » qu  
 » son  
 » que  
 » les  
 » pou  
 » bar  
 » col  
 » pab  
 » J  
 » fix  
 » j'ai  
 » Pari  
 » un a  
 » tres  
 » roitr  
 » son  
 » l'env  
 » com  
 » poin  
 » un a  
 » n'éto  
 » Mefsi  
 » n'y e  
 » mon  
 » aille  
 » lez , r  
 » vaife  
 L'opé  
 deux re  
 ce *Gluc*  
 triste &  
 La révol



» parlai le premier de ce Shakespear, c'est  
 » moi qui montrai le premier aux François  
 » quelques perles que j'avois trouvées dans  
 » son énorme fumier. Je ne m'attendois pas  
 » que je servirois un jour à fouler aux pieds  
 » les couronnes de Racine & de Corneille,  
 » pour en orner le front d'un histrion bar-  
 » bare. Tâchez, je vous prie, d'être aussi en  
 » colere que moi, sans quoi je me sens ca-  
 » pable de faire un mauvais coup. »

» Je reviens à Lekain; on dit qu'il jouera  
 » six pieces pour les Genevois ou pour moi,  
 » j'aimerois mieux qu'il eût joué *Olimpie* à  
 » Paris, mais il n'aime point à figurer dans  
 » un acte, lorsqu'il n'écrase pas tous les au-  
 » tres. Je ne fais si M. de Richelieu fait pa-  
 » roître le précis de son procès, qui sera  
 » son dernier mot; il m'avoit promis de me  
 » l'envoyer: je ne lui ai point assez dit,  
 » combien il est important pour lui de ne  
 » point ennuyer son monde; il avoit choisi  
 » un avocat qu'il croyoit fort grave & qui  
 » n'étoit que pesant: il y a beaucoup de ces  
 » Messieurs qui font de grands *factum*, mais il  
 » n'y en a point qui sache écrire. Quant à  
 » mon ami le cocher Gilbert, je souhaite qu'il  
 » aille au Carcan à *bride abattue*. Si vous vou-  
 » lez, mon cher ange, me guérir de ma mau-  
 » vaise humeur, daignez m'écrire un petit mot. »

L'opéra des *Romans* n'a pu soutenir que  
 deux représentations; il a fallu en revenir à  
 ce *Gluck* tant décrié, revoir cet *Alceste* si  
 triste & y prendre plaisir malgré qu'on en ait.  
 La révolution paroît presque consommée dans

notre musique & dans nos oreilles , & pour achever notre conversion , on attend M. Sacchini qui doit nous donner son *Olimpiade*. M. Gluck travaille à remettre *Armide*. Les représentations d'*Alceste* sont suivies aujourd'hui comme dans les premiers temps , parce que , plus on voit cet opéra , plus on en sent les beautés , comme je vous l'avois prédit. La tragédie de *Coriolan* donnée aux François n'a pas eu de succès ; il n'y a qu'une belle scene & un moment attendrissant , celui de l'entrevue de la mere qui est fort bien traité ; le reste n'est que du remplissage , quelquefois éloquent , mais ne disant rien au cœur. D'ailleurs nous sommes trop loin du temps des Romains & nous connoissons trop leurs héros pour qu'ils puissent nous intéresser fortement.

*De Versailles , le 29. Août 1776.*

LES Bureaux du Département de Paris & leurs fideles Satellites de la troupe du Général *Le Noir* , ont été fort occupés , depuis quelques jours , d'une affaire majeure. Un écrivain a été arrêté dernièrement , renfermé à la Bastille , caressé , menacé & interrogé de maniere à lui faire avouer un de ses complices. Par suite de cela , M. le Maréchal de Duras a été fort étonné de voir un soir entrer dans son hôtel une troupe de familiers de la Police , qui se sont fait ouvrir sa Bibliothèque , ont emporté deux cartons & quelques livres , & se sont retirés sans rien dire : ils paroissoient assez mécontents d'avoir manqué une partie de leur proie ; c'étoit un Secrétaire du Duc qui,

à la  
d'un d  
sous  
deux  
& la  
paru  
hibées

Les  
fréque  
que q  
assez  
fonctio  
Peres  
abus c

J'AI  
présent  
des tra  
me &  
forme  
papiers  
sez le j  
sujet d  
rement  
joue le  
tue qui  
elle rés  
d'Epine  
rare ; e  
surpren  
effroyab  
que c'est

à la premiere nouvelle de l'emprisonnement d'un de ses bons amis, avoit demandé un congé, sous quelque prétexte, & s'étoit évadé. Ces deux Messieurs faisoient commerce de libellés & la Bibliotheque de M. le Duc leur avoit paru un asyle sacré où leurs marchandises prohibées devoient être en sûreté.

Les évènements de cette nature sont trop fréquens pour faire sensation, mais on remarque que l'usage des *Lettres de Cachet* reprend assez, & que M. Amelot n'exerce pas mal les fonctions de son ministère. Il faut voir si les *Peres de la Patrie* dormiront toujours sur cet abus comme sur tant d'autres.

*De Paris, le 31 Août 1776.*

J'AI assisté, Monsieur, à la premiere représentation de *Fleur d'Epine*, fruit monstrueux des travaux réunis de Mrs. Cagliava, Anseaume & Saussaye qui ont cherché à donner une forme à quelques fragmens trouvés dans les papiers de l'abbé de Voisenon. Vous connoissez le joli Conte de Hamilton qui a fourni le sujet de cet Opéra-comique; ici il est entièrement défiguré. Un Acteur, déguisé en femme, joue le rôle hideux & révoltant de la fée *Dentue* qui tient captive une jeune Princesse dont elle réserve la main au Prince son fils. *Fleur d'Epine* aime & est-aimée par le Prince Tarare; elle en reçoit une visite; la fée les surprend ensemble, entre dans une colere effroyable: elle s'apaise en se persuadant que c'est d'elle-même que Tarare est amoureux.

Sur le champ elle se propose d'épouser ce Prince, & ne diffère son hymen jusqu'au soir, qu'à cause de la nécessité d'avertir toute sa famille & de la réunir pour le souper des nocces. Elle craint que le Prince ne trouve son bonheur trop long-temps retardé, & l'invite à prendre patience en promenant sa pensée sur les plaisirs qui lui sont promis & qu'il goûtera lorsque *l'heure du berger sonnera*. La fée absente pour disposer les préparatifs de la fête, arrive pendant ce temps une vieille femme qui demande l'aumône aux jeunes amans, qui ne manquent pas de la lui faire; la reconnoissance est la vertu des fées; celle-ci, car la vieille en étoit une, donne du sel dans un cornet de papier à la Princesse & un morceau de glu à Tarare, en les assurant qu'ils se trouveront bien de ces présens. Fleur d'épine par inspiration sans doute devine que l'usage du sel est de détruire le charme d'un filtre amoureux qui se mitonne depuis le commencement de la piece, dans une chaudiere dont la scene est ornée pendant la majeure partie du spectacle; quant à la glu, il vous reste, ainsi qu'à moi, à savoir le *cui bono*. La fée vient suivie de sa nombreuse famille composée de borgnes, de boiteux, de nains & de géans. Cet endroit n'est pas le plus mauvais & auroit réussi, si on n'avoit à lui reprocher d'être pillé des *Parades* du Boulevard. On fait cercle; des cris de joie annoncent l'arrivée du Prince Dentillon que vous attendez bien être laid, sot & méchant. Je passe sur les complimens qu'il adresse à sa

belle;  
perço  
tourn  
truit.  
de re  
plus,  
recue  
diens  
dant  
neux  
la pos  
ce? Il  
de ses  
le fatal  
de Den  
que le  
lever d  
qui l'au  
seul av  
barras  
d'attach  
don qui  
dre la c  
gré son  
d'Epine  
sur les  
noces a  
tillon. F  
sortes d  
fées lui  
la Prince  
cile, à an  
je ne sui  
faillie a



belle maman & à sa prétendue. La fée s'aperçoit que la sauce qu'elle faisoit cuire est tournée & que le charme du filtre est détruit. Elle jette feu & flammes & se propose de recommencer sa cuisine; ce qui la fâche le plus, c'est qu'elle est obligée d'aller au loin recueillir les simples & chercher les ingrédients qu'elle doit employer. A qui confier pendant son absence, la garde du chapeau lumineux & de la jument sonnante, talismans de la possession desquels dépend toute sa puissance? Il ne lui est pas permis d'emporter hors de ses Etats la clef sous laquelle est enfermé le fatal chapeau. Elle la confie au petit étourdi de Dentillon qui se charge de la garder parce que le destin a arrêté qu'on ne pourroit enlever de force, ce précieux meuble, à celui qui l'auroit en sa possession. Dentillon reste seul avec Fleur-d'Epine. Il est effrayé de l'embarras de garder cet autre bijou; il s'avise d'attacher la Princesse par le bras à un cordon qui tient à sa ceinture; pour ne pas perdre la clef, il la place à sa boutonniere; malgré son aversion pour le fils de la fée, Fleur-d'Epine cause avec lui; la conversation tombe sur les fêtes par lesquelles on célébrera des noces aussi augustes que celles du Prince Dentillon. Fleur-d'Epine passe en revue toutes les sortes d'amusemens; la danse le lasso, les fées lui font peur, la musique le fait dormir; la Princesse s'étonne: vous êtes donc bien difficile à amuser! oh dame, reprend Dentillon, je ne suis pas grand Seigneur pour rien. Cette saillie a été singulièrement applaudie. La Prin-

cesse ne se le fait pas dire deux fois, & la  
chant que la musique endort son jaloux, elle  
ne cesse de chanter, enfin mon vilain après  
mains bâillemens, paroît s'endormir. L'amou-  
reux Tarare approche & dit quelques mots à  
son amante qui lui répond avec passion; Den-  
tillon s'éveille : — Avec qui parlez-vous là? —  
moi, je parle à l'écho; — L'écho, ah ah ah...  
La belle chose vraiment, *on ne voit que cela  
dans le monde...* Mais je veux lui parler aussi  
moi... Ici est une Ariette en écho dont  
l'idée est assez ingénieuse; vous concevez que  
Tarare, caché derrière un rocher, est lui-même  
l'écho; enfin Dentillon s'endort tout de bon,  
Tarare lui escamote la clef, la Princesse se  
dégage de ses liens, le pouvoir de la fée est  
détruit par l'enlèvement du chapeau lumineux,  
& la scene se trouve transportée dans le Palais  
rayonnant de la fée bienfaisante qui, comme  
vous vous en doutez, est la même qui a  
donné la glu & le sel; enfin l'on danse en  
l'honneur du Prince Tarare & de la Princesse  
Fleur-d'Epine qui s'unissent *pour être long-temps  
heureux*. Une musique douce mais foible, rem-  
plie de passages de réminiscence & offrant un  
très-petit nombre d'airs à retenir, voilà le frêle  
appui de cette mauvaise Piece.

La discussion qui s'est élevée entre M. Linguet  
& le Libraire Pankouke n'est pas encore à sa fin.  
Ce Libraire avoit adressé au Journaliste, la let-  
tre du Ministre en original; Linguet lui en a  
renvoyé une copie avec ses observations à  
la marge. Cette aventure singulière par elle-  
même acquiert de l'intérêt à cause des person-

nage  
tran

Copia

reau

gere

enve

gues

n J  
penser  
vous  
mécon  
licenc  
est écr  
tre Jo  
qui re  
discou  
de la  
monte  
de la r  
mier à  
çoise.

nages ; je crois donc vous faire plaisir de vous transmettre cette pièce.

*Copie d'une lettre du Bureau des affaires Etrangères au Sr. Pankouke envoyée par lui à M. Linguet le 2 Août 1776.*

**Réponse de Linguet au Sr. Pankouke.**

« Vous avez, Monsieur, surpris la sagesse & l'équité du Ministre. Ce n'est pas à lui qu'il est permis d'attribuer la lettre de Bureau dont vous m'envoyez copie. Vous avez apparemment gagné quelques sous - ordres pour lui en imposer. Je fais passer cette pièce sous ses yeux avec des observations marginales qu'il est digne d'entendre. »

« Je ne puis me dispenser, Monsieur, de vous témoigner mon mécontentement de la licence avec laquelle est écrit l'article de votre Journal Littéraire, qui rend compte des discours de Messieurs de la Harpe & Marмонтel, à l'occasion de la réception du premier à l'Académie Française. »

« Cet article a été approuvé par le Censeur ; on ne peut donc pas appeler Licence l'énergie qui peut s'y faire sentir. Il n'y a de licenciés que ce qui est fait en fraude des loix ou contraire aux mœurs. »

» Cette compagnie y est traitée d'une manière scandaleuse. »

» Et le récipiendaire avec un acharnement qu'on n'avoit pas lieu de s'attendre à trouver dans une feuille où l'on a affiché dans plusieurs occasions, le plus grand desir de parler des différens ouvrages avec impartialité, & des hommes avec modération. »

» M. le Gardé des Sceaux m'en a porté ses plaintes dans le premier moment, & ne concluoit à rien moins qu'à faire supprimer le Journal. »

» Je ne lui ai pas dissimulé, Monsieur, qu'il étoit dans le cas de l'être, mais par considération pour vous, je

Le Ministre est supplié de se faire lire cet article.

» Les Affiches de Province ont parlé du récipiendaire avec plus de force & moins d'égards, M. de la Harpe est bien respectable, mais ses ouvrages le sont un peu moins. Il n'y a point de personnalités dans l'Article. Depuis dix ans M. de la Harpe en remplit son Mercure contre tous les gens de lettres & en particulier contre M. Linguet; le Ministre est supplié de s'en faire rendre compte. »

» On ignore si M. de la Harpe est digne d'un tel sacrifice : mais on osera observer au Ministre, qu'il est difficile d'annéantir un privilège bien authentique, pour donner à M. de la Harpe une satisfaction injuste. »

» S'il s'agit de sentimens & de manière d'agir, le défenseur de M. le Duc d'Aiguillon, le sauveur de M. le Comte

l'ai pr  
réfou  
J'ai p  
conno  
de vo  
votre  
qu'il p  
que  
pour  
positio  
ni mé  
de laq  
reposit  
teur.

» S  
que j  
faut, l  
tout,  
à ne  
cet or  
sonne  
faute,  
donnie  
plus po  
lui con  
de vo



J'ai prié de suspendre sa de Morangies mérite bien  
 résolution à cet égard. peut-être autant d'égard  
 J'ai pensé d'après la que le Libraire Pankouke.  
 connoissance que j'ai Au surplus, on observe  
 de vos sentimens & de que cet article a été lu  
 votre maniere d'agir, tout au long en minute,  
 qu'il pourroit se faire au Libraire Pankouke qui  
 que vous ne fussiez ne l'a pas désapprouvé &  
 pour rien dans la com- par conséquent il y est  
 position de cet article pour quelque chose. »  
 ni même du Journal,  
 de laquelle vous vous  
 reposiez sur le rédac-  
 teur. »

» Si ce fait est tel » On parle ici de la per-  
 que je le présume, il sonne employée comme  
 faut, Monsieur, avant d'un laquais que l'on ren-  
 tout, que vous ayez voie quand on en est mé-  
 à ne plus employer à content. Il est bien évident  
 cet ouvrage, la per- qu'un Ministre aussi poli  
 sonne qui a commis la & aussi instruit que l'est  
 faute, & que vous me M. le Comte de Vergen-  
 donniez l'assurance la nes, n'auroit pas ainsi  
 plus positive de ne plus traité un homme de let-  
 lui confier la rédaction tres. On observera de plus  
 de votre Journal. » que le Libraire Pankouke  
 n'a pas le droit que la  
 lettre lui suppose. Il existe  
 un acte par lequel il est  
 engagé pour toute la du-  
 rée du privilège. L'hom-  
 me de lettres que l'on ap-  
 pelle ici une personne,  
 au désagrément qu'entraî-

noit le travail du journal & qu'il prévoyoit , n'auroit pas joint l'humiliation de n'être qu'un gagiste dépendant des caprices d'un Libraire , à moins que le parti ne soit pris de lui enlever sans réserve tous les droits de citoyen au Barreau & en Littérature , & que les Libraires comme les Avocats ne soient au-dessus des loix & des Tribunaux. Cette personne revendiquera ses droits. Elle en avoit offert le sacrifice à l'honneur , elle ne le fera jamais à la force. »

A propos de lettres , en voici une assez originale de notre ami Gluck : elle fait vive rumeur à l'opéra où on trouve très-déplacé que l'orphée Allemand prétende que la probité soit peu compatible en ce siècle , avec le talent de la musique. Au reste , le Chevalier Gluck s'y est pris un peu tard pour engager ses chers amis à soutenir l'opéra des Romans qui , joué alternativement avec *Alceste* , auroit fait l'ombre au tableau , puisque ce malheureux ouvrage de M. Cambini est tombé.

*Lettre de M. le Chevalier Gluck aux musiciens  
composant l'orchestre de l'Opéra.*

Vienne, le 14 Août 1776.

MESSIEURS,

» ON m'écrit que vous exécutez avec une  
» perfection surprenante l'opéra d'*Alceste* , en  
» y mettant un zele extraordinaire : je ne  
» saurois vous exprimer le plaisir que me fait

» ce  
» en  
» sua  
» pou  
» atte  
» rec  
» j'os  
» que  
» pou  
» car  
» très  
» nos  
» Je  
» amis  
Je v  
titulé  
assez n  
ciaux c  
qu'on l  
compar  
tant tr  
périori  
veulent  
assez in  
Astuces  
d'anima  
pour m  
plus bel  
paroisso  
pas que  
chès , &  
ris , ne  
de cette  
long rul

» ce témoignage de votre amitié pour moi  
 » en cette occasion ; je vous prie d'être per-  
 » suadés que je n'en laisserai échapper aucune  
 » pour vous prouver ma reconnoissance : en  
 » attendant , mes chers amis & compagnons ,  
 » recevez mes plus vifs remerciemens , & si  
 » j'ose vous prier encore d'une nouvelle mar-  
 » que d'amitié , mettez tout le soin possible  
 » pour faire réussir l'opéra de M. Cambini ,  
 » car on me dit qu'outre ses talens , il est un  
 » très-honnête homme , chose très-rare parmi  
 » nos confrères dans le siècle où nous vivons.  
 » Je suis pour toujours , Messieurs & chers  
 » amis , votre très-humble , &c.

Je viens de parcourir un petit ouvrage in-  
 titulé : *les Astuces Parisiennes* : c'est un roman  
 assez médiocre , mais utile pour les provin-  
 ciaux qui desireront être prévenus des fraudes  
 qu'on leur prépare dans la capitale. Mes chers  
 compatriotes qu'on traite de *badants* sont por-  
 tant très-industrieux à tirer parti de leur su-  
 périorité sur les habitans des provinces qui  
 veulent s'introniser dans le chef-lieu. Une ruse  
 assez ingénieuse qui a échappé à l'Auteur des  
*Astuces Parisiennes* , est celle d'un marchand  
 d'animaux qui vendit fort cher un chien dont,  
 pour me servir de l'expression technique, *la*  
*plus belle robe possible* & *la taille la plus fine*  
 paroïssent faire le mérite. Vous n'ignorez  
 pas que les très-petits chiens sont fort recher-  
 chés , & une provinciale à son arrivée à Pa-  
 ris , ne manque pas de se procurer un acolyte  
 de cette espece , qui , traîné à la suite d'un  
 long ruban couleur de rose , lui tient lieu du

petit maure de Moliere. Une Normande avoit à peine passé vingt-quatre heures ici, qu'elle court en tranchinant sur le Pont-Neuf où se tient le marché des chiens. Celui dont je veux parler la frappe d'abord, la ravit, la transporte; on en demande quatre louis; quatre louis sont comptés sur le champ, & le chien enveloppé d'un beau mouchoir blanc est apporté à la maison. La journée se passe à admirer le petit chien & à recevoir les complimens des voisines & amies sur une trouvaille aussi délicieuse. Le lendemain le chien paroît malade, il se plaint; au bout de deux jours il ne mange plus, & son état fait craindre pour une existence aussi chere: le pauvre animal se débattoit de maniere à émoi-  
 voir les cœurs les moins sensibles; enfin un heureux effort fait éclater sa peau, & laisse voir le chien le plus commun qu'on avoit paré d'une peau qui lui étoit étrangere & qui le renfermoit dans une étroite prison. Je voudrois bien vous régaler d'une vie de M. de Clugny qu'on a vûe imprimée ici, mais le gouvernement ayant eu l'adresse d'en soustraire les exemplaires, s'il s'en est échappé quelques-uns, je n'ai pu encore attraper l'un d'eux; un ami qui le premier jour a pu parcourir ce pamphlet, m'a dit qu'il étoit rempli de calomnies atroces contre ce Ministre & sa famille. Son Pere, rapporte-t-on, Conseiller au Parlement de Dijon, avoit quitté son état & sa patrie pour mauvaises affaires & avoit été à la Martinique, où un mariage avec une créole a donné l'être à notre Contrôleur général...

J'ap  
 sans  
 sonnal  
 sacrifi  
 souvir  
 parti p  
 une le

A u  
 j'étois  
 fleur,  
 ment é  
 ble, q  
 un éte  
 ai par  
 Jeune  
 sation,  
 train. A  
 avec u  
 en rum  
 la coles  
 en rit,  
 Vous l  
 ingénie  
 de siffle  
 nuer, d  
 rigueur  
 correcti  
 assez pa  
 ter au  
 Epreuve  
 Il est



J'apprends que M. Linguet après avoir fait sans succès, des démarches honnêtes & raisonnables & même offert aux supérieurs le sacrifice de ses intérêts pécuniaires, pour assouvir la vengeance de ses persécuteurs, est parti pour Bruxelles, d'où il a adressé au Roi une lettre forte, éloquente, vive & curieuse.

*De Paris, le 7 Septembre 1776.*

A une représentation de *Fleur d'Epine* où j'étois dernièrement, cette piece a reçu, Monsieur, un choc assez violent. Au commencement d'une ariette longue, mais assez agréable, que chante Madame Trial, on entendit un éternument semblable à celui dont je vous ai parlé & qui fut si fatal à la comédie du *Jeune Homme*. L'éternument fit quelque sensation, mais cela s'apaisa & l'actrice alla son train. A la Ritournelle, un gros pet qui éclata avec une explosion terrible, mit toute la salle en rumeur, & la chanteuse fut déconcertée; la colere succéda à son embarras, le public en rit, elle se remit & la piece fut continuée. Vous le voyez, Monsieur, on est toujours ingénieux pour éluder la loi; la police défend de siffler, mais ne peut gueres interdire d'éternuer, de tousser, de moucher, ni même à la rigueur de péter. Au reste on a fait tant de corrections à *Fleur-d'Epine* que cet opéra est assez passable actuellement pour pouvoir rester au théâtre italien. On y répète la *Folle Epreuve* dont on a meilleure idée.

Il est incroyable que depuis un siècle, les

progrès étonnans qu'on a faits dans les arts n'aient pas été accompagnés de quelques découvertes qui en aient étendu la sphere. Quoiqu'on en dise, je vois qu'on a beaucoup perfectionné mais on a-toujours travaillé sur le même cannevas. Je parle des arts utiles; nous avons été plus heureux pour ceux d'agrément. Dans la grande quantité de productions naturelles qu'on peut employer à nos besoins & à divers usages qui y sont relatifs, on n'en a choisi qu'un très-petit nombre, & on semble n'en avoir plus voulu chercher d'autres. Des gens plus hardis viennent d'essayer de substituer au chanvre & au lin, plantes frêles & d'une culture sujette à des accidens, un arbrisseau sauvage fort commun dans nos bois, facile à élever, fécond en branches & n'exigeant aucune culture. Cet arbrisseau se nomme *Spartum* & delà on a fait le mot *Sparterie*, nom d'une manufacture qu'on vient d'établir à l'une des portes de Paris. On y fait avec les branches du *Spartum* les mêmes ouvrages que l'on se procure avec le chanvre; & ils ont sur ceux-ci divers avantages, au nombre desquels il faut compter la modicité du prix.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous parler d'une faiseuse de vers qui s'est modestement donné le titre de *Muse*, en y joignant la qualité de *Limonadiere*, parce que pour employer le langage à la mode, elle offre au public des Vers & des Verres à la glace. Ce ne sont pas ses beaux yeux, ce ne sont pas ceux de sa cassette, mais ce sont ceux de sa ca-

fetiere  
muse q  
publier  
naissanc  
trées &  
de char  
teffe d  
de me  
doute p  
ter plu  
jours d  
pour m  
cette P

Rec  
Les mar  
J'ai l'hon  
De  
Qu  
On va c  
La  
Ou  
Et l  
La  
L'empire  
Prin  
Tou

La m  
pour ra  
sa naiss  
saurois  
en prof  
pas pré

fetiere qui lui fournissent des Apollons. Cette muse qui, comme elle ne manque pas de le publier, célèbre depuis plus de vingt-cinq ans, les naissances des Princes, leurs mariages, leurs entrées & les événemens intéressans, n'a pas manqué de chanter l'accouchement de Madame la Comtesse d'Artois. Comme elle me fait l'honneur de me compter au nombre de ses amis, sans doute parce que j'ai eu la patience de l'écouter plus d'une fois, elle m'a arrêté l'un des jours derniers dans la galerie de Versailles pour me réciter les vers qu'elle a adressés à cette Princesse. Les voici :

Recevez, Auguste Princesse,

Les marques de ma joie, avec mes tendres vœux :

J'ai l'honneur d'être mere & j'ai le droit heureux

De vous marquer mon alégresse.

Qu'un mâle naisse à la cour

On va criant par-tout : savez-vous la nouvelle ?

La femelle naît à son tour,

Ou montre un peu moins son zele,

Et l'on fait moins de fracas ;

La raison ? je ne la vois guere.

L'empire de mon sexe est-il donc sans appas ?

Princes, ou Graces, n'est-ce pas

Toujours des Maîtres pour la terre !

La muse limonadiere a saisi cette occasion pour rappeler au Roi, qu'elle avoit célébré sa naissance & lui a adressé une Epître, je ne saurois trop vous dire si elle est en vers ou en prose, parce que la bonne Dame ne se pique pas précisément de bien caractériser ses ou-

vrages de ce côté. Quoi qu'il en soit, la petite piece qu'elle avoit faite à cette époque & qu'elle a offerte de nouveau au Monarque, renferme une idée assez heureuse. La muse qui n'est pas tout esprit s'étoit amusée à quelques opérations corporelles & étoit prête d'accoucher, lorsque feue Madame la Dauphine mit au monde le Prince qui nous gouverne. Cette circonstance lui suggéra ce Couplet.

Dans l'excès de ma joie extrême

Je voudrois aller moi-même

Sur un si grand événement,

Offrir mon hommage ordinaire :

Mais ce que vous venez de faire,

Je vais le faire incessamment.

Par nous le Souverain des êtres

Accomplit ses desseins secrets :

Au monde vous donnez des maitres.

Et je leur donne des sujets.

De Paris, le 14 Septembre 1776.

IL m'étoit échappé de vous annoncer un livre intitulé : *L'état présent du Royaume de Portugal*, qui n'est pas imprimé en France & qui ne s'y débite pas publiquement. Il est mal écrit, & l'on croit y reconnoître le style d'un militaire étranger. Mais c'est l'ouvrage le plus instructif qui ait paru sur cette matière; il y régne de la franchise, de l'ordre & de la clarté, & on y prend une idée assez complete de la nation, du gouvernement & des dernieres révolutions de Portugal. Un peuple



abâtardi , pauvre , insolent , superstitieux ; portant à l'excès la débauche & la jalousie ; un commerce entièrement asservi aux Anglois ; un militaire reprenant à peine quelque vigueur & quelque discipline sous des Officiers étrangers ; une cour tremblante , des grands opprimés ; & dans ce fameux Carvalho , aujourd'hui Comte d'Oyras , un homme de génie , qui seul peut être le restaurateur de cette nation , dont il a été l'ame & l'appui dans ses dernières calamités ; mais en même temps un Ministre despotique , du caractère de Richelieu , implacable dans sa vengeance & sanguinaire dans sa politique. Les Anglois , protecteurs impérieux de cette nation , affectent un grand mépris pour elle & pour les Juifs , qui en composent la moitié. *Que peut-on faire*, disoit Milord Tirawley , *d'une nation, dont une moitié attend le Messie & l'autre attend le Roi D. Sébastien , mort depuis 200 ans ?* Ce même Milord Tirawley , Ambassadeur d'Angleterre en Portugal , faisoit un conte assez plaisant sur l'ordre du Christ, si étrangement avili en Portugal : « Jesus-Christ , disoit-il , » étant descendu sur terre dans le temps de » la fureur de la Chevalerie , arriva à la » Cour de Bourgogne , & sollicita la Toison » d'or qui lui fut refusée. Le Roi de France » lui refusa de même l'ordre de St. Michel. » Arrivé en Espagne , il crut pouvoir obtenir une Croix dans un des quatre ou cinq » Ordres qui dévastioient ce Royaume ; mais » le Roi d'Espagne ayant examiné l'obscurité » des titres & la légèreté des prétentions du

» postulant , lui dit : — Vous ne pouvez pré-  
 » tendre à aucun de mes Ordres , parce que  
 » vous n'êtes pas gentilhomme ; mais allez trou-  
 » ver mon frere le Roi de Portugal , il en inf-  
 » tituera un exprès pour vous , où l'on rece-  
 » vra tous les gens sans aveu & la lie du  
 » peuple. »

Les lettres & la librairie sont en fort mau-  
 vais état en Portugal , quoique cependant ce  
 peuplé ait de l'esprit & de la disposition ; mais  
 il a été fort long-temps sans application , il  
 l'est encore , & ce n'est que depuis quelque  
 temps que les jeunes Seigneurs commencent  
 à s'adonner à la littérature : ils sont passion-  
 nés sur-tout pour Voltaire , Rousseau & la  
 nouvelle philosophie ; ces jeunes Fidalgos par  
 leur application , sont les deux Comtes de  
 Castelmelhos , les deux Lavradio , Marquis de  
 Cascaes , les Comtes de Prado , da Ponte &  
 un nommé Pinto : ils forment entr'eux une  
 petite société littéraire fort estimable , qui a  
 déjà donné au public la traduction du *Théâtre*  
*de Voltaire* , de la *Henriade* , d'*Emile* , de l'*Es-*  
*prit des Loix* & de l'*art de la guerre* , du *Roi de*  
*Prusse*. On traduit continuellement des livres  
 de chirurgie & de médecine. Peu-à-peu le  
 goût se formera , & les Portugais sortiront  
 plutôt de l'ignorance que leurs voisins les  
 Espagnols.

M. l'Archevêque de Paris prétend avoir le  
 privilege exclusif de publier des Heures , &  
 a trouvé très-mauvais que Madame la Com-  
 tesse de Turpin ait voulu l'enfreindre. Il est  
 vrai que les Heures dont cette Dame bel-  
 esprit

esprit  
 l'usage  
 res q  
 vent r  
 pas de  
 efforts  
 Madan  
 est des  
 mas de  
 des ce  
 dame  
 sans ce  
 poète  
 quel o  
 glise ,  
 journée  
 honneu  
 dans l'é  
 voici co

Sexe c  
 Soyez  
 Des to  
 J'abjure  
 Le ten  
 Le sent  
 Aux co  
 l'enseig  
 Je leur  
 Jusques  
 Sans rie  
 l'esquiss  
 En les c  
 Je ne fe  
 Tome I

esprit a entrepris l'édition , ne sont point à l'usage des fideles , ou que du moins les prieres qu'elles contiennent seront le plus souvent récitées par des dévots qui ne se piquent pas de fidélité. Enfin , le livre sacré que les efforts de M. l'Archevêque réunis à ceux de Madame Louise n'ont pu éloigner de la presse , est destiné au culte de l'amour. C'est un ramas de pieces galantes , étincelles échappées des cendres de l'Abbé de Voisenon , que Madame de Turpin qui en est dépositaire remue sans cesse , & de vers d'un M. Guillard , jeune poëte qui annonce du talent. Ce mélange auquel on a donné la forme de nos livres d'église , a pour titre : *Heures de Cythere ou la journée de l'Amour*. Les femmes ont tous les honneurs de ce livre ; il leur est dédié , & , dans l'épître qui leur en offre l'hommage , voici comme le but de l'ouvrage est esquisé.

Sexe charmant qui parez la nature ,  
 Soyez aussi l'ornement de mes vers ;  
 Des tours brillans , des sophismes diserts ;  
 J'abjurerais l'élégante imposture :  
 Le tendre amour animera mes airs ,  
 Le sentiment en fera la parure.  
 Aux cœurs épris , aux amans délicats  
 J'enseignerai les secrets de Cythere ,  
 Je leur dirai le vrai moyen de plaire ,  
 Jusques à vous je guiderai leurs pas ;  
 Sans rien ôter à la pudeur austere ,  
 J'esquiverai les amoureux ébats ;  
 En les cachant sous l'ombre du mystere  
 Je ne ferai qu'indiquer vos appas.

La premiere Heure contient des *Conseils à la jeunesse*, & M. l'Archevêque ! vous avez frémi en lisant le titre ; la *nécessité d'aimer* ! il n'est pas question ici de la charité chrétienne, & c'est l'amour, mais l'amour sensuel, qu'on nous peint dans ces conseils, comme la source de toutes les vertus. « L'amour est » pour les âmes ce que le soleil est pour la » terre. Ce sont ses rayons de feu qui la pe- » netrent & la font reproduire ; c'est le souffle » de l'amour qui allège les peines & étend » les plaisirs. Plaignez le mortel assez mal- » heureux pour fermer son cœur à ces déli- » cieuses impressions : il est tout près des » vices ; est-on sensible, on est bientôt ver- » tueux, l'humanité, l'indulgence sont les » compagnes & les garans de l'amour ; le » code moral est dans le cœur ; la vertu est » un sentiment, & il n'y a que les âmes ten- » dres qui soient essentiellement honnêtes. »

## A P P E L.

Si vous avez vingt ans, ne cherchez pas d'amis, Cela ne se peut pas, cela n'est pas permis.

C'est désirer ce qu'on n'ambitionne.

Ce qu'on n'acquiert qu'avec le temps ;

Ainsi la nature l'ordonne :

Les amans font les beaux jours du printemps,

Et les amis les beaux jours de l'automne.

*L'imagination, l'absence* sont les sujets de la seconde & troisième Heure, la quatrième est la *jalousie*, & M. Guillard a choisi pour en remplir l'objet, l'idille de *Lameck & Zilla*.

imit  
patri  
que  
les a  
dans  
éloge  
fant  
voud  
que l  
préter  
faisant  
temps  
model  
» toier  
» Virg  
» cater  
» refla  
» dans  
» besoi  
les Alle  
nous, &  
les vrai  
le méri  
dont il  
dans les  
quées. L  
jolies fen  
part des  
superflue.  
Que l'ama  
Sache le r  
Entre  
La constan



imitée de l'Allemand de Schmith : les compatriotes de ce poète ne trouveront pas bon que notre auteur ait dit *qu'inférieurs dans tous les autres genres*, ils sont peut-être inimitables dans la pastorale. M. Guillard, après cet éloge qui est précédé d'un antidote bien puissant contre la gloire que les Allemands en voudroient retirer, semble regretter l'aveu que la vérité lui a arraché à cet égard. Il prétend que les succès de cette nation, en faisant parler les bergers, ne sont dus qu'aux temps reculés où ils ont été chercher leurs modèles. « La plupart de leurs bergers existoient avant le déluge... Les bergers de Virgile préconisant Auguste comme pacificateur de la terre, sont bien moins intéressans que les enfans d'Adam, occupés dans le premier âge du monde, des seuls besoins naturels..... » Disons plus vrai : les Allemands sont plus près de la nature que nous, & il faut puiser dans la nature même, les vraies graces, les graces naïves qui font le mérite des ouvrages charmans du genre dont il s'agit : nous les cherchons vainement dans les coulisses ou dans nos ruelles musquées. La cinquième Heure est celle que nos jolies femmes fêteront le plus volontiers ; la plupart des leçons que notre auteur y donne sont superflues pour elles, il est question *du caprice*.

Que l'amant quelquefois incertain du retour  
Sache le mériter par la persévérance.

Entre la crainte & l'espérance,  
La constance fonda l'empire de l'amour.

Savez-vous, Monsieur, ce que c'est que

Ces riens subtils que nous nommons *caprices* ?

C'est ce mélange adroit de contraires piquans,

Ces éclairs de gaité, ces tristesses factices,

Ces instans de langueur & ces desirs bouillans,

Cet effort brûlant de tendresse

Qui même de l'amant devance le desir;

Puis cette douce & facile mollesse

Qui veut avec lenteur attendre le plaisir.

La sixieme Heure est consacrée aux *reprises* ou au *souvenir du premier moment heureux*.  
Je ne fais pourquoi, mais c'est celle à laquelle je me suis arrêté avec le plus de plaisir; qui que vous soyez, vous ne pourrez vous dispenser d'être de l'avis de notre poète à ce sujet.

Semblable au rapide phosphore

Le plaisir brille & disparaît;

Mais si la voix des sens se tait,

Le cœur au moins jouit encore.

Dans la fougue de la jeunesse,

On ne sent plus, à force de sentir.

Ce qu'on appelle amour n'est qu'une folle ivresse;

Et trop souvent ce qu'on donne au desir,

On l'ôte à la délicatesse.

On peut être heureux à tout âge

Par les dons que l'amour ménage,

Son feu pur ne peut s'amortir,

Un sentiment nous dédommage,

Le bonheur supplée au plaisir;

On a toujours un cœur, & le cœur n'a point d'âge.

N'en

De

Re

Lo

Dé

L

L

T

H

L'ou

amans

vais vo

faire co

du goût

" Eg

" ple, r

" bien

" rieuse

" Lic

H Y M N E.

Sylvie ,  
Est-il bien vrai que ton cœur  
Oublie  
Que le mien fit son bonheur !  
Pourquoi ton ardeur  
S'est-elle ralentie ?  
Au fond de ton cœur  
N'entends-tu plus le tendre amour qui crie :  
Sylvie ,  
Lorsqu'on est à son printemps  
Jolie ,  
On se doit à ses penchans.  
Des premiers jeux de notre enfance  
Retrace-toi le souvenir ,  
Lorsque l'amour à l'innocence  
Déroba ton premier soupir :  
Pouvois-tu te défendre  
De céder à sa loi ?  
Tu me vis : j'étois tendre ,  
Et ton cœur fut à moi.

L'ouvrage est terminé par un *Dialogue des amans heureux dans le bosquet de l'amour*. Je vais vous en transcrire le début pour vous faire connoître si ces Heures pouvoient être du goût de M. l'Archevêque.

» *Egle*. Nous arrivons les premiers au temple , nous aurons le temps de nous donner bien des baisers , avant l'heure mystérieuse. »

» *Licas*. Veux-tu les recevoir ? »

» *Eglé.* Ah ! laisse-moi le plaisir de t'en  
» donner. »

» *Licas.* Un..... »

» *Eglé.* Deux, trois..... »

» *Licas.* Attends donc, petite espiègle, tu  
» les précipites trop, laissons nos bouches l'une  
» sur l'autre..... »

Je ne fais pas trop si c'est là du galant  
bien délicat, mais ce qu'il y a de certain, c'est  
que voilà comme l'a senti Madame la Com-  
tesse, Auteur de dialogue.

### C O D E D E L' A M O U R.

C'est pour les tendres cœurs que je dicte ces loix ;  
Le bonheur des humains fera ma récompense,  
Je remplis l'Univers de toute ma puissance,  
Je soumets à mon gré les Bergers & les Rois.  
Les beaux jours du printemps sont dûs à la tendresse,  
L'été ne doit ses feux qu'au flambeau de l'amour,  
La récolte d'automne est la seule richesse  
L'amitié dans l'hiver fait moisson à son tour.  
Aimez dans tous les temps, aimez à tous les âges,  
Le cœur ne vieillit point, s'il exhale un soupir :  
Dés vieillards, des enfans je reçois les hommages ;  
En foule à mes autels on les voit tous courir.  
Inventez des plaisirs, surprenez votre belle,  
La raison lutte en vain contre l'amusement ;  
Tâchez que chaque jour une fête nouvelle  
La flatte, l'intéresse en faveur de l'amant.  
Avec simplicité parlez de votre flamme,  
Et n'affectez jamais un langage emprunté ;  
L'art ne peut égaler l'éloquence de l'ame,  
Un soupir qui s'échappe en peint la vérité.

Quand  
Occup  
C'est la  
L'amou  
Fuyez  
La con  
Un coe  
C'est re  
Cédez  
Chériss  
Une fe  
Que su  
Tous l  
Ils son  
Les lau  
Sur le  
Si vous  
Attende  
On cou  
La natu  
La nuit  
Rassure  
Elle ain  
Amans  
Que l'a  
Votre c  
Soyez  
La rout  
Ces  
donner  
M. Gu  
ment d  
sous le  
galant ;



Quand vous éprouverez les rigueurs de l'absence,  
 Occupez votre esprit de l'instant du retour,  
 C'est là le seul moyen de tromper la distance;  
 L'amour doit essuyer les larmes de l'amour,  
 Fuyez des noirs soupçons la triste frénésie,  
 La confiance annonce une âme sans détour.  
 Un cœur vrai ne sauroit craindre de perfidie,  
 C'est toujours d'après soi que l'on juge en amour.  
 Cédez à la beauté sitôt qu'elle demande,  
 Chérifiez, adorez & respectez ses loix;  
 Une femme qui prie est l'amour qui commande;  
 Que sur vos volontés elle seule ait des droits.  
 Tous les sujets de Mars auront la préférence;  
 Ils sont francs & loyaux, chérissent la beauté,  
 Les lauriers d'un amant, cueillis par la vaillance  
 Sur le front d'une femme augmentent sa fierté.  
 Si vous avez à vaincre une beauté sévère,  
 Attendez le moment pour tendre vos filets;  
 On couronne un amant qui toujours persévère;  
 La nature & l'amour sont dans vos intérêts.  
 La nuit plaît à l'amour, son ombre tutélaire  
 Rassure la pudeur sur les plaisirs secrets,  
 Elle aime à se couvrir du voile du mystère.  
 Amans, souvenez-vous qu'il faut être discrets.  
 Que l'autel de l'amour soit un lit de verdure,  
 Votre encens un soupir, votre offrande une fleur:  
 Soyez simples, suivez pas à pas la nature,  
 La route qu'elle enseigne est celle du bonheur.

Ces échantillons, Monsieur, doivent vous  
 donner une idée avantageuse des talens de  
 M. Guillard pour ce genre; j'aurai probable-  
 ment dans la suite occasion de vous mettre  
 sous le yeux d'autres productions de ce poète  
 galant, qui n'est pas moins recommandable

par les qualités du cœur & la douceur de ses mœurs que par les graces de son esprit. Apollon veuille le garantir du manière qui répand un froid glacial sur ces ouvrages délicieux à la mode, le charme de nos sociétés & le tourment des gens vraiment sensibles.

A propos de l'Abbé de Voisenon & de l'hymne de Sylvie qu'il voudroit, s'il revenoit, avoir faite; voici une chansonnette de sa façon qui n'est pas connue; elle se chante sur le même air : *Hélène m'interdit par ses rigueurs*.

Constance,  
Dès qu'on cherche à la louer,  
S'offense,  
Et croit qu'on veut la flatter;  
Si l'on craint d'aimer,  
Il faut fuir sa présence.  
C'est pour nous charmer  
Que les talens lui donnent leur puissance.

Constance  
De l'aimer fait vainement  
Défense,  
Tout ami devient amant.  
Les yeux sont pris par sa figure,  
Les cœurs le sont par son esprit.  
Elle ne doit qu'à la nature  
Secrets que jamais l'art n'apprit.  
Dès qu'on la voit paroître,  
Aussi-tôt on est blessé;  
Vient-on à la connoître,  
On se trouve fixé.

J'ai, Monsieur, à vous mander aujourd'hui une petite chose qui est un grand secret;

c'est  
titre  
l'aut  
lui-m  
L'  
mera  
créti  
& qu  
gédie  
à la f  
" éto  
" de  
" s'en  
" non  
" de  
" une  
" un  
" de  
" dem  
" faiso  
" faire  
" toit  
" & d  
" Mar  
" leur  
sion d  
Prince  
Voltair  
mentate  
noissanc  
Ayant p  
Pour son  
Et quoiqu

c'est qu'un certain ouvrage qui paroît sous le titre de *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*, est de M. de Voltaire lui-même.

L'auteur de ce *Commentaire* que je ne nommerai plus, car c'est bien assez d'une indiscretion, annonce que Voltaire est né en 1694, & qu'ayant fait à l'âge de dix-huit ans la tragédie d'*Œdipe*, il ne put parvenir qu'en 1718 à la faire représenter. « Le jeune homme qui » étoit fort dissipé & plongé dans les plaisirs » de son âge, ne sentit point le péril & ne » s'embarrassoit point que sa piece réussit ou » non : il badinoit sur le théâtre & s'avisa » de porter la queue du grand-prêtre dans » une scene où ce même grand-prêtre faisoit » un effet très-tragique. Madame la Marquise » de Villars qui étoit dans la premiere loge » demanda quel étoit ce jeune homme qui » faisoit cette plaisanterie, apparemment pour » faire tomber la piece ; on lui dit que c'é- » toit l'auteur. Elle le fit venir dans sa loge, » & depuis ce temps, il fut attaché à M. le » Maréchal & à Madame jusqu'à la fin de » leur vie, &c. &c. &c. » On cite à l'oc- » casion de cette tragédie, des vers de M. le » Prince de Conty pere du dernier mort, à M. de » Voltaire. Ils n'étoient pas connus ; notre Com- » mentateur les rapporte sans doute par recon- » noissance.

Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe,  
Pour son premier projet, il fait le choix d'*Œdipe*,  
Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu,

Par un style plus beau cette piece changée  
 Fit croire des enfers, Racine revenu,  
 Ou que Corneille avoit la sienne corrigée.

» Je n'ai pu , ajoute l'Historien de Voltaire,  
 » retrouver la réponse de l'auteur d'Œdipe.  
 » Je lui demandai un jour s'il avoit dit au  
 » Prince en plaisantant : Monseigneur, vous  
 » ferez un grand poëte ; il faut que je vous  
 » fasse donner une pension par le Roi. On  
 » prétend qu'à souper il lui dit : sommes-nous  
 » tous Princes ou tous poëtes ? — Il me ré-  
 » pondit : *Delicta juventutis meæ ne memini-*  
 » *ris Domine.* » La brochure prouve que Vol-  
 taire joint à tant d'autres talens celui de faire  
 des livres , en prenant cette expression à la  
 lettre. En effet , on ne sauroit retourner plus  
 proprement une phrase que lui , & c'est bien  
 le plus habile fripier possible en ce genre.  
 Au reste un autre talent qu'on lui a toujours  
 reconnu & pour lequel on lui rend dans le  
 Commentaire , la justice qui lui est due , c'est  
 celui de faire de bonnes affaires en finance.  
 La premiere qu'il fit , fut à son retour d'An-  
 gleterre où il avoit ramassé beaucoup d'ar-  
 gent , en spéculant sur la loterie que venoit  
 d'établir M. Desforts alors notre Contrôleur  
 général des finances. On recevoit des ren-  
 tes sur l'Hôtel-de-ville pour billets , & on  
 payoit les lots argent comptant , de sorte  
 qu'une société qui auroit pris tous les bil-  
 lets , auroit gagné un million. Voltaire en ga-  
 gna sa part & écrivoit en ce temps. « Pour  
 » faire sa fortune dans ce pays-ci , il n'y a

» qu  
 » qu  
 » fo  
 » tic  
 O  
 bord  
 & on  
 fit de  
 vacan  
 que l'  
 deveni  
 effet  
 c'étoit  
 des L  
 Vol  
 menta  
 bonne  
 qu'on  
 L'Abbe  
 élargiss  
 fermé  
 voyaro  
 de l'Ab  
 rateur.  
 du Mar  
 » n'ou  
 » ai ; v  
 » votre  
 » vous  
 » conju  
 » cache  
 » à tre  
 Si ce n  
 une gue



» qu'à lire les arrêts du Conseil ; il est rare  
 » qu'en fait de Finance, le Ministère ne soit,  
 » forcé à faire des arrangemens dont les par-  
 » ticuliers profitent. »

On rappelle le peu de succès qu'eurent d'a-  
 bord la tragédie de *Brutus* & celle de *Zaïre* ;  
 & on rapporte que sur la proposition que l'on  
 fit de M. de Voltaire pour remplir une place  
 vacante à l'Académie, M. de Bosc répondit  
*que l'auteur de ces deux pieces ne pourroit jamais*  
*devenir un sujet académique.* Ce n'étoit pas en  
 effet un tel homme qu'il falloit à l'Académie,  
 c'étoit des M. . . . , des A. . . . , des S. . . . ,  
 des L. H. . . .

Vous vous doutez bien que dans le Com-  
 mentaire, l'Abbé Desfontaines est traité de la  
 bonne maniere. C'est en cet endroit sur-tout  
 qu'on peut reconnoître la plume de Voltaire.  
 L'Abbé Desfontaines lui dut, y dit-on, son  
 élargissement de Bicêtre où il avoit été ren-  
 fermé pour ses plaisanteries avec de petits Sa-  
 voyards. On rapporte en preuve une lettre  
 de l'Abbé écrite le 31 Mai 1724 à son libé-  
 rateur. Elle a été imprimée parmi les lettres  
 du Marquis d'Argens, page 228, Tom. I. « Je  
 » n'oublierai jamais les obligations que je vous  
 » ai ; votre bon cœur est encore au-dessus de  
 » votre esprit ; ma vie doit être employée à  
 » vous marquer ma reconnoissance. Je vous  
 » conjure d'obtenir encore que la lettre de  
 » cachet qui m'a tiré de Bicêtre & qui m'exile  
 » à trente lieues de Paris soit levée, &c. »  
 Si ce même Abbé qui a déclaré à Voltaire  
 une guerre si sanglante a écrit cette lettre, &

si Voltaire en effet lui avoit rendu le service qui en fait l'objet, il faut avouer que ce dernier n'en a, ni trop dit ni trop fait contre le Zoile. Il ne montre dans le Commentaire pas moins d'acharnement contre le grand Rousseau. Vous n'ignorez pas que ces deux poètes se sont connus à Bruxelles, & que celui-ci ayant lu à Voltaire son *Ode à la Postérité*, Voltaire lui dit : *Mon ami, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse.* Ce mot fut le signal de leur rupture. Une lettre transcrite en note de la brochure que j'ai sous les yeux, montre que la mort de Rousseau n'a pas éteint la haine que Voltaire lui a vouée. Cette lettre est d'un Sr. de Medin à un Sr. de Messe du 17 Février 1737. Le Sr. de Medin y prétend que ce *Coquin de Rousseau*, ce *Monstre* qui depuis six mois n'avoit bu & mangé que chez lui, avoit irrité un Créancier qui alloit le faire mettre en prison, & qu'enfin ce *Monstre vomit des enfers achevant de boire avec lui à sa table, de le baiser, de l'embrasser*, avoit servi d'espion pour le faire enlever à minuit. La lettre finit ainsi : *Quelle différence entre cet hypocrite & M. de Voltaire ! ce dernier m'accorde ses bontés & ses secours. . . .* Je soupçonne, Monsieur, que M. de Voltaire se sentant près du tombeau a voulu préparer les matériaux de son oraison funebre ; le panégyriste qui en sera chargé n'aura qu'à commenter le Commentaire.

Vous ne savez pas l'origine de cette mode ridicule de crier l'Auteur, — l'Auteur. . . quand une piece bonne ou mauvaise réussit à la première

rep  
tre  
vrie  
Me  
» le  
» v  
» cl  
» fo  
» de  
» te  
» V  
» br  
» là  
» ba  
» la  
» mo  
Si  
les b  
taire  
dont  
fini  
tation  
nes a  
est un  
riles  
l'on ra  
faite à  
de ma  
sans fo  
nyme  
avoit f  
la peti  
deman  
Vous

*représentation ?* vous l'apprendrez dans une lettre de Voltaire à M. d'Aiguebère du 26 Février 1743 , à l'occasion du brillant succès de *Mérope*. « La séduction a été au point que » le parterre a demandé à grands cris à me » voir , on m'est venu prendre dans une ca- » che où je m'étois tapi : on m'a mené de » force dans la loge de Madame la Maréchale » de Villars où étoit sa belle-fille. Le par- » terre étoit fou : il a crié à la Duchesse de » Villars de me baiser , & il a fait tant de » bruit qu'elle a été obligée d'en passer par » là , par l'ordre de sa belle-mère. J'ai été » baisé publiquement comme Alain chartier par » la Princesse Marguerite d'Ecosse ; mais il dor- » moit , & j'étois fort éveillé. »

Si vous êtes curieux de connoître toutes les belles & bonnes œuvres de M. de Voltaire , il faut , Monsieur , acheter l'ouvrage dont je vous rends compte ; la kirieille n'en finit pas , & il est vrai de dire que si l'ostentation seule peut être cause de tant de bonnes actions , ce défaut ou ce vice , si c'en est un , est préférable à toutes les vertus stériles de ce siècle. Une chose plaisante , que l'on rapporte ici , c'est la proposition qui a été faite à M. de Voltaire à la mort de Freron , de marier la fille que ce journaliste a laissée sans fortune. On cherchoit par une lettre anonyme à l'y engager , en lui rappelant qu'il avoit fait une semblable action en faveur de la petite nièce de Corneille. C'étoit en vérité demander un trop grand effort de générosité. Vous lirez avec plaisir , Monsieur , plusieurs

lettres de Voltaire qui achevent le volume que j'ai sous les yeux. Voici une vérité dont on peut faire bien des applications : elle termine une lettre écrite en 1767 à un Ministre d'Etat. « Je vois que sur tous les trônes » du monde on vit au jour la journée, comme le favérier de la Fontaine. Quoi, point » de systêmes ? non, ceux de Pythagore, de » Démocrite, de Platon, de Descartes, de » Leibnitz sont tombés ; peut-être faut-il dans » votre noble métier, comme en physique, » s'en tenir à des expériences. »

La Raucourt qui avoit été obligée de s'expatrier pour se soustraire à ses créanciers, va, dit-on, reparoître ici & sur la Scene, par arrangement avec ses créanciers qui lui accordent dix années de repit, aux conditions qu'elle renoncera aux femmes avec lesquelles on ne peut faire fortune, & se donnera aux hommes. C'est contrarier fortement le goût de cette actrice, mais l'envie de payer ses dettes l'emporte. Elle conserve pourtant sa très-jolie femme de chambre.

*De Paris, le 19 Septembre 1776.*

On croit que le Parlement éloignera, autant qu'il sera possible, le jugement définitif du procès du Maréchal de Richelieu & de Madame de St. Vincent. C'étoit le desir du Prince de Conti. Deux jours avant sa mort, le premier Président étoit auprès de lui & le Prince lui dit : *Vous savez combien j'ai pris d'intérêt à cette affaire de Richelieu, je desirerois*

pour  
ment  
me d  
trop  
le P  
remen  
derni  
leur  
O  
tout  
cipes  
leme  
avoir  
dant  
ce ti  
chemi  
les p  
histor  
& de  
le pr  
vées  
homm  
d'un  
vir l'  
annon  
de les  
l'écri  
gle à  
ont c  
tient  
idées  
détrui  
tes in  
toute



pourtant bien la voir juger, & mon dernier moment s'approche ; quel moyen trouveriez-vous de me donner cette satisfaction ? M. d'Aligre ne favoit trop que dire : je vois votre embarras, reprend le Prince, & je vais vous donner ce moyen ; remettez la décision du procès au jour du jugement dernier, j'y serai, & à tous égards c'est le meilleur parti.

On a beau jeu en ce moment à critiquer toutes les opérations de M. Turgot. Les principes actuels du gouvernement sont diamétralement opposés à ceux que cet Ex-Ministre avoit adoptés. On vend en cachette cependant, une apologie des Corvées imprimée sous ce titre : *De l'importance & de la nécessité des chemins publics en France, ainsi que des moyens les plus propres à leur exécution ; avec un Précis historique de l'état actuel des ponts & des chaussées & de leurs fonctions.* L'auteur n'a pas osé citer le préambule de l'édit qui a supprimé les corvées, mais à propos d'un passage de l'*Ami des hommes*, on lit dans l'introduction : à l'ombre d'un titre imposant, sous le brillant prétexte de servir l'humanité, on trouble l'ordre de la société, en annonçant des malheurs, sans donner les moyens de les prévenir, ou d'y remédier. Je dirai moi, à l'écrivain : quand par un attachement aveugle à d'anciens usages & aux préjugés qu'ils ont consacrés, ou par la prévention qu'entretient l'intérêt personnel, on veut fronder les idées du génie courageux qui cherche à les détruire ; il faut se borner à censurer les fautes inévitables à ceux qui suivent une route toute nouvelle ; il faut n'espérer de détruire

les raisonnemens de celui qui, avec des lumières, veut opérer le plus grand bien, que par des raisonnemens de la plus grande force & des faits incontestables : il faut enfin faire voir les inconvéniens d'un système dont l'objet est évidemment le bonheur public, & rechercher tous les moyens d'y parer, avant de se déterminer contre son propre sentiment, à le renverser entièrement. Je soupçonne en effet l'avocat des corvées, de ne pas se dissimuler l'infirmité de sa cause & de sentir aussi bien que personne l'atrocité de ces restes barbares de la féodalité. Il prétend qu'il faut se borner à en corriger les abus, mais ces abus qu'il décrit en partie sont inséparables de la chose même, & ne sont qu'une portion des maux qu'elle entraîne.

La nation doit certainement de la reconnaissance à M. Turgot pour son intention de soustraire la classe la plus nombreuse & la plus pauvre du Royaume, à la dure servitude des corvées. Mais ce Ministre n'a pas été plus heureux que bien d'autres avant lui dans la recherche d'un moyen simple & facile de soulager les sujets à cet égard, sans préjudicier à l'entretien des chemins faits & à la confection d'un grand nombre de nouveaux qu'il seroit bien nécessaire encore de construire ; & pourtant ce moyen est trouvable.

Revenons à l'éloge des chemins par où débute notre Auteur : « Les Romains attachent beaucoup d'importance aux soins nécessaires pour la construction & l'entretien des grandes routes ; des pierres posées

» fu  
» v  
» de  
» va  
» ch  
» C  
» le  
» gu  
» fra  
» la  
» ja  
» ré  
» tru  
» ve  
» do  
» fit  
» po  
» rue  
» av  
» pul  
» hor  
Il co  
gens q  
public.  
sent u  
ité pr  
leur,  
l'agric  
suader  
chemi  
charre  
sante  
vingt.  
les pa

» sur les bords des chemins, pour aider aux  
 » voyageurs à monter à cheval au défaut  
 » des étriers dont l'usage n'étoit pas connu,  
 » valurent une charge de Tribun à Grac-  
 » chus, & sur sa seule recommandation, le  
 » Consulat à son ami Fannius; le Peuple &  
 » le Sénat firent ériger une statue à Au-  
 » guste, construire des arcs de triomphe &  
 » frapper des médailles en son honneur, pour  
 » la réparation de la voie Flaminienne; Tra-  
 » jan obtint les mêmes distinctions pour la  
 » réparation du port d'Ancone, & la conf-  
 » truction de la voie qu'il fit ouvrir à tra-  
 » vers le lac de Pontia, ouvrage immense  
 » dont le projet seul est effrayant. Caligula  
 » fit remplir de boue la robe de Vespasien  
 » pour avoir négligé de faire nettoyer les  
 » rues de Rome; le même Vespasien, tout  
 » avare qu'il étoit, fit réparer les chemins  
 » publics à ses frais, & jouit des mêmes  
 » honneurs qu'Auguste & que Trajan..... »  
 Il combat ensuite le sentiment *de beaucoup de*  
*gens qui crient ou font imprimer, que les chemins*  
*publics tels qu'on les pratique aujourd'hui, cau-*  
*sent un tort irréparable à l'Etat, par la quan-*  
*tité prodigieuse de terrain qu'ils mettent en non-va-*  
*leur, & qu'il en résulte un préjudice notable pour*  
*l'agriculture : Il a beau faire, il ne me per-*  
*suadera jamais qu'il soit nécessaire qu'un grand*  
*chemin où l'on ne voit jamais plus de deux*  
*charrettes se croiser, ait une largeur suffi-*  
*sante pour en faire passer de front plus de*  
*vingt. Je suppose qu'il n'en résulte pas pour*  
*les particuliers & pour l'agriculture en gé-*

néral un préjudice notable, ce qui est faux ; il n'en seroit pas moins contraire à l'équité & aux dispositions paternelles du Monarque, de sacrifier l'héritage & souvent toute la fortune d'un agriculteur, à de fausses idées de splendeur & de majesté. Les objections de notre Auteur contre la confection des chemins à prix d'argent, sont fortes, en supposant les calculs justes ; mais on se le persuadera difficilement en lisant plus bas, que les corvées ordinaires de l'année peuvent se faire en six à sept jours & ne tourneroient plus en perte pour l'agriculture, si les Prélats vouloient se porter à supprimer huit fêtes du calendrier, en annonçant que cette suppression est faite en faveur des travaux gratuits des grandes routes. . . . . Cette idée de suppression est bonne ; & même des plus heureuses, si réellement le service des Corvées exige, je ne dis pas six ou sept, mais même seulement quinze jours de l'année.

Le célèbre Noverre a été engagé par les nouveaux Entrepreneurs de notre théâtre lyrique, pour diriger les balets, au grand mécontentement de nos danseurs par excellence ; voici à ce sujet une Lettre dont la *ridicuité* est assez plaisante pour me déterminer à vous en donner copie.

*Lettre de Madame Gardel à M. le Marquis d'Ameyaga.*

» JE me proposois d'avoir l'honneur de  
» vous écrire pour vous prier de solliciter



» mon entrée à l'amphithéâtre de l'opéra, &  
 » j'y aurois pour droits, tous les sujets que  
 » j'ai fournis sans compter quatre de mes  
 » enfans, dont il y en a deux qui tiennent  
 » parfaitement leur coin; mais un objet plus  
 » essentiel m'occupe présentement. Oh! vous,  
 » mon ancien ami, qui vous êtes trouvé à  
 » toutes les époques de ma vie heureuse ou  
 » malheureuse, vous ne vous attendez sû-  
 » rement pas à celle que je vais mettre sous  
 » vos yeux. Qui pourra croire en effet que  
 » Gardel, qui depuis dix-neuf ans est à l'o-  
 » péra de Paris, qui s'y est rendu célèbre,  
 » recommandable par ses grands talens, par  
 » son exactitude à ses devoirs, sa douceur,  
 » son honnêteté, ses sacrifices de son propre  
 » bien, (car il m'a mangé vingt mille livres)  
 » & des places sans nombre aussi lucratives  
 » qu'honorables; que des administrateurs, qui  
 » se sont servis de son crédit pour obtenir  
 » de la Reine la préférence, soient capables  
 » de faire venir sous main un étranger qui  
 » vingt fois a tenté de s'impatroniser à l'opéra,  
 » sans y réussir (on ne connoissoit pas alors  
 » l'injustice) pour déplacer, qui? le maître  
 » du Roi & de la Reine, le maître des bal-  
 » lets de la Cour, chéri du public, aimé de  
 » ses camarades, qui depuis six ans a fait les  
 » plus jolis ballets du monde. On se souvient  
 » encore de celui d'Ernelinde mis par lui à  
 » la Cour, qui représentoit un siege. Ma-  
 » dame la Comtesse de Noailles me fit l'hon-  
 » neur de me dire que les Maréchaux de  
 » France avoient demandé où Gardel avoit

» appris la guerre ; que M. le Dauphin en  
 » avoit rêvé toute la nuit & mille autres  
 » choses aussi agréables que gracieuses. Ce  
 » Sujet, il se verra traité en écolier ! on a  
 » osé lui proposer la survivance du Sr. No-  
 » verre , qui sera un bon modele pour lui  
 » donner des avis ; à Gardel ! que l'on ne  
 » nomme en Angleterre & par-tout , que le  
 » célèbre , le fameux Gardel. Mon fils est bon ;  
 » honnête , humble ; & il faut être charlatan  
 » pour en imposer. Ledit Noverre arrive avec  
 » une de ces lettres de recommandation (que  
 » l'on donne comme une lettre de voiture)  
 » de l'Impératrice à la Reine , qui dit aux  
 » Entrepreneurs qu'elle ne feroit pas fâchée  
 » que l'homme en question fit des ballets ,  
 » pourvu que cela ne fit aucune peine à  
 » son maître ; paroles divines , dignes de  
 » la bonté & magnanimité de son ame. Sa  
 » Majesté peut ignorer , ainsi que l'Impéra-  
 » trice , que la place de maître des ballets de  
 » l'opéra de Paris est inamovible comme celle  
 » du premier Président , héréditaire de pre-  
 » mier danseur à premier danseur ; un étran-  
 » ger n'y a aucun droit , à moins d'abdic-  
 » tion , comme M. Dupré avoit fait. Mais  
 » ici mon fils n'a point envie de renoncer à  
 » ses droits , de devenir d'Evêque , meûnier ,  
 » d'être subordonné à un maître de Province ;  
 » & d'Allemagne ; ordinairement ces Mes-  
 » sieurs viennent à Paris pour se perfection-  
 » ner & non pour donner des leçons aux  
 » grands maîtres. Le petit Noverre a un peu  
 » trop d'ambition & de fatuité ; lorsqu'il vint

» se proposer il y a trente ans, on le ren-  
 » voya à la Foire donner son ballet Chinois.  
 » La favorite l'avoit fait venir ; cependant  
 » les sieurs Laval & Lany seprésenterent  
 » leurs droits , & le Roi & Madame de Pom-  
 » padour cédèrent à la justice de leur cause ;  
 » le petit homme , pour se dédommager , s'en  
 » fut ruiner Mlle. Destouche , directrice de  
 » Province , & ensuite le Prince de Vurtem-  
 » berg , & jeter feu & flamme dans ses bal-  
 » lets qui ne se soutiennent que par le grand  
 » faste & la grande dépense ; car pour de  
 » la danse , il n'y en met pas , & ce n'est  
 » pas ce qu'il faut au public éclairé de Paris  
 » qui se lasseroit bientôt de ces Pantomimes  
 » où l'art seroit négligé. Pardonnez moi , M. le  
 » Marquis , de vous ennuyer si long-temps ,  
 » mais je me trouve soulagée ; les injustices  
 » m'outrent ; car que risque mon fils ? de  
 » faire la fortune la plus brillante en peu  
 » d'années dans les Cours étrangères où on  
 » lui tend les bras ; sa danse , sa harpe , son  
 » violon , sa composition , son heureux ca-  
 » ractere le feront chérir par-tout. Tenez ,  
 » Monsieur , je suis aussi humble que mon  
 » fils , quand on me rend justice ; mais lors-  
 » que je crois que l'on veut m'humilier , je  
 » m'élève comme un cedre. Peut-on mieux  
 » dire que Gardel à ces Messieurs ? Que sa-  
 » vez-vous ce que je fais faire ? — Eprouvez-  
 » moi un an , & si je suis un âne comme vous  
 » paroissez le croire , si je ne mets pas l'union  
 » l'économie , & si le public est mécontent , je cede  
 » & je vais faire ma fortune ailleurs ; mais

» avouez que votre procédé crie vengeance au Ciel!  
 » Adieu, mon cher Marquis, rappelions  
 » la souvenance du bon temps passé. Ce  
 » 13 Août 1776. Pardonnez mon gribouilla-  
 » je suis en colere. »

On a trouvé ces jours derniers à la porte  
 de l'hôtel de feu notre Compagnie des In-  
 des, où sont placés les bureaux de la nou-  
 velle lotterie royale, un placard avec cette  
 inscription :

*En ces lieux où Colbert enrichissoit la France,  
 Mercure à des benêts vend bien cher l'espérance.*

Je ne fais si les administrateurs trouveront  
 douce la comparaison avec le Dieu des vo-  
 leurs, mais elle ne convient pas mal à ce  
 jeu génois qui, comme une épidémie funeste,  
 ravage depuis quelque temps une bonne partie  
 de l'Europe.

## REQUÊTE

*Des Soldats François à la Reine.*

Reine, de vieux guerriers, d'intrépides Soldats,  
 Honneur de leur pays, soutiens de vos Etats,  
 Viennent de leurs malheurs vous présenter l'image.  
 Ils tombent à vos pieds; votre plus beau partage,  
 Le plus grand de vos droits, & le plus précieux,  
 Est d'effuyer les pleurs des Sujets malheureux.  
 Nos sanglots étouffés ne peuvent se contraindre,  
 Nous ne murmurons pas, mais nous osons nous plaindre.  
 Ah! faut-il déclarer l'objet de nos ennuis!  
 Ah! faut-il prononcer, nous sommes avilis!

Un or  
 Lui-m  
 Quoi!  
 Que B  
 Ces So  
 Jouisso  
 D'un d  
 L'univ  
 Le Fra  
 Par le  
 Et pour  
 L'instru  
 Si le c  
 Sur nos  
 La dou  
 Nous li  
 Votre c  
 Dans q  
 De nos  
 Nous a  
 Tout se  
 Hélas!  
 D'un M  
 Il veno  
 Qui liv  
 Nos cha  
 Son nor  
 Quel fil  
 De long  
 Si l'on  
 Nous re  
 Pourquoi  
 Ah! liv  
 A cette



Un ordre de Louis flétrit notre existence;  
 Lui-même a confirmé cette horrible sentence.  
 Quoi! ces mêmes héros, enfans de la victoire,  
 Que Bayard conduisit dans les champs de la gloire,  
 Ces Soldats, qui jadis élevant leurs pavois,  
 Jouissoient du pouvoir de se créer des Rois,  
 D'un déshonneur public éprouvant l'infamie,  
 L'univers est témoin de leur ignominie!  
 Le François ne suit plus la voix de la valeur,  
 Par le frein de la crainte on veut guider son cœur,  
 Et pour comble de maux, dirons-nous d'injustice,  
 L'instrument de leur gloire est celui du supplice....  
 Si le ciel eût permis que vous eussiez pu voir  
 Sur nos fronts pâlissans les traits du désespoir,  
 La douleur de nos chefs, & leur voix incertaine  
 Nous lire en frémissant cet arrêt douloureux,  
 Votre cœur eût gémî sur tant de malheureux,  
 Dans quel moment encor un revers si funeste,  
 De nos jours de douleur vient-il flétrir le reste!  
 Nous avons vu briller l'aurore du bonheur,  
 Tout sembloit annoncer un règne de douceur.  
 Hélas! nos cœurs ouverts à la reconnoissance  
 D'un Monarque cheri bénissoient la clémence.  
 Il venoit d'abolir cette loi de rigueur  
 Qui livroit à la mort un Soldat déserteur;  
 Nos champs retentissoient de nos cris d'alegresse,  
 Son nom parmi nos rangs se répétoit sans cesse.  
 Quel silence effrayant succède à nos clameurs!  
 De longs gémissemens annoncent nos douleurs.  
 Si l'on entend des cris, ce sont des cris funebres;  
 Nous recherchons la nuit & l'horreur des ténèbres.  
 Pourquoi des malheureux éloignez-vous la mort?  
 Ah! livrez-nous plutôt à la rigueur du sort,  
 A cette loi de sang, rendez son existence,

Nous osons entrevoir la désobéissance....  
 Qui, parmi des Soldats osera le premier  
 Remplir d'un vil bourreau l'exécrable métier?  
 Quand la rigueur des loix les a jugés coupables,  
 Nous n'avons pas frémi d'immoler nos semblables;  
 Mais les déshonorer!... non, jamais des Soldats  
 Ne prêteront leurs mains à de tels attentats.  
 Nous aimons mieux périr.... Reine, le vrai courage,  
 Peut survivre au malheur, mais non pas à l'outrage.  
 Et c'est toi, St. Germain! ah quand sous nos drapeaux,  
 Tu fixois la victoire & guidois nos travaux,  
 Tu n'as pas employé la voix de la menace;  
 Du sang de nos guerriers tu respectas l'audace,  
 Le Temple de l'honneur par nous te fut ouvert;  
 Rougis-tu des lauriers dont nous t'avons couvert?  
 Va! le cœur des François sera toujours le même,  
 Il suit avec ardeur un préjugé qu'il aime,  
 On n'a jamais besoin d'exciter sa valeur.  
 Ouvre nos cœurs sanglans, tu trouveras l'honneur.  
 Qu'aux habitans du nord la discipline austère  
 Inflige un châtiment qu'elle a cru nécessaire,  
 Esclaves plus long-temps & plus tard policés,  
 Courbés dessous le joug, leurs cœurs sont affaiblis.  
 Des fers de l'esclavage ils ont encor l'empreinte;  
 De fers peuvent sans doute obéir à la crainte.  
 Mais nous, le sentiment est notre unique loi.  
 Librement un Soldat se consacre au Roi,  
 C'est du Trône François le plus bel apanage.  
 Pourquoi vouloir détruire un aussi noble usage?  
 Rivaux de notre gloire, on a vu les Bourbons  
 Se disputer l'honneur d'être nos compagnons,  
 Et tu prétends flétrir ces titres respectables;  
 Que ferois-tu de plus, si nous étions coupables?  
 Pour connoître nos maux, viens passer dans nos rangs.

Tu

Tu n  
 Calcu  
 Les d  
 Nos r  
 S'élev  
 Moins  
 A not  
 Ces S  
 Qui d  
 Invali  
 Ne ple  
 Sur de  
 Pour p  
 Ils aim  
 Ils rass  
 Mais,  
 Ils baiss  
 A tant  
 Epouse  
 Sur le  
 Le Roi  
 Songez  
 La hon  
 Du sort  
 Et rend  
  
 Un  
 demie  
 fleurs e  
 intitulé  
 d'en fa  
 fut ren  
 Tom

Tu n'y trouveras plus que des Soldats tremblans;  
 Calculant les instans qu'ils ont encor à suivre  
 Les drapeaux sous lesquels ils se plaisoient à vivre,  
 Nos regards languissans ternis par nos malheurs,  
 S'élevant vers les Cieux, laissent couler nos pleurs,  
 Moins il est mérite, plus le mal est terrible,  
 A notre état cruel tout le monde est sensible;  
 Ces Soldats vétérans que leur malheur poursuit,  
 Qui de leur sang versé perdent l'unique fruit,  
 Invalides héros, bannis de leurs asyles,  
 Ne pleuroient que sur nous en passant par nos villes.  
 Sur des chars entassés ces vieillards vertueux,  
 Pour plaindre notre sort, ne s'occupoient plus d'eux;  
 Ils aimoient à douter du sujet de nos peines,  
 Ils rassuroient ensor leurs ames incertaines;  
 Mais, quand de notre arrêt ils ont lu la rigueur,  
 Ils baïsoient leur épée & frémissaient d'horreur.  
 A tant de malheureux soyez donc favorable,  
 Épouse de Louis, votre main secourable  
 Sur le gouffre des maux, peut nous servir d'appui;  
 Le Roi, pour les calmer, doit n'écouter que lui.  
 Songez qu'en flétrissant les vrais soutiens du trône;  
 La honte du Soldat jaillit sur la Couronne.  
 Du sort qui nous menace éloignez la rigueur,  
 Et rendez-nous la vie, en nous rendant l'honneur.

*De Paris, le 23 Septembre 1776.*

Un anonyme s'est avisé d'envoyer à l'académie d'architecture, pendant que ces Messieurs étoient assemblés, un papier cacheté, intitulé, *Mémoire très-important, avec priere d'en faire lecture publique.* M. Sedaine à qui il fut remis, avoit entonné l'octave pour com-

mencer cette lecture , mais il baissa bien vite le ton , en reconnoissant que le prétendu mémoire étoit une satire très-amère contre tous les membres de l'académie , même contre M. le Comte Dangevillé , en vers qui pis est. Voici aussi une épigramme contre l'Académie françoise , qui a pour objet les gazons que ce chef des bâtimens a fait semer dans la cour du Louvre , où l'Académie tient ses séances.

Des favoris de la Muse françoise

Dangevillé tient le sort assuré ,

Devant leur porte , il a fait mettre un pré ,

Où désormais ils pourront paître à l'aise.

Les administrateurs de l'opéra actuel sont dans le plus grand embarras. Ils n'ont pour toute richesse en ce moment , que les ouvrages de Gluck & la petite musique de Flocquet. On a répété *Anacréon* & quelques autres actes de *Rameau* , mais les oreilles faites à un nouveau genre , ont rejeté sa froide harmonie. D'un autre côté le talent des Académiciens & Académiciennes de l'Académie royale de musique , échoue contre celle de Sacchini dont on répète *l'Olimpiade*. Cet opéra est rempli de difficultés que nos chanteurs ne peuvent parvenir à rendre. Le Gros & Rosalie sont au désespoir & pestent , non pas contre leurs gosiers , mais contre l'auteur. *L'Olimpiade* au surplus , est remplie de morceaux très-longs de *récitatif mesuré* , qui auroient peine à prendre ici. Cet instant est celui où nous devons être le plus difficiles à contenter en



musique : nous n'avons pas encore entièrement abandonné nos anciens préjugés, & cependant nous sommes dégoûtés de ce qui leur est conforme. Nous ne sommes pas non plus accoutumés au genre qu'on veut établir parmi nous, & nous n'y prenons pas encore tout le plaisir qu'il nous fera peut-être un jour. Il résulte de ces circonstances, que nous jugeons très-froidement la musique qu'on nous présente; l'ancienne & la nouvelle n'excitent aucun enthousiasme & n'étant plus prévenus ni pour ni contre, il se formera du choc des idées qui sont à-peu-près toutes d'égale force, un genre miroyen qui est probablement le véritable, le bon genre, celui qui plaira à toutes les nations. Avant d'en venir là, on nous donnera bien des habits d'arlequin, mais à moi Gluck nous en dédommagera. C'est selon moi l'homme le plus propre à frayer la route de ce bon genre, dont je n'ai qu'une idée très-imparfaite n'ayant pas encore entendu de musique sans défaut. Il me semble que sa musique approche le plus de celle que je desirais comme un aveugle desirait la lumière. Je suis sûr que cette jouissance est sur celle des femmes; je souhaite que mon espérance soit aussi bien fondée. Quoi qu'il en soit, il y a apparence qu'à notre opéra, on répètera sans fin *Alceste* qui attire toujours la même affluence, jusqu'à ce que nous ayons l'*Armide* de Gluck.

## LE PORTRAIT DE L'AMITIÉ,

O U

## LETTRE DE LINDOR A JULIE.

» **CHERE** Julie , depuis un temps ton amitié me comble de faveurs : elle fait mon bonheur ? A présent ne me parle plus de l'amour : elle est infiniment préférable. Par cette amitié si chérie , j'ai le plaisir de te voir & de t'entretenir. C'est elle qui me fait passer les plus doux momens de ma vie , à contempler tes charmes , à t'aimer .... comme mon amie. Moi ! de l'amour , hélas ! il me feroit gémir... Endurer , soupirer ? Ah !... C'est de cette amitié pure que naissent ce que l'on appelle les petits soins dans l'esprit d'un véritable ami : l'amant captif est toujours ennuyeux ; il fait son malheur sans pour cela toucher le cœur de sa maîtresse. L'ami.... l'ami est plus heureux. Chantant , riant , ne disant rien qui vaille , il plaisante , se saisit de la main de celle qu'il adore , y attache mille baisers..... L'amant survient , étonné ! demande que fait cet homme ? Ah ! c'est , dit-elle , en chiffonnant , l'ami de maison. Il se rassure , se tranquillise , & de lui-même , pour plaire à la beauté , lui fait la cour , lui confie ses secrets , & sous le nom de l'amitié , plus à son aise , l'ami prudent , admire , considère les graces , les appas de celle qui l'intéresse , qui le ravit , qui l'enleve ; il lui dit , lui répète mille fois : — *Oui , Julie , je vous aime , je vous adore ?* »

Ne craignez rien ; c'est un ami qui préfère l'amitié à ce qui l'a souvent rendu très-malheureux. »

*De Paris, le 28 Septembre 1776.*

ON a donné aux Italiens le *Duel Comique*, Opéra imité de l'Italien par M. Moline, avec la Musique de Paësiello que M. Merault a ajustée au nouveau poëme. Cette piece a eu peu de succès : la Musique est cependant bonne, agréable & même neuve ; il faut donc attribuer son mauvais sort à la médiocrité des paroles. Arlequin l'avoit prédit (c'étoit *Carlin*) car, en annonçant la Piece, il avoit dit : *Messieurs, je vous réponds de la Musique, elle vous plaira : quant aux paroles, hen, hen..... vous verrez.....* les amis de l'Auteur ont trouvé très-mauvais que cet Acteur se soit permis de prévenir ainsi le public ; mais l'Auteur lui-même le lui a pardonné après la première représentation, en avouant qu'il avoit raison. Il paroît décidé qu'on ne nous donnera pas l'*Olimpiade*, au moins avant que Sacchini l'ait corrigée : on la lui a renvoyée pour qu'il refonde son ouvrage, qu'il l'accommode suivant notre goût & en rende l'exécution moins difficile, eu égard à la force & à la manière de nos chanteurs.

La Police a fait dernièrement une expédition majeure qui appose de nouveaux obstacles au desir que j'ai de vous tenir ma parole, pour nos Livres ou Libelles nouveaux. On a renfermé dans le *Capharnaum* de la Bastille deux

charretées d'ouvrages défendus & on a donné le même gîte à quatre colporteurs, l'un desquels étoit le vôtre, puisqu'il me fournissoit. Voilà un événement bien malheureux, mais j'espère vous en consoler bientôt. *L'Almanach Royal commenté* n'existe point; c'est une vérité bien constatée, mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que des plumes exercées à ce genre y travaillent, & que nous verrons sous peu cette méchanceté éclore, comme celles qui ont été saisies se reproduire.

J'ai à vous raconter aujourd'hui une histoire de la Foire. Nous y avons une marchande célèbre par des talens de plus d'une espèce. Elle travaille, fait travailler beaucoup & ne laisse pas que d'avoir de la vogue. Pour éviter toute équivoque dans le nom, je vous dirai que c'est Madame Grosset qui, à ce qu'on assure, est hermaphrodite au moral comme au physique. Un bon bourgeois de ma connoissance entra dans sa boutique un des jours derniers, pour y acheter un bonnet destiné à consoler sa petite femme, de ce qu'il l'avoit laissée pour garder la maison. Un bon bourgeois de Paris se connoît à tout; on ne l'attrape pas aisément, il y prend garde de près. Mon homme assomme Madame Grosset qui n'est pas trop patiente, en lui demandant à voir tous ses bonnets les uns après les autres : *Enfin, Monsieur, vous êtes si difficile, cherchez vous-même ce qui vous convient, voyez dans mes armoires.* En considérant la boutique, le bourgeois jette ses yeux sans y penser sur l'arrière-boutique dont la porte s'entr'ouvre. A la lueur du flam-



lieu d'une voiture qui passoit, il voit un mouvement singulier, une agitation péristaltique qui frappe ses regards dans un coin de ce cabinet; il apperçoit enfin, que ce sont quatre pieds & quatre jambes; en homme qui fait vivre, en homme bien élevé, il ne fait semblant de rien & va conclure son marché avec Madame Groslet. La discussion pour le prix fut un peu longue; enfin mon homme étoit encore là quand une femme sort de l'arrière-boutique; qui fut penaut, ce fut le bourgeois en reconnoissant sa petite femme. Il fut sans doute fort en colere, mais comme on sait qu'il ne faut pas faire d'esclandre dans un lieu public, il se contint, passa par un côté de la Foire & sa femme de l'autre. J'ignore ce qui arriva ce soir-là, mais j'ai revu le chaste couple qui paroissoit en bonne intelligence, & je ne doute pas que la vertueuse épouse n'ait persuadé à son mari qu'il n'étoit pas ce qu'il avoit cru être.

*Moliere*, Comédie, imitée plutôt que traduite de l'Italien, de Goldoni, offre peu d'intérêt par elle-même; mais on y trouve des traits qui peignent ce grand homme dans sa vie privée, & c'est une jouissance pour l'esprit ainsi que pour l'amour-propre. Nous aimons à nous rapprocher de ce qui est fort élevé au-dessus de nous; l'admiration est un sentiment qui nous est à charge, parce qu'il nous humilie, & le tableau des foiblesses de ceux qui en sont l'objet semble alléger ce fardeau. Il faut avouer que nous sommes de grands ingrats, car l'admiration est une sorte de recon-

naissance : les bienfaits de toute espèce nous fatiguent dès le moment même que nous en profitons..... Revenons à mon sujet dont l'envie de bavarder m'écarte quelquefois. L'histoire de la représentation du *Tartuffe*, & le mariage de *Molière* avec la fille de la *Bejart*, forment toute la matière de ce *Drame*, ainsi que l'appelle le traducteur (M. Mercier). Je me bornerai à vous rapporter quelques anecdotes qu'il y a jointes. Celle qui a donné l'idée d'une Scène épisodique du premier Acte est assez plaisante. *Molière* avoit fait une traduction de *Lucrece* & trouve un jour un cahier de moins à son manuscrit. Il peste contre son valet qui est entré dans son cabinet & qu'il soupçonne de l'avoir soustrait : — Oui, Monsieur, nous avons pris un papier que nous avons trouvé par terre sous votre bureau & qui étoit tout griffonné. — Qu'en as-tu fait, malheureux... où est-il...? — Il n'est pas perdu, car nous l'avons bien employé.... Le valet apporte la tête à perruque & montre que le papier lui a servi à exécuter les ordres de son maître qui lui avoit prescrit de la mettre en papillotes. Selon M. Mercier, c'est cet événement qui nous a privé de cet Ouvrage de *Molière*, parce que dans le premier moment de dépit, il en jeta le reste au feu. Tout le monde fait les liaisons de *Molière* avec *Chapelle* : ce dernier s'enivroit très-fréquemment, &, avec plusieurs amis qui étoient dans le même état, il fut un jour saisi de l'idée la plus étrange qui soit jamais venue dans la tête d'un ivrogne ; ces furieux, l'épée à la main,

cour  
Mo  
aussi  
vant  
il se  
Du  
peu  
ce q  
à ce  
gens  
font  
Ce M  
le ge  
sons  
" Co  
" rim  
" tur  
" on  
" n'a  
" la  
" lon  
Vo  
celle  
préto  
le pu  
étoit-  
Il fait  
tulée  
lière  
la cou  
mais l  
noit à  
est têt  
forces

couroient droit à la riviere & alloient s'y noyer. Moliere leur persuada de réserver une action aussi mémorable , pour la clarté du jour & devant d'honorables témoins , ajoutant qu'alors il se feroit une gloire d'être de la partie... Du sang froid , de la présence d'esprit & un peu de connoissance du cœur humain , voilà ce qui est nécessaire & ce qui manque souvent à ceux qui veulent corriger les enfans & les gens ivres ; or tous ceux qui font des sottises sont dans le nombre des uns ou des autres. Ce M. Mercier ne veut que de la prose pour le genre dramatique , & il a ses bonnes raisons pour cela. « A mon oreille , dit-il , toute » Comédie en vers débute dès la premiere » rime , par donner un grand soufflet à la nature ; & quand ensuite des valets parlent & » ont autant d'esprit que leurs maîtres , je » n'appерçois plus que Monsieur l'Auteur , & » la piece d'un bout à l'autre me semble un » long monologue. »

Vous savez que la troupe de Moliere étoit celle de MONSIEUR , frere du Roi , & qu'il se prêtoit à remplir tous les rôles pour amuser le public , & faire monter la recette ; aussi étoit-il en général fort aimé de ses camarades. Il faisoit un jour *Sancho* dans une piece intitulée *Don Quichotte* : fidele au costume , Moliere étoit monté sur un âne & attendoit dans la coulisse afin de paroître dans l'instant précis ; mais l'âne qui ne savoit pas son rôle , s'obstinoit à vouloir entrer sur la Scene. Un âne est têtue : Moliere tiroit le licol de toutes ses forces : il appelloit tous ses camarades à son

aide ; à moi , Baron , à moi , la Thorilliere , ce maudit âne rétif. . . La fidelle la Foret ( la servante de Moliere , celle qu'il consultoit ) tâchoit , en riant pourtant de tout son cœur , de fixer l'âne en le tenant de toutes ses forces par la queue ; mais l'opiniâtreté de l'animal , après plusieurs saccades fut victorieuse de tous ces efforts ; il part comme un trait , & s'élançant sur le théâtre , dérange une scene précédente. Son maître tout renversé sur le derrière de l'âne tirant en vain le licol à le briser , crioit aux spectateurs tout en caracolant :  
 » Pardon, Messieurs , pardon , ce maudit animal  
 » a voulu entrer malgré moi. » Quand on songe , ajoute M. Mercier , que c'est l'Auteur du *Misanthrope* , le traducteur de *Lucrece* , le disciple de *Cassendi* , l'appréciateur de la *Fontaine* , qui s'exposoit aux huées du peuple , assis sur une pareille monture , on ne peut s'empêcher tout à la fois , de le plaindre & de l'admirer. Une anecdote très-peu connue & fort singuliere mérite d'autant plus de vous être transcrite qu'elle intéresse deux grands hommes ; la voici.  
 » Un jeune homme avoit apporté à Moliere ,  
 » une piece intitulée *Théagène & Chariclée*. La  
 » piece ne valoit rien , mais Moliere avoit  
 » recompensé l'Auteur comme si elle eût été  
 » bonne. A quelque temps de là , Moliere forma le projet des *Freres ennemis* , & fit chercher le jeune homme qui n'avoit point réparu aux yeux de son bienfaiteur ; on le déterra ; Moliere lui donna son projet & le pria de lui en apporter un Acte par semaine , s'il lui étoit possible ; le jeune homme



alla s'enfermer ; mais quand il rapporta sa  
 besogne , Moliere s'aperçut qu'il avoit pris  
 tout son travail dans la Thèbaïde de Rotrou ,  
 & lui fit sentir qu'il y avoit autant de honte  
 que de mal-adresse à puiser dans l'ouvrage  
 d'autrui , & sur-tout dans une piece assez  
 récente pour être encore dans la mémoire  
 des spectateurs. Moliere lui aida à changer  
 ce qu'il avoit pillé ; la Piece fut jouée &  
 applaudie : mais Racine (car c'est lui qui  
 étoit le jeune homme) s'éloigna encore une  
 fois de Moliere & celui-ci ne le rechercha  
 plus. Je ne pense pas même que Moliere  
 estimât beaucoup Racine ; ce dernier lui avoit  
 promis sa *Bérénice* , il l'amusa long-temps &  
 la laissa même annoncer ; puis tout-à-coup  
 il la donna aux Comédiens de l'hôtel de  
 Bourgogne , ce qui indigna Moliere & Baron  
 contre lui. Moliere étoit plein de droiture  
 & de franchise ; son caractère étoit aussi  
 ouvert que celui de Racine étoit sombre &  
 dissimulé. »

DIALOGUE de Pégase & de Clément , par  
 Mr. Dorat.

Vous connoissez , Monsieur , le dialogue  
 charmant de Pégase & du Vieillard. Pégase  
 un peu piqué du ton cavalier , dont le traite  
 le Vieillard agriculteur , arrive dans le ca-  
 binet de M. Clément qui n'a rien moins que  
 le goût champêtre ; & ils ont ensemble la  
 petite conversation que l'on va lire ; si on  
 la trouve un peu vive , qu'on se ressouvienne

que c'est un cheval qui parle à un faiseur de libelles, ces gens-là ne se piquent ni d'honnêteté ni de modération.

C L É M E N T.

Qu'est-ce donc ? dès l'aurore on assiege ma porte !  
On ne peut à son aise, dans ce triste univers,  
Composer sagement de la prose ou des vers !  
C'est quelque auteur, je gage.

P É G A S E.

A peu près, que t'importe !

C L É M E N T.

S'avisa-t-on jamais de venir si matin ?  
Les instans me sont chers ; laisse-moi, je te prie !  
J'éprouve en ce moment les douceurs de la vie,  
Et j'écris avec goût du mal de mon prochain.  
Va-t'en, je n'ouvre pas.

P É G A S E.

Ami, je suis Pégase ;  
Mon voyage à Ferney m'a donné de l'humeur.  
Ouvre ; nous méditerons du vieux agriculteur.

C L É M E N T.

Nous méditerons ? attends que j'acheve ma phrase,  
Comme te voilà fait !... Par quel sort inhumain,

P É G A S E.

Sais-tu bien qu'entraîné dans ma course immortelle,  
J'ai fait depuis Homère un terrible chemin ?  
Allons, héberge-moi ; je te serai fidèle,  
Je mordrai les passans, j'adopterai tes goûts.  
Me cabrant, regimbant, ombrageux & jaloux,  
Pour mieux te ressembler & te prouver mon zèle.

C L É M E N T.

Il parle avec esprit ! Tu ne voles donc plus ?

P É G A S E.

Mais je vais quelquefois à petites journées.  
 J'ai vécu, mon très-cher, quatre à cinq mille années :  
 De vieillesse & d'ennui j'ai les jarrets perclus.  
 Apollon a souvent changé mes destinées.  
 Si je crois ce qu'on dir, Meduse m'enfanta ;  
 Je fis de mes talons jaillir une fontaine :  
 Bellerophon sur moi courut la prétentaine ;  
 Pour battre la chimere, au diable il m'emporta ;  
 Je me nourris long-temps des gazons d'Hippocrène.  
 Comme un franc étourdi Pindare me monta,  
 (Votre Rousseau depuis imita ses caprices)  
 Multipliant sous lui mes écarts vagabonds,  
 Sur la cime des rocs, au bord des précipices  
 Je m'élançois alors & par sauts & par bonds.  
 Moschus, Anacréon, pleins d'adresse & de graces,  
 Me remirent au pas : escorté par les jeux,  
 En bon épicurien je vivois avec eux,  
 Et je païssois les fleurs, qui parfumoient leurs traces ;  
 L'amante de Phaon venoit chaque matin  
 M'offrir en souriant des roses dans sa main.  
 Sophocle m'exerça par ses courses hardies ;  
 Euripide moins fort, n'en eut pas moins d'ardeur.  
 Eschyle échevelé me remplit de terreur ;  
 Nous paroissions tous deux poussés par les furies.  
 Je fus légèrement manégé par Horace.  
 Ovide m'égara dans le plus doux chemin.  
 Lucrece indépendant m'inspira son audace.  
 Juvenal me soumit avec un bras d'airain.  
 Par Virgile aguerri, je bronchai sous le Tasse ;  
 Et je voyois de loin arriver mon déclin.  
 Long-temps on me crut mort. Craignant la barbarie,

J'avois paisiblement regagné l'écurie.  
 Le Dante avec humeur vint m'en tirer soudain,  
 L'œil morne & ténébreux, conforme à son génie,  
 Regrettant les vallons de l'antique Ausonie,  
 En croupe je portai le spectre d'Ugolin.  
 Peintre de l'enjoûment, honneur de l'Italie,  
 L'Arioste accourut avec un front serein.  
 J'adoptai l'Hyppogriffe, enfant de sa folie,  
 Et bientôt je livrai mon dos & mon destin  
 Au chantre intéressant de la tendre Herminie...  
 Tous ces Cavaliers là m'avoient mené grand train;  
 J'avois l'oreille basse & les ailes traînantes;  
 Il fallut réparer mes forces languissantes;  
 Mais sur les bords François je reparus enfin.  
 Malherbe parmi vous ennoblit mon allure;  
 De la palme lyrique il ombragea mon front.  
 Je jettai Chapelain au bas du double mont;  
 En embrassant Gombault il roula sur Voiture.  
 Moliere prit leur place & me fit détalier.  
 La Fontaine indulgent & plein de bonhomie,  
 Guidé par la nature & par ma fantaisie,  
 Me suivit sans mot dire où je voulus aller.  
 La houffine à la main, Boileau grave & sévère  
 Châta de mon vol l'aisance irrégulière :  
 Je ne pus avec lui faire un pas sans trembler,  
 Je l'estimois beaucoup; mais je ne l'aimois guère.  
 Corneille vint à moi : son fier & noble aspect,  
 Sans trop m'effaroucher, m'inspira du respect.  
 De son bras vigoureux je ressentis l'atteinte.  
 Il me fit pénétrer dans les palais des Rois.  
 Tous mes crins se dressaient aux accens de sa voix,  
 Et tant qu'il m'a conduit, j'ai méconnu la crainte.  
 Il me brusquoit par fois, c'étoit assez son ton;  
 Il fallut nous quitter : & j'acquis sous Racine

Des  
 Dai  
 Quo  
 Il dé  
 Et m  
 Quar

Celui

Mais

Je le

Cour

Il fau

La ra

Vieux

Qu'il

Il nou

Lorsq

Son n

Et son

Eriphi

O che

Quoi

Sa jeu

Et ses

Va tra

Le ch

Et ce

Et ce

(\*)

faire p  
 toute v  
 & de l



Des mouvemens plus doux, une bouche plus fine,  
 Dans des sentiers sanglans je suivis Crébillon :  
 Quoiqu'il fut violent, j'aimois son caractère.  
 Il dédaignoit les lieux frayés par d'autres pas ;  
 Et malheureusement j'étois déjà bien las,  
 Quand il fallut encor galoper sous Voltaire.

C L É M E N T.

Celui-là, par exemple, a dû te rudoyer ?

P É G A S E.

Mais, non : s'il m'en souvient, il eut la main légère ;  
 Je le vis autrefois ferme dans l'étrier,  
 Courant bride abattue, & malgré ma colere,  
 Il faut que j'en convienne, il est bon Ecuyer.

C L É M E N T.

La rage de louer aujourd'hui te domine.  
 Vieux Pégase, sois vrai : c'est à coups d'épéron  
 Qu'il te forçoit d'aller, quand sur ta maigre échine  
 Il nous est apparu dans le sacré yallon ;  
 Lorsque tu voiturois sa dolente Nanine,  
 Son mugissant Oreste & son froid Cicéron,  
 Et son triste Orphelin soi-disant de la Chine,  
 Eriphile, Zulime, & Pandore & Samson.  
 O cheval illettré, ton mauvais goût m'irrite !  
 Quoi ? sur Voltaire encor tu n'es pas éclairé ?  
 Sa jeune Sophonisbe, en un jour décrépite,  
 Et ses Guebres transis ne t'ont pas défermé ?  
 Va traîner si tu peux, en dépit de l'envie,  
 Le char mal attelé de ses trois Triumvirs,  
 Et ce lourd taureau blanc, fruits de ses vieux loisirs,  
 Et ce bûcher mesquin, vrai tombeau d'Olimpie. (\*)

---

(\*) Quand on introduit un interlocuteur, il faut le faire parler d'après son caractère ; & il eut été contre toute vraisemblance de donner à M. Clément du goût & de l'équité.

Va, l'injustice perce & lui rend tous ses droits,  
 Je devrois t'envoyer le prix de ta tirade;  
 Mais je veux bien encor t'épargner cette fois;  
 Cite, cite du moins Brutus, la Henriade,  
 Cet immortel tableau du meilleur de nos Rois;  
 Cite ce Mahomer, monument du génie,  
 Où la force du style est joint à l'harmonie,  
 Dont le vaste intérêt & l'époque & les mœurs,  
 Dont le coloris mâle & la pompe énergique  
 Transmettent à grands traits au yeux des spectateurs  
 La sombre majesté de Melpomene antique.  
 De ta fureur burlesque interrompant le cours,  
 Rappelle-toi Tancrede & Mérope & Zaïre,  
 L'aimable Adelaïde & Vendôme & Némours.  
 Les sauvages vertus de la sensible Alzire,  
 Tous ces écrits charmans dictés par les amours;  
 Que l'on revoit cent fois, que cent fois on veut lire,  
 Qu'un peuple délicat ne cesse d'adorer,  
 Que tu saurois chérir si tu savois pleurer.  
 Ouvre, insigne menteur, ces annales brillantes,  
 Où chaque Nation contemple ses erreurs,  
 Ses Tyrans, ses fléaux, sur-tout ses bienfaiteurs,  
 Où Rome reconnoît ses brigues insolentes;  
 Où la Philosophie avec légèreté,  
 Des attentats des fots venge l'humanité,  
 Frappe indistinctement d'un joyeux anathème;  
 Les Moines, les Abbés, les Papes, les Catins,  
 Insulte aux oppresseurs de vous autres humains,  
 Et montre à l'univers la liberté qu'il aime.  
 Pour détremper ton fiel, jette, jette les yeux  
 Sur ces riens enchanteurs, délices de vos belles;  
 De l'enjouement françois reste si précieux,  
 Toujours accumulés sans peser sur mes ailes,

## CLÉMENT.

Bavard impitoyable, as-tu bientôt fini  
Ce long panégyrique aussi plat que toi-même ?  
Apprends que devant moi l'éloge est un blasphème.  
Tremble ! ton sot babil sera bientôt puni,  
Et je t'attends, barbare, à ma lettre septième.

## PÉGASE.

Fort bien ! applaudis-toi d'un fatras ténébreux,  
Où tu voudrais flétrir ce qu'au Pindé on renomme,  
Libelle scholastique où tu crois, malheureux,  
Qu'il importe au bon goût d'insulter un grand homme.  
Va, va, contre Nestor Therfile eut beau crier ;  
On ne l'écouta pas ( je l'ai lu dans Homère ; )  
Ton destin est le même, & ta sotte colere,  
Que le chardon nourrit, n'atteint point au laurier.

## CLÉMENT.

C'est trop de mon courroux je ne suis plus le maître.  
Mon encre... mes crayons... tu sauras qui je suis.  
Il parle de laurier !.. devant moi ! je frémis....  
A moi Moutard (\*) ! viens me venger d'un traître !

## PÉGASE.

O pédant plus fougueux & plus rétif que moi !  
Je rougis que vers toi l'humeur m'ait pu conduire !  
Je retourne à Ferney demander de l'emploi,  
Et me purger de l'air qu'en ces lieux on respire.  
La justice & l'honneur m'en imposent la loi ;  
L'esile de Voltaire est encor mon empire.  
Je le vois ; son nom seul te cause un juste effroi ;  
Rampe & siffle à ses pieds... Adieu, je me retire  
Subalterne Zoïle, Aristarque sans foi,  
Tu me dégoûterois même de la Satyre,  
Et les chevaux ailés ne sont point faits pour toi.

---

(\*) Libraire de M. Clément.

De Paris, le 5 Octobre 1776.

AURIEZ-VOUS lu, Monsieur, un ouvrage intitulé : *Essais philosophiques sur le Monachisme* ? Son auteur prouve que le Monachisme est l'arme la plus redoutable qui ait jamais été forgée dans l'arsenal de la cour de Rome : il finit en disant que *par la position des choses, les monasteres ne sont plus à craindre aujourd'hui*. Comme ce sentiment est un peu hasardé, je crois que tous ceux qui s'occupent de vues relatives à l'administration, liront avec intérêt un ouvrage plein de recherches & d'érudition, qui roule à peu près sur le même objet, mais où il est traité plus profondément : je viens de lire avec satisfaction ce nouvel ouvrage de M. Goëzman, & comme il n'est pas répandu, je crois devoir vous en rendre compte d'une manière un peu détaillée. *Par quels liens le monachisme tient-il aux Etats où il est établi ? quels peuvent être les avantages politiques de ceux qui l'ont pros crit sur ceux qui l'ont conservé ? quels pourroient être les moyens de lui faire rendre à l'Etat d'un côté, ce qu'il lui fait perdre de l'autre ?* Voilà les questions que discute M. Goëzman dans les *Essais politiques sur l'autorité & les richesses que le Clergé séculier & régulier ont acquises depuis leur établissement*. L'antiquité de l'exception des monasteres, qui peut remonter jusqu'au septieme siecle ; celle de l'abbaye de St. Denis, accordée en 659, par St. Landri, Evêque de Paris, étant regardée comme la premiere ; l'origine de la juridiction ecclésiastique



qui jusqu'à Constantin n'avoit été dans les affaires civiles, qu'un ministère de charité; & l'état de cette juridiction sous la première, la seconde & le commencement de la troisième race de nos Rois; l'origine de la juridiction prétendue par les Papes, leurs usurpations, les obstacles que les entreprises du Clergé ont rencontrés de la part des Seigneurs, la juridiction des supérieurs réguliers, l'état politique des bénéfices ecclésiastiques, l'exemption du Clergé, des charges publiques, les décimes, &c. ce sont les objets sur lesquels s'exerce dans l'ouvrage que j'ai sous les yeux, l'ancien & malheureux Magistrat auquel le S. de Beaumarchais a fait, comme vous savez, une guerre cruelle.

M. Goëzman examine enfin l'influence du monachisme sur la décadence relative des Etats, propose des moyens de réduire le nombre des Moines, & indique les ressources que l'on peut tirer de leurs richesses. Il rapporte quelques traits curieux & peu connus. Il parle entr'autres de la guerre que Pierre de Cugnières soutint contre le Clergé.

C'étoit un Magistrat respectable que les actes du temps qualifient de *Miles & Consiliarius Regius*, que le Roi Philippe de Valois appelloit par honneur son grand Conseiller & que les gens d'église traitent dans leurs écrits, d'*homme d'infame mémoire*: ce n'est pas le seul acte de vindication qu'ils aient exercé contre cet homme célèbre. « Parmi les différentes petites figures qui ornoient, ou qui rendoient grotesque, l'ancien jubé de l'église cathédrale

» de Paris , il y en avoit une dans un coin  
 » qui représentoit un homme en enfer : cette  
 » figure plus risible qu'hideuse , quoique le  
 » sculpteur eut essayé de lui donner ce der-  
 » nier caractere , fut destinée à être le por-  
 » trait de Pierre de Cugnieres ; on l'appelloit  
 » par dérision , *M. Pierre du Coignet* : son nez  
 » servoit à attacher de petites bougies & toute  
 » sa face , à éteindre les flambeaux & les cier-  
 » ges. Cette espece d'insulte faite à la mé-  
 » moire d'un célèbre avocat du Roi , ne sur-  
 » prendra point ceux qui savent que l'on voit  
 » encore dans plusieurs anciennes églises la re-  
 » présentation de l'ame de Charles Martel  
 » dans les enfers , parce qu'on l'accusoit d'a-  
 » voir inféodé les dîmes : on étoit autrefois  
 » persuadé que quiconque touchoit aux pos-  
 » sessions temporelles des Ecclesiastiques ou des  
 » Moines ne pouvoit être sauvé ; delà ce pro-  
 » verbe : *jamais chien ne mordit l'église qu'il*  
 » *n'enrageât*. En 1550 , la figure de Pierre de  
 » Cugnieres passoit encore pour une punition  
 » du zele qu'il avoit montré : *Probus* pense  
 » que cette figure fut faite exprès pour lui ,  
 » l'abbé Fleury croit au contraire qu'elle eût  
 » ce nom par adoption. Elle disparut lorsque  
 » le Cardinal de Noailles fit orner la Cha-  
 » pelle de la Vierge telle qu'on la voit au-  
 » jourd'hui. »

M. Goëzman cherche à prouver que l'exis-  
 tence des moines maintenant ôte , de ce côté ,  
 un trentieme au revenu général de l'Etat : il  
 établit dans la même proportion le préjudice  
 qu'elle cause à la population quant au nu-

méra  
 qu'en  
 née  
 & l'a  
 cumu  
 en ge  
 titres  
 de l  
 fions  
 duir  
 l'éga  
 natio  
 princ  
 posses  
 sociat  
 des g  
 dotes  
 soim  
 dit-il  
 moine  
 que j  
 Le  
 pas e  
 nouv  
 du M  
 Com  
 vez ,  
 & le  
 décl  
 répa  
 donc  
 raco  
 ses ,  
 serva

méraire. Il est constant que *l'immense portion qu'en possèdent les moines, est en partie détournée de la masse générale où elle ne rentre plus, & l'emploi qu'ils en font, les trésors qu'ils accumulent sont autant de privations pour l'Etat en général.* Une commission pour l'examen des titres d'exemption & une fixation rigoureuse de l'âge de vingt-cinq ans pour les professions rigoureuses, ce sont les moyens de réduire le monachisme à un petit nombre : à l'égard des ressources, qu'offrent les biens monastiques, M. Goëzman en dispose d'après ce principe ; *laissons le clergé régulier jouir de ses possessions, augmentons même sa jouissance, associions seulement l'Etat à sa fortune.* Il marie des garçons & des filles avec une moitié des dotes monastiques ; il charge les couvens du soin des vieux militaires, &c. &c. *Portons, dit-il, nos vues économiques sur les biens des moines : nous ferons plus de peine aux Anglois que si nous leur reprenions le Canada.*

Le moule des ouvrages économiques n'est pas encore rompu, mais nous allons voir un nouveau style, des principes différens de ceux du Ministère qui a passé comme l'éclair. M. le Comte de Lauraguais qui, comme vous le savez, a l'esprit bouillant, les passions fortes & le goût le plus vif pour la célébrité, s'est déclaré le Don-Quichotte d'un plan qui a été répandu dans le public l'année dernière. Voilà donc M. le Comte déguisé en *frere écoute*, qui raconte ce qu'il a entendu dire dans ses courses, & qui, chemin faisant, a fait des observations curieuses. Il les rapporte toutes à

son objet , à la défense de l'ouvrage qui l'a touché , mais il en est plusieurs qui , considérées d'une manière isolée , sont dignes de votre attention.

*Les récits de frere écoute forment un manuscrit trop long pour vous être transcrit en entier. « Médire sur l'administration , dit le frere , est un cas réservé au grand pénitencier ; » ainsi qui veut m'écouter en citoyen , m'écoute bien & ne dise jamais rien. » C'est le refrain de tous les paragraphes des récits du frere. Il entend de la part de tous les ordres de l'Etat , des plaintes contre les impôts & ceux qui les perçoivent. Un Fermier général même en est mécontent , enfin il rencontre M. le Comte de\*\*\* , Seigneur d'une paroisse considérable en Normandie ; il le félicite de l'air de satisfaction qu'il a remarqué sur le visage de ses vassaux. Le Seigneur lui raconte les moyens dont il s'est servi pour établir le bonheur parmi ceux qui lui sont soumis. « Mes » vassaux , ajoute-t-il , jouïroient aujourd'hui » d'une parfaite tranquillité , s'ils étoient à » l'abri des droits des cinq grosses fermes... » j'ai vu un plan bien avantageux pour la » nation. Il réduire tous les impôts à deux » seuls.... L'éloge de ce plan amene les interlocuteurs à parler des biens de l'église en France. » Le nombre total des sujets se monte à 20,312,713 , sur lequel nombre il faut déduire 366,264 sujets tant ecclésiastiques séculiers , qu'engagés dans les ordres religieux. J'ai voulu savoir quels étoient les revenus de ces deux dernieres classes de citoyens , & leurs*



revenus dont le détail est ci-après, se montent  
à la somme de 121,299,500 liv. savoir :

134	Archevêchés ou Evêchés qui ont de revenu la somme de liv.	4,909,000.
11,850	Chanoines celle de . . . . .	4,100,000.
4,000	Bénéficiers de bas chœur, chan- tres, &c. &c. de . . . . .	4,100,000.
5,000	Enfans de chœur, de . . . . .	800,000.
7,000	Chapelains, Prieurs, &c. de . . . . .	8,100,000.
4,000	Curés, Prieurs-Curés, &c. de . . . . .	46,000,000.
10,000	Vicaires, secondaires, &c. de . . . . .	7,700,000.
6,000	Ecclésiastiques employés aux fé- minaires, vivant chez eux . . . . .	1,733,000.
280	De Malte, de . . . . .	1,733,000.
5,500	Religieux, de chefs d'Ordres d'Abbâyes, de Couvens, de Prieurs de différens Ordres, de . . . . .	19,555,600.
16,500	Religieux mendiants, dont 24 mille rentés à 150 liv. chacun . . . . .	3,600,000.
10,000	Religieuses . . . . .	
	Savoir. 16,000 de l'Ordre de St. Au- gustin. 12,500 de Ste. Claire. 11,000 de Citeaux. 9,500 d'Ursulines. 9,000 de S. Benoit. 7,000 de Ste. Marie. 4,500 de St. Dominique. 3,400 de Carmélites. 7,500 de Fontevrauld. 3,600 Religien- ses vivant d'aumônes & 2,000 autres de divers Ordres; & dont le revenu pris tout ensemble est de . . . . .	16,000,000.

Total général . . . liv. 121,296,500.

Produit des Paroisses, les contrai-  
tes, bancs d'œuvre, les aumônes pour

les pauvres , & les quêtes faites, lès Religieux & Religieuses mendians, favoir.

Il y a au moins deux confrairies dans chaque Paroisse & un banc d'oeuvre; chacun de ces objets produit du fort au foible 100 liv.; c'est 300 liv. sur 44 mille cures, ce qui donne la somme de . . . . . liv. 13,200,000.

Pour les pains bénis qui se donnent chaque dimanche: il y en a 52 à 3 liv. par pains bénis sur 44 mille cures du fort au foible, ci . . . . . 6,864,000.

1200 Enfans naissans par jour dans le Royaume à 3 liv. par baptême du fort au foible, ci . . . . . 1,314,000.

1200 Enterremens par jour, du fort au foible, avec les Obits & les services à 50 liv. . . . . 21,900,000.

On croit qu'il se fait 120,000 mariages par an dans le Royaume à 18 liv. du fort au foible. . . . . 2,160,000.

Les aumônes provenantes de la taxe pour les pauvres, dans les grandes villes comme dans Paris, & autres aumônes particulieres . . . . . 6,000,000.

Produit des quêtes faites par les Religieux & Religieuses sur dix millions de sujets, du fort au foible, 20 sols sur chaque sujet . . . . . 10,000,000.

Total de tout ce que la loi spirituelle fait sortir des mains des sujets du Royaume sans compter les dispenses . . . . . liv. 61,438,000.

Laquelle somme forme avec celle ci-dessus de . . . . . 121,296,500.

Celle totale de . . . . . liv. 182,734,100.

La n  
coûte le  
comme  
du Roi  
182,737  
la som  
fait che  
vices lo  
le voit,  
autres d  
graisse  
miers ou  
la nation  
Pour pou  
raux, il  
rique à  
leur adm  
il y a tre  
multipli  
tre à tou  
tion, &  
raffaux,  
seroient p  
Bien peu  
détail leu  
connoître  
raffaux,  
rieux &  
lors tou  
plus qu'un  
alousie &  
cet ancien  
répondrai  
voit bien  
Tome I

La multiplicité d'impôts, les frais que coûte leur perception, les friponneries qui se commettent, font sortir des mains des sujets du Roi, au moins 1200 millions. Avec les 1382,737,500 liv. de l'état ci-dessus, vous aurez la somme de liv. 1382,737,500... C'est là qu'il faut chercher, ajoute le Comte, la racine des vices locaux. Les uns se trouvent, comme on le voit, sous le manteau de la religion, les autres dans la multiplicité des droits qui engraisent & enrichissent deux millions de fermiers ou de leurs adhérens, aux dépens de la nation & au préjudice du revenu de l'Etat. Pour pouvoir parvenir à détruire ces vices locaux, il faudroit 1°. obliger l'Etat ecclésiastique à réduire la perception des droits sur leur administration, sur le pied où elle étoit il y a trente ans. 2°. Réduire cette prodigieuse multiplicité de droits à deux sols, & enjoindre à tous les Seigneurs d'en faire la répartition, chacun dans leur paroisse sur leurs vassaux, suivant les rôles imprimés qui leur seroient présentés par les collecteurs préposés. Bien peu de Seigneurs s'y refuseroient, ce détail leur serviroit de pierre de touche pour connoître à point nommé les facultés de leurs vassaux, pour exciter le vigilant & l'industriel & flimuler l'indolent & le fainéant; alors toute la Nation Française ne formeroit plus qu'une grande famille impénétrable à la calousie & aux coups de tous les curieux de cet ancien & fertile empire.... Alors aussi, répondrai-je à M. le Comte, la France ne seroit bientôt plus qu'un Etat formé de la réu-

nion d'une infinité de petits roitelets qui nous replongeroient dans les horreurs de la féodalité, s'ils ne ramenoient des temps semblables à ceux du berceau de la Grande-Bretagne; alors, &c. &c.

*De Versailles, le 10 Octobre 1776.*

UNE fièvre milliaire qui achève d'accabler notre goutteux Contrôleur général, fait croire qu'une mort physique & réelle lui épargnera la mort ministérielle dont il étoit menacé; les bureaux de son département étoient retirés ici à cause de sa maladie, mais M. de Maurepas vient de les mander à Fontainebleau, ce qui paroît annoncer que l'on se passera du malade.

On cabale à force contre le Ministre de la guerre, & ses ennemis innombrables emploient tous des moyens de toute espèce pour faire éclater les vices de ses réglemens militaires, & les officiers supérieurs comprant sur sa prochaine disgrâce, exécutent très-lentement les innovations prescrites. En attendant, le Ministre s'irrite de tant de tracasseries & aigrit le Maître qui s'entête & proteste qu'il ne changera rien à ses nouvelles loix. On fait beaucoup de bruit d'une dernière aventure produite par la peine des coups de plat de sabre & dont voici le détail. Un soldat du régiment du Vicomte de Laval ayant encouru cette punition, déclara à son Colonel au moment où on vouloit la lui infliger, qu'il avoit l'honneur d'être gentil



homme , & qu'un gentilhomme n'étoit pas fait pour ce genre de punition ; comme la loi nouvelle n'a pas prévu ce cas , M. de Laval n'a pas cru devoir prendre sur lui d'y déroger , & le soldat a reçu les coups. Il est d'ancienne loi dans notre service militaire , qu'un gentilhomme ne peut jamais servir comme soldat qu'autant qu'il le veut & n'a par conséquent point de capitulation ; en conséquence , dès que le gentilhomme puni eût reçu les coups , il déclara qu'il vouloit quitter ; & reçut sa liberté , de laquelle il ne profita que pour appeller en duel le Vicomte de Laval qui l'a accepté ; ils se sont battus & blessés très-bien tous deux , mais les officiers supérieurs ont fait arrêter les deux champions , & M. de St. Germain veut , dit-on , faire condamner à mort le gentilhomme soldat , pour avoir si essentiellement manqué au respect dû à son Colonel.

On ne fait pas grace aux gens qu'on n'aime pas , du moindre tort , du plus petit ridicule , quoique l'intention en soit innocente ou bonne. Aussi les gens de la Cour font des gorges chaudes d'une certaine recette moitié dévote , moitié chirurgicale pour rendre la Reine féconde , recette indiquée à M. de St. Germain par un bas-officier , que ce Ministre par un mouvement de bonhomie & de zèle , a proposée par une lettre à la Princesse de Guémené , & à laquelle cette Dame a fait une réponse fort originale , dit-on , mais que je n'ai pas lue.

*De Paris, le 15 Octobre 1776.*

Je vous ai fait connoître les Mannequins : il vient de m'être adressé anonymement un manuscrit du même style & qui peut leur servir de pendant.

## LES CHRONIQUES DE LA PERSE SOUS MANGOGUL,

*Avec l'origine de la Politique actuelle de  
cet Empire. 1776.*

### PREMIERE PARTIE.

#### PRÉFACE A CEUX QUI M'ENTENDRONT.

» J'ÉCRIS sur la cause de la décadence de l'Empire des Perses, je n'aspire qu'à peu de suffrages, & si mes réflexions ne plaisent à personne, je n'en serai pas étonné, mais si elles sont du goût de quelques autres, cela me suffira. Si j'attends que les ennemis aient ravagé ma patrie pour indiquer les moyens d'avoir pu l'empêcher, je ne serai qu'un médecin qui donnera des remèdes après la mort, & si la vie m'est plus chère que ma patrie, je ne serai qu'un citoyen ordinaire. C'est le comble de la folie, de vouloir se proposer de rendre tous les hommes vertueux, & surtout les gens qui approchent des Souverains & qui partagent avec eux l'autorité. Mais c'est un devoir d'éclairer la conduite de ceux qui abusent de la confiance de leur maître, & qui éloignent du trône les hommes faits

pour en approcher de plus près , & n'en déplaise à Tolema , j'écrirai ce que je pense. »

» Mangogul régnoit depuis long-temps sur les Perses , & c'étoit un des meilleurs Empereurs qu'on ait eu depuis Irnehertauq , si les dernières années de sa vie , n'avoient pas été obscurcies par les foiblesses qu'il eut pour une courtisanne , qu'il associa à l'Empire & au gouvernement des Persans , & de cette courtisanne sont découlés tous les maux qui ont défolé la Perse , & elle a terrassé les hommes les plus vaillans de l'Empire , pour élever à leur place des gens qui étoient le mépris des nations voisines , & les nations ont dit : Mangogul n'est plus ce Prince redoutable qu'on desiroit d'avoir pour allié , car le grand Luciohc n'est plus le conseil de Mangogul & les Persans ont été mis au pillage , par Yarret , & Vopuam a renversé les loix de l'Empire & persécuté ceux qui ont voulu en être les défenseurs , & l'Empire de la Perse n'étoit plus l'admiration des nations voisines , depuis que Mangogul avoit confié l'autorité souveraine à une multitude de tyrans qui abusoient du pouvoir qui leur étoit confié , & la courtisanne Irrabud avoit répandu sur Mangogul un assoupissement , & lui avoit bandé les yeux sur les maux qui désoloient son Empire , afin d'élever à la place de Vifir , un certain Persan , le plus méchant de tous les hommes , & Ispar gémissoit sous l'oppression de Vopuam & Yarret , & toute l'ancienne gloire de Mangogul prenoit fin , & Ispar étoit dans le deuil , sur la mort subite du grand

Luesiohc , & les plus considérables des Perses , ainsi que les peuples pleuroient sa perte. Or , voici comment cette mort arriva le vingt-quatre de la lune Irrabud , & le dernier mois de l'année persanne , à la troisième heure du soleil , ou celle de onze heures européennes , & de l'année 1517 de l'égire , ou 1770 des chrétiens , mourut subitement à la cour de Mangogul , très-haut & très-puissant Visir Luesiohc , sans laisser de postérité à l'Empire des Persans pour le remplacer ; & Mangogul fut la cause de cette mort , car c'étoit pour plaire à la méchante Irrabud , qu'il avoit ordonné le sacrifice de son Visir. Or , il arriva que Mangogul ne fut comment remplacer l'honneur & la gloire de son Empire ; & Irrabud lui dit : sois tranquille , mon ami , ne te mêle pas des affaires des Persans , sois occupé de moi seule , & je le serai du soin de ton Empire , j'ai jeté les yeux sur un de tes sujets , qui se nomme *Nollugiad* , à qui nous pouvons donner notre confiance , c'est le plus grand ennemi des Perses , & l'homme qu'il nous faut pour conserver la paix avec nos voisins ; ton Luesiohc n'étoit qu'un tireur de sabre trop attaché aux intérêts des Persans , & la guerre qu'il te vouloit faire entreprendre , l'auroit couvert de gloire & l'eût immortalisé dans sa place & dans les annales de la Perse. Le bon Mangogul déféra aux conseils funestes de la perfide Irrabud ; Nollugiad fut proclamé Visir , & tout Ispah fut dans la désolation ; lorsqu'il apprit cette nomination , & ce fut l'intrigue de cette Irrabud , qui en-

gendra  
logie d  
duite  
lution  
engend  
dra la  
voir ar  
l'oppre  
secution  
pour In  
les gran  
se pro  
Or , il  
qui ne  
furent  
par No  
nin ne  
& Man  
giad sa  
déplair  
niquoit  
geoit h  
étendre  
comme  
& détr  
de ses  
épuisés  
nouveau  
sorier ,  
bracmar  
d'impos  
les signa  
Persans  
à payer



gendra ce Nollugiad. Ici commence la généalogie de la nouvelle politique qui a été introduite en Perse. Nollugiad engendra la révolution dans tout l'Empire ; la révolution engendra le despotisme , le despotisme engendra la tyrannie , la tyrannie engendra le pouvoir arbitraire , le pouvoir arbitraire engendra l'oppression , & l'oppression engendra la persécution ; & Mangogul aveuglé par son amour pour Irrabud laissoit gémir les Persans , & tous les grands de l'Empire étoient obligés d'aller se prosterner aux pieds de cette favorite. Or, il arriva que quelques Satrapes vertueux qui ne voulurent pas aller adorer Irrabud , furent disgraciés par Mangogul , & persécutés par Nollugiad , dont le cœur rempli de venin ne respiroit que perfidie & vengeance , & Mangogul favoit tous les crimes de Nollugiad sans oser l'en punir , dans la crainte de déplaire à Irrabud , car cette courtisanne forniquoit avec le Visir Nollugiad , & le protégeoit hautement. Enfin , l'on vit Nollugiad étendre son pouvoir despotique sur les Perses , comme un torrent qui inonde les campagnes & détruit tout ce qui s'oppose à la rapidité de ses flots , & les trésors de l'Empire étant épuisés , il fallut accabler les Persans par de nouveaux impôts. Yarret étoit le grand trésorier , & aussi le plus grand scélérat des bracmannes de la Perse ; il présenta des édits d'imposition à signer à Mangogul , l'Empereur les signa , & dans un seul jour , les biens des Persans furent réduits à moitié , & les charges à payer à l'Erat furent aussi augmentées de

moitié, & les voisins des Persans, qui avoient mis de l'argent dans le trésor de l'Empire, furent aussi obligés de perdre moitié de leurs fonds ainsi que les Persans. Or, il arriva que cette grande ville d'Ispar, qui étoit très-peuplée & une des plus belles entre les Nations, devint comme une veuve qui a perdu son époux & ses enfans. Le chemin d'Ispar au Palais de Mangogul n'étoit plus fréquenté que par les fripons, les intrigans & les courisannes, tandis que les bons Persans pleuroient & se désoloient sur le sort de Mangogul, & sur son avenglement. Les adversaires des Persans étoient dans la joie & se moquoient de l'Empereur, de sa favorite & de son Visir; il croyoit inspirer de la crainte aux Nations, & il ne leur inspiroit que du mépris; & Mangogul savoit le mépris qu'on avoit pour son Visir, & il le méprisoit aussi. On éloignoit du trône les gens honorables dont les vertus plus blanches que la neige & le lait, auroient fait disparoître le prestige qui cachoit à Mangogul les vices de ceux qui gouvernoient sous son nom. Le visage du Visir étoit plus jaune que le safran & son ame plus obscure que la noirceur; son cœur lui reprochoit sans cesse ses crimes, mais il étoit endurci par les crimes. Yarret dissipoit le trésor de l'Empire pour se soutenir dans sa place, & ce n'étoit qu'en prodiguant le trésor qui lui étoit confié, qu'il pouvoit satisfaire la cupidité de ceux qui le menaçoient de lui faire nommer un successeur; & Irrabud dispoisoit aussi à son gré des revenus de l'Empire, pour

satisfaire  
guste de  
ses inté  
n'existo  
le mépr  
Persans  
de cet a  
lugiad,  
n'aimoit  
moient  
pèreur  
fut jama  
les Pers  
le croyo  
croyance  
rendre  
niser à  
sance ch  
core de  
de guer  
que la p  
rement  
il n'y a  
mieux p  
courtisan  
dans ses  
stimulan  
Mangog  
Irrabud  
les excès  
devant t

(\*) Ce

satisfaire à toutes ses passions , & le Sénat auguste de l'Empire , qui s'étoit trop occupé de ses intérêts au détriment de celui des Persans , n'existoit plus , & il avoit été remplacé par le mépris des Nations & de la Perse. Les Persans demeurèrent trois ans sous les loix de cet aréopage , & sous la tyrannie de Nollugiad , de Vopuam & de Yarret , & Mangogul n'aimoit plus ses peuples & ses peuples l'aimoient toujours , car ils s'avoient que l'Empereur étoit un Prince foible , mais qu'il ne fut jamais méchant. Mais Nollugiad disoit que les Persans étoient des rebelles , & Mangogul le croyoit ; & le Visir l'entretenoit dans cette croyance afin de pouvoir sous ce prétexte rendre tous les Persans suspects & les tyranniser à son gré. Nollugiad augmentoit en puissance chaque jour & la favorite venoit encore de le faire nommer le chef (\*) des gens de guerre , de manière qu'il s'en falloit peu que la puissance souveraine ne résidât entièrement dans le favori de cette Irrabud. Or , il n'y avoit pas de femme en Perse qui sut mieux provoquer les desirs amoureux que cette courtisane , & Mangogul n'avoit jamais trouvé dans ses autres favorites les excitatifs & les stimulans que lui procuroit celle-ci ; & le bon Mangogul se livroit à tous les excès avec Irrabud , & son Visir se livroit aussi à tous les excès , car il étoit sûr de trouver grace devant son maître , parce que Irrabud le pro-

(\*) Ce qui s'appelle en Europe *Ministre de la guerre.*

recevoit. Le bœuf connoit son possesseur, l'âne  
 son écurie, mais Nollugiad ne connoissoit pas  
 l'avenir, & l'avenir étoit un ver rongeur  
 pour lui; & l'orgueil de Nollugiad étoit poussé  
 à son comble, & toute la Perse trembloit sous  
 sa domination; & sa domination ne respiroit  
 que vengeance contre les gens de bien, en  
 abusant de Mangogul par ses mensonges, pour  
 opprimer ceux qui ne vouloient pas fléchir  
 le genou devant lui; & Mangogul regret-  
 toit souvent la perte de Luesiohc, qui avoit  
 fait la gloire de la Perse, comme Nollugiad  
 en faisoit le déshonneur. Mais Mangogul étoit  
 Empereur & auroit cru se compromettre, en  
 avouant ses torts envers le grand Luesiohc.  
 Et le méchant Nollugiad triomphoit & Irra-  
 bud aussi; car c'étoit d'eux que découloient  
 toutes les graces; ils dispoient des grands  
 emplois de la Perse; & c'est ainsi que le mé-  
 chant se glorifie en son ame, de tout le mal  
 qu'il fait, lorsqu'il est tout-puissant & que les  
 hommes sont sous sa domination, & Nollugiad  
 disoit en son cœur, je ne serai jamais ébranlé  
 par les remords, car jamais mes ancêtres ni  
 moi n'avons connu les remords, & Mangogul  
 avoit des remords, & se reprochoit de s'être  
 livré entre les mains de ces perfides, qui désho-  
 noraient & son regne & sa personne, mais  
 il n'avoit pas la force d'écraser les serpens,  
 dont la morsure vénimeuse faisoit périr les  
 plus sages hommes de l'Empire Persan, & le  
 cœur de Mangogul étoit comme de la cire  
 qui s'étoit fondue dans ses entrailles, & il au-  
 roit voulu être délivré de cette race de vi-

peres  
 nature  
 il arr  
 des pl  
 une fi  
 vigueu  
 au feu  
 tu m'a  
 ce fut  
 son an  
 aux pl  
 un nou  
 corbea  
 & le t  
 en fur  
 brûle  
 Mang  
 & Man  
 mal qu  
 revoyo  
 de faire  
 qui les  
 temps.  
 & tout  
 le plus  
 comme  
 n'étoit  
 nerent  
 Prince  
 un bon  
 gogul,  
 conten  
 ici l'ép  
 Perse d



peres , qui l'entouroient , mais une apathie naturelle le faisoit vivre avec les viperes. Or il arriva que Mangogul fut un jour frappé des plus sinistres présages qui lui annonçoient une fin prochaine. Et il dit à Irrabud : ma vigueur est desséchée comme de la terre cuite au feu, toutes mes facultés sont épuisées, & tu m'as mis dans la poussière de la mort. Et ce fut en vain que son Irrabud eut recours à son art ordinaire , pour rappeler Mangogul aux plaisirs , la nature épuisée refusa de faire un nouvel effort. Alors Irrabud pleura , & les corbeaux de la mort entouroient Mangogul , & le torrent des méchans qui l'environnoient en furent épouvantés. Alors comme le feu brûle une forêt , de même une sievre consuma Mangogul , & son corps ne fut qu'une lepre , & Mangogul reconnu , mais trop tard , le mal qu'il avoit fait aux Persans , & promit , s'il revoit la lumière , de punir les méchans & de faire le sacrifice aux Persans , de tous ceux qui les avoient persécutés. Mais il n'étoit plus temps. Mangogul mourut accablé de remords : & tout grand de la terre doit mourir comme le plus vil insecte. Et il ne fut point embaumé comme les autres Empereurs , car son corps n'étoit que pourriture , & les Persans lui donnerent peu de regrets , quoiqu'il fut un bon Prince , car un bon prince n'est pas toujours un bon Roi. Le jeune Sophi , successeur de Mangogul , usa de clemence envers Irrabud , & se contenta de l'éloigner de sa Cour. Et c'est ici l'époque d'un nouveau regne , & toute la Perse dans la joie disoit : nous allons voir re-

naitre les beaux jours de l'Empire de Incher-  
 tauq, & notre jeune Sophi régnera avec jus-  
 tice, & il présidera sur ses peuples avec équité,  
 & son trône sera comme un lieu où on se  
 mettra à couvert de l'injustice, & une retraite  
 sûre, contre la malice des méchans Visirs.  
 Alors les yeux de ceux qui voient le fourbe,  
 pourront regarder, & les oreilles du Prince  
 seront ouvertes aux plaintes des opprimés,  
 & le cœur de Nollugiad tremblera, & la lan-  
 gue de ceux qui bégayoient parlera au Sophi,  
 & l'équité habitera le palais du Sophi, & la  
 justice reposera près de lui & siégera sur le  
 trône avec le successeur de Mangogul, & la  
 plus belle des Princesses sera assise sur le trône  
 avec le jeune Sophi, & fera les délices des  
 Persans, & tous les Persans aimeront l'épouse  
 du Sophi, car elle aura les yeux & la dou-  
 ceur de la colombe, & la biche aura moins  
 d'agilité qu'elle, & le Sophi aimera la Prin-  
 cesse, dont les levres ne distilleront que le  
 miel, & l'odeur de ses vêtemens sera comme  
 celle d'un jardin rempli d'orangers & de ro-  
 ses, & l'épouse du Sophi appellera ceux qui  
 avoient été sacrifiés à la haine de Nollugiad  
 & de Vopuam, & le Sophi dira à sa bien-ai-  
 mée : ô, mon épouse, dont les joues sont les  
 roses les plus fraîches, & la bouche un vase  
 d'odeur qui distille le muguet & la myrrhe,  
 que devons-nous faire pour rendre nos peu-  
 ples heureux ? & la plus aimable de toutes  
 les Princesses répondra à son auguste Sophi :  
 il faut éloigner de vous, mon bien-aimé, les  
 méchans & choisir dans votre Empire un sage,

pour v  
 trône,  
 se tro  
 bale de  
 & le So  
 pé, &  
 pour se  
 tâchera  
 de Visir  
 loignem  
 vieux f  
 de Vap  
 réjouiro  
 pigmées  
 dans de  
 gendrer  
 nouveau  
 mistes ;  
 té, & l  
 les Pers  
 tion de  
 phi vou  
 mensong  
 surrectio  
 craindre  
 pera le  
 tre Lue  
 nations  
 les, &  
 boira, n  
 de la g  
 de la co  
 l'auguste  
 vieux sa

pour vous aider à supporter les fatigues du trône, & le Sophi cherchera cet homme, & se trompera sur le choix, car ce sera la cabale de Nollugiad, qui déterminera le Sophi, & le Sophi ne s'appercvra pas qu'on l'a trompé, & l'on verra un vieux satrape être choisi pour servir de conseil au jeune Sophi, & il tâchera de conserver Nollugiad dans sa place de Visir. Mais l'épouse du Sophi exigera l'éloignement de ce perfide & il sera éloigné. Le vieux satrape fera le sacrifice aux Persans, de Vapuan & de Yarret, & les Persans se réjouiront. Mais il les remplacera par des pigmées, & ces pigmées replongeront la Perse dans de nouveaux malheurs; ces pigmées engendreront de nouveaux philosophes, & les nouveaux philosophes engendreront les économistes; les économistes engendreront la liberté, & la liberté engendrera le cahos.... Alors les Persans feront des vœux pour la résurrection de Luesiohc, & l'auguste épouse du Sophi voudra le ressusciter. Mais la cabale, le mensonge & l'intrigue s'opposeront à cette résurrection, & les nations voisines de la Perse craindront aussi cette résurrection, & l'on trompera le Sophi par des libelles calomnieux contre Luesiohc, qu'on fera venir de chez les nations voisines, & le Sophi croira ces libelles, & le vieux satrape, Mentor du Sophi, boira, mangera, digérera & s'occupera peu de la gloire de la Perse, & sera tout étonné de la confiance que lui donnera le Sophi, & l'auguste épouse du Sophi voudra démasquer le vieux satrape, mais le Sophi refusera de croire

sa, bien-aimée. Mais un événement auquel la Perse ne s'attend pas, le grand Luesioch ressuscitera... & la Perse se réjouira, car au trône le Sophi donnera un héritier, qui fera taire les méchans, qui terrassera la calomnie, & qui fera un jour la gloire & le bonheur de l'Empire des Persans. »

## LES CHRONIQUES DE LA PERSE,

### SECONDE PARTIE.

#### PRÉFACE A CEUX QUI VOUDRONT LIRE.

» LES hommes, plus raffinés & plus éclairés qu'ils n'étoient autrefois, ont aujourd'hui une si mauvaise opinion de la conduite des Visirs, qu'ils ne croient plus rien de tout ce qu'on leur dit ou écrit à leur louange; en voici la raison. Les Persans & d'autres nations civilisées savent, par une terrible expérience, qu'il est défendu de dire & d'écrire la vérité, quant aux actions des Visirs, & que ceux qui le font, en sont punis. Il est cependant un peuple, voisin des Persans, qui a conservé le droit de faire une mixture pour les éloges qu'il publie; il fait infuser treize onces de venin, dans trente-neuf livres de syrop de sucre; il trempe sa plume dans cette liqueur, il écrit, & chacun ajoute foi à ce qu'il dit. Autant de temps que les Visirs de Perse pourront faire impunément le mal, & abuser de la confiance du meilleur des Sophis, ils seront plus à craindre que tous les lions, tous les tigres & tous les ours de l'univers, qui se réuniroient pour

venir  
Persa  
heure  
causée  
ce qu  
lemen  
cution  
n'a fa  
depuis  
justifie  
fait, &  
LES C  
» La  
veau S  
voit lu  
les per  
lugiad  
Le ver  
des Per  
trouvoi  
val dan  
n'avoit  
le vieu  
jours co  
le main  
s'étoit  
que, &



venir dévorer tous les individus de l'Empire Persan. Qu'importe aux hommes qui sont malheureux & qui périssent, que leur perte soit causée par un principe ou par un autre ? Tout ce qui tend à les détruire, leur paroît également odieux, & moi à l'abri de la persécution, j'attaquerai avec courage celui qui n'a fait qu'abuser de la confiance du Sophi, depuis son avènement à l'Empire ; & qu'il se justifie, s'il le peut, de tout le mal qu'il a fait, & de celui qu'il fera.... »

### LES CHRONIQUES SOUS LE SUCCESSEUR DE MANGOUL.

Le Sophi assis sur le trône de la Justice & de l'équité, ne dissipera point le mal par son regard ; & les cheveux blancs ne seront plus l'honneur des Vieillards.

La Perse attendoit toujours de son nouveau Sophi, cette heureuse révolution qui devoit lui faire oublier tous les maux & toutes les persécutions, que les Visirs Yopuam, Nollugiad & Yarret avoient causés aux Persans. Le vertueux Siumed, l'honneur & la gloire des Persans, venoit de mourir. Muarsépa se trouvoit débarrassé par cette mort, d'un rival dangereux, car le chef de guerre Siumed, n'avoit jamais voulu fléchir le genou devant le vieux Mentor Muarsépa. Siumed avoit toujours combattu dans le conseil du Sophi pour le maintien de l'autorité du Sophi, mais il s'étoit fortement opposé au pouvoir despotique, & aussi à toutes les innovations de Muar-

Iepa & de Togur, & le Sophi regrettoit beaucoup Siumed, & voilà qu'il étoit fort incertain sur le choix qu'il feroit pour remplacer cet homme vaillant, qui avoit fait briller sa sagesse dans les Conseils, & son intégrité dans sa place de Visir, & il arriva que la cabale & l'intrigue entourèrent le trône du Sophi : Muarsépa & Togur en étoient les chefs, & ils dirent : il faut que l'Empereur n'ait pas d'autre volonté que la nôtre. Et ils firent si bien, que le Sophi ne voulut que par eux. Muarsépa, de son côté, éloignoit tous ceux qui auroient pu balancer son pouvoir, attendu qu'il vouloit être le seul homme fort dans le Conseil du Sophi ; & Togur aussi vouloit être le seul homme fort. Ainsi voilà l'homme fort & Togur, qui se trompoient l'un l'autre, & chacun d'eux vouloit dominer seul sur l'Empire Persan. Or, il se trouvoit en Perse, depuis quelque temps un vieux guerrier, qui avoit abandonné, jadis, l'étendard de Mangoul pour aller occuper une place de Visir, dans un petit royaume appelé le *Mardanneck*, & il n'y étoit plus Visir, parce qu'il n'avoit eu que la science de guerre & pas celle des cabinets, qui étoit la plus nécessaire dans le poste qu'il occupoit. Ainsi Togur qui avoit entendu raconter de cet ancien Visir, par une femme, en parla à Muarsépa ; ce dernier qui n'aimoit pas les hommes grands en sagesse & habiles dans les Conseils, parce qu'il vouloit être le seul grand, écouta tout ce que Togur lui dit sur le vieux guerrier, qui se nommoit *Niagerm-tains*, & que Togur louoit beaucoup ;

& Ma  
car ce  
ver l'E  
pour c  
force,  
reur l  
ses, qu  
toutes  
guerre  
Ispar f  
milice  
à quitr  
celui-là  
il dom  
gardien  
de gue  
des pro  
men du  
tous de  
exécution  
veautés  
il n'app  
tation d  
l'expéri  
tout le  
pire de  
Muarsép  
mise à u  
le sort  
per de  
voise q  
le nouve  
dres du  
qu'il av

& Muarsépa lui dit , j'en parlerai au Sophi , car cet homme-là me plaît ; & il alla trouver l'Empereur , & lui dit : qu'il avoit trouvé pour chef de guerre , un homme qui avoit la force , le courage & la science ; & l'Empereur lui répondit : s'il possède ces trois choses , qu'il soit fait Visir , & qu'il domine sur toutes mes milices & aussi sur mes hommes de guerre. Ainsi fut choisi Niagerm-rains , & tout Ispar fut étonné de ce choix , & aussi toute la milice Persanne , qui disoit : heureux celui qui a quitté le grand étendart de Mangogul , car celui-là sera comblé de tous les honneurs , & il dominera sur ceux qui ont été les fideles gardiens de l'étendart. Mais le nouveau chef de guerre , qui avoit conçu dans sa retraite des projets d'administration , les soumit à l'examen du Sophi & de Muarsépa ; ils plurent à tous deux ; le Sophi ordonna qu'on les mit à exécution. Pour Muarsépa , toutes les nouveautés étoient de son goût ; il adoptoit tout , il n'approfondissoit rien , car il avoit la réputation d'homme grand , qui avoit le bâton de l'expérience pour un sûr guide. Cependant , tout le mécanisme qui faisoit mouvoir l'Empire de Perse , se trouvoit confié à ce vieillard Muarsépa , dont la faculté de penser étoit soumise à une bonne ou mauvaise digestion ; ainsi le sort de l'Empire dépendoit souvent du souper de la veille , & du plus ou moins de cervoise que Muarsépa avoit bue. Or voici que le nouveau chef de guerre , en vertu des ordres du Sophi , se mit à exécuter les projets qu'il avoit conçus pour la réforme des milices

Persanes. Il commença par détruire le bel éta-  
 blissement fondé par Mangogul, pour l'éduca-  
 tion des jeunes nobles Persans, qui se desti-  
 noient à la profession des armes; & ces der-  
 niers furent renvoyés chez des faquirs, qui  
 étoient des gens peu faits pour former des  
 hommes vaillans. Et aussi une partie des hom-  
 mes vaillans qui composoient la garde à che-  
 val du Sophi, furent congédiés à l'exception  
 de cinquante, qu'une intrigue de Muarsépa fit  
 conserver pour Nollugiad, & de cinquante  
 autres qui furent conservés pour un autre Sa-  
 trape, afin de masquer l'injustice qu'on faisoit  
 exercer au Sophi, en faveur de Muarsépa, &  
 de Nollugiad. Et Niagerm-tains fit de nou-  
 velles loix pour la discipline militaire, qui  
 en avilissant un état qui ne s'étoit soutenu que  
 par l'honneur, depuis un temps immémorial,  
 réduisit toute cette brave milice Persane au  
 désespoir, & l'on vit résulter de tous ces bou-  
 leversemens un grand mécontentement parmi  
 tous les hommes de guerre, beaucoup d'entr'eux  
 passèrent chez les nations étrangères, & les  
 nations étrangères se réjouirent de voir l'Em-  
 pire Persan se dépeupler de ses hommes les  
 plus vaillans. Ainsi cette nation jadis si glo-  
 rieuse, ne sera plus l'admiration des nations,  
 car le cœur de tous ces guerriers deviendra  
 comme de la cire, & chacun d'eux ne se re-  
 connoitra plus lui-même, & ils seront comme  
 ces peuples errans & vagabonds, ils fuiront  
 hors de leur pays, à cause des mauvais traite-  
 mens qu'ils éprouvent, & ils maudiront l'hom-  
 me fort & le chef de guerre. Or, il arrivera

de tot  
 suscite  
 leurs  
 grand  
 fanes,  
 sepa,  
 guerre  
 les ? &  
 n nan  
 n les  
 n moy  
 n étah  
 n mis  
 n de r  
 n tre l  
 n ques  
 n de g  
 n vos  
 n gloir  
 n & n  
 n tains  
 n les p  
 n se d  
 le Soph  
 pire, c  
 sent en  
 ainsi q  
 grand C  
 une sec  
 que Vo  
 & à la  
 ces cho  
 de son  
 affreux



de tout cela que les voisins des Persans leur susciteront des guerres, & les combattront avec leurs propres sujets. Cependant, il y avoit un grand murmure parmi toutes les milices Persanes, & le Sophi demandoit un jour à Muar-sepa, ce que disoient les milices, du chef de guerre qu'il avoit choisi pour dominer sur elles ? & le Vieillard lui répondit : « Mainte-  
 » nant, sublime & le plus grand des Sophis,  
 » les milices Persanes seront invincibles, au  
 » moyen de l'ordre & de la subordination qu'a  
 » établis le Visir Niagerm-tains, & les enne-  
 » mis des Persans seront éloignés avec autant  
 » de rapidité que la fronde éloigne de son cen-  
 » tre la pierre qu'elle lance dans l'air. Quel-  
 » ques guerriers cependant blâment votre chef  
 » de guerre, & voudroient soulever contre lui  
 » vos milices, mais illustre Empereur, votre  
 » gloire est intéressée à soutenir ses opérations,  
 » & maintenir le pouvoir confié à Niagerm-  
 » tains, quand bien même il en abuseroit, car  
 » les plus fideles sujets d'un Sophi, sont ceux qui  
 » se dévouent à la haine de ses peuples. » Et  
 le Sophi, qui ne vouloit que le bien de l'Em-  
 pire, crut qu'il falloit que les bons Visirs fus-  
 sent en abomination parmi les Persans, & c'est  
 ainsi que le Chef de guerre, qui étoit un  
 grand Capitaine, mais un mauvais Visir, donna  
 une secousse aussi forte à la milice Persane,  
 que Vopuam en avoit donné une aux Sénats,  
 & à la constitution de l'Empire. Pendant que  
 ces choses se passaient, le frénétique Togur  
 de son côté, plongeait la Perse dans le plus  
 affreux cahos, & les nouveaux Philosophes con-

nus à Ispar, sous le nom de *Setsimonocce*, étoient occupés à renverser tout; & semblables à ces charlatans, ou à cette espece d'hommes appelés *Alchimistes* ou *Souffleurs*, ils employoient les trésors de l'Empire à la recherche du grand œuvre, & le résultat de toutes leurs opérations ne donna qu'un *Caput mortuum*. Le Sénat d'Ispar avoit prédit le mal qui arriveroit de toutes les opérations de Togur, on ne l'avoit point écouté; Liregaed, chef des Mages qui composoient le Sénat, avoit parlé avec force contre toutes les innovations de Togur, mais ce fut en vain. Un autre & le premier des Mages pour la science, & qui faisoit la gloire & l'honneur des Persans, avoit attendu le Sophi par un discours rempli de sagesse & de lumieres, mais on avoit dit au Sophi que la vraie lumiere venoit de Togur, & le Sophi ne crut qu'à celle-là, & point à celle du Mage *Reinges*, car c'est ainsi qu'il s'appelloit, & cette vraie lumiere ne devint que rénebres & obscurité; & celle du grand Reinges resta plus éclatante qu'un diamant qui réfléchit les rayons du soleil. Le Sophi ouvrit enfin les yeux, vit qu'on l'avoit trompé: Togur fut chassé comme un imposteur, & tous les Setsimonocce replongés dans le néant d'où ils n'auroient jamais dû sortir. Et ce fut une grande joie dans Ispar: & chacun se disoit: l'Empereur a vu la vraie lumiere, & à la faveur de cette clarté il nous a délivrés des Setsimonocce & de leur Chef, & tous bénissoient le Sophi, à l'exception des intrigans, des Nurtaides, des Talrebd, qui étoient dans une grande tristesse, ainsi que

le Secr  
Ensuit  
leur d  
& le S  
Togur  
une gra  
l'homme  
qui avo  
dit: «  
» la sag  
» depui  
» vous  
» tant si  
» en m  
» j'avois  
» mes p  
» le ma  
chacun  
& la cra  
s'en réjo  
craignez  
s'en pass  
grand, &  
fit ce qu'  
pen calm  
» Emper  
neur &  
fait vo  
» vous j  
qu'il n  
» profon  
» par Ha  
mal, e  
» étoient

le Secrétaire perpétuel de l'Académie Persane.  
 Ensuite de cette révolution, on vit le successeur de Togur solliciter le Conseil du Sophi & le Sénat d'Ispah, pour rétablir tout ce que Togur avoit détruit. Alors le Sophi entra dans une grande colere contre Muarsépa, qui étoit l'homme grand, & aussi contre tous les Visirs, qui avoient été de l'avis de Togur, & il leur dit : « Allez, perfides Conseillers, acquérir » la sagesse & la science, ainsi que la prudence : » depuis que je vous ai donné ma confiance, » vous n'avez fait qu'en abuser, en me faisant flotter dans une perpétuelle incertitude ; » en me faisant détruire aujourd'hui ce que j'avois construit hier, enfin en détournant » mes pas de la droiture, pour me faire faire » le mal, quand je veux faire le bien. » Et chacun fut que le Sophi avoit causé l'alarme & la crainte dans l'esprit de ses Visirs & chacun s'en réjouissoit, mais Muarsépa leur dit : ne craignez rien, quand la colere de l'Empereur sera passée, je lui parlerai, car je suis l'homme grand, & il a confiance en mes paroles, & il fit ce qu'il avoit dit : après que le Sophi fut un peu calmé, il lui parla ainsi : « Magnanime » Empereur, le plus grand en gloire, en honneur & en richesses, pardonnez tout ce qu'a fait votre serviteur en faveur de Togur ; je vous jure que n'entendant rien à tout ce qu'il me disoit, je l'ai cru l'homme le plus profond de toute la Perse ; mais je vous jure par Hali, qu'il est facile de réparer tout le mal, en remettant les choses comme elles étoient : ma prudence vous a même réservé,

» illustre Sophi , un heureux moyen d'opérer  
 » cet acte de justice & de bienfaisance par  
 » votre dernière réponse au Sénat d'Ispah.  
 Le Sophi pardonna à Muarsépa , & il consentit  
 à rétablir tout ce que Togur avoit détruit.  
 Mais le successeur de Togur , qui n'étoit pas  
 sans talens , fit peu parler de lui , parce qu'il  
 mourut avant d'avoir pu les exercer.....  
 On a vu comment Nollugiad avili & déshonoré  
 à la fin du regne de Mangogul avoit été mé-  
 prisé par l'épouse du Sophi & par lui chassé,  
 à son avènement au trône. Muarsépa ne vouloit  
 dans la place ôtée à Nollugiad aucun de ceux  
 qui avoient droit d'y prétendre par leur science.  
 Car il lui importoit d'éloigner du Sophi tous  
 ceux qui auroient pu l'éclipser , & cela n'étoit  
 pas difficile. Ainsi le grand Luesiohc , le vé-  
 tueux Teletchaud , l'ancien Ambassadeur Li-  
 bertie , furent éloignés & calomniés. Vopuam ,  
 qui étoit alors Chef de la Justice , indiqua à  
 Muarsépa , un certain Sennegrev , personnage  
 peu connu , mais docile , & tel qu'il le fal-  
 loit. Sennegrev étoit depuis long-temps ami de  
 Vopuam , & l'admirateur de la révolution , que  
 ce dernier avoit opérée en Perse ; car Sennegrev  
 s'étoit de tout temps déclaré l'ennemi des  
 Sépats Persans , & avoit montré tout son atta-  
 chement pour le despotisme. Vopuam & Muarsépa  
 se trompoient réciproquement ; le premier  
 vouloit , à l'aide de Sennegrev , soutenir l'édi-  
 fice chancelant qu'il avoit élevé & qu'il voyoit  
 près de crouler ; le second vouloit avoir seule-  
 ment une machine composée d'une substance  
 matérielle , & qui n'eût d'autres mouvemens



que ceux qui lui seroient communiqués ; Sennegrev paroissoit remplir le projet de Miar-sepa plus que tout autre Persan ; & voici , il fut convenu avec Vopuam , qu'on détermineroit le Sophi en faveur de Sennegrev , comme le seul en état de succéder à Nollugiad , & c'est ainsi que Sennegrev fut élevé à la vue de toutes les nations , car le Sophi dit : qu'il soit Visir & Chef des Ambassadeurs , & il le fut. Or , depuis assez de temps Sennegrev étoit Visir , & il n'avoit encore rien fait pour rétablir la gloire & l'honneur de l'Empire Persan , & cependant une nation toujours rivale de la Perse lui avoit parlé avec hauteur plusieurs fois , & avoit même manqué au Sophi , dans la personne de son Visir , & cette nation étoit remplie d'orgueil , & son orgueil étoit satisfait , car elle faisoit trembler le Visir Sennegrev. Aussi , elle se réjouissoit dans son ame de voir la crainte qu'elle inspiroit à celui qui auroit pu lui faire beaucoup de mal , s'il eût profité des troubles qui la divisoient , ainsi que d'une guerre qu'elle avoit contre ses propres sujets , & les nations étrangères étoient dans le plus grand étonnement sur la conduite de l'homme grand , & sur la pusillanimité du Visir Sennegrev , & voici ce qu'elles disoient : Comment le Sophi de Perse , qui est depuis si long-temps humilié par ces fiers Goilans , ne fait-il pas marcher aujourd'hui contre eux ses forces de terre & de mer ? car certainement , le grand étendard de la Perse seroit victorieux de cette nation ? Sennegrev , faisoit tout ce qu'on disoit , mais il étoit tou-

jours comme accablé d'un profond sommeil; il se réveilloit seulement quand le fier ambassadeur des Goilans, venoit lui dire avec arrogance: « pourquoi avez-vous fait cela? »... Et le Visir Sennegrev lui répondoit, « je n'ai rien fait, & ceux qui vous l'ont dit, vous ont trompé, car tenez.... ce sont des gens d'Ispah, qui aiment à dire tout ce que je devrois faire. » Et voici le Visir Sennegrev qui sommeilloit encore plus fort, & l'ambassadeur le laissoit dormir, car il importoit de ne pas réveiller ce bon Visir dans le moment où les Goilans s'efforçoient de subjuguier leurs sujets, & pendant ce temps, on faisoit avaler à Sennegrev & à l'homme grand, un opium préparé dans deux onces de politique raffinée, mise en fusion par un certain Goilan nommé le *Drol-thorn*, & ce breuvage produisoit un effet merveilleux sur Sennegrev & Muarsépa. Cependant ces deux Visirs se réveillent au bruit des victoires que les Goilans venoient de remporter sur leurs ennemis, & s'effraient qu'ils ne tournent leurs armes contre la Perse. Ainsi, au-lieu d'avoir attaqué l'ennemi quand on l'auroit pu faire avec avantage, on devoit au contraire songer à s'en défendre. Alors le visage de Sennegrev fut changé, ses pensées se troublèrent; il voyoit des tourbillons, qui s'élevoient sur la grande mer, des armées qui marchoient du côté du midi; mais il ne voyoit pas un nuage épais qui venoit du côté du Nord, & plus à craindre que tout le reste des signes qu'il avoit apperçus; & tout cela menaçoit d'une grande guerre l'Empire Persan. En at-

tendant

tendant  
tous  
phi,  
leurs  
combi  
nouvel  
Nollug  
& il ch  
pour l  
tante.  
sepa &  
bres, c  
particu  
trigant  
sourd  
le vieil  
ger la  
de Noll  
gnoient  
épouse  
miere in  
pouvoit  
gissoit d  
cette gl  
de la te  
Et tout  
étranger  
toute la  
ment qu  
agité çà  
rendue e  
épouse.  
ble & de  
les Persan  
Tome

tendant la cabale & l'intrigue qui avoient placée tous les Visirs , craignant la sévérité du Sophi , s'étoient tenues cachées , & du fond de leurs retraites obscures , elles observoient & combinoient les moyens de reparoitre sous une nouvelle forme. Muarsépa vouloit rapprocher Nollugiad , son parent , de la cour du Sophi , & il cherchoit à lui frayer une nouvelle route , pour le faire reparoitre d'une manière éclatante. La nuit suit la lumière , mais Muarsépa & Nollugiad ne cherchoient que les ténèbres , car elles étoient nécessaires à leurs vues particulières & intéressées. Nollugiad & l'intrigante Ennobran , avoient par leurs menées sourdes , placé Muarsépa à côté du Sophi , & le vieillard par reconnoissance vouloit replonger la Perse dans la désolation , par le rappel de Nollugiad au poste de Visir. Mais ils craignoient tous les trois les regards de l'auguste épouse du Sophi , qui étoit pour eux une lumière importune , & un miroir sans tache , qui pouvoit réfléchir tous leurs crimes. Or , il s'agissoit d'empêcher le Sophi de regarder dans cette glace , le seul moyen d'y réussir c'étoit de la ternir , & ces méchants ternirent la glace. Et tout l'Empire Persan , ainsi que les nations étrangères , furent que la plus belle glace de toute la Perse avoit été ternie , aussi indignement que méchamment , & l'on vit le Sophi agité çà & là , car ces gens pervers lui avoient rendue effrayante la présence de son auguste épouse. Aussi , ce fut un grand jour de trouble & de calamité à la cour du Sophi , & tous les Persans étoient dans une grande perplexité.

Mais l'auguste épouse du Sophi étoit la seule dont l'ame fut tranquille & le visage serein, & elle disoit : que peuvent ces méchans contre moi ? ils n'ont point pensé dans leur cœur, que je connois toute leur malice, & que toutes les actions qu'ils ont commises en ma présence, sont toujours présentes à ma mémoire. Ils abusent mon bien-aimé par leurs flatteries, & cherchent à le détourner de moi par leurs mensonges ; car ils se sont appliqués & s'appliquent encore à me dresser des embûches, & leur cœur est comme un tison ardent, ils voudroient allumer le feu entre l'époux & l'épouse. Malheur à ceux qui se sont éloignés de moi, car les principaux de ceux qui me persécutent, tomberont sous le glaive, à cause de la fureur de leurs langues, & de toutes les calomnies qu'ils ont dites. Depuis que mon bien-aimé est sur le trône, la méchanceté, la perfidie & le mensonge ont tout infecté, parce que mon bien-aimé a eu confiance dans l'homme fort & grand, qui n'est ni fort ni grand. Mais dans peu, la domination sera ôtée à cet homme, la puissance de mon bien-aimé s'accroîtra par sa seule sagesse & par les conseils d'un homme dont la science & l'intelligence peuvent exécuter les choses les plus difficiles. ainsi parloit l'auguste Epouse du Sophi. Et voici, elle se para de ses plus riches habits ; jamais elle n'avoit été si belle ; son visage avoit la fraîcheur de la rose, bien que son cœur fût en angoisse. Elle fut trouver son bien-aimé, sitôt qu'il la vit, il leva sa tête, brillante de majesté, mais il lui lança un regard furieux,

& cep  
épou  
tôt plu  
ma bie  
lez, &  
Elle lui  
n mon  
n aimé  
n votre  
n dever  
n solen  
n rappo  
n vu l'a  
n chent  
n regar  
n daign  
& voy  
à qui  
n autori  
n aimé,  
n rendio  
n tre reg  
té, en  
pour v  
bles de  
dont la  
les lum  
félicité  
& son  
res : a  
dus de v  
avoient  
insi que  
ous les F



& cependant il se radoucit après, car l'auguste épouse étoit si belle, qu'elle lui inspira aussitôt plus de douceur, il lui dit : Qu'y a-t-il, ma bien-aimée ? que voulez-vous de moi, parlez, & je ferai tout ce que vous exigerez. Elle lui répondit ainsi : « Magnanime Empereur, mon Souverain, mon maître & mon bien-aimé, plusieurs de ceux qui sont honorés de votre confiance & de vos bienfaits, en sont devenus plus fiers ; ils s'élèvent par une insolence incroyable, & ils abusent par de faux rapports de votre crédulité, parce qu'ils ont vu l'affection que vous leur portiez : ils cherchent par leurs intrigues, à détourner vos regards de moi, car ma présence les gêne ; daignez ouvrir les yeux sur leurs perfidies & voyez la méchanceté pestilentielle de ceux à qui vous avez confié une partie de votre autorité. .... C'est pourquoi, mon bien-aimé, il faut pourvoir qu'à l'avenir, nous rendions les Persans heureux, & que votre regne soit celui de la justice & de l'équité, en discernant les hommes qui sont faits pour vous soulager, dans les fonctions pénibles de l'administration de votre Empire, & dont la science, l'esprit, l'intelligence, & les lumières, puissent rendre à la Perse sa félicité intérieure, son ancienne splendeur, & son influence chez les nations étrangères : avantages précieux qu'elle a attendus de vous & dont elle jouiroit, si nos Vifirs avoient été dignes de leurs places. » Et c'est ainsi que par-là l'auguste épouse du Sophi ; les Persans furent ce qu'elle avoit dit,

& ils attendent impatiemment la révolution si nécessaire au bonheur de l'Empire. Ainsi l'homme fort sera bientôt effrayé, il sera terrassé par la justice, & la colère du Sophi s'élèvera : comme le reflux de la mer, qui jette sur ses bords tout ce qui est impur ; de même on verra éloigner pour jamais du trône, tous les perfides, les méchans, les ambitieux & les ignorans : & celui qui a chanté sous Mangogul, & qui a encore osé chanter sous son successeur, deviendra muet, & sera l'abomination des Persans & des nations étrangères, parce que le jour de calamité sera arrivé pour lui, & que le sceptre de son pouvoir sera rompu pour jamais.

*De Paris, le 18 Octobre 1776.*

Vous voulez que je ne vous laisse ignorer l'existence d'aucune de vos nouveautés, & surtout de celles qui ne peuvent en avoir qu'une éphémère ; je vous dirai donc qu'il a paru depuis peu imprimé un Poème en Vers tant bons que mauvais, dont le titre est une si grossière sottise que je n'ose l'écrire : la *Fa-manie*. J'aurai encore moins le courage de vous extraire des morceaux de ce poème trop sale en vérité, mais où il y a pourtant des choses assez plaisantes & même agréables. L'on ne doit point, dit-on, disputer des goûts, ainsi laissons à l'Auteur son obscénité & ses polissonneries ; mais on ne sauroit lui pardonner de s'être permis d'apostropher aussi indignement que calomnieusement, des personnes trop respectables.

bles à tous égards, pour qu'il ne m'en fasse même pas scrupule de placer ici leurs noms, à propos d'une production de cette espèce. Je ne puis en la quittant que trouver très-honnête un autre Poème intitulé *Parapilla*; traduction assez agréablement faite, que je vous ai annoncée, je crois, lorsqu'elle étoit encore sous presse. Vous ne connoissez peut-être pas l'original italien que j'ai lu avec bien plus de plaisir. Voici l'esquisse du sujet. Un gentil-homme Florentin après s'être ruiné avec des femmes.

..... D'un peu d'argent

Qui lui restoit, achete une chaumière;

Et tout auprès un petit bout de champ.

Là tout pensif, sans valet ni servante,

Il travailloit, ayant parmi ces soins

Un peu d'humeur; on en auroit à moins.

L'Ange Gabriel lui apparoit, n'en est pas reconnu & lui demande ce qu'il fait là. Rodric le reçoit mal & lui répond d'un ton brusque, je plante des .... (me voilà maintenant dans un bel embarras; je ne sais plus comment vous dire de quoi il s'agit.... vous le devinez de reste.)

« Jeunes beautés . . . »

« Vous connoissez cette plante si belle;

« De vos beaux yeux un seul regard suffit;

« Un seul regard c'est le soleil pour elle.

Vous en plantez, lui répond l'Ange, eh bien; il en viendra. Au temps de la récolte, le pau-

vre Rodric se désola de voir s'accomplir la prédiction.

Le Gabriel est né plaisant, mais bon;

Il pardonna. Les ailes étendues,

Je l'apperçois qui, d'un air triomphant,

Paré de pourpre & porté sur des nues,

Dir à Rodric : « Calme-toi, mon enfant,

« Tu viens de voir un singulier prodige;

« Mais ce n'est rien : prends la plus belle tige :

« Dans un panier alors tu la mettras;

« Cours à la ville & là tu la vendras

« Cent mille écus; c'est le prix, & pour cause;

« Car aussi-tôt que l'on verra la chose;

« Femme ni fille à tous ne manquera

« De s'étonner & de crier, ah! ah!

« Or dans l'instant, la divine merveille

« Chez celle-là qui puffera ce cri,

« S'introduira, mais non pas par l'oreille;

« Et là sans cesse un doux charivari

« Excitera volupté sans pareille,

« Si l'on ne dit ce mot : *Parapilla*.

« Adieu, Rodric, retiens bien tout cela. »

Ce qui est dit est fait. Rodric va à la ville avec sa marchandise, la vend cent mille écus à Madame Capponi à qui le prodige plaît infiniment & retourne chez lui bénissant son bienfaiteur. Que devint le fruit miraculeux? C'est ce que notre Poète raconte assez agréablement. Madame Capponi, occupée huit jours entiers à le savourer, avoit oublié entièrement la société à laquelle elle se devoit & entr'autres sa sœur, bonne Abbessé à qui elle

fit f  
secr

L'A

Elle

Et c

Fut

Oh

C'est

Prou

S'il

J'aur

Si d

Que

Il n

Mais

Qui

Il, fa  
solùt à

Le fa

L'ore

L'Ab

Donn

Hélas

Et la

A deu

On n

Puis

On p

Lifant

Sans

A son

Dieu



fut forcée, pour s'excuser, de raconter son secret.

L'Abbesse avoit un grand fonds de pudeur,  
Elle frémit des péchés de sa sœur,  
Et d'autant plus que l'..... diabolique  
Fut sûrement formé par art magique;  
Oh non, dit l'autre, il est venu du ciel,  
C'est un présent de l'Ange Gabriel,  
Prouvant ce point d'une façon très-claire,  
S'il est ainsi, prêtez-le-moi, ma chère,  
J'aurai bientôt connu la vérité;  
Si dans le fait, c'est un fruit de la grace  
Que parmi vous on appelle efficace,  
Il ne sauroit blesser la pureté :  
Mais pardonnez à ce cœur agité,  
Qui doute encor; il s'agit de votre ame.

Il fallut bien que la Dame Capponi se résolut à confier son précieux bijou.

Le saint dépôt arrive au monastere.

L'oreille au guet & qui n'est pas d'un sourd,

L'Abbesse est là, marmotant sa priere :

Donnez, donnez, dit-elle à la Tourrière;

Nélas! ma sœur, le fardeau n'est pas lourd.

Et la voilà qui court à sa cellule,

A deux genoux invoquant sainte Ursule,

On mit le tout sur un petit autel,

Puis on s'arma du livre aux exorcismes;

On parcourut le sacré rituel,

Lisant tout haut, faisant cent solécismes,

Sans que jamais Belzebuth, Astaror,

A son latin répondissent un mot,

Dieu soit loué, dit-elle, je suis sûre.

Qu'il n'est point là de démons malfaisans ;  
 La chose vient du ciel même en droiture ,  
 Le doigt divin se trouve là dedans ;  
 En ce moment les clefs lui sont remises ,  
 Elle ouvre & crie en toute humilité ,  
 Peindrai-je ici les nobles entreprises  
 Du fier vainqueur & son activité ,  
 Lorsqu'il franchit de plein saut les obstacles ,  
 Gages certains de la Vir. ....  
 Point ne faisons de semblables miracles ,  
 Foibles mortels ! la none soupira  
 Et commençoit à prononcer *Pata* ....  
 Mais s'arrêtant sur la foi des oracles ,  
 Elle s'écrie ; ô ciel soyez béni !  
 La none est chaste , il faut beaucoup de gazes ,  
 Abrégeons donc. La Dame Capponi  
 Eut des transports ; l'Abbesse a des extases ,  
 Il est certain qu'elle vit plusieurs fois  
 Le Paradis tout comme je vous vois .

Je voudrois pouvoir vous mettre sous les  
 yeux le tableau de tout le couvent assemblé  
 chez l'Abbesse , aux prises avec le nouveau  
 directeur , prononçant sans cesse des *ah* , *ah* ,  
 impérieux , & des *Parapilla* avec la plus grande  
 lenteur , mais votre pudeur s'offenseroit. Au  
 reste écoutez :

Rien ne me charme autant que la morale ,  
 Noble aliment fait pour l'esprit humain ,  
 Voilà pourquoi ce Poème en est plein :  
 Malheur pourtant à celui qui l'écale ,  
 Sans la parer , sans la couvrir de fleurs ,

Car il fera bâiller tous les lecteurs,  
 L'ame est rebelle aussi-tôt qu'on l'ennuie;  
 Massillon même a sa coquetterie,  
 Et Fénelon daigna peindre Eucharis.  
 Que si je trace aux belles de Paris  
 Les voluptés dignes du paradis,  
 Tristes docteurs, censeurs atrabilaires,  
 Quel est mon but? cela ne doit-il pas,  
 Les détacher des choses d'ici-bas?  
 Chérira-t-on de semblables misères?  
 Galans de Cour, si beaux, si bien tournés,  
 Faites les fiers, on va vous rire au nez.

L'Abbesse avoit promis à la Dame Capponi,  
 de lui rendre à la fin du jour, le meuble pré-  
 cieux qui faisoit les délices du couvent; on  
 oublioit cette convention, la nuit étoit déjà  
 avancée; le laquais qui attendoit qu'on le char-  
 geât de cet important fardeau l'obtint enfin,  
 à force de sollicitations. La famille Capponi  
 étoit suspecte au gouvernement; le Barigel re-  
 connoît la livrée & soupçonne que le porteur  
 de cette nouvelle boîte de pandore, rencontré  
 à heure indue, est une prise intéressante; il  
 l'arrête, le laquais abandonne la cassette &  
 s'enfuit. Ma mémoire me sert mal ou le tra-  
 ducteur a dans cet endroit tronqué l'original.  
 L'Auteur italien feint que le Barigel en ouvrant  
 la boîte prononça le cri fatal & que le bijou se  
 mit sur le champ en œuvre & le traita lui & sa  
 cohorte comme l'avoient été les saintes Reli-  
 gieuses. Quoi qu'il en soit, je reprends le poë-  
 me; la fille du Prévôt devoit se marier le jour

même ; la curiosité ayant porté ses regards sur le présent de l'Ange Gabriel ; au premier témoignage de sa surprise, il joua le rôle destiné à l'époux & le continua pendant la cérémonie. Marton la confidente de la signora Capponi, y assistoit : elle connut l'embarras de l'épousée, y mit fin, s'empara de ce qui le causoit & après en avoir usé pour ses plaisirs fut obligée de le faire servir à sa fortune, en le vendant...

Mais laissons ce poëme, passez-moi, je vous prie, Monsieur, de vous en avoir entretenu peut-être trop long-temps : il fait bon en cette vie, prendre de temps à autre quelque dose de gaieté, c'est un foible calmant pour les peines sans nombre qu'elle nous offre. Parlons de quelque chose d'un autre ton que Parapilla : c'est une lettre de Voltaire à l'Académie françoise, encore sur la traduction de Shakespear à laquelle il a juré une guerre sanglante. Cette lettre renferme en style académique les mêmes choses que celle à M. Dargental, dont je vous ai envoyé une copie. On y joint la traduction de quelques-uns de ces passages bas & triviaux qui ne sont que trop communs dans les ouvrages du tragique anglois ; par exemple, la première Scene de *Romeo & Juliette*, l'un des chefs-d'œuvres de Shakespear, entre Grégoire & Samson deux domestiques de Capulet. Pourquoi ne pas appliquer à Shakespear ce que Voltaire a dit de quelques anciens poëtes Espagnols.

» Dans les pays & dans les temps où les beaux  
 » Arts ont été le moins en honneur, il s'est  
 » trouvé des génies qui ont brillé au milieu  
 » des ténèbres de leur siècle. Ils tenoient de ce

» fiécl  
 » étoi  
 » mèn  
 » sang  
 nation  
 & qui  
 des pla  
 cette f  
 qu'elle  
 mante  
 un cha  
 herbes  
 voient  
 gleterr  
 a été  
 il a fa  
 duction  
 bien d  
 résoudr  
 à l'Ac  
 » Iphig  
 » pour  
 » femm  
 » des s  
 » si no  
 » sa po  
 » gée  
 » vin,  
 » raine  
 Le S  
 brochur  
 le plaisir  
 Alceste.  
 mettre



" siècle où ils vécurent, toute la fange dont ils  
 " étoient couverts, ils ne devoient qu'à eux-  
 " mêmes l'éclat qu'ils répandirent sur cette  
 " fange. " Shakespear ne pouvoit refuser à sa  
 nation qu'il n'avoit pas la force de convertir  
 & qui n'est pas encore convertie à cet égard,  
 des plaisirs qui existent toujours pour elle; &  
 cette fange étoit d'autant plus épaisse chez elle  
 qu'elle y avoit pris une certaine forme. Dia-  
 mante, Guillain de Castro & Calderone avoient  
 un champ inculte à défricher, les mauvaises  
 herbes croissoient avec le bon grain, ils n'a-  
 voient pas su les détruire entièrement; en An-  
 gleterre elles étoient cultivées & Shakespear  
 a été entraîné par le goût de toute sa nation;  
 il a fallu qu'il mêlât l'ivraie aux belles pro-  
 ductions de son génie. . . . Il y auroit au reste  
 bien de l'absurdité à balancer un moment à  
 résoudre cette question que Voltaire proposa  
 à l'Académie : « Si la nation qui a produit  
 " *Iphigénie* & *Athalie* doit les abandonner;  
 " pour voir sur le théâtre, des hommes & des  
 " femmes qu'on étrangle, des crocheteurs,  
 " des forciers, des bouffons & des Prêtres ivres;  
 " si notre Cour si long-temps renommée pour  
 " sa politesse & pour son goût doit être chan-  
 " gée en un cabaret de bierré & de brande-  
 " vin, & si le palais d'une vertueuse Souve-  
 " raine doit être un lieu de prostitution. »

Le *Souper des Enthousiastes* est une petite  
 brochure qui sort de la presse. On y analyse  
 le plaisir que fait la Musique de M. Gluk dans  
*Alceste*. Les livres, les descriptions ne peuvent  
 mettre à portée de juger cet artiste. Les ouvra-

ges de sentiment ne peuvent l'être que par l'ame, & elle est ennemie de toutes les dissertations.

Madame de Boulainvilliers rencontra, il y a quelque temps dans la campagne, une très-jeune fille d'une jolie figure, qui pleuroit : elle est émue, fait approcher l'affligée & l'interroge. — Madame, ma mere vient d'expirer dans cette chaumiere, je perds l'objet unique de ma tendresse & mon seul appui, je suis abandonnée de tout le monde. . . . — Qui êtes-vous, ma belle enfant, que faisoit votre mere? — Nous vivions de notre travail, dans la plus profonde misere; mon nom est Chivry; ma mere m'a dit souvent que nous étions de qualité & l'injustice du sort, . . . ah, Madame, mon pere est mort, il y a deux mois, à l'Hôtel-Dieu, il a recommandé à ma mere, une liasse de vieux papiers. . . . je vais les chercher. . . . Madame de Boulainvilliers intéressée au dernier point pour la jeune personne, laisse paroître une sensibilité qui n'a pas besoin d'éloges : il suffira de raconter le fait. Elle emmene Mlle. de Chivry, & fait apporter ses titres, après avoir chargé quelqu'un des funeraillles de sa mere. On a examiné les papiers, on les a discutés avec le plus grand soin; Monsieur & Madame de Boulainvilliers ont fait toutes les recherches propres à découvrir la vérité: M. d'Hozier vient de la mettre au jour. Mlle. de Chivry & un de ses parens qui sert dans la marine, sont les débris d'une famille jadis illustre qui descend en droite ligne de Henri de S. Remy, bâtard légitimé de Henri II, Roi de France.

La h  
obte  
certa  
rare  
cont  
occa  
pour  
Vo  
d'un  
terda  
d'un  
polite  
politi  
gleter  
occup  
tere :  
public  
de l'é  
paroit  
Quoi  
longue  
vous  
que vo  
lire d  
M.  
& de  
ques,  
exercé  
à la C  
de Fra

(\*) M  
est depu  
tesse de

La bienfaitrice de ces infortunés leur a déjà obtenu des grâces de la Cour, & n'en restera certainement pas là (\*). Faut-il que j'aie si rarement des traits de cette nature à vous raconter, tandis qu'il s'offre de si fréquentes occasions à ceux que de semblables actions pourroient couvrir de gloire.

Voici le moment, Monsieur, de vous parler d'un ouvrage intitulé : *Le Casé politique d'Amsterdam, ou Entretiens familiers d'un François, d'un Anglois, d'un Hollandois & d'un Cosmopolite, sur les divers intérêts économiques & politiques de la France, de l'Espagne & de l'Angleterre*. Les vues qui y sont développées occupent, à ce qu'on m'assure, notre Ministère : le Conseil, si j'en dois croire le bruit public, pèse les avantages & les inconvénients de l'établissement d'une caisse nationale, & paroît disposé favorablement pour ce projet. Quoi qu'il en arrive, je veux vous éviter les longueurs de deux gros volumes in-8vo. que vous ne vous procureriez pas facilement, & que vous n'auriez peut-être pas le courage de lire d'un bout à l'autre.

M. de Pelisseri, homme rempli de lumières & de connoissances dans les matieres économiques, doué d'une imagination fertile qu'il a exercée sans cesse sur ces objets, a présenté à la Cour d'Espagne d'abord & ensuite à celle de France, une quantité de plans qui tien-

---

(\*) Mlle de Chivry qui a pris ensuite le nom de Valois, est depuis devenu tristement célèbre sous celui de Comtesse de la Motte.

nent tous à un même système ; le dégoût de  
 ne les voir adopter par aucun Ministre , a  
 probablement déterminé leur auteur à les of-  
 frir au public dans l'ouvrage que je vous an-  
 nonce. Je soupçonne l'un des quatre Interlo-  
 cuteurs d'être M. de Pelisseri lui-même , qui  
 se sera représenté sous le personnage du Cos-  
 mopolite. Ce titre ne paroît cependant pas  
 lui convenir , puisqu'il annonce qu'il a ré-  
 sisté constamment aux propositions du Ministère  
 Anglois qui cherchoit à se l'attacher. Ce pa-  
 triotisme est certainement rare & estimable.  
 Le même sentiment a engagé M. de P. à ré-  
 fléchir sur les moyens que la France peut em-  
 ployer pour humilier la Nation sa rivale. Voici  
 l'un de ceux qu'il propose. Supposons une  
 opération qui n'est pas impossible . . . un troc  
 entre la France & le Portugal , de la Guyane  
 en Amérique contre les Isles Maderes de l'O-  
 céan. . . « L'Espagne possède les Isles Cana-  
 » ries ; & ces Isles courent à-peu-près Nord  
 » & Sud avec les Maderes à cent lieues de  
 » distance les unes des autres. . . C'est de ces  
 » Isles Canaries & de Maderes que je veux  
 » faire sortir tous les armemens qui doivent  
 » tomber à l'improviste sur l'Angleterre. — De  
 » la Havanne sortiront ceux qui iront sacca-  
 » ger toutes les pêcheries de Terre-Neuve,  
 » du Golfe St. Laurent , &c. — De Toulon  
 » ceux qui attaqueront Minorque ou Port-Ma-  
 » hon ; & de Cadix & de Carthagene , ceux  
 » qui bloqueront Gibraltar quand l'Espagne  
 » en fera le siege par terre. Toutes ces opé-  
 » rations doivent s'exécuter à jour marqué au



» plus tard dans une même quinzaine. . . .  
 » Dans deux ans de silence & de préparatifs,  
 » j'aurai réuni aux Canaries & aux Maderes  
 » douze à treize mille hommes de troupes ré-  
 » glées de chaque côté ; deux escadres de  
 » quinze à vingt vaisseaux de ligne tous armés,  
 » tous les équipages & trains d'artillerie né-  
 » cessaires dans les campemens & dans les sie-  
 » ges. . . . Et à jour marqué, je veux faire  
 » prendre le large à tous ces préparatifs pour  
 » venir faire descente en Angleterre ; la France  
 » du côté de Portsmouth, & l'Espagne au  
 » Nord de Bristol. » Voilà, en gros, le pro-  
 » jet d'une expédition dont M. de Pelissieri cher-  
 » che, en entrant dans tous les détails, à dé-  
 » montrer la possibilité & la réussite. Il suit les  
 » progrès de cette invasion jusqu'à l'entière dé-  
 » vastation de la Grande-Bretagne. « L'Isle de  
 » l'Angleterre ensuite ainsi dévastée & isolée  
 » de ses Colonies & de l'Isle d'Irlande, on la  
 » rendra à son Souverain excepté le Port de  
 » Douvres & trois milles à la ronde, que la  
 » France gardera en toute souveraineté. »

Je passe aux opérations de finance de M. de P.  
 M. de P. ayant considéré *que tout crédit ;*  
*toute constitution est un impôt ; qu'en conséquen-*  
*ce, quand un Gouvernement fait usage de son*  
*crédit, il met une imposition sur ses sujets...*  
*que quand il se soumet à des constitutions, il en*  
*est de même, a cru pouvoir proposer un sys-*  
*tème de billets d'Etat, qu'il a présenté à*  
 M. l'Abbé Terray en 1770. Ces billets ne de-  
 voient être regardés que comme une monnoie de  
 plus que le Gouvernement versoit dans la circula-

sion publique. . . Effets qui ne devoient causer aucune inquiétude à ceux qui les auroient entre les mains , puisqu'ils étoient sans remboursement , & ne devoient s'acquitter que par leur seule & personnelle décomposition. . . ces effets étoient comparables à des billets & lettres de change qui ne sont point échus & qu'on peut convertir en argent , moyennant une perte de 152 pr o/o par mois. Ces billets devoient être de 100, 200 ou 300 liv. remplis de l'ordre de celui à qui l'Etat pouvoit devoir. . . celui-ci les auroit donnés en paiement en les endossant & bonifiant à celui qui les recevoit 152 pr o/o en soustraction , & 152 pr. o/o en comptant , ce qui établissoit 1 pr. o/o de perte sur chaque 100 liv. tous les trois mois , ou à chaque dix endossements remplis , les billets devoient être renouvelés & le dernier porteur d'ordre déposoit au Bureau de renouvellement les dix fois dix sols , ou les dix fois 152 pr. o/o qu'il avoit reçus en comptant , & on lui remettoit un nouveau billet à son ordre de 95 liv. si l'ancien étoit en principal de 100 , de sorte que successivement les billets s'éteignoient d'eux-mêmes. Il vous est aisé de voir combien cette opération appuyée d'une autorité rigoureuse auroit été avantageuse au Gouvernement. L'un des Interlocuteurs la trouve un peu Cartouchienne. M. de R. la défend de son mieux ; ce qu'il dit de plus solide à ce sujet est , que le Ministère , après avoir rejeté ses idées , en a adopté de plus onéreuses encore au peuple ; mais ses Lecteurs ne sont pas bien pénétrés de la force des raisons par lesquelles il cherche à détruire les

objections qu'il a créées lui-même contre son projet..... Quant à l'extension qu'il lui donne, écoutez le Cosmopolite. « Le système prend les finances de l'Etat dans la position où les avoit laissées M. de l'Averdi; en conséquence le Sr. de Pelisseri proposoit au Ministere de créer en six ans de temps, pour onze à douze cens millions de ses billets, & de les faire servir à rembourser tous les arrérages de ses finances, la créance de la Compagnie des Indes, & de payer en ces mêmes billets pour cent millions de livres des constitutions extraordinaires de l'année, sur les finances de l'Etat. » Avec ses billets, notre auteur fait une infinité d'autres choses, il rachete de tous les particuliers, corps & communauté du Royaume, toutes les charges, taxes, impositions & servitudes quelconques sur toutes les Terres & Maisons de toute la France. . . Ce qui forme un objet de 4,297,219,800 liv. de dépense extraordinaire.

Tranquillisez-vous, Monsieur, sur les suites de ce système, M. de Pelisseri ne conseille pas à notre Gouvernement de l'adopter en ce moment : d'autres temps d'autres moyens : avant l'établissement de ses billets-monnoies, il faut administrer des remèdes préparatoires. Il s'agit de la fameuse Caisse nationale. « C'est une combinaison unique; . . . c'est un établissement qui doit liquider par sous & deniers, toutes les dettes quelconques de la France; qui doit simplifier la régie de ses finances . . . qui doit supprimer nombre de ses impositions . . . ranger les constitutions ac-

» tives & viageres de l'Etat au denier d'in-  
 » térêt de celles de ses rivaux . . . diminuer  
 » les dépenses & les frais de comptabilité . . .  
 » liquider la finance & le cautionnement de  
 » toutes les charges , offices ou recettes par-  
 » ticulieres de l'administration générale du  
 » Royaume . . . enfin fonder une caisse publi-  
 » que qui escomptera à trois pr. o/o tous les  
 » bons effets actifs de l'Etat & du commerce .  
 La caisse nationale qui produira tous ces effets  
 prodigieux ne sera formée d'aucun fonds en  
 comptant , par appel de finance , par action ni  
 par billet . « De deux maux , dit notre Cof-  
 » mopolite , il faut éviter le pire . . . le pire  
 » pour les créanciers de l'Etat seroit de tout  
 » perdre . . . Puisque c'est la dette nationale ,  
 » ( en propriété au plus à deux ou trois cent  
 » mille particuliers ) qui est la cause de la cherté  
 » de toutes les impositions & de la ruine des  
 » peuples , il faut donner une fin à cette énor-  
 » me dette . . . l'établissement de la caisse na-  
 » tionale est le seul moyen convenable . . .  
 » ladite caisse , par le secours d'une loterie  
 » en viager , s'appropriant la dette de l'Etat  
 » pour trois milliards à trois milliards & de-  
 » mi , sous la constitution annuelle pendant  
 » quarante ans de la part des finances , de sep-  
 » tante-cinq à quatre-vingt millions de rente . . . &  
 » cette même caisse se chargeant de payer à  
 » tous les créanciers de l'Etat , leur vie du-  
 » rant , la rente des lots que leurs billets auront  
 » gagnés , avec demi pour cent d'accroisse-  
 » ment annuel sur le capital de ladite rente ,  
 » tout le temps qu'ils en jouiront . . . ce qui



procurerait dans l'espace de quarante ans, un accroissement viager de dix-neuf  $1\frac{1}{2}$  pour 100 & sur mille livrés de pension viagère, 192 livrés dix sous d'augmentation. . . . Les trois milliards ou trois milliards & demi dont se charge la caisse nationale (à quatre  $1\frac{1}{2}$  pr. 100... les constitutions actives, & neuf  $1\frac{1}{2}$  pr. 100 les viagères) coûtent actuellement à la France 150 millions au moins toutes les années. . . . Par cette opération, le Ministère n'en déboursera plus que septante-cinq à trente millions, ce qui laissera en économie septante à septante-cinq millions — additionnez à ces septante ou septante-cinq millions, l'économie qu'on réalisera encore dans la suppression des gages & dépenses comptables, en payeurs & contrôleurs des rentes; en Trésoriers, &c. &c. &c. on trouvera que les septante ou septante-cinq millions ci-dessus se monteront de quatre-vingt-cinq à nonante millions. » Voici les motifs de M. de Pelissier pour excuser ce que cette opération forcée pourroit avoir d'odieux dans l'apparence. La dette de l'Etat intéresse au plus 500,000 personnes & la cherté de nos impositions est à la charge de vingt millions de sujets. . . . 500,000 vis-à-vis de vingt millions ne font qu'un quatrième de la population de la France. . . . Si la France n'avoit point de dettes, elle soutiendrait 150 millions de moins de ses sujets; pourquoi perpétuer des impositions d'une application aussi disproportionnée au nombre des contribuables? &c. &c. L'opération en question n'attaque qu'une

» poignée de particuliers ; gens riches ou ai-  
 » sés, pour sauver l'existence des trois quarts  
 » des citoyens qui ne possèdent rien. » Je  
 dois en rester là, Monsieur, je deviens trop  
 long, & il ne me reste plus de place pour  
 vous entretenir des autres idées de cet écri-  
 vain qui a une fécondité incroyable. Quelles  
 qu'elles aient pu paroître au Ministère, il est  
 certain au moins que l'esprit de patriotisme  
 qui les a suggérées mérite des éloges, quoiqu'il  
 n'en soit pas de même des moyens que M. de  
 P. a choisis & sur lesquels il s'est fait illusion  
 lui-même. Il se plaint de la manière dont il  
 a été traité par M. Turgot qui lui a fait  
 renvoyer ses mémoires fort séchement, par  
 M. de la Croix. Il me semble sur l'exposé de  
 M. Pelisseri, que ce n'est pas à l'ex-Ministre  
 auquel il en doit vouloir, mais au Secrétaire  
 à qui cette conduite étoit coutumière. Avant  
 de quitter le café d'Amsterdam, il faut que  
 je vous en offre encore une petite prise : c'est  
 le tableau de notre Ministère des finances de-  
 puis plusieurs regnes. « Le but d'un plan vrai-  
 » ment économique doit être de pourvoir aux  
 » inconvéniens, en diminuant les taxes sur  
 » les sujets... d'assurer le produit des impo-  
 » sitions, en simplifiant les perceptions... de  
 » rendre constamment les citoyens aisés, plus  
 » contribuables que les pauvres.... de con-  
 » server sans cesse ce juste milieu qui expli-  
 » que les droits respectifs du Souverain, &  
 » des sujets. Depuis François Premier, la France  
 » s'est abandonnée à un commerce indécen-  
 » pour les différens emplois de son adminis-

n tration.... Loin d'encourager le service pu-  
 n blic par son désintéressement, son intégrité,  
 n sa justice; elle en a déshonoré l'émulation  
 n par des trafics, des abus, des monopoles....  
 n De cet oubli des vrais principes de l'éco-  
 n nomie législative, s'est établie une vénalité  
 n générale dans toutes les portions du gou-  
 n vernement; tout se vend, tout s'achète au-  
 n jourd'hui en France, le Prince n'est plus le  
 n chef de l'administration; c'est l'intérêt....  
 n les dignités de l'Etat, les charges publiques,  
 n les emplois du Ministère ne sont plus l'ap-  
 n panage de l'homme instruit, du citoyen ap-  
 n pliqué, du sujet fidele;... tout appartient  
 n à l'homme opulent, à l'homme riche, à  
 n l'homme élevé par la fortune;... de cette  
 n soif pour l'argent se sont perpétués des ex-  
 n pédiens destructeurs, de multiplier les char-  
 n ges de l'Etat.... de créer constamment de nou-  
 n velles régies.... d'imaginer sans cesse de  
 n nouveaux impôts.... delà s'est établie dans  
 n l'administration des finances, cette immen-  
 n sité de constitutions, de gagistes & de comp-  
 n tables, qui engloutissent à leurs portions,  
 n la majeure partie des revenus publics & qui  
 n renchérissent toutes les taxes sur les sujets;  
 n de ce défaut de bons principes, s'est per-  
 n pétué l'abus des moyens, & depuis Henri IV,  
 n on est à chercher si la France a fait d'au-  
 n tres métiers dans tous ses besoins, que ce-  
 n lui de créer des rentes, actives ou viage-  
 n res.... de renchérir toutes ses impositions....  
 n d'établir de nouveaux emplois ou de nou-  
 n velles régies : telle a été la marche conf-

» tant de tous ces systèmes des finances ; sys-  
 » tèmes destructeurs , qui ont toujours gou-  
 » verné les affaires de l'Etat avec la même  
 » pusillanimité qu'un ouvrier à la journée re-  
 » gle sa dépense , sans jamais porter dans l'a-  
 » venir , cette prévoyance qui devance les be-  
 » soins & qui donne aux engagements du temps  
 » passé une extinction utile ; c'est par la pra-  
 » tique d'aussi méprisables moyens que sous  
 » Louis XIII , on a considérablement grossi les  
 » revenus de la France ; que Louis XIV a  
 » doublé ceux de son aïeul , & que Louis XV  
 » a augmenté de 250 millions de plus , ceux  
 » de Louis XIV ; au travers de toutes ces gra-  
 » dations exorbitantes dans les revenus pu-  
 » blics , il est à naître depuis Louis XIII ,  
 » qu'aucun des Souverains de cette nation ait  
 » fait rembourser pendant son règne , aucune  
 » des charges de l'Etat , qu'il ait supprimé au-  
 » cune de ses constitutions actives.... tout a  
 » persévéré des uns aux autres , dans les pre-  
 » miers principes.... les dettes se sont sans  
 » cesse accumulées , les mêmes impositions ont  
 » perpétuellement existé , de nouvelles impo-  
 » sitions & de nouvelles dettes ont constam-  
 » ment renchéri les anciennes.... enfin il est  
 » affreux dans une Monarchie aussi ancienne  
 » que celle de la France , que la nation ne  
 » compte que trois vrais administrateurs ; Sully ,  
 » Colbert & Fleury , & que tous ceux qui ont  
 » devancé ou succédé à ces trois Ministres ,  
 » n'aient été que des *Pirrhoniens* , des *Epicu-  
 » riens* , des *Platoniciens* , des *Economistes* , des  
 » *Encyclopédistes* , tous gens d'un cerveau étroit ,



defféché, imbibé de faux principes; tandis que dans cette partie, il ne faut que des hommes sans passion, sans entêtement, sans préventions particulieres, &c. &c.

*De Fontainebleau, le 21 Octobre 1776.*

M. de Clugny est mort vendredi soir; & sera peu regretté, quoiqu'il n'ait point fait de mal. Depuis Colbert, il n'étoit point mort de Contrôleur général en place. C'est toujours un honneur pour la veuve de celui-ci, à laquelle d'ailleurs cela vaudra une pension.

Le nouveau Contrôleur général est M. Taubureau des Reaux, ici-devant Intendant de Province, & depuis Conseiller d'Etat; homme d'une intégrité reconnue. Le Roi lui a adjoint pour la partie des fonds, sous le titre de *Directeur des finances*, M. Necker ancien & fameux banquier, qui a régi la feue Compagnie des Indes, & qui a acquis une autre sorte de célébrité sous le Ministère de M. Turgot, par des écrits sur la Police des bleds dans des principes opposés à ceux des économistes. Le génie bouillant & systématique de M. Necker, peut faire présumer que nous verrons de nouvelles révolutions.

*De Fontainebleau, le 26 Octobre 1776.*

COMME l'ambition l'emporte presque toujours sur la raison, il y avoit plus de six concurrents pour la place périlleuse de Contrôleur général, le Roi a choisi l'homme qui avoit

le moins de protecteurs ou de prôneurs, mais M. Taboureau qui avoit souhaité cette place dans un temps moins désastreux, ne s'en soucioit pas trop aujourd'hui, M. de Vaines, premier Commis du Contrôle & qui a tant fait parler de lui, convoitoit le Contrôle, n'osant se découvrir, il avoit agi auprès de trois à quatre des concurrens pour leur conseiller de n'accepter la place qu'à condition que le Roi s'en réserveroit la partie la plus embarrassante, le *trésor royal* ou les *fonds*, qu'il feroit administrer sous ses ordres par un Directeur, & c'est cette place de Directeur à laquelle le modeste de Vaines bornoit ses vœux pour le moment. M. Taboureau, ayant été choisi, a profité de cette ouverture, mais au lieu de proposer au Roi le donneur de conseil pour adjoint ou Directeur, il lui a proposé M. Necker que S. M. a accepté, séduite par des offres que ce Genevois avoit fait retentir aux oreilles de M. de Maurepas : 10. d'être en état de rétablir en peu de temps, sans secousses violentes & sans oppression, toute la machine des finances, & 20. de fournir sur le champ, 40 millions comptant dont on avoit un pressant besoin pour subvenir au courant. M. Taboureau voyant que M. Necker auroit tout le pénible & le périlleux de la place de Contrôleur général, n'a plus balancé à consentir qu'on le fit Ministre, & comme il n'étoit point du tout économiste & qu'il penchoit au contraire pour le Colbertisme, il a cru faire au mieux de mettre le Panégyriste de Colbert de moitié avec lui. Toutefois les gens d'affaires

res  
plus  
a tr  
trop  
presq  
pour  
le co  
& s'é  
affaire  
nom  
en cel  
sejour  
L'él  
au Cle  
formée  
il tâch  
enter  
d'une to  
encore  
érielles  
ommen  
chambre  
Collegue  
Le pu  
l. de Cl  
des déf  
en enne  
nés lors  
it au re  
auroit  
esté en p  
oi a ouv  
il qui fû  
d'empr  
Tome I

res prétendent que M. Necker ne fera pas plus de miracles que ses prédécesseurs, qu'il a trop de feu, de hardiesse, qu'il est enfin trop *Colbertiste* dans un temps où il ne faut presque plus l'être; mais attendons l'ouvrage pour juger de l'ouvrier. M. Necker a convoité le contrôle dès le commencement du regne & s'étoit à cette fin peu-à-peu défait de ses affaires de banque. Elles sont passées sous le nom de son frère, dont il a changé le nom en celui de *Germany*, parce qu'il a long-temps séjourné en Allemagne.

L'élévation de M. Necker ne fait pas plaisir au Clergé, parce qu'il est de la religion réformée, & que s'il montoit au Ministère, comme il tâchera bien de faire, il seroit homme à tenter le grand-œuvre tant de fois projeté, d'une tolérance absolue. Comme on n'a point encore eu de réformé dans les places ministérielles ni aux conseils, on ne sait trop comment il fera son serment d'usage à la chambre des Comptes, ni ce que diront ses collègues, tous catholiques de fait & de droit. Le public fait le procès à la mémoire de M. de Clugny & ne doute nullement des vices & des défauts que le Comte d'Estaing, son ancien ennemi, lui avoit publiquement reprochés lors de sa nomination au contrôle. On est au reste forcé de convenir que le défunt n'auroit rien fait de bon ni de bien s'il fût resté en place. Dans son porte-feuille que le roi a ouvert, il ne s'est trouvé aucun travail qui fût marqué au coin du génie. Un projet d'emprunt de 40 millions sur les Fermiers

généraux ; un tripot de quelques millions sur les *rescriptions* des fermes , un autre relativement aux loteries , voilà tout.

M. de Vaines piqué d'avoir été pris pour dupe & ne voulant pas travailler sous M. Necker demande sa retraite. Peut-être espere-t-il encore qu'on le consolera ; il a pourtant déjà bien des motifs de consolation par plus d'une belle & bonne place.

Les ennemis du Comte de St. Germain se couchent chaque soir avec l'espérance de le savoir congédié le matin. Cela pourroit arriver , mais si le successeur qu'il a adopté , le Prince de Montbarrey , tient bon , comme il est pénétré des mêmes principes , les mécontents n'y gagneront rien. M. de Sartine ne cesse point de réparer & d'augmenter considérablement la marine.

Les Etats de Bretagne depuis quelque temps assemblés , ont été jusqu'à ce moment assez agités , & vous n'en devineriez pas la cause , la voici. Le Gouvernement a , par des vues d'économie , jugé à propos de borner le nombre des couverts aux tables des officiers des Etats ; les nobles de la Province ont beaucoup murmuré , parce que c'est un des points qui dans ces augustes assemblées les intéresse le plus. On a crié hautement qu'on payoit pour manger , qu'ainsi tout le monde devoit être servi , & ces discussions arrêtent la décision d'affaires vraiment importantes.



*De Paris , le 30 Octobre 1776.*

On ne peut se rappeler sans frémir , l'atroce condamnation du Chevalier la Barre. Les gens sensés croient nos têtes à perruques capables d'un second crime de cette nature , & tremblent pour deux Officiers d'un régiment en garnison à Metz qui sont décrétés par le Parlement de cette ville. Ces deux Officiers faisoient souvent des parties avec une femme sur laquelle un Chanoine de la Métropole avoit des vues charnelles. Le Prêtre , en bon , honnête & digne Ecclésiastique , a dénoncé au Parlement les deux rivaux dont il vouloit se défaire ; il les a peints comme des impies , sacrileges , blasphémateurs , qui avoient troublé l'une des processions du Jubilé , & avoient insulté à la sainte Religion , en faisant des mines & tenant des discours indécens pendant qu'elle passoit. Vous voyez combien il y a de ressemblance entre cette histoire & celle du malheureux la Barre : puisse ma patrie ne pas se souiller à cette occasion d'une nouvelle iniquité !

L'un de ces jours l'histoire de la scène françoise a été enrichie d'une anecdote qui est assez plaisante pour vous être rapportée. On avoit annoncé le *Tartuffe*. Le plaisir de voir Moliere & de le voir joué au moins passablement , m'avoit attiré à ce spectacle. Je devois croire que mon espoir ne seroit pas déçu , puisque le Roi en réprimandant , il y a quelque temps , les Comédiens , de ce qu'ils paroissent médaigner Moliere , & de ce qu'ils représentoient rarement ses pieces , leur a enjoint d'en

donner deux par semaine , & de les faire jouer par les premiers acteurs. Dégouté de voir notre grand homme défiguré par de misérables histrions , des doubles au-dessous du médiocre , je n'avois pas vu le *Tartuffe* depuis plusieurs années , & je me préparois à jouir pleinement de cet ouvrage inimitable. J'avois oublié que les comédiens étoient à la Cour , & qu'il ne restoit de la troupe à Paris , que les acteurs à l'essai & à la pension. J'arrive & je trouve , pour me servir de l'expression des coulisses , la comédie en robe de chambre. Toute l'assemblée étoit de mauvaise humeur ; Mlle. Luzzi seule qui nous étoit restée par hasard , soutenoit l'attention des spectateurs : on attendoit toujours le troisieme acte , & on espéroit voir Auger dans le personnage du Tartuffe. D'Alainval paroît : c'est un comédien très-médiocre qui n'a été admis dans la troupe que parce qu'il est frere de M. Saussaie , ci-devant premier Secrétaire de M. le Duc d'Aiguillon , & maintenant receveur du bureau général de la loterie royale. Ce sont les fils de Canavas , musicien du Roi , de braves & d'honnêtes gens , très-estimables : mais que fait la probité sur le théâtre , & sur-tout pour le rôle de Tartuffe ? D'Alainval a essuyé toute l'humeur du public qui se contenoit avec peine depuis une heure. Voilà la premiere fois que j'ai entendu siffler bien distinctement dans le parterre depuis l'établissement de la nouvelle police des spectacles. Enfin , au bout d'un quart d'heure d'Alainval fut écouté ; mais il lui fallut une fermeté inébranlable pour continuer son rôle , malgré les

huées qui se renouvelloient à tout instant. Je ne fais comment il put y tenir lorsqu'il eut prononcé ce vers :

La vérité, mon frere, est que je ne vaux rien.

Les pieds, les mains, les cannes, les voix, tout dut lui faire connoître que c'étoit ainsi qu'on pensoit sur son compte. Le brouhaha ne finissoit pas ; d'Alainval attendit avec constance qu'on le laissât parler, & il reprit la tirade avec le plus grand sang froid. Cela a bien été jusqu'à ce autre trait :

Je vois qu'il faudra que je sorte ;

Mille exclamations, des *oui* répétés dans tous les coins de la salle me faisoient souffrir pour le pauvre acteur, mais j'étois trop bon. Il sourit cela sans se déconcerter, il alla son train, & son courage ne se démentit point jusqu'à la fin de la piece.

J'ai oublié de vous raconter une aventure qui arriva dernièrement à M. de Beaumarchais au sortir du spectacle, & qui ajoute quelques coups de pinceau au portrait de l'homme. Si vous êtes venu à Paris, un homme habillé à la livrée de Montmorenci, & que pour cette raison on appelle *Luxembourg*, aura d'une voix de tonnerre appelé vos gens en vous voyant descendre de la comédie, & d'une voix un peu plus radoucie vous aura prévenu de l'arrivée de votre voiture, quand elle aura paru devant la porte. *Luxembourg* veut faire paroître de l'esprit, & cela est assez naturel à un homme qui parle en public. Après avoir exercé ses fonctions avec un zele particulier vis-à-vis

de M. de Beaumarchais, & en le conduisant jusqu'à son carrosse. — Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas encore eu l'occasion de vous faire mon compliment, je vous prie de le recevoir : — Et quel compliment as-tu à me faire, répond Beaumarchais ? — Monsieur, j'ai pris la part la plus vive à la justice qu'on vous a rendue &..... enfin, Monsieur, je suis, avec tous les honnêtes gens, fort aise qu'on vous ait déblâmé ; — Ah, c'est-à-dire, qu'auparavant tu m'aurois refusé l'honneur de ta compagnie ? — Je ne dis pas cela, Monsieur, mais.... après quelques propos qui avoient réuni autour des interlocuteurs un grand concours de curieux, M. de Beaumarchais donne un louis à Luxembourg, en lui disant : Mon cher, nous nous reverrons, je te ferai plus riche une autre fois, cependant je te veux trop de bien pour te donner jamais jusqu'à quinze louis, car cela te pourroit porter malheur ; & les spectateurs d'applaudir, & M. de Beaumarchais de s'en aller enchanté, ravi de son aventure. Vous vous rappelez que quinze louis ont allumé l'incendie, lors de l'affaire de Beaumarchais & de Goëzman, mais vous ne savez peut-être pas, & l'apprendrez avec plaisir, que cet ex-Magistrat a été déblâmé aussi, & que tout fait présumer qu'il n'étoit point coupable.

Tous les étrangers qui viennent ici, ne voient pas avec les mêmes yeux, les beautés qui en sont l'objet de leurs spéculations. Un prince souverain d'Allemagne faisoit une pension de six mille livres à une Demoiselle le Clerc, qu'il avoit honorée de sa couche ;



le paiement a été interrompu par la mort du Prince, & la Demoiselle a essayé d'en obtenir la continuation, d'un bien aimable neveu qui se trouve à Paris; n'ayant pu réussir à lui faire entendre à demi mot ce qu'elle desiroit, elle s'est avisée d'employer près de ce jeune & digne Prince un de ces entremetteurs dont les étrangers à leur arrivée ont bientôt autour d'eux une Cour nombreuse. *Mon Prince*, lui dit le négociateur, après avoir fait l'éloge de Mlle. le Clerc, *elle mérite que la pension que vous savez, lui soit continuée, & elle vous promet en reconnaissance de cette faveur, de fermer sa porte à tout le monde...* Vous avouerez, Monsieur, que c'étoit un marché d'or; eh bien, le Prince ne s'est pas laissé tenter. *Qu'on ne m'en parle plus*, a-t-il répondu, & que Mlle. le Clerc ouvre, tant qu'elle le voudra, sa porte.

La nouvelle tragédie de M. le Fevre, intitulée *Zuma*, donnée à Fontainebleau, est tombée autant qu'une piece peut tomber à la Cour, & l'*Avare fastueux* de Goldoni a été retardé à cause de la maladie de Préville. La presse vient de mettre au jour une petite brochure, intitulée : *Héliogabale & Alexandre Sévere, histoires Romaines, précédées d'une explication de quelques antiquités Romaines, dédiées à Monsieur, frère du Roi*, par M. Mayer 1777. L'auteur de ce petit ouvrage qui présente peu d'intérêt à tous ceux qui connoissent l'histoire Romaine, n'a eu, selon les apparences, d'autre objet que de faire sa cour au jeune Prince qui en a reçu l'hommage. En effet,

ces deux histoires ne doivent être regardées que comme deux chapitres d'un abrégé de celle des Empereurs de Rome , & tout le monde fera le parallele des vertus d'Alexandre Sévere , & de celles qu'on admire dans l'auguste frere de notre Monarque. On apercevra également quelques allusions , quelques traits de critique relatifs aux mœurs de ce siecle , qui se trouvent semés dans l'histoire d'Héliogabale. Voici comme M. Mayer débute. « Macrin régnoit , ce gladiateur qu'on » avoit vu dans l'amphithéâtre , jadis armurier , avoit dû la protection de Caracalla » à Nonnica Celsa sa femme. Les fortunes les » plus rapides sont l'ouvrage des maîtresses des » Rois ; Caracalla fut puni par l'ingrat même » qu'il élevoit , d'avoir fait servir les dignités destinées au mérite , de récompense à » ses passions. » Macrin , assassin de Caracalla , fut après un regne odieux massacré lui-même & remplacé par Héliogabale qui , sous les dehors les plus séduisans , cacha l'ame la plus noire & la plus vile. Vous savez qu'il a été surnommé *le mari de toutes les femmes & la femme de tous les maris*. » Le cours de ses » impudicités n'étoit interrompu que par des » cruautés & des folies. Ses divertissemens » même étoient funestes ; il faisoit quelquefois jeter du haut d'une galerie une si » grande quantité de fleurs sur les sénateurs » qui alloient lui faire la cour , que plusieurs » en étoient étouffés. Il passoit les jours à conduire des chariots , à l'exemple de Néron. » C'étoit en la présence du préfet du pré-

» toire, de Mœsa, de Samie & de ses épou-  
 » ses qu'il montrait son adresse dans un exer-  
 » cice qui l'exposoit à la risée publique. »  
 Cet Empereur fut le premier qui osa intro-  
 duire des femmes dans le Sénat; sa mere &  
 son aieule prirent place dans cette assemblée  
 pour lors si différente de ce qu'elle avoit été.  
 » Héliogabale se mit à la tête d'un autre Sé-  
 » nat composé de Dames qui s'assemblerent  
 » au Mont Quirinal dans un palais destiné à  
 » cet usage. On agitoit dans ce grave tribu-  
 » nal les causes des Dames, les modes, les  
 » préséances, les manieres de se coëffer, les  
 » habits qui convenoient à chaque condition,  
 » les étoffes, les couleurs; les Dames qui  
 » avoient le droit d'aller en chaise ou en li-  
 » tiere, à cheval ou sur un âne; auxquelles  
 » il appartenoit de porter de la dorure, des  
 » diamans, des pierreries; telles étoient les  
 » causes évoquées devant ce Sénat. Il s'y ren-  
 » doit des arrêts sur les atours, les parures,  
 » les chaufsuës. Il s'y donnoit plus de Sena-  
 » tus-Consulte que s'il se fût agi des plus  
 » grands intérêts de l'Empire. » Après qu'Hé-  
 » liogabale eut subi la destinée des tyrans de  
 son espece, l'Empire fut confié, selon les vœux  
 de toute la nation, au vertueux Alexandre,  
 âgé de treize ans. Je n'extrairai de son his-  
 toire que le trait d'un courtisan qui a eu un  
 grand nombre d'imitateurs dont à notre honte  
 le sort a été bien différent. C'étoit un de ces  
 hommes adroits qui reçoivent de l'argent &  
 des présens pour des services qu'ils promettent  
 de rendre & qu'ils ne rendent point. « Il s'étoit

» si bien mis dans l'esprit de l'Empereur qu'il  
 » en étoit devenu le favori. Alexandre étoit  
 » vertueux. Sa confiance pouvoit être aveu-  
 » gle, mais la probité étoit éclairée. Il n'eut  
 » jamais la foiblesse d'excuser les défauts de  
 » ses amis. Il soupçonna ce trafic. Il ordonna  
 » à une personne qui lui demandoit une grace,  
 » de s'adresser à Turinus & de venir ensuite  
 » lui rendre compte de ce qui se passeroit.  
 » Turinus se chargea du succès; en même  
 » temps il fit sentir qu'il n'employoit pas son  
 » secours gratuitement: on lui promit de l'ar-  
 » gent. Le marché fut conclu devant témoins.  
 » L'Empereur n'ayant pas besoin d'une plus  
 » grande preuve contre Turinus, accorda la  
 » grace qu'on lui demandoit. Ce courtisan s'en  
 » attribua le mérite; il exigea la somme pro-  
 » mise. Alexandre se fit dénoncer. Il fut con-  
 » vaincu d'avoir exigé de grosses sommes, de  
 » ceux qui avoient obtenu des charges, des  
 » grâces, des emplois. Il fut attaché à un  
 » poteau autour duquel on alluma du foin  
 » & du bois verd, qui firent une épaisse fu-  
 » mée dont Turinus fut étouffé, pendant qu'un  
 » hérault crioit que *le vendeur de fumée étoit*  
 » *puni par la fumée.* » Voilà encore un titre  
 pour l'ancienneté du calembour & la noblesse  
 de son origine. Je fais qu'il date de plus  
 loin & probablement de la formation même  
 des langues, mais vous avouerez qu'il est assez  
 étrange de le voir employé en semblable cir-  
 constance. Au reste, l'Ecriture sainte même  
 en fournit plus d'un exemple.

La lecture d'un petit ouvrage que M. Fer-



rand Dupuy, Conseiller de confiance de la maison souveraine de Nassau, vient de publier sur la Corse, vous fera regretter qu'il se soit borné à une esquisse décharnée. Voici le titre qu'il lui a donné, & qu'il paroît bien en état de remplir quand il voudra s'en donner la peine. *Essai chronologique, historique & politique sur l'isle de Corse, avec des notes importantes sur les droits de la France, relativement à cette possession, presque aussi anciens que la monarchie, ensemble l'origine de ces peuples, leurs mœurs, leurs caractères, la description de son sol & ses différentes révolutions jusqu'à sa réduction aux armes du Roi.* Je suis trop bon François pour ne pas répéter avec M. Dupuy, que ma patrie a sur cette île les droits les plus anciens & les plus incontestables. Il suffit de remonter à l'époque de la conquête de l'Italie par Charlemagne. Ademar son parent, auquel il avoit donné le gouvernement de Gènes, mourut dans l'isle de Corse, après l'avoir conquise sur les Sarrafins. Elle resta alors incorporée avec le gouvernement de Gènes qui, à la mort de Charlemagne, demeura sous la domination de la France avec l'isle de Corse, &c. &c. Ecoutez comme M. Dupuy termine son ouvrage, il monte sur le trépied, & inspiré par la colonie Grecque qui se trouve dans cette contrée, il s'écrie : « Cette » île qui n'a qu'un insecte de redoutable, » qui laisse à l'Afrique ses lions, ses tigres, » ses monstres & tous ces fléaux qui épouvan- » tent l'humanité ; qui est placée sous un ciel » constamment heureux, est faite pour deve-

» nîr le pays d'un peuple laborieux, qui cul-  
 » tivant les arts, & les trésors que la nature  
 » a enfouis dans son sein, portant par-tout  
 » la fertilité, l'abondance, mere de l'indus-  
 » trie & du travail..... fortira bientôt de  
 » cet engourdissement, où regne encore une  
 » indolence qui étoit une suite du désespoir;  
 » alors les sciences, les arts errans & fugitifs  
 » de la Grece, opprimée depuis sa désolation  
 » sous le joug tyrannique de l'Alcoran, vien-  
 » dront en foule se fixer dans ce climat heu-  
 » reux! le sage, le philosophe y vivifieront  
 » cet esprit & cette lumiere du divin Homere.  
 » La Corse deviendra une nouvelle Grece  
 » émule de Sparte & d'Athenes, le séjour des  
 » muses & l'école des vertus. » Quelques usa-  
 ges des Corfes rapportés par M. Dupuy peu-  
 vent nous faire croire que cette époque est  
 encore éloignée; je vous en citerai cependant  
 deux qui, s'ils étoient dépouillés de toute su-  
 perstition, seroient assez raisonnables, & vau-  
 droient bien les sottises coutumes de beaucoup  
 de nations civilisées. Lorsqu'un habitant est  
 mort, les femmes de ses parens & de ses voi-  
 sins viennent l'examiner, lui parler & enfin  
 le pincnt, le mordent, font mille cris; sou-  
 vent le tirent de dessus la paillasse, le met-  
 tent dans une couverture, le secouent & l'a-  
 gitent violemment, &c. &c. On retrouve le  
 même usage à peu près chez quelques peu-  
 ples de l'Afrique : ceux-ci en donnent pour  
 raison que, souvent il a sauvé la vie à de  
 prétendus morts qui n'étoient que tombés en  
 léthargie, & que ce cérémonial a rappelés à

l'existence. Je ne fais pourquoi M. Dupuy ne veut pas supposer aux Corfes un motif aussi raisonnable pour une semblable pratique. Une coutume des Corfes dont on retrouve quelques foibles traces parmi nous , c'est qu'une fille en se mariant , doit réparer vis-à-vis de ses compagnes le tort qu'elle leur a fait par la préférence du choix. Elle leur passe à chacune une petite rétribution en argent , & c'est la dépense la plus forte de la noce.

La renommée a sans doute porté dans le temps jusqu'à vous , Monsieur , l'Histoire de l'Esprit de la rue *Croix des petits champs*. Il a fait successivement la matiere des raisonnemens profonds de nos Dissertateurs Parisiens , & des Vaudevilles qu'on a chantés dans les rues. Vous aurez su que le luthier Louyet , chez lequel cet Esprit avoit établi son gîte , trouvoit à chaque instant ses meubles & ses ustensiles dérangés , & son souper même transporté d'une armoire bien fermée au milieu de la chambre : ces prodiges s'exécutoient en présence de tout le monde ; l'Esprit qui n'étoit rien moins que malfaisant , a fait la fortune de ce Luthier , en attirant chez lui une affluence de curieux , ce qui n'étoit pas le moins merveilleux de l'affaire. J'y ai été moi-même , assez assidu , je n'ai pas vu les miracles , mais les gens qui y étoient avec moi voyoient , ainsi il falloit bien que je crusse malgré moi. Cependant tout a cessé au premier mot de la Police , à qui ce manège a déplu. Ce remède fera , selon les apparences , employé aussi efficacement contre les désordres que cause dans l'église de

St. Sulpice un lievre possédé du malin esprit, contre lequel tous les exorcismes échouent. Les prêtres de cette Paroisse y perdent leur latin, & le maudit lievre casse & brise tout. Je ne fais s'il existe réellement, ou s'il est le prétexte de quelque manœuvre intéressée; mais ce qu'il y a de certain, c'est que pour me servir des mêmes expressions que la bonne dévote de qui je tiens cette anecdote, je vous le ferai dire par ceux qui l'ont vu; ma dévote a ajouté que les témoins étoient au nombre de deux mille.

Un nouveau Journal s'élève encore sous les auspices de *Monsieur*, frere du Roi. Il sera divisé en deux parties. La premiere renfermera l'extrait des anciens Journaux, & la seconde aura pour objet les ouvrages modernes & les jugemens qu'en portent les Journaux actuels. Cette derniere partie se trouvera en concurrence avec l'*Esprit des Journaux*, & rentrera ainsi un peu dans le plan d'un ouvrage périodique dont on s'entretient ici, je veux parler d'un *Journal Universel*, que M. Linguet se propose d'exécuter, si l'on doit s'en rapporter aux bruits, qui annoncent du moins combien on le desire.

Voici une chanson du grand chansonnier de la Cour, M. de Buffy, en l'honneur de la chasteté de Mlle. Duparc, l'une de nos plus jolies Courtisannes.

*Air de la Romance du Barbier de Séville.*

Sur un vélin aussi blanc que l'albâtre,  
Belle Duparc, vous laissez à huis-clos



Passer un acte à ce fin M. Clos (\*),  
 Bailleur de fonds, il a le privilège.

L'Acte est-il bon, fait par un seul notaire?

Ah! croyez-moi, prenez vos sûretés;  
 Comparez, de peur de nullités  
 Pardevant Clos assisté d'un confrere.

Soyez au guet, s'il quitte une Minute,

Au jeune Clerc il faudra la donner

Pour l'expédier & collationner;

C'est là son fait: Clos garde la Minute,

Ce M. Clos est, dit-on, un des Aigles,

Mais quoiqu'il dresse assez bien l'instrument,

Confiez-moi votre Pièce un moment,

Cela se peut sans déranger les règles.

Je suis ami de la vérité nue,

Clos ne veut pas que l'on se mette en frais;

Il vous souvient que pour vos intérêts

Il n'est pas temps encor qu'on *insinue*.

De l'Acte enfin aucun n'a connoissance,

Jusqu'à présent on n'a pu Contrôler;

Par représaille est-il bien de voler

Des droits acquis à la haute finance?

Le vrai mérite de cette chanson est de présenter, employés avec assez d'art, les mots techniques de la jurisprudence qui ont pu prêter à l'équivoque.

---

(\*) Notaire, très-épicurien, grand amateur des belles; le conseil, l'ami, le consolateur des impures; d'ailleurs, riche comme il faut l'être pour soutenir l'éclat de qualités aussi respectables.

*De Paris, le 2 Novembre 1776.*

JE vais, Monsieur, pour vous mettre au courant de nos productions littéraires, achever de jeter un coup-d'œil rapide sur quelques ouvrages qui ne vous sont point encore connus. Je commence par les Recueils récemment publiés de Lettres que vous ne lirez probablement jamais ; ce sont celles des Missionnaires de la Compagnie de Jesus. Elles offrent cependant quelques traits curieux. Voulez-vous connoître le costume de l'Empereur de la Chine ? Lorsqu'il reçut le P. Benoit, il étoit assis les jambes croisées à la Tartare, au milieu d'une estrade élevée de deux pieds ; à ses côtés étoient de petites tables de huit à dix pouces de haut, sur lesquelles étoient des pinceaux, de l'encre rouge & de la noire, des écritoirs, différens papiers écrits & quelques volumes de livres. Sa robe étoit d'un damas à fond jaune chamarré de dragons à cinq ongles, & doublée d'une fourrure très-précieuse. Ces dragons à cinq ongles sont pour les Empereurs de la Chine, ce que sont les fleurs de lis pour nos Rois. Si d'autres que l'Empereur emploient quelquefois ces dragons en broderies, en peinture ou en relief ; alors ces dragons ne doivent avoir que quatre ongles. L'habit de dessus étoit à fond violet & descendoit tout autour du corps jusque sur l'estrade & couvroit toute la robe. Le bonnet qu'il portoit, étoit d'une fourrure noire avec une perle au sommet. Un privilege assez singulier

& qui paroît réservé aux fils de l'Empereur de la Chine, c'est de rester en classe jusqu'à l'âge le plus avancé, tant que leur pere existe. L'espece de captivité dans laquelle les tiennent ces études forcées, doit nécessairement s'opposer à leurs progrès. Le P. Benoît écrit qu'il a été témoin qu'à certains jours de réjouissance, l'Empereur, du lieu même du spectacle auquel il assistoit, faisoit venir un ou deux de ses fils, qui eux-mêmes avoient les leurs en classe, leur donnoit le sujet d'une Piece d'éloquence, qu'il leur faisoit composer dans une chambre voisine, & ne leur accordoit le plaisir de jouir du spectacle, qu'après avoir été content de leur composition. Plusieurs de ces Princes avoient passé l'âge de trente ans.

Un ouvrage intitulé : *Anecdotes des beaux Arts*, en renferme d'assez curieuses : « Isabelle, fille du Comte de Glocester, & veuve du fameux Warwick, voulut que sa statue, qui devoit être placée sur son tombeau, fût exactement nue : ce qu'on regarda du temps de cette Princesse comme une grande preuve d'humilité. » Une façon de penser bien différente nous a privés d'une grande quantité de précieux monumens des arts. Les Princes qui se livrent à la grande dévotion n'y joignent pas toujours le goût & les lumieres de la fameuse Christine. On lui représentoit l'indécence des nudités qu'offroient quelques-uns des tableaux & des statues qui ornoient son palais. *C'est l'art seul que je considere*, répondoit-elle. Un des Princes de la maison Pam-

phili voulant se faire Jésuite, crut devoir à la religion chrétienne le sacrifice des morceaux curieux de sa collection qui pouvoient faire naître des idées trop matérielles. Il fit faire des draperies de plâtre & de ciment aux statues qu'il trouvoit trop immodestes & ses tableaux, une Vénus entr'autres, de Carrache, furent barbouillés pour même raison. Son austérité se relâcha au bout de quelque temps ; « l'envie » lui prit de rétablir le désordre occasionné » par son zèle peu réfléchi, mais les ouvriers » l'avoient si bien secondé, que le mortier » & le ciment ne tomberent qu'avec beau- » coup de peines, en sorte que la plupart » des tableaux & des antiques restèrent hor- » riblement défigurés. » C'est ainsi qu'un de nos Princes, aveuglé par une dévotion mal entendue, fit mutiler des tableaux de la plus grande rareté ; la Leda & l'Io du Corregge qui sont maintenant les plus beaux ornemens de la riche galerie de Sanssouci. Ils furent coupés en pieces & entièrement repeints. On doit leur rétablissement au pinceau de Coppel & de Delien, & au prodigieux degré de perfection auquel les François ont poussé en ce siècle l'art de la restauration des tableaux. Il eût été sans doute inconcevable pour nos ancêtres, qu'on pût transporter d'une toile à l'autre, d'une planche, d'une table de cuivre, d'un mur même & d'un plafond, sur une toile la peinture la plus ancienne, sans y causer la moindre altération, & c'est ce qui s'exécute tous les jours sous nos yeux.

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt un



Ouvrage , dont la continuation fera une des parties les plus curieuses de notre Histoire. Ce sont des *Essais historiques sur les modes & le costume en France*. Il n'en paroît qu'un volume où l'on traite seulement *des cheveux , de la barbe & des perruques*. Vous y verrez les différentes manières dont nos ancêtres se sont ajustés à cet égard , les contradictions qu'ont éprouvées dans leur établissement les modes qui se sont variées à l'infini dans les coëffures , & la part que la Religion ou du moins ses Ministres y ont prise. La mode des plumes étoit régnante dans le sixieme siecle. Il faut le présumer en considérant une médaille du Roi Childébert qui semble indiquer « que les Princes » s'aviserent de garnir leurs têtes avec les plu- » mes les plus belles ; ils ne les dispoient » point en forme d'aigrettes ou de panache , » mais ils les plaçoient dans le même ordre » qu'elles se trouvent naturellement sur les » oiseaux. Il étoit beau sans doute que la tête » d'un Prince eut de la ressemblance avec la » queue d'un paon , avec la gorge des pi- » geons. » Je ne puis me dispenser de vous transcrire la description d'une coëffure bien plus grotesque. « Bientôt aux coëffures flot- » tantes , aux coëffures nouées & cordonnées , » aux coëffures enfin ornées de perles , de plu- » mes & des paillettes d'or , succéderent les » coëffures en queue..... Les deux sexes ont » porté des coëffures de cette espece.... Pour » les former , il falloit commencer par séparer » les cheveux en deux portions égales , depuis » le milieu du front jusqu'à la nuque du cou :

» on les couchoit ensuite des deux côtés, la  
 » long des oreilles. Ce premier apprêt étant  
 » achevé, nos ancêtres partageoient les che-  
 » veux par pincées & en composoient une  
 » multitude de petites queues, qu'ils avoient  
 » soin de couvrir avec des rubans : ils réu-  
 » nissoient ensuite un certain nombre de ces  
 » petites queues avec d'autres rubans ou cor-  
 » dons, qu'ils attachoient de distance en dis-  
 » tance ; par cette réunion ils se procuroient  
 » le nombre de queues qu'ils desiroient. Nous  
 » ne pouvons assurer si le nombre des queues  
 » étoit limité, ou s'il dépendoit du caprice  
 » des petits-mâtres. Nous ignorons même s'il  
 » y avoit de ces queues qui tombassent sur  
 » les épaules comme cela se pratique à pré-  
 » sent. Les monumens que le temps a épar-  
 » gnés ne nous offrent que des statues en face,  
 » & nous réduisent à savoir que l'on ramenoit  
 » quelques-unes de ces queues par les côtés  
 » & même pardevant.... Il est à présumer  
 » que la variété des couleurs, la délicatesse des  
 » rubans ou cordons, destinés à former les  
 » queues, ne furent point épargnées, &c. »  
 Notre Ecrivain ajoute que la mode étoit de  
 porter ces queues extrêmement longues, sur-  
 tout parmi les grands Seigneurs ; *la noblesse se*  
*reconnut à la longueur des queues.* Les variations  
 de la coëffure furent sur-tout remarquables  
 parmi les Prêtres, qui n'ont jamais été les  
 derniers à saisir les modes. Vous savez combien  
 les Papes, les Conciles & tous les Princes de  
 l'Eglise ont fulminé de fois sur cet objet. Il  
 vous sera tombé sans doute entre les mains

quelqu'un des écrits si prodigieusement multipliés sur ces importantes questions, relatives à la longueur & à la coupe des cheveux & de la barbe des Ministres du Seigneur, & ensuite sur le chapitre des perruques. La frisure a été aussi vivement persécutée par le Clergé; enfin les choses en sont venues au point où elles sont aujourd'hui, & il paroît que si elles éprouvent de grands changemens, ce ne sera plus la puissance ecclésiastique qui pourra les opérer.

L'usage de se raser entièrement la barbe est très-ancien & étoit en vogue dans le Nord lors de l'établissement de la Monarchie françoise. On a successivement & alternativement coupé, rasé, taillé, nourri & frisé sa barbe, en totalité ou en partie. Il a été un temps où au moyen des cires préparées on donnoit à sa barbe la couleur & l'odeur qu'on préféroit. On en varioit également la forme : tantôt elle étoit quarrée, ronde, ou pointue, en éventail ou en queue d'hirondelle, &c. &c. « Communément, » le soir étoit consacré à la toilette du visage, » après avoir lavé, peigné, mastiqué la barbe, on l'enfermoit dans un petit sac, afin » qu'elle ne fût pas dérangée la nuit. Cette » espece d'enveloppe ressembloit assez à la » bourse que les dévots portoient à leur ceinture, & dans laquelle ils mettoient leurs automones; cette conformité leur fit donner un nom commun, on les nomma des *Bigotelles*. » L'histoire des perruques n'est pas moins curieuse que celle des cheveux & de la barbe. La première perruque dont il soit fait men-

» tion dans l'histoire , fut une peau de chevre  
 » garnie de son poil que la fille de Saül , Roi  
 » des Juifs , employa pour sauver la vie à son  
 » époux. » On a vu de semblables perruques  
 portées par des Romains ; de nos jours encore  
 des têtes respectables sont décorées de la toi-  
 son d'un mouton , de la dépouille d'un veau ,  
 de crins de cheval , même de fils de fer dispo-  
 sés en forme de cheveux. On a imaginé aussi  
 des perruques de fil de crystal. Les Peres de  
 l'église ont tonné contre les perruques ; & les  
 Ecclésiastiques ont eu avec leurs chefs , des  
 guerres à soutenir pour que l'usage leur en  
 fût permis. Leur forme , leurs dimensions ont  
 été ensuite l'objet des disputes les plus sérieu-  
 ses & des écrits les plus graves. Les actions des  
 hommes , Monsieur , ont fait voir de tout  
 temps qu'ils n'étoient que de grands enfans ;  
 & il est bien vrai de dire , qu'il est des *hochets*  
*pour tous les âges*. Ceux-là au reste sont moins  
 dangereux que les sabres , les fusils & les  
 canons.

De mauvais plaisans ont joué ces jours-ci  
 un tour assez burlesque à l'un de nos Commis-  
 saires de Police. On vient le chercher à la brune  
 pour mettre un scellé. C'est , Monsieur , une des  
 fonctions les plus lucratives de cet état , & les  
 Commissaires , qui ne sont pas les moins inté-  
 ressés des suppôts du Chic , sont ardens pour  
 les remplir. Le Commissaire Boulanger met en  
 hâte sa perruque de cérémonie , fait tapage  
 sur la lenteur de son clerc pour apprêter le  
 papier timbré , l'écritoire , &c. De crainte d'être  
 prévenu par quelqu'un de ses confreres ,



Monsieur le Commissaire risque vingt fois de se casser le cou par sa précipitation. Après avoir parcouru une infinité de rues , on le conduisit dans un grenier où un drap étendu sur un châlir, paroissoit receler la triste victime de quelque membre de la salubre faculté. Monsieur, dit-on au Commissaire , *que l'extérieur ne vous en impose pas ; notre parent, par un goût excessif pour l'épargne, se refusoit jusqu'à la commodité du logement, voyez ces armoires ; combien de papiers elles renferment.....* Vous savez, Monsieur, que c'est là où Dame Thémis fait ses orges. Enfin maître Boulanger dresse un long procès verbal & commence à apposer les bandes sacrées. Il y avoit déjà sept à huit feuilles de papier de barbouillées & une partie de la nuit étoit écoulée, lorsque le clerc, qui peut-être avoit ses raisons, s'approche du chevet où paroissoit placée la tête du défunt. *Que vois-je, Monsieur, s'écrie-t-il, on nous montre, c'est une tête à perruque.* Le Commissaire entendoit bien que c'étoit à lui ou de lui qu'on parloit, mais il étoit occupé de sa besogne, ou peut-être à calculer combien d'argent le scellé lui produiroit ; il fallut le lui dire plusieurs fois ; pendant ce temps les auteurs de la niche s'esquiverent, & maître Boulanger resta seul stupéfait & confondu. On rit sans doute de cette aventure d'un côté, tandis que de l'autre plus d'un mouchard de la Police est en l'air pour en découvrir les auteurs.

Un événement plus sérieux, c'est la mort du Marquis de la Br. : ce militaire avoit reçu du Ministre une réprimande très-vive sur quelque

relâchement dans l'exécution de la nouvelle ordonnance , à son Régiment ; de retour chez lui le Colonel s'informe froidement de la profondeur de l'eau dans le puits de son hôtel ; un moment après , il descend seul & se précipite dans ce puits sans qu'on ait pu prévoir son malheureux dessein ni en empêcher l'exécution.

*De Fontainebleau , le 7 Novembre 1776.*

M. Necker se jugeant assez riche a tourné son ambition du côté des honneurs , il a refusé des appointemens & fait créer en sa faveur une charge de Chancelier de l'ordre du *Mérite militaire* , ordre établi , comme vous savez , en faveur des non-catholiques. Le Roi avoit d'abord fixé la finance de cette charge à 200 mille livres que M. Necker se préparoit à faire compter au trésor royal , mais S. M. se déterminant à rendre la faveur complete , a remis au nouvel enrubanné cette finance par un *bon* de sa main.

*De Fontainebleau , le 8 Novembre 1776.*

Vous rirez , Monsieur , en apprenant que la charge de Chancelier & l'enrubannement de M. Necker sont une méchante plaisanterie de quelques gens de la Cour , qu'ils se sont permis de répandre dans l'antichambre même du Roi & de faire passer delà très-diligemment à Paris , & sans doute pour ne pas rendre un bon office au directeur des finances. M. de Maurepas en

a beaucoup ri & fait rire le Roi. Il se pour-  
roit qu'en dépit des anti-Necker cette fausse  
nouvelle fut rendue réelle, car la charge peut  
avoir lieu sans inconvénient.

Voici des Noël's tout nouveaux que vous  
trouverez assez plaisans; ils peignent assez bien.  
On les a fait tomber sous la main du Monarque.

*Air : De Jesus la naissance, &c.*

Du Mentor de la France  
Chantons à l'unisson  
La sublime influence  
Qu'il a sur son Poupon :  
Il gouverne l'Etat,  
Il brouille le ménage,  
Après, il s'en rend l'Avocat,  
Et chacun à ce Potentat  
Rend un craintif hommage.

Aux freres Economistes  
Il a fait succéder  
Un frere des Clunistes  
Qui vient de décéder :  
A présent le Mentor  
A pris dans la réforme  
Un intrigant qui a, dit-on,  
Beaucoup d'audace & de jargon,  
Et NECKER il se nomme.

VERGENNES gobe-mouche,  
Ministre sans talens,  
Laisse l'Anglois farouche  
Battre les Insurgens :  
Valet bas & soumis

De route l'Angleterre,  
A George trois il a promis  
Qu'on seroit toujours de ses amis  
Pendant son Ministère.

• SAINT-GERMAIN en déroute  
A mis tous les soldats,  
Chacun d'eux prend sa route  
Pour de nouveaux climats :  
Il a pour successeur  
Un même personnage,  
Charlatan, né de sa faveur,  
Fat, impudent, plein de hauteur;  
C'est tout son apanage.

SARTINE fait merveille  
Dans son département,  
Mais la puce à l'oreille  
On lui donne souvent;  
C'est le plus fin matois  
De tout le Ministère;  
Il est galant, il est courtois  
Et fait ses coups en tapinois :  
C'est un rusé compere.

AMELOT est encore  
Frais sorti du bateau ;  
Il croit que l'on ignore  
Qu'il est un bâtardeau :  
Mais le Mentor a dit,  
A tout qui veut l'entendre,  
Qu'Amelot étoit son petit,  
Et de ses amours le seul fruit  
Qui racine ait pu prendre.

ON  
fait le  
bien,  
nos fir  
minati  
breuse  
person  
de voi  
n'en a  
de sa  
& les  
la faç  
cependa  
phème  
elon l'u  
les plai  
rs, une  
linal de  
présen  
France ;  
M. Ne



D'AIGUILLON à l'intrigue

Se borne maintenant ,

Le Mentor pour lui brigue

Poste très-important ,

Et ce Vieillard , dit-on ,

Un peu dans la démence ,

Voudroit auprès de son poupon

Placer le docteur d'Aiguillon

Pour enterrer la France.

*De Paris , le 11 Novembre 1776.*

On a dit de M. l'abbé Terray, qu'il avoit bien fait le mal ; de M. Turgot, qu'il avoit mal fait le bien, & on dit des nouveaux Administrateurs de nos finances, qu'ils feront bien le bien. Leur nomination est en effet fort agréable à cette nombreuse partie du public qui, sans acception de personnes, n'a pas de plus grand intérêt que de voir le bien se bien opérer. Mais M. Necker n'en a pas moins contre lui le Clergé, à cause de sa religion, la Robe à cause de son état, & les Financiers à cause de ses projets & de la façon de penser à leur égard. Il se trouve cependant peu d'épigrammes parmi les pièces éphémères que cet événement a fait éclore, selon l'usage. On pourroit mettre au nombre des plaisanteries satyriques & même éphémères, une requête très-sérieuse que M. le Cardinal de la Roche-Aymon, grand Aumônier, a présentée au Roi, au nom du Clergé de France ; elle n'aura sûrement fait aucun tort à M. Necker dans l'opinion du Roi. Ce Di-

recteur des finances a trouvé sur son Bureau  
ces deux vers :

Les besoins de l'Etat demandoient un grand homme,  
La France te regardé & la vertu te nomme.

& puis voici un couplet sur l'air : *Du haut en bas.*

Un Réformé

De qui l'esprit n'est pas difforme,

Un Réformé

Par la Cour vient d'être nommé.

Pour régler la dépense énorme

Qui peut mieux mettre la réforme

Qu'un Réformé ?

M. le Comte de Lauraguais, dont tout le monde  
a connu les relations avec M. Necker, lors  
des troubles qui ont agité notre Compagnie  
des Indes avant sa dissolution, a répondu ces  
mots à un ami qui lui avoit annoncé le choix  
que le Roi venoit de faire.

» Je vous remercie de l'avis que vous me  
» donnez du mariage de Mrs. Taboureaux &  
» Necker ; je connois ce dernier pour mauvais  
» coucheur, & je crois qu'ils ne tarderont pas  
» à faire lit à part. Au reste, je suis égale-  
» ment étonné qu'ils aient accepté tous deux,  
» le premier ne pouvant jamais avoir d'auto-  
» rité sur l'autre, qui ne pourra jamais de son  
» côté se faire reconnoître dans les Tribu-  
» naux. »

Comme on suppose à M. Necker, de la pro-  
pension pour l'établissement d'une espèce de  
papier-monnoie, on a fait ces vers dont l'idée

a quelque mérite , dans le siècle des Calem-  
bours.

La Transubstantiation sur l'Autel , adorable ;  
En Finance au contraire est chose très-blâmable :  
Vous qui n'y croyez pas , n'exigez pas de nous ,  
En un sens perversi , que nous y croyions tous ;  
Permettez que notre œil soit un témoin valable ,  
Et ne prétendez pas , qu'en ce fâcheux moment  
Nous prenions du papier pour de l'argent comptant.

Quoi qu'il en soit de ces louanges ou de ces  
critiques prématurées , après tout ce que nous  
avons éprouvé depuis peu de temps , je trouve  
fort sage & même nécessaire de ne pas se presser  
de porter un jugement ; aussi vous ne me ver-  
rez plus céder à cette singulière & déraison-  
nable manie françoise ou plutôt parisienne , de  
jouer avec excès dans le premier moment , des  
hommes appelés à l'administration , pour les  
blâmer & calomnier même avec fureur peu de  
temps après. Voyons opérer de belles & bonnes  
choses , & puis rendons hommage à l'Adminis-  
trateur & prononçons sur ses talens. Mais en  
attendant que M. Necker mérite l'admiration  
comme homme d'Etat , je dois vous dire qu'il  
mérite de l'estime de tous ceux qui le connois-  
sent , pour plusieurs traits de bienfaisance &  
de générosité qui sont connus , & pour un plus  
grand nombre sans doute que sa modestie a  
voulu celer. En voici un très-remarquable que  
nous ignorerions , si M. Suard avoit pu faire  
sa reconnaissance , ou si un commis de  
M. Necker n'eût trahi le secret du bienfai-

teur : M. Suard sans autre fortune que ses talens étoit depuis quelque temps , chargé de la rédaction de la Gazette de France ; on la lui ôte ; un de ses amis témoigne devant M. Neckker sa douleur de voir cet honnête homme de lettres réduit à n'avoir plus que la ressource incertaine de sa plume ; le lendemain M. Suard reçoit d'un inconnu un paquet cacheté renfermant un bordereau de 3000 livres de rentes viagères à son nom. ....

M. de Corancé & M. Duffieux ont enfin obtenu le privilege du nouveau Journal qu'ils ont projeté sous le titre de *Journal du jour* , & qui racontera chaque jour ce qui se sera passé ici d'un peu important la veille. Ce Journal n'auroit à parler aujourd'hui que d'aventures tragiques. Il en est arrivé récemment près de Fontainebleau une qui a excité l'indignation du Roi. M. le Comte de Birague étoit à dîner à son château , il entend tirer des coups de fusil & accourt suivi de son fils âgé de douze ans. Il voit deux braconniers qui venoient d'abattre quelques pieces de gibier. M. de Birague se laisse emporter à l'impétuosité de son caractère & s'avance vers eux la canne levée ; c'étoit la seule arme qu'il eut prise avec lui. Un coup de fusil étend M. de Birague roide mort ; l'enfant éploré se jette sur le cadavre de son malheureux pere ; un second coup de fusil part : le hasard fait qu'il ne porte pas & que la tendre victime échappe à ce nouveau crime. Madame de Birague vole aux cris de son fils & reconnoît les assassins qui prennent la fuite. L'un est l'Abbé Berthelot , & l'autre



M. de Villermoi son cousin , d'une famille de Robe assez considérée , jeunes gens qui avoient fait la partie assez extravagante de s'en retourner de Fontainebleau à Paris , en chassant. Leurs parens ont offert de donner au jeune de Birague toute la fortune des meurtriers ; cette offre a été rejetée comme vous le pouvez penser. Le sang ne peut se payer que par le sang. Le Roi a promis de ne point écouter sa clémence & a même donné des ordres à M. de Vergennes pour qu'il écrivit sur le champ aux Ministres dans les cours étrangères , de prier qu'il ne fût accordé aucun asyle aux deux criminels. Si l'on osoit balbutier quelques mots pour la défense du meurtrier de M. de Birague , dont le geste menaçant avoit l'apparence d'un tort , on ne peut qu'avoir horreur de celui qui a pu tirer sur le jeune enfant accouru sur les traces de son malheureux pere.

On a trouvé ici avant-hier au milieu du jour , étendu dans la rue *Contrescarpe* , un homme bien vêtu nageant dans son sang , expirant sous mille coups de couteau : un autre homme d'un extérieur honnête , le regardoit mourir & paroissoit du plus grand sang-froid ; on l'a arrêté & il s'est avoué sans hésiter le meurtrier.... Je change pour vous , Monsieur , & pour moi de matiere ; je n'ai point la force des Crébillon , des d'Arnaud , des Ducis pour asséoir mon imagination sur de si terribles objets. Je vais vous transcrire une lettre très-ingénieuse & très-bien faite de M. le Tourneur , sur la lettre que je vous ai com-

muniquée de M. de Voltaire à M. d'Argental (page 269.)

» Monsieur ! vous aurez peut-être rencontré  
 » la copie d'une lettre que les ennemis de la  
 » gloire de M. de Voltaire ont répandue , à  
 » l'occasion de la traduction de *Shakespear*.  
 » Cette lettre vous aura paru inconcevable,  
 » & vous en aurez jugé comme tous les gens  
 » sensés , qui ont rendu justice à ce grand écri-  
 » vain en refusant toute croyance à cet écrit.  
 » Ils ont regardé comme impossible , que cet  
 » illustre vieillard ait , sans motif & sans of-  
 » fense , laissé échapper de sa plume immor-  
 » telle une foule de phrases & d'expressions  
 » qui choquent bien plus la décence & la vé-  
 » rité , que la personne qui en paroît l'objet.  
 » Ils n'ont pu imaginer comment M. de Vol-  
 » taire qui nous a le premier avertis du génie  
 » de ce poëte Anglois , qui nous a appris  
 » qu'il n'étoit encore ni connu ni traduit en  
 » France ; qui s'est délassé lui-même à nous  
 » en donner quelques morceaux ; qui enfin a  
 » daigné souscrire pour notre ouvrage , & qui  
 » par-là nous a permis d'illustrer de son nom ,  
 » la nouvelle liste du troisieme volume , m'au-  
 » roit fix mois après la publication des deux  
 » premiers , choisi seul pour me faire un crime  
 » de cette entreprise , de son exécution & de  
 » son succès chez les deux Nations. Par quel  
 » intérêt auroit-il affecté un silence injurieux  
 » pour mes deux associés qui ont dans le tra-  
 » vail une part égale à la mienne ? les défauts  
 » qui déparent *Shakespear* , & tout ce qu'il  
 » peut offrir d'étrange pour le goût & pour

nos regles, n'ont pu l'irriter à cet excès  
 il les connoissoit avant nous. Il n'approu-  
 voit pas davantage les défauts d'Young,  
 & sa triste abondance en quelques endroits,  
 & il n'en a pas moins écrit en 1769, au  
 traducteur des Nuits, une lettre honnête &  
 flatteuse. C'est donc évidemment une insulte  
 à la gloire de M. de Voltaire, que la sup-  
 position d'une lettre injurieuse que rien n'a  
 provoquée, contre un homme qui lui a tou-  
 jours payé le tribut d'estime & de vénéra-  
 tion qu'on doit à ses écrits & à sa renom-  
 mée. Mais quand il seroit possible que M. de  
 Voltaire trompé par quelque faux rapport  
 qui l'auroit aigri, eût déposé son ressenti-  
 ment dans le sein d'un ami, qui croira ja-  
 mais que cet ami ait pu livrer à des mains  
 étrangères ce premier épanchement de sa  
 sensibilité ? il est donc inutile d'entrer dans  
 les détails de cette lettre prétendue, pour  
 y chercher des preuves de sa supposition. Ce  
 seroit combattre sérieusement une chimere.  
 Il suffit d'avertir que c'en est une, & même  
 cet avis ne sera guere utile qu'à quelques  
 lecteurs inconsiderés, qui faute de réfléchir,  
 auroient pu compromettre dans leur esprit,  
 trois réputations à la fois. »

De toutes les pieces nouvelles données à Fon-  
 tainebleau, la tragédie de *Mustapha & Zeangir*,  
 de M. de Champfort, est la seule qui ait réussi.  
 Le lendemain de la représentation, la Reine  
 vint voir cet auteur & lui dit. — Le Roi a  
 été si content, Monsieur, de votre piece, qu'il  
 vous accorde une pension de 1200 livres sur

sa cassette ; je vous l'annonce avec plaisir , mais en vous demandant une grâce : — Une grâce , Madame ! — Oui , celle de faire jouer encore une fois votre piece devant moi à Versailles , avant de la donner à Paris.

*De Paris , le 14 Novembre 1776.*

M. Randon de Boffet est mort. C'étoit un de nos millionnaires , possesseur du plus riche cabinet du Royaume. Le public verra du moins ses tableaux qu'il tenoit renfermés. Voilà de terribles tentations pour les amateurs , trois grandes collections à vendre , celle de feu le Prince de Conti , de M. Blondel de Gagny & de M. Randon , sans compter celle de M. de Ste. Foix , dont il se défait pour payer sa charge chez le Comte d'Artois.

## S A T Y R E

*Sur le Luxe considéré par rapport à l'influence qu'il peut avoir sur le bonheur des particuliers ;*

*Par M. l'Abbé de Lille.*

Sors de la tombe , fors réveille-toi , Boileau ,  
Rembrunis tes couleurs , raffermis ton pinceau ;  
Mais laisse en paix Corin , misérable victime ,  
Immolée au bon goût & souvent à la rime.  
Près des mauvaises mœurs que sont les mauvais vers ?  
Laisse-là nos Ecrits & combats nos travers.  
Viens , je veux à tes traits les livrer tous ensemble.  
Le luxe , oui , dans lui seul ce monstre les rassemble.  
» Quoi ! sur nos mœurs encor des sermons importuns.  
» Des déclamations , de tristes lieux communs.....



Des lieux communs ! non, non si je disois : Dorante  
 Fait briller à son doigt cinq ou six ans de rente,  
 Et commis échappé de l'ombre des Bureaux,  
 Fait courir deux valets devant ses six chevaux,  
 De l'épais Dorilas, que Paris vit si mince,  
 Le Palais coûte autant que le Palais d'un Prince :  
 Ce Traitant dans un jour consomme plus dix fois  
 Qu'il ne faut pour nourrir son village six mois.  
 Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.  
 Mais si je dis : cet homme attendu sur la roue,  
 Par son faste orgueilleux courbe tout devant lui :  
 Ce qui perdit Fouquet l'absoudroit aujourd'hui ;  
 Ce vieux Prélat se plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,  
 Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre ;  
 Cette beauté vénale, émule de Deschamps,  
 Des débris de vingt Ducs scandalise Longchamps ;  
 De sa vile moitié ce trafiquant infame  
 Etale impudemment l'or que paya sa femme :  
 Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux ?  
 Non, grace à vos excès mes vers seront nouveaux.  
 Mais n'outrons rien ; je hais ceux dont le zèle extrême  
 Donne tout au bon droit & rend faux le vrai même.  
 Equitables censeurs, fuyons dans nos écrits  
 Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.  
 Sur un petit Etat jugeant un grand Royaume,  
 Je ne viens point loger nos Princes sous le chaume,  
 Ravaler nos Crassus aux Romains du vieux temps,  
 Des pois des Curius régaler nos Traitans ;  
 A nos jeunes Marquis, si fiers de leur parure,  
 Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure ;  
 A nos galans Seigneurs citer le dur Caton.  
 Non, je serois gothique ; & le morne Baron,  
 Fier du superbe ennui qu'il prétend que j'admire,  
 A de pareils discours retrouveroit le rire.

Il est un luxe utile & décent, j'en conviens ;  
 Permis aux grands Etats, aux grands noms, aux  
 grands biens

Qui, jusqu'aux derniers rangs refoulant la richesse,  
 Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.  
 Il est un autre Luxe au vice consacré,  
 De l'active industrie enfant dénaturé :  
 Son simulacre est d'or, & ses pieds sont d'argile ;  
 Un Palais de crystal est son Temple fragile.  
 La vanité le sert ; l'orgueil à ses genoux  
 Immole sans pitié, fils, femme, pere, époux,  
 Squelette décharné, son étique figure  
 Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure ;  
 Sous la pompe brillante il cache des lambeaux,  
 Et son Trône s'élève au milieu des tombeaux.  
 Mais j'entends murmurer de graves politiques,  
 Gens d'Etat, Financiers, Auteurs économiques ;  
 De leurs discours subtils j'aime la profondeur ;  
 Mais enfin avant tout, il s'agit du bonheur.  
 Voyons. D'un luxe adroit les savans artifices  
 Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.  
 Malheureux qui se fie à ces prestiges vains !  
 De nos biens, de nos mœurs les ressorts souverains  
 Quels sont-ils ? la Nature, & sur-tout l'habitude.  
 Envain de ton bonheur tu te fais une étude.  
 Sous l'humble toit du sage, heureux sans tant de soins,  
 Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.  
 Dis-moi, quand l'air plus pur & la rose nouvelle  
 Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,  
 Si d'un riche parterre orné de cent couleurs  
 Mille vases brillans ne contiennent les fleurs ;  
 Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages,  
 Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,  
 En retrouves-tu moins le murmure des eaux,

Le doux baume des fleurs , le doux chant des oiseaux ?

L'art se tourmente en vain. La fraise que le verre

Par de fausses chaleurs couve au fond d'une serre ,

A-t-elle plus de goût ? faut-il que ces pois verts

Pour flatter ton Palais insultent aux hivers ?

Et le melon hâtif , qu'enfante cette couche ,

D'un jus plus savoureux parfume-t-il ta bouche ?

Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens

D'altérer la nature & de gâter ses biens.

L'art te donne à grands frais d'imparfaites prémices ;

Des fruits dans leur saison je goûte les délices.

Ces dons prématurés sont plus piquans pour toi :

J'aime ceux que l'attente assaisonne pour moi.

Va, rassemble les fruits que chaque saison donne ,

Joins l'hiver à l'été , le printemps à l'automne ,

Transporte , pour languir dans l'uniformité ,

La cité dans les champs , les champs dans la cité ;

Qu'enfin le jour en nuit , la nuit en jour se change.

De tous ces attentats la nature se venge ,

Et ne laisse en fuyant que des sens émouffés ,

Un cerveau vapoureux & des nerfs agacés.

L'habitude à son tour détruit ton vain système :

De l'ame de nos sens cet arbitre suprême ,

L'habitude peut tout ; elle met au niveau

Le Crésus de la ville & Plutus du hameau ;

Egale sa chaumière à tes Palais superbes ,

Affadit tes ragoûts , assaisonne ses herbes ,

Amollit son grabat , & sous ton corps gouteux

Endurcit le duvet d'un lit voluptueux.

Puis vante-nous le luxe & ses recherches vaines ,

Sterile en vrais plaisirs , adoucit-il nos peines ?

Charme-t-il nos douleurs ? ce monde de valets

A-t-il du fier Chrisès chassé les maux secrets ?

D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille,  
 Où pend d'un gros brillant la flottante merveille?  
 Demande au vieux Narcès, si sa bague une fois  
 Calma l'accès cruel qui vient tordre ses doigts?  
 Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,  
 Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.  
 Et l'homme fastueux cherche-t-il à jouir?  
 Prétend-il vivre? non, il ne veut qu'éblouir.  
 Dans les discours publics il met ses jouissances,  
 De l'éclat ruineux de ses folles dépenses  
 Veut-on le corriger? le moyen n'est pas loin:  
 Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin;  
 Faites qu'incognito sa maîtresse soit belle,  
 Et je veux dès demain le voir époux fidèle;  
 Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,  
 Et je me fais garant de sa frugalité.  
 Le silence & l'oubli sont des Loix somptuaires.  
 Architectes, doreurs, peintres & statuaires,  
 Accourez, hâtez-vous; Damon veut un Palais:  
 Bronzes, Marbres, Tableaux, rassemblés à grands  
 frais:  
 L'art n'a rien épargné. Mais ce lieu délectable,  
 A force d'être beau cessant d'être habitable  
 On le montre, on le voit, mais on n'y loge pas.  
 Et son maître discret s'exile au galéas.

Tout, l'air, la terre & l'eau fournit à ses délices.  
 Est-ce un gala de noces, un festin, un banquet?  
 Non, c'est une Hecatombe, & Damon vit de lait.  
 De sa Bibliotheque admirez l'étendue,  
 Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.  
 Les meilleurs Elzevirs imprimeront ceux-ci,  
 Derome en maroquin couvrit ceux que voici;  
 Ceux-là de Baskerville ont illustré la presse;



D'autres qui trompent l'œil par une heureuse adresse  
 Ne sont que du bois peint & lui servent autant ;  
 Tous sont à tranche d'or, tous d'un marbre éclatant,  
 Il les montre, il les cite, & chacun semble dire :  
 Le bel emploi d'argent.... si Damon favoit lire !  
 Quoi ? déjà vous sortez ? un moment, il faut voir  
 Ce Temple fastueux, qu'il nomme son boudoir.  
 Avancez ; de Vénus voici le Sanctuaire.  
 Un Amour à la porte aposté par sa Mere,  
 En portant à sa levre un doigt mystérieux,  
 Défend aux indiscrets d'approcher de ces lieux.  
 Au-dedans on respire une riche mollesse ;  
 Glaces, Tableaux, Sopha, tout parle de tendresse ;  
 Tout peint la volupté, tout invite aux plaisirs.  
 Quel malheur qu'on ne puisse acheter des desirs !  
 L'or, pauvre genre humain, nous fut donné, je pense  
 Pour être le hochet de notre vieille enfance.  
 L'un n'osant y toucher l'enterre tristement ;  
 L'autre, au-lieu d'en user, le rejette follement.  
 Dis-moi, de ces deux sous lequel l'est davantage,  
 Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,  
 Ou le fou fastueux, qui fier d'un vain fracas,  
 Le dépense en objets, dont il ne juge pas.  
 Le Chef de ses Concerts lui choisit sa Musique,  
 Des Peintres ses Tableaux, des Auteurs sa Critique,  
 Un Cuisinier ses mets : jouissant par autrui,  
 Il ne voit, il n'entend ni ne mange pour lui.  
 Heureux, encor heureux, si les airs qu'il se donne  
 Font vivre à ses dépens sans ruiner personne !  
 Car nous sommes bien loin de ce siècle grossier,  
 Où l'on croyoit encor qu'acheter est payer.  
 Que de pleurs verseroit un nouvel Héraclite,  
 Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,  
 S'il voyoit chaque état d'un vain faste s'ensier,

Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler ;  
 Le Seigneur au Commis disputer l'élégance ,  
 Et le Duc , des Traitans affecter la dépense ,  
 Et ceux-ci dans un Whisk hazarder sans effroi  
 Plus.... qu'en fix mois entiers ils ne volent au Roi,  
 Toutefois dans le Luxe il est un trait que j'aime :  
 C'est qu'au moins il nous venge & se détruit lui-même,  
 Et toujours son désastre est près de ses succès :  
 Car dans un temps fécond en monstrueux excès  
 En vain vous m'étalez des sottises vulgaires,  
 Vite , engloutissez-moi tout le bien de vos peres ;  
 Ou dans votre quartier obscurément fameux  
 Dans un faste bourgeois végétez donc comme eux,  
 Mondor de cet avis sentit bien l'importance ,  
 Déployant dans son faste une noble insolence ,  
 Mondor se ruinoit avec un goût exquis.  
 Boucher lui vendoit cher ses élégans croquis ;  
 Géliote chantant dans ses fêtes superbes ;  
 Préville avec Toufei lui jouoient des Proverbes ;  
 Et Laïs à prix d'or lui vendant son amour ,  
 Traitoit aux frais d'un sot & la Ville & la Cour,  
 Enfin son bilan vient : plus d'amis ; sa maitresse  
 D'avance avoit ailleurs su placer sa tendresse.  
 Lui sans pain , sans asyle , & d'un fatal orgueil  
 En habit jadis noir portant le triste deuil ,  
 Dans quelque vieux grenier va cacher sa misere  
 Et pour comble de maux.... il est époux & pere.

Damis vous soutiendra ( qui l'eût pu soupçonner. )  
 Que pour faire fortune il faut se ruiner.  
 Je le veux ; toutefois peut-être est-il peu sage  
 De risquer ce qu'on a pour avoir davantage.  
 Il a beau répéter , prodigue intéressé :  
 « Le Roi fait qu'aux Etats j'ai seul tout éclipsé.

„ Dernièrement ( la Cour en doit être informée )  
 „ J'ai tenu table ouverte, & j'ai traité l'armée. „  
 Le Roi, la Cour, malgré des Services si beaux,  
 Laisent en pleine rue arrêter ses chevaux....

Trop heureux le mortel, dont la sage balance  
 Donne un juste équilibre à sa noble dépense,  
 Qui fait avec l'éclat joindre l'utilité,  
 L'abondance au bon goût, au plaisir la santé,  
 Sans prodigalité comme sans avarice !  
 Qui l'eût cru que le Luxe unit ce double vice ?  
 Tout est plein cependant d'avares fastueux.  
 Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux :  
 Il pouvoit rendre heureux sa famille & lui-même ;  
 Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime,  
 Un bon maître eût instruit ses enfans : ses amis  
 A sa table à leur tour se feroient vus admis ,  
 Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde  
 Eût fait courir les ris & la joie à la ronde.  
 Mais placé par le sort près d'un riche voisin,  
 Sur sa magnificence il veut monter son train ;  
 Et pour l'air d'être heureux perdant le droit de l'être ;  
 Il s'est fait indigent de peur de le paroître.  
 Pour son leste équipage il fonde ses contrats :  
 Le soin de ses chevaux est pris sur ses repas,  
 En faveur des rubis, dont sa femme étincelle ;  
 Hier chez l'usurier on porta sa vaisselle.  
 Son cocher coûte cher ; en revanche à son fils  
 Il achete au hazard un pédant à bas prix :  
 Et le cruel enfin condamne dans sa rage  
 Sa fille au célibat & sa femme au veuvage.

Eh ! mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié ;  
 Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pied ;

Et ton char fastueux promene la misère.

» En effet , me répond ce gros millionnaire ,  
 » Ce discours que j'approuve , est bon pour un faquin ,  
 » Dont l'aisance éphémère expirera demain .  
 » Avoir du goût , chez lui seroit une insolence ;  
 » Mais moi , chargé du poids d'une fortune immense ,  
 » Je dois m'en délivrer avec le noble éclat ,  
 » Que demande mon nom , qu'impose mon état . »

Quoi ! ton or t'importune ! ô richesse impudente !  
 Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente ,  
 Ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim ,  
 Et ces filles sans dot & ces vieillards sans pain ?  
 Ton or te pèse , ingrat ! connois la bienfaisance ;  
 Sois pour les malheureux une autre providence ;  
 Aux mains de ton Pasteur cours déposer le prix  
 Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs .  
 Dote les Hôpitaux : qu'une aumône secrète  
 Surprenne l'indigent au fond de sa retraite .  
 Du moins , si tes bienfaits n'osent rester obscurs ,  
 Encourage nos arts , ou décore nos murs .  
 La Peinture à tes soins remet ce jeune élève :  
 Ce chef-d'œuvre imparfait demande qu'on l'acheve :  
 Ce monument gothique offense les regards . . .  
 Mais que parlé-je ici de chef-d'œuvres & d'arts ?  
 Vois-tu près de tes Parcs , sous ton château superbe  
 Ces spectres affamés qui se disputent l'herbe ?  
 Vois-tu tous tes vassaux , filles , femmes , enfans ,  
 De ton Domaine ingrat abandonner les champs ?  
 Sois homme ; par tes soins retiens ce peuple utile ,  
 Laisse-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile ;  
 Et que ses humbles toits réparés à tes frais  
 Pardonnent à l'orgueil de tes riches Palais !



De Paris, le 17 Novembre 1776.

JE ne puis vous dissimuler le mal au cœur que me font les éloges prodigués à M. la Harpe, dans les Extraits qu'il fait lui-même & dans les Notices qu'il envoie au Mercure. Je vous en citerai une qui servira en même temps à vous dégoûter de ce Journal, puisque vous y apprendrez que *M. de la Harpe n'y a plus aucune part*. Cette annonce est accompagnée d'une note où on lui rend ce qui lui est dû, la voici : « Cette part de M. de la Harpe dans le Mercure de France a toujours été très-petite & souvent nulle, comme on en peut juger par le très-petit nombre d'articles qu'il signoit ; & les seuls qui fussent de ce fameux Critique. » On auroit bien fait d'ajouter, *fameux* encore par ses Tragédies qui tombent, par ses Drame dont il pille les sujets & qui cependant sont bâillés à mourir ; plus *fameux* encore par ses poésies qui gagnent des prix avant la lecture, ce qui est bien le plus haut degré du talent ; *fameux* par ses Discours académiques où il fait voir le plus grand discernement & le goût le plus épuré, en s'y louant de toutes ses forces,.... Je passe à M. Castilhon, homme de lettres, estimable à plusieurs égards, mais malheureusement pour lui & pour nous, supérieur dans le genre des Calembours, des jeux de mots & des pointes dont son style est hérissé. Par exemple, M. Castilhon vous indique un remède contre l'épilepsie & vous en garantit la bonté. « Prenez, dit-il, trois

» poignées de fleurs de buglose récemment  
 » cueillies , mettez-les infuser dans une livre  
 » d'esprit préparé avec de la lie de vin , ou ,  
 » si vous n'avez point d'esprit , *ce qui pour-*  
 » *roit très-bien vous arriver* , mettez-les infuser  
 » au vin ou simplement à l'eau ; laissez le tout  
 » en macération pendant trois jours , &c. &c...  
 » à l'égard du régime à observer , le patient  
 » aura seulement soin de ne pas faire des ex-  
 » cès , & sur-tout de ne pas se chagriner , ni  
 » s'ennuyer. En conséquence , écarterez loin de  
 » lui tous Dissertateurs , Compilateurs , Glof-  
 » fateurs , Journalistes , même tous Dramatis-  
 » tes : point de Drame sur-tout , n'en lûr-il  
 » qu'un , il resteroit épileptique ; mille ton-  
 » neaux d'infusion de buglose ne le guéri-  
 » roient pas. » C'est dans ce style badin , Mon-  
 » sieur , que M. C. veut nous persuader très-  
 » sérieusement l'efficacité infailible de ce remède  
 » de bonne femme. Quelle confiance au reste ,  
 » peut-on avoir dans un Esculape qui ignore  
 » jusqu'aux premiers élémens de la physique &  
 » s'avise cependant de faire un *Journal des Scien-*  
 » *ces*. Voici ce qu'on y lit à l'occasion d'une  
 » Dissertation de M. Prestwich , sur les poisons  
 » minéraux , animaux & végétaux. « L'auteur  
 » se borne à ces poisons , & il a bien de la  
 » bonté ; sans doute il n'a pas voulu effrayer  
 » ses lecteurs , en leur disant qu'il est encore  
 » une infinité d'autres poisons , tout au moins  
 » aussi cruels , aussi actifs que les plus mor-  
 » tels de ceux que l'on trouve dans ces trois  
 » regnes. » D'après cette observation , vous  
 » croirez que le Journaliste des Sciences a dé-

couvert un nouveau regne de la nature , fertile en poisons : point du tout. Ceux dont il veut parler sont , la peste , cette foule de maladies contagieuses qui assaillent l'humanité ; la fumée du soufre , des charbons , des liqueurs en fermentation ,... ces vapeurs fortes & suffoquantes , les myasmes empestés qui s'élèvent des tombeaux à leur ouverture , &c. &c. Or , M. Castillon ne veut pas apparemment comprendre tout cela dans les trois regnes ; il auroit dû nous faire connoître son nouveau système. Il adopte sans doute l'idée de Musshenbroeck pour une nouvelle division des êtres naturels en quatre regnes ; mais je doute que ce savant eut placé dans le regne atmosphérique , ce qui n'est si clairement , si visiblement que des parties détachées d'un animal , d'un minéral , d'un végétal qui se décomposent.

Je deviens sérieux , & si vous me le passez quelquefois , vous ne voulez pas au moins que cela dure. Pour vous remettre en belle humeur , je vais vous raconter , que nous avons ici une espece d'homme de lettres Musicien ou de Musicien homme de lettres qui dit son avis tant qu'on veut , dans les Journaux , sur les nouveautés des Spectacles ; c'est un des gagnés-pain de nos Libraires , un de leurs ouvriers en chambre. Ce fameux Critique , pas si fameux tout-à-fait cependant que M. la Harpe , a depuis quelque temps voulu apprendre à l'univers que Mrs. Gluck & Noverre n'étoient pas d'aussi grands hommes qu'on étoit contenté de le croire. Le premier s'est contenté de lui répondre par une lettre très-moderée ,

mais Noverre qui, comme on dit ici, a la tête près du bonnet, s'en alloit jurant partout contre ce M. Framery. — Il est plaisant, disoit-il, ces jours derniers dans un cercle, il est en vérité admirable, ce petit Monsieur, de vouloir que je compose mes Ballets suivant les idées qui sont dans sa petite tête... Il est bien dur pour des Artistes d'être exposés aux plates critiques d'un tas de polissons qui croient avoir des lumières & du goût, parce qu'ils trouvent de fots Libraires qui paient leurs barbouillages!... On tiroit Noverre par la manche, on touffoit, on éternuoit, chacun étoit sur les épines; enfin on lui dit à l'oreille que M. Framery étoit présent, on le lui montre. — Ah, ah, Monsieur, je suis bien aise de vous connoître; c'est donc vous qui vous donnez les airs de juger mon Ballet; & où avez-vous pris les plus légères notions seulement sur mon art, &c. &c... Noverre s'échauffoit; M. Framery l'interrompt, & avec un ton de morgue semblable à celui du maître des Ballets, lui dit ingénieusement. — Mais, Monsieur, vous me parlez, comme le pourroit faire un Maréchal de France... — Monsieur, lui répond le violent Noverre, il y a cette différence entre les Maréchaux de France & moi, qu'ils ont deux bâtons pour armes, & que moi je n'en ai qu'un... La conversation en est restée là, & je crois qu'il n'en aura même plus été question.

La Cour est revenue de Fontainebleau où les plaisirs ont été assez vifs & diversifiés. Comme on y a joué très-gros jeu, des Ban-



quiers de pharaon s'y étoient rendus d'ici dernièrement, pour tâcher d'y faire bonne récolte; le premier soir de leur arrivée, ils offrirent à Madame la Princesse de Lamballe qui donnoit une fête, de tenir le jeu chez elle, & en obtinrent la permission. Voulant capter la bienveillance des pontes, ces adroits Messieurs se laisserent gagner 3000 louis, dont la Reine eut 900 pour sa part, comptant bien de les rattraper avec usure à la première occasion, mais dès le lendemain le Roi qui avec raison, désapprouve ce plaisir trop dangereux, fit dire aux Banquiers qu'ils eussent à déguerpir sur le champ.

Vous connoissez déjà la jolie chanson attribuée à M. de Nivernois & commençant par ces mots; *D'aimer un jour si je fais la folie* (page 70.) Un Avocat y a fait une réponse sous un masque féminin. Elle se chante sur le même air de la Romance du *Barbier de Séville*.

Au traître amour je me ferois peut-être  
Si je trouvois à ma guise un amant  
Tendre & soumis, sans être languissant,  
Qui, bien-aimé, craignit de le paroître.

Je le voudrois d'une taille agréable,  
L'air gai, l'œil vif, plein d'esprit & de feu,  
Qui de l'amour ne se fit point un jeu;  
Qui de tromper n'eût point l'art détestable.

D'un important qu'il n'ait point le costume,  
Qu'il soit sensé, mais non sur le retour;  
Dans les beaux jours, le flambeau de l'amour,  
Quand il s'éteint, d'un rien on le rallume.

Je le voudrois d'une franchise extrême ;  
Doux, réservé, sur-tout brave & savant ;  
Lorsque l'on peut rougir de son amant,  
L'on a deux fois à rougir de soi-même.

De la gaité qu'il fasse sa déesse ;  
Des ris, des jeux qu'il s'occupe toujours ;  
Le feu d'amour brûle un instant du jour ;  
Mais la gaité nous amuse sans cesse.

Je veux le voir, même au sein de l'ivresse,  
Me reprocher que j'ai trop combattu ;  
Et si pour lui je manque à la vertu,  
Qu'il m'en console à force de tendresse.

*Fin du Tome troisieme.*